



LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE.

TOME QUATRIEME.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

Traduites en François, avec des Remarques historiques & critiques, par M. DACIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

TOME QUATRIEME,

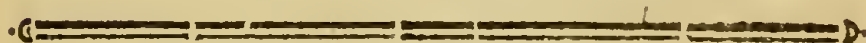
CONTENANT

Les Vies
- *d'*ARISTIDE,
- *de* CATON LE CENSEUR,
- *de* PHILOPŒMEN,
- *de* FLAMINIUS,
- *de* PYRRHUS,
- *de* MARIUS.



A PARIS,

Chez HOCHEREAU l'aîné, Libraire, à la descente du Pont-Neuf, au Phénix.



M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



ARISTIDE.

ARISTIDE, fils de Lyſimachus, étoit de la tribu Antiochide & du bourg d'Alopece. (*a*) On a parlé fort diverſement de ſes biens; les uns ont dit qu'il vécut toujours fort pauvre, & qu'après ſa mort il laiſſa deux filles qui demeurerent long-tems ſans être mariées à cauſe de leur pauvreté. Mais Démétrius de Phalere, s'oppoſant à cette tradition, quoique preſque générale, aſſure dans ſon traité, intitulé *Socrate*, qu'il connoiſſoit à Phalere une terre, qu'on appelloit la terre d'Ariſtide, dans laquelle il fut enterré; & pour faire voir qu'il étoit d'une maiſon riche, il rapporte trois preuves; la premiere; la charge d'archonte qui donnoit ſon nom à l'année & qui lui échut par le ſort auquel on n'admettoit que ceux qui avoient le premier rang dans l'eſtimation qui étoit faite des biens de chaque particulier, (*b*) & qui, ayant de

(*a*) *On a parlé fort diverſement de ſes biens.*) Quand Plutarque recherche les biens d'Ariſtide, ce n'eſt pas qu'il faſſe état du bien entant que bien, mais c'eſt qu'à Athenes le bien marquoit le rang que les citoyens tenoient dans la république.

(*b*) Voyez la vie de Solon.

revenu cinq cens mesures, tant en grains qu'en choses liquides, étoient appellés *Pentacosiomédimnes.* (*a*) La seconde preuve, c'est le ban de l'ostracisme dont il fut banni, & que l'on ne décernoit jamais contre les pauvres, mais toujours contre ceux des premieres maisons, & qui, par leur grandeur & par leur richesse, s'étoient attiré l'envie. Enfin la troisiéme preuve qu'il rapporte, (*b*) ce sont les trépieds des jeux publics qu'il consacra dans le temple de Bacchus, comme un titre de sa victoire, & qu'on voit encore de notre tems avec cette inscription : *La tribu Antiochide remporta la victoire ; Aristide fournit aux frais, & Archestratus fit jouer ses pieces.*

Mais cette derniere preuve qui paroît très-forte, (*c*) est cependant très-foible ; car Epaminondas même, que chacun sait avoir

(*a*) *La seconde preuve est le ban de l'ostracisme dont il fut banni.*) Cette preuve seroit fort bonne, si le ban de l'ostracisme n'avoit été décerné que contre les riches, mais il l'étoit aussi contre ceux qui se distinguoient par leur vertu ou par leurs talens : ainsi la preuve est nulle, & Plutarque la combattra bientôt avec raison.

(*b*) *Ce sont les trépieds qu'il consacra dans le temple de Bacchus.*) Mais cette preuve n'étoit pas encore certaine, comme Plutarque le dira plus bas ; car ces trépieds pouvoient avoir été consacrés par un autre Aristide que celui-ci. Au reste, les trépieds étoient souvent les prix des jeux, comme on le voit par Homere même. Ils étoient aussi très-souvent consacrés dans les temples.

(*c*) *Est cependant très-foible ; car Epaminondas même, que chacun sait avoir vécu & être mort dans une grande pauvreté.*) Mais ces exemples peuvent fort bien laisser la preuve dans toute sa force, car il peut bien être qu'Epaminondas & Platon furent les premiers qui profiterent de la générosité de leurs amis pour fournir aux frais des jeux qu'ils étoient obligés de donner.

vécu & être mort dans une grande pauvreté, & Platon encore qui n'étoit pas riche, se chargerent des frais de jeux qui n'exposoient pas à une médiocre dépense, puisque le premier défraya les joueurs de flûte à Thebes, & l'autre à Athenes les enfans qui dansoient aux chœurs, Dion ayant fourni à Platon tout l'argent nécessaire pour ces jeux, & Pélopidas l'ayant fourni à Epaminondas. Car les gens de bien n'ont pas déclaré une guerre sans fin & sans treve aux présens de leurs amis; mais regardant comme vils & honteux ceux qu'on en reçoit sans nécessité pour les mettre en réserve & pour s'enrichir, ils ne refusent jamais ceux qu'on leur offre dans des occasions éclatantes & où il s'agit d'acquérir de l'honneur sans aucun soupçon d'avarice.

Pour ce qui est du trépied du temple de Bacchus, Panétius montre clairement que Démétrius a été trompé par la conformité du nom; car depuis la guerre des Medes jusqu'à la fin de la guerre du Péloponese, il n'y a dans les registres que deux Aristides qui aient remporté la victoire dans les jeux qu'ils donnoient à leurs dépens, & ni l'un ni l'autre n'étoient le même que le fils de Lysimachus; mais le premier étoit fils de Xénophile, & l'autre ne parut que long-tems après, (*a*) comme le prouvent les caracteres

(*a*) *Comme le prouvent les caracteres qui commencerent à être en usage après Euclide.*) Panétius veut dire que la victoire que cet Aristide remporta dans ces jeux étant écrite dans les registres d'un autre caractere que celui qui

qui commencerent à être en uſage après Euclide, & le nom même du poëte Archeſtratus qui ne ſe trouve dans aucun regiſtre ni dans aucun auteur pendant toutes les guerres des Medes ; (*a*) au lieu que les regiſtres & les auteurs font foi qu'il y eut un poëte de ce nom-là qui fit jouer ſes pieces dans le tems de la guerre du Péloponeſe ; (*b*) mais pour ce qui eſt de cet argument de Panétius, il faudroit l'approfondir & l'examiner plus exactement.

Quant au ban de l'oſtraciſme, (*c*) il eſt

étoit en uſage avant la guerre du Péloponeſe, il faut que cet Ariſtide ne ſoit pas le fils de Lyſimachus, celui qui combattit à la bataille de Marathon. Ce paſſage eſt conſidérable, en ce qu'on voit que vers le tems de cette guerre du Péloponeſe, les caracteres grecs changerent, & qu'en Grece on jugeoit des tems par la forme des caracteres, comme nous en jugeons aujourd'hui. Cet Euclide eſt le mathématicien Euclide, dont nous avons encore des ouvrages, & qui après la mort de Socrate fut maître de Platon. Au reſte, il ſemble qu'il y a une faute au texte, τῆς μ τ' Ευκλείδην ὖ τῶ γραμματικῆς. Il ne s'agit pas ici de grammaire, mais d'écriture. L'art d'écrire a-t-il jamais été appellé γραμματικὴ ? M. Salvini corrige γραμμικῆς, ce qui eſt conforme au ſens ; γραμμικὴ, *l'art, la maniere de former les caracteres.*

(*a*) *Au lieu que les regiſtres & les auteurs font foi, qu'il y eut un poëte de ce nom qui fit jouer ſes pieces dans le tems de la guerre du Péloponeſe.*) Cela étant, je ne vois pas pourquoi le ſavant Voſſius a mis ce poëte Archeſtratus parmi ceux dont l'âge eſt incertain, puiſqu'on voit ici qu'il floriſſoit pendant la guerre du Péloponeſe, qui dura vingt-ſept ans.

(*b*) *Mais pour ce qui eſt de cet argument de Panétius, il faudroit l'approfondir.*) En effet il pourroit ſouffrir quelque contradiction ; car le même poëte qui faiſoit jouer des pieces pendant la guerre du Péloponeſe, pouvoit en avoir fait jouer auſſi pendant celle des Medes. Ainſi l'inſcription que Plutarque a rapportée, pourroit être de notre Ariſtide.

(*c*) *Il eſt très-certain qu'il tomboit indifféremment ſur tous ceux qui ſe diſtin-*

très-certain qu'il tomboit indifféremment ſur tous ceux qui ſe diſtinguoient par leur réputation, par leur naiſſance ou par les talens de la parole, puiſque Damon même, le précepteur de Périclès, en fut banni, parce qu'il paroiſſoit ſurpaſſer les autres en prudence & en ſageſſe. Idoménée écrit de plus que la charge d'archonte n'échut point à Ariſtide par le ſort, mais qu'elle lui fut donnée par le choix des Athéniens mêmes. (*a*) En effet, s'il ne fut archonte qu'après la bataille de Platées, comme le même Démétrius l'écrit, il eſt très-vraiſemblable qu'après une ſi grande gloire & de ſi grands exploits, il obtint par ſa vertu une charge que les autres n'obtenoient qu'en conſidération de leurs richeſſes. Mais il eſt évident que Démétrius a voulu à toute force & par une ſorte d'ambition tirer du rang des pauvres, non-ſeulement Ariſtide, mais Socrate même, comme ſi la pauvreté étoit un très-grand mal; car il aſſure que ce dernier avoit une maiſon (*b*) & qu'il avoit encore

guoient.) Preuve certaine que ce ban ne marquoit pas toujours la richeſſe de ceux contre leſquels on le décernoit.

(*a*) *En effet, s'il ne fut archonte qu'après la bataille de Platées, comme le même Démétrius l'écrit.*) Mais Démétrius s'étoit trompé; Ariſtide ne fut nullement archonte depuis la bataille de Platées, qui fut donnée la ſeconde année de l'olympiade LXXV. Dans le catalogue des archontes, on trouve le nom d'Ariſtide la quatriéme année de l'olympiade LXXII, un ou deux ans après la bataille de Marathon, & la ſeconde de l'olympiade LXXIV, quatre ans avant la bataille de Platées.

(*b*) *Et qu'il avoit encore ſoixante-dix mines d'argent comptant que Criton lui faiſoit valoir.*) Cela eſt démenti par ce que Socrate dit lui-même dans ſon apologie, où il dé-

ſoixante-dix mines d'argent comptant que Criton lui faiſoit valoir.

(*a*) Pour revenir à Ariſtide, il eut une étroite liaiſon avec Cliſthene, (*b*) celui qui établit le gouvernement de la république après que les tyrans furent chaſſés : & il avoit conçu une eſtime toute particuliere & une

clare à ſes juges que vu ſon indigence, il ne pouvoit ſe condamner qu'à une amende d'une mine (de cinquante livres); & que s'il ſe condamne à une amende de trente mines (cinq cens écus), ce n'eſt que parce que Criton, Critobule Apollodore veulent bien & répondre & payer pour lui : cela eſt encore démenti par ce que Criton dit à Socrate dans la priſon, comme il eſt rapporté dans le dialogue de ce nom, tom. II, pag. 96, de ma traduction.

(*a*) *Pour revenir à Ariſtide, il eut une étroite liaiſon avec Cliſthene, celui qui établit le gouvernement de la république après que les tyrans furent chaſſés.*) Il n'eſt point du tout ici queſtion des trente tyrans, comme a traduit Amiot, car ils ne furent chaſſés que ſoixante-dix-ſept ou ſoixante-dix-huit ans après la bataille de Platées; & par conſéquent Cliſthene, qui étoit plus âgé qu'Ariſtide, ne pouvoit pas avoir rétabli le gouvernement d'Athenes, après que ces trente tyrans eurent été chaſſés. Plutarque parle ici des Piſiſtratides qui furent chaſſés vers l'olympiade LXVI, vingt-trois ans avant le combat de Marathon, & cent quinze avant qu'Athenes fût délivrée des trente tyrans ; auſſi le mot *trente* n'eſt point dans le texte, c'eſt Amiot qui l'a ajouté, trompé par le mot *tyrans*, comme ſi Athénes n'avoit eu d'autres tyrans que les trente qui y furent établis par Lyſandre : cela jettoit une grande confuſion dans cette hiſtoire. Ce Cliſthene étoit petit-fils de Cliſthene, tyran de Sicyone, qui avoit donné ſa fille unique Agariſta à Mégaclès, fils d'Alcmæon ; & ce Mégaclès donna à ſon fils ainé le nom de Cliſthene, pere de ſa mere.

(*b*) *Celui qui établit le gouvernement de la république.*) L'intelligence de ce paſſage doit être tirée de ces paroles d'Hérodote, liv. VI, pag. 122. τουτέων δὲ συνοικησάντων γίνεται Κλεισθένης τε ὁ τὰς φυλὰς καὶ τὴν δημοκρατίαν Ἀθηναίοισι καταστήσας. *De ce mariage d'Agariſta avec Mégaclès, vint ce Cliſthene, qui établit les tribus & le gouvernement populaire à Athenes.* Il ne le rétablit point, il l'établit.

ſinguliere vénération pour Lycurgue, le légiſlateur de Lacédémone, qu'il préféroit à tous les plus grands politiques, juſqu'à le prendre pour modele. De-là vint qu'il favoriſa l'ariſtocratie, en quoi il eut toujours à lutter contre Thémiſtocle qui tenoit pour le gouvernement populaire. Il eſt vrai que quelques auteurs écrivent que, dès leur enfance étant nourris & élevés enſemble, ils furent toujours oppoſés, non-ſeulement dans les affaires ſérieuſes, mais dans leurs jeux même & dans leurs plaiſirs; & que ce fut cette oppoſition continuelle qui ſervit le plus à découvrir & à faire connoître leur naturel. L'un étoit ſouple, hardi, plein de ruſes & de fineſſes pour parvenir à ſes fins, & il ſe portoit très-légérement à tout avec une vivacité incroyable; au lieu que l'autre étoit ferme & conſtant dans ſes mœurs, inébranlable dans tout ce qui lui paroiſſoit juſte, & incapable d'uſer du moindre menſonge & de la moindre ombre de flatterie, de déguiſement & de fraude, non pas même par maniere de jeu.

(*a*) Mais Ariſton de Chio écrit que leur

(*a*) *Mais Ariſton de Chio.*) Il y a eu pluſieurs écrivains de ce nom. Les deux principaux ſont Ariſton de Chio, philoſophe Stoïcien, & Ariſton de Céos, philoſophe Péripatéticien. On les a ſouvent confondus; ce que Plutarque rapporte ici, étoit pris ſans doute d'un ouvrage intitulé ἐρωτικῶν διατριβῶν, ou ἐρωτικὰ ὅμοια, c'étoit un recueil d'aventures amoureuſes. Les uns l'attribuent à Ariſton de Chio, & les autres, comme Athenée, à Ariſton de Céos. Je ſerois du ſentiment de ces derniers; car un tel ouvrage me paroît plus convenir à un philoſophe Péripatéticien, qu'à un philoſophe Stoïcien, & je lirois dans Plutarque, *Ariſton de Céos.*

inimitié naquit de l'amour, & que de-là elle ſe porta aux plus grands excès; car étant devenus tous deux amoureux du jeune Stéſiléus de l'iſle de Céos dont la beauté & la bonne mine éclatoient par-deſſus tous les enfans de ſon âge, ils ne purent ſupporter modérément leur paſſion, & conçurent l'un contre l'autre une jalouſie ſi violente, qu'elle ne paſſa pas même avec la beauté de l'enfant; mais, comme ſi elle n'avoit été pour eux que comme un prélude & comme une eſpece d'exercice & de préparation, ils ſe jetterent auſſi-tôt dans le gouvernement de la république, ainſi piqués l'un contre l'autre & tout échauffés encore du feu de leurs premiers combats.

Pour Thémiſtocle, en pratiquant d'abord & en gagnant des amis, il ſe fit un fort rempart & acquit une autorité qui n'étoit pas mépriſable. Auſſi quelqu'un lui diſant un jour: *Qu'il gouverneroit parfaitement bien les Athéniens s'il conſervoit l'égalité, & qu'il ne penchât pas plus pour l'un que pour l'autre. A Dieu ne plaiſe*, lui répondit-il, *que je ſois jamais aſſis ſur un tribunal où mes amis n'aient pas plus de crédit & de faveur auprès de moi que les étrangers.*

Au contraire, Ariſtide marcha ſeul, pour ainſi dire, & prit une route toute particuliere dans ſa maniere de gouverner; car premierement, il ne voulut ni plaire à ſes amis en commettant à leur gré des injuſtices, ni leur déplaire en leur refuſant tout & en ne leur accordant jamais la moindre grace. Enſuite

voyant que l'appui des amis portoit la plupart des gouverneurs à abuſer de leur pouvoir pour commettre des injuſtices, il ſe précautionna contre ce penchant en ſe mettant fortement dans l'eſprit & en diſant toujours que le véritable citoyen, l'homme de bien, devoit faire conſiſter toute ſa force & tout ſon appui à faire & à conſeiller en tout & par-tout ce qui étoit ſéant & juſte. Cependant, comme Thémiſtocle entreprenoit beaucoup de choſes témérairement, qu'il s'oppoſoit à tous ſes deſſeins & qu'il rompoit toutes ſes meſures, il fut obligé auſſi lui-même de le contredire dans tout ce qu'il propoſoit, & de le traverſer, tant pour ſe défendre & pour ſe venger, que pour rabattre ſon autorité qui alloit toujours croiſſant par la faveur du peuple; car il eſtimoit qu'il valoit encore mieux empêcher quelque choſe d'utile à la république, que de ſouffrir que Thémiſtocle devînt le maître abſolu, en lui laiſſant tout emporter de haute lutte. Enfin un jour entr'autres, Thémiſtocle ayant fait quelque propoſition fort importante & fort avantageuſe, Ariſtide s'y oppoſa & fut le plus fort; mais en ſortant de l'aſſemblée il ne put ſe retenir, & dit tout haut: *Qu'il n'y avoit de ſalut pour les Athéniens que de les jetter Thémiſtocle & lui dans le Barathre.*

Une autre fois, ayant fait quelque décret pour le propoſer au peuple, il trouva dans le conſeil beaucoup d'oppoſition & de contradiction; il ne laiſſa pas de l'emporter: mais

ſur le point que le préſident de l'aſſemblée alloit demander le conſentement du peuple, comme il avoit vu par les avis contraires les inconvéniens qui en devoient arriver, il s'en déporta volontairement. Souvent il faiſoit propoſer ſes avis par tierces perſonnes, de peur que Thémiſtocle, par l'envie & par la jalouſie qu'il avoit contre lui, ne s'opposât à tout ce qui pourroit être le plus utile.

Mais ce qu'on trouvoit d'admirable en lui, c'étoit ſa conſtance & ſa fermeté dans les changemens imprévus qu'ont à eſſuyer ceux qui ſe mêlent du gouvernement; car jamais il ne s'élevoit pour quelques honneurs qu'on lui rendît, ni ne s'abaiſſoit pour quelques mépris & quelques refus qu'il éprouvât, conſervant par-tout ſa tranquillité & ſa douceur ordinaires, perſuadé qu'on doit ſe livrer à ſa patrie & la ſervir, dans tous les états, gratuitement & ſans aucune vue ni de biens ni de gloire. (*a*) De-là vient que le jour qu'on joua la piece d'Eſchyle, intitulée, *Les ſept chefs contre Thebes*, lorſque l'acteur récita ces vers que le poëte a faits à la louange d'Amphiaraüs : (*b*) *Il ne veut pas paroître*

(*a*) *De-là vint que le jour qu'on joua la piece d'Eſchyle, intitulée*, Les ſept chefs contre Thebes.) C'eſt ainſi que ce paſſage doit être traduit, pour faire entendre que cette aventure arriva à Ariſtide le jour qu'Eſchyle fit jouer cette piece pour la premiere fois.

(*b*) *Il ne veut pas paroître homme de bien, mais l'être.*) Ces vers ſont dits par le courier qui vient rendre compte à Etéocle des attaques des ennemis & des chefs qui les commandent ; mais Plutarque y a changé un mot, il a mis δίκαιος, *juſte*, au lieu qu'Eſchyle a mis ἄριστος, *vaillant*. Il ne s'agit pas-là de

homme de bien, mais l'être véritablement, moissonnant les fruits de son esprit profond d'où germent ces sentimens de grandeur & de sagesse; tout le monde en même tems jetta les yeux sur Aristide, comme sur celui à qui cette grande louange convenoit le plus. Aussi avoit-il la force non-seulement de résister pour la justice aux sentimens de l'amitié & de la faveur, mais ce qui est encore plus difficile, de fouler aux pieds l'inimitié & la colere. Et, à ce propos, on raconte qu'un jour, poursuivant en justice un de ses ennemis, après qu'il eut déduit tous les chefs d'accusation, comme il vit que les juges refusoient d'entendre l'accusé, & qu'ils alloient le condamner tout d'une voix, il se leva de sa place & alla avec lui se jetter aux pieds des juges pour les supplier de l'entendre dans ses justifications, & de ne pas le priver du privilége que lui accordoient les loix.

Un autre jour qu'il présidoit au jugement de la cause de deux particuliers, l'un des deux ayant commencé par dire : *Que son ennemi avoit fait dans sa vie bien des maux à Aristide : Eh, mon ami*, lui repartit

justice, mais de courage; le courier dit qu'Amphiaraüs n'a pas mis de devise sur son bouclier comme les autres : *Car*, ajoute-t-il, *il ne cherche pas à paroître brave, mais à l'être véritablement.* Au lieu de *juste*, ou de *brave*, j'ai mis *homme de bien*, qui en notre langue embrasse l'un & l'autre. Quel honneur pour Aristide que tout le monde en plein théatre lui ait appliqué un passage qui renferme un éloge si glorieux! Au reste ces vers sont parfaitement beaux, & Platon en a fait un bon usage dans son second livre de la république.

Ariſtide en l'interrompant, *dis ſeulement les maux qu'il t'a faits ; car c'eſt ton affaire que je juge & non pas la mienne.*

Il ne fut pas plutôt élu tréſorier général de la république, qu'il fit voir que les tréſoriers, qui avoient été de ſon tems & encore ceux qui l'avoient précédé, avoient pillé de groſſes ſommes, & ſur-tout Thémiſtocle ; car il étoit bien homme ſage, mais il n'avoit pas beaucoup d'empire ſur ſes mains. C'eſt pourquoi, lorſqu'Ariſtide voulut rendre ſes comptes, Thémiſtocle fit une groſſe brigue contre lui, le chargea d'avoir volé les deniers publics, & vint à bout de le faire condamner, ainſi que l'écrit Idoménée. Mais les principaux de la ville & les plus gens de bien s'étant élevés contre un jugement ſi inique, non-ſeulement l'amende lui fut remiſe, mais on le nomma encore tréſorier pour l'année ſuivante.

Alors il fit ſemblant de ſe repentir de ſa premiere adminiſtration & de vouloir ſe corriger. Se montrant donc plus traitable & plus facile, il trouva le ſecret de plaire à tous ceux qui pilloient la république ; car il ne les reprenoit point & n'épluchoit point exactement leurs comptes : de ſorte que tous ces pillards gorgés de biens combloient de louanges Ariſtide & faiſoient eux-mêmes des brigues auprès du peuple, s'empreſſant pour le faire continuer une troiſiéme année dans la même charge. Mais le jour de l'élection étant venu, comme on alloit le nommer par tous les ſuffrages, Ariſtide ſe levant

tança rudement les Athéniens : *Quand j'ai administré vos finances avec toute la fidélité & toute la vigilance d'un homme de bien*, leur dit-il, *j'ai été baffoué & traité comme un infame, & aujourd'hui que je les ai abandonnées à tous ces voleurs publics, je suis un homme admirable & le meilleur des citoyens. Je vous déclare donc que j'ai plus de honte de l'honneur que vous me faites aujourd'hui, que je n'en eus l'année passée de la condamnation que vous prononçâtes contre moi ; & je suis indigné de voir qu'auprès de vous il est plus glorieux de complaire aux méchans, que de ménager & de conserver les biens de la république.*

En parlant ainsi & en faisant connoître les pilleries qui avoient été commises, il ferma la bouche à tous ces voleurs publics qui, dans ce moment-là même, crioient pour lui & rendoient en sa faveur de si grands témoignages ; & il remporta de tous les gens de biens une louange véritable & juste.

Sur ces entrefaites, Datis, (*a*) envoyé par le roi de Perse, sous prétexte, comme il disoit, de se venger des Athéniens de ce qu'ils avoient brûlé sa ville de Sardis, (*b*) mais dans la vérité pour subjuguer tous les Grecs, arriva sur les côtes de Marathon avec toute son armée navale, & commença à piller & à ravager tout le pays. De dix généraux que les

(*a*) Il étoit envoyé avec Artapherne, fils du frere de Darius.

(*b*) Les Athéniens avoient brûlé Sardis, neuf ou dix ans auparavant.

Athéniens avoient élus pour cette guerre, le premier en autorité & en dignité, c'étoit Miltiade; & Ariſtide étoit le ſecond après lui en réputation & en crédit. Dans le conſeil de guerre qui fut tenu, Miltiade fut d'avis de donner la bataille aux Barbares; & Ariſtide, s'étant rangé à ſon ſentiment, (*a*) ne contribua pas peu à faire prendre le parti de combattre. Et comme les dix généraux commandoient l'armée l'un après l'autre chacun leur jour, quand le tour d'Ariſtide vint, il remit le commandement à Miltiade, enſeignant par-là à ſes compagnons que, d'obéir & de ſe ſoumettre aux ordres des plus ſages, ce n'eſt nullement une choſe honteuſe, mais qûe c'eſt au contraire une choſe très-honorable & très-ſalutaire. Ainſi adouciſſant par ſon exemple la jalouſie qui pouvoit cauſer entr'eux de grands débats; & les portant à ſe trouver heureux d'obéir à celui qui avoit le plus d'expérience, il fortifia extrêmement Miltiade qui devint maître abſolu de l'armée dont le commandement ne fut plus partagé; car les autres généraux ne ſe ſoucierent plus de commander leur jour, (*b*) & voulurent être entiérement à ſes ordres.

(*a*) *Ne contribua pas peu.*) Dans ce conſeil, l'avis de ne pas hazarder le combat, parce qu'ils étoient en plus petit nombre que les Barbares, l'emportoit de beaucoup; mais Miltiade ayant attiré dans ſon ſentiment Callimaque, qui étoit alors polémarque, & dont l'autorité égaloit celle des dix généraux, l'avis de combattre prévalut; & apparemment Ariſtide ne contribua pas peu à déterminer Callimaque: c'eſt ainſi, à mon avis, qu'on peut concilier Plutarque avec Hérodote.

(*b*) *Et voulurent être entié-*

Dans le combat, (*a*) le corps de bataille des Athéniens étant fort pressé, & souffrant beaucoup, parce que les Barbares firent-là pendant long-tems leurs plus grands efforts contre la tribu Léontide, & la tribu Antiochide; Thémistocle & Aristide, à la tête de ces deux tribus, car l'un étoit de la tribu Léontide, & l'autre de la tribu Antiochide, combattirent à l'envi avec tant de valeur & de succès, qu'ils rompirent les Barbares & les pousserent jusqu'à leurs vaisseaux. Mais les capitaines Athéniens voyant qu'après s'y être jettés, au lieu de prendre le chemin des isles pour regagner l'Asie, (*b*) ils étoient poussés

rement à ses ordres.) Plutarque omet ici une action de Miltiade qui me paroît digne d'être relevée, & qu'Hérodote n'a pas manqué de rapporter; c'est que quoique les autres généraux lui eussent cédé le commandement chacun leur jour, Miltiade ne voulut pourtant pas donner la bataille, aucun de ces jours où ses collegues auroient dû commander, mais qu'il attendit son jour. Il craignit sans doute que celui dont il auroit pris le tour, ne lui eût cédé le commandement malgré lui, & seulement pour suivre l'exemple des autres, & que par envie il ne fît moins bien son devoir dans le combat, pour ne pas servir à la réputation de celui qui commandoit à sa place. L'expérience a fait voir quelquefois, & surtout de nos jours, que cette indigne jalousie a nui à de grandes actions, & les a rendues ou malheureuses, ou long-tems douteuses.

(*a*) *Le corps de bataille des Athéniens étant fort pressé, & souffrant beaucoup.*) Car le corps de bataille étoit plus dégarni & plus foible que les ailes, c'est pourquoi les Barbares firent-là leurs plus grands efforts. Hérod. liv. VI.

(*b*) *Ils étoient poussés par les vents & par les courans au-dedans de l'Attique.*) Hérodote marque expressément que ce fut leur intention de doubler le cap de Sunium, pour surprendre Athenes avant que les Athéniens pussent être arrivés pour la secourir. Et dans cette histoire le témoignage d'Hérodote est très-considérable, car il avoit appris les

par les vents & par les courans au-dedans de l'Attique; & craignant qu'ils ne trouvaſſent la ville ſans défenſe, ils marcherent à ſon ſecours avec neuf tribus, (*a*) & ils firent tant de diligence, qu'ils y arriverent le jour même.

Ariſtide, laiſſé ſeul à Marathon avec ſa tribu pour garder les priſonniers & le butin, ne trompa pas la bonne opinion qu'on avoit de lui; car l'or & l'argent étant ſemés çà & là dans le camp, & toutes les tentes & toutes les galeres qu'on avoit priſes étant pleines de hardes magnifiques & de toutes ſortes de meubles & de richeſſes ſans nombre, non-ſeulement il ne fut pas tenté d'y toucher, mais il empêcha que les autres n'y touchaſſent. Malgré ſes bons ordres, il ne laiſſa pourtant pas d'y avoir des gens qui trouverent le moyen de bien faire leurs affaires & de s'enrichir à ſon inſu; (*b*) entr'autres, Callias

particularités de ce combat de Marathon de ceux même qui s'y étoient trouvés.

(*a*) *Et ils firent tant de diligence, qu'ils y arriverent le même jour.*) De Marathon à Athenes il y a environ quarante milles; & c'eſt une grande diligence pour une armée fatiguée d'un long combat, d'avoir fait ce chemin le jour même. Hérodote écrit qu'elle partit des environs du temple d'Hercule à Marathon, & qu'elle alla camper devant Athenes, près du temple d'Hercule, qui étoit à Cynoſarges.

(*b*) *Entr'autres, Callias, qui étoit porte-torche.*) Les porte-torches des myſteres avoient la tête ceinte d'un bandeau. Cet office étoit très-conſidérable, parce que le porte-torche étoit admis à tous les myſteres les plus ſecrets. Nous voyons que Pauſanias, dans ſes Attiques, vante fort le bonheur d'une femme de ce qu'elle avoit vu ſon frere, enſuite ſon mari, & après ſon mari, ſon fils, revêtus de cet office. Ce Callias étoit couſin-germain d'Ariſtide, comme on le verra dans la ſuite.

qui étoit porte-torche. Un des Barbares, l'ayant rencontré dans un lieu écarté, & l'ayant pris vraiſemblablement pour quelque roi, à cauſe de ſes longs cheveux & du bandeau dont ſa tête étoit ceinte, ſe proſterna devant lui; & lui ayant pris la main droite, il lui découvrit une grande quantité d'or qu'on avoit enterré dans un puits; mais Callias ſe montra en cette occaſion le plus cruel & le plus injuſte des hommes; car il ne ſe contenta pas d'emporter tout l'or, il tua ſur le champ le malheureux qui le lui avoit indiqué, afin qu'il ne le déclarât pas à d'autres. De-là vient, dit-on, que les poëtes comiques appellerent les deſcendans de ce Callias (*a*) *Laccoplutes*, comme qui diroit *riches du puits*, en brocardant ſur le lieu d'où leur auteur avoit tiré toutes ſes richeſſes.

Après l'année de la bataille de Marathon, Ariſtide fut d'abord élu premier archonte qui donne le nom à l'année, quoique Démétrius de Phalere aſſure qu'il n'eut cette charge que peu de tems avant ſa mort, après la bataille de Platées; mais dans les regiſtres publics, (*b*) après l'archonte Xanthippide, ſous lequel

(*a*) Laccoplutes, *comme qui diroit* riches du puits.) Ne ſeroit-ce pas de-là que ſeroit venu notre proverbe, *riche comme un puits?* Il eſt au moins certain qu'il vient de ce que dans les tems de guerre on cachoit ordinairement dans des puits ce qu'on avoit de plus précieux.

(*b*) *Après l'archonte Xanthippide, ſous lequel Mardonius fut vaincu à Platées.*) En effet, après l'archonte Xanthippide ou Xanthippe, qui eſt marqué à la ſeconde année de l'olympiade LXXV, on ne trouve plus le nom d'Ariſtide parmi les archontes, marque ſûre qu'il ne le fut point après la bataille de Platées.

Mardonius fut vaincu à Platées, on ne trouve point du tout le nom d'Ariſtide parmi les archontes; (*a*) au lieu qu'on le trouve après l'archonte Phanippe, ſous lequel fut gagnée cette célebre bataille de Marathon.

De toutes les vertus d'Ariſtide, la plus connue & celle qui ſe fit le plus ſentir, fut ſa juſtice, parce que c'eſt la vertu dont l'uſage eſt le plus continuel & dont les fruits ſe répandent ſur plus de monde. De-là vint que, quoiqu'homme pauvre & du ſimple peuple, il remporta le ſurnom de *Juſte*, ſurnom très-royal & très-divin, mais que juſqu'ici aucun des tyrans ni des rois n'a ambitionné. Ils ont bien mieux aimé être appellés *Poliorcetes*, preneurs de villes, *Cérauni*, foudres, & *Nicanores*, vainqueurs. Quelques-uns même ont pris plaiſir à ſe voir donner les noms d'*Aigles* & de *Vautours*, préférant ainſi le vain honneur de ces titres qui ne marquent que la force & la puiſſance, à la ſolide gloire de ceux qui marquent la vertu. Cependant Dieu même, à qui ils ſe piquent de ſe comparer & de reſſembler, me paroît ne ſe diſtinguer que par trois choſes, par l'immortalité, par la puiſſance & par la vertu. De ces trois qualités la vertu eſt ſans contredit la

(*a*) *Au lieu qu'on le trouve après l'archonte Phanippe, ſous lequel, &c.*) Dans les regiſtres, Phanippe eſt marqué archonte la troiſiéme année de l'olympiade LXXII, ce fut donc cette troiſiéme année que fut donnée la bataille de Marathon, & non pas la premiere, comme la plupart des ſavans l'ont cru. Ariſtide fut archonte l'année ſuivante. Auſſi eſt-il marqué la quatriéme année de cette même olympiade LXXII, rien n'eſt plus sûr que ce calcul.

plus reſpectable & la plus divine; (*a*) car l'immortalité convient au vuide & aux élémens. Pour la puiſſance, les tremblemens de terre, les foudres, les tourbillons de vents & les débordemens des eaux n'en ont-ils pas une infinie? Mais pour la juſtice, rien n'y participe de tout ce qui n'eſt pas capable de raiſonner & de connoître l'eſſence divine.

C'eſt pourquoi auſſi les hommes étant pénétrés de trois différens ſentimens envers les dieux, d'un ſentiment d'admiration & d'envie, d'un ſentiment de crainte & d'un ſentiment d'amour & de reſpect, il ſemble qu'ils ne les admirent & ne les eſtiment heureux qu'à cauſe de leur incorruptibilité & de leur immortalité; qu'ils ne les craignent qu'à cauſe de leur puiſſance & de l'empire qu'ils ont ſur tout cet univers; & qu'ils les aiment, les honorent & les reſpectent à cauſe de leur juſtice. Cependant avec tous ces ſentimens qui ſont ſi naturels & ſi juſtes, de ces trois qualités ils ne deſirent & n'ambitionnent que les deux premieres; l'immortalité dont notre nature n'eſt pas capable; & la puiſſance dont la plus grande partie dépend toujours de la fortune, & ils laiſſent derriere & mettent au dernier rang la vertu qui, de tous les biens divins, eſt le ſeul qui dépend de nous & eſt en notre puiſſance. En quoi ils ſe trompent groſſiére-

(*a*) *Car l'immortalité convient au vuide & aux élémens.*) Plutarque parle ici ſelon le ſentiment des philoſophes qui croyoient que tout retournoit dans ſes premiers principes, & que ces premiers principes étoient inaltérables, & immortels par conſéquent.

ment, ne prenant pas garde que la vie même de ceux qui ſont les plus favoriſés de la fortune, les plus puiſſans & les plus conſtitués en dignité, c'eſt la juſtice ſeule qui la rend céleſte & divine; & qu'au contraire l'injuſtice la rend terreſtre & beſtiale.

Pour revenir à Ariſtide, ce ſurnom de *Juſte* le fit d'abord aimer & reſpecter, mais enfin il lui attira l'envie, ſur-tout par les menées de Thémiſtocle qui alloit ſemant ce bruit parmi le peuple, qu'Ariſtide, ayant aboli tous les tribunaux en jugeant tout par lui-même & en ſe rendant lui ſeul arbitre de tous les différends, s'étoit formé inſenſiblement & ſans qu'on s'en apperçût, une monarchie ſans pompe & ſans gardes. Et le peuple naturellement fier, enorgueilli encore par la victoire, & qui, ſe croyant digne des plus grands honneurs, vouloit que tout dépendît de ſon autorité, étoit fort indiſpoſé contre ceux qui acquéroient un nom & une réputation au-deſſus des autres. C'eſt pourquoi, s'étant aſſemblés de tous les bourgs de l'Attique dans la ville, ils bannirent Ariſtide du ban de l'oſtraciſme, déguiſant, ſous le beau nom de haine de la tyrannie, l'envie qu'ils portoient à ſa gloire; car ce ban n'étoit point une punition pour crime ou malverſation quelconque; mais en lui donnant une couverture honnête, on l'appelloit un rabais & une diminution de l'orgueil qui croiſſoit trop, & de la puiſſance qui devenoit à charge; mais dans la vérité c'étoit un innocent & doux allége-

ment de l'envie: car par ſon moyen celui qui étoit bleſſé de cette grandeur qui lui étoit ſuſpecte, exhaloit toute ſa haine en condamnant, non à quelque choſe de bien violent, mais ſeulement à un exil de dix années. Il eſt vrai qu'après qu'on eut fait tomber ce ban ſi honorable ſur des hommes de néant & chargés de crimes, & qu'on eut enfin banni de cette maniere l'infame Hyperbolus, cette indignité fit ouvrir les yeux aux Athéniens, & ils y renoncerent. Or voici la cauſe & le ſujet de l'oſtraciſme d'Hyperbolus.

Alcibiade & Nicias, les deux citoyens qui avoient le plus de pouvoir & d'autorité dans la ville, étoient oppoſés l'un à l'autre & ſe faiſoient une guerre ouverte. Voyant donc que le peuple alloit recourir à l'oſtraciſme, & ne doutant point que cela ne menaçât l'un d'eux, ils s'aboucherent, réunirent leurs partis & firent par leurs brigues que l'oſtraciſme tomba ſur Hyperbolus. Le peuple, indigné de ce qu'on avoit ainſi ravalé, flétri & déshonoré ce ban, l'abolit & y renonça pour toujours. Or pour donner en gros une idée de l'oſtraciſme, voici ce que c'étoit. Chaque citoyen prenoit un morceau de pot caſſé, & après y avoir écrit le nom de celui qu'il vouloit bannir, il le portoit dans un certain lieu de l'aſſemblée, qui étoit fermé en rond d'une cloiſon de bois. Les magiſtrats commençoient d'abord par compter le nombre des teſts: car s'il y en avoit moins de ſix mille, l'oſtraciſme étoit nul. Le nombre étant complet, on

mettoit à part tous les noms qui étoient écrits, & le nom qui l'emportoit par le nombre des tests, étoit celui contre lequel on prononçoit le ban pour dix années; & on laissoit au banni la jouissance de ses biens.

Dans cette occasion où Aristide fut banni, comme on étoit occupé à écrire les noms; on dit qu'il y eut un habitant d'un bourg, homme grossier, qui, ne sachant ni lire ni écrire, s'adressa à Aristide qu'il prit pour un homme du peuple, le pria d'écrire le nom d'Aristide sur son test qu'il lui présenta. Aristide, admirant cette aventure, lui demanda s'il avoit reçu quelque déplaisir d'Aristide : *Aucun*, lui dit le manan, *je ne connois pas même cet homme, mais je suis fatigué & blessé de l'entendre par-tout appeller* le Juste.

Aristide, sans répondre une seule parole, prit tranquillement le test, y écrivit son nom & le lui rendit. Quand il sortit de la ville pour remplir son ban, il leva les mains au ciel, (*a*) & fit aux dieux une priere, comme

(*a*) *Et fit aux dieux une priere toute contraire à celle d'Achille.*) Il est certain qu'Aristide fit une priere en cette occasion; & de ce qu'il étoit homme juste & plein d'amour pour sa patrie, Plutarque dit qu'il est vraisemblable qu'il fit une priere toute contraire à celle que fait dans Homere Achille, qui est un homme emporté, vindicatif, injuste. La priere d'Achille est assez connue; il ne se contente pas de prier que les Troyens soient vainqueurs, afin que les Grecs se voient réduits à implorer le secours de son bras, comme nous le voyons dans le premier livre de l'Iliade, il pousse sa rage & son ressentiment jusqu'à prier que les Grecs & les Troyens périssent tous, les uns par les mains des autres, afin que lui &

on peut croire, toute contraire à celle d'Achille. Il pria : *Que jamais il n'arrivât aux Athéniens aucun tems où le peuple fût forcé par la nécessité de se souvenir d'Aristide.*

Trois ans après, Xerxès traversant à grandes journées la Thessalie & la Béotie pour arriver dans l'Attique, les Athéniens révoquerent cette loi & firent un decret qui ordonna le retour de tous les bannis. Ce qui les y obligea, ce fut sur-tout la crainte qu'ils eurent d'Aristide ; car ils craignirent que, se joignant à leurs ennemis, il ne corrompît la plupart des citoyens & qu'il ne les entraînât avec lui dans le parti des Barbares ; en quoi ils jugeoient très-mal du caractere de ce personnage qui, avant ce dernier decret, n'avoit jamais cessé d'exhorter & d'encourager les Grecs à défendre leur liberté, & qui après ce décret, Thémistocle ayant eté élu général de l'armée, se joignit à lui & le secourut de sa personne & de ses conseils, portant ainsi son plus grand ennemi au comble de la gloire pour le salut public. (*a*) Car le général Eurybiade étant déja tout résolu de quitter Salamine, &

Patroclè, demeurés seuls, aient la gloire de renverser Ilion. II, 16.

(*a*) *Car le général Eurybiade étant déja tout résolu de quitter Salamine.*) Eurybiade Spartiate, étoit le généralissime, l'amiral de toute la flotte. Dans le conseil qu'il assembla, tous les officiers furent d'avis qu'il falloit quitter le poste de Salamine pour aller donner la bataille devant l'isthme ; & leur raison étoit, que s'ils étoient battus à Salamine, ils seroient assiégés dans l'isle, & n'auroient aucun secours ; au lieu que si ce malheur leur arrivoit devant l'isthme, ils pourroient se retirer chacun dans leur pays. Thémistocle fut d'un avis tout contraire, comme on va le voir.

les vaisseaux des ennemis étant venus la nuit se saisir des passages & faire comme une enceinte autour des isles, sans que personne s'apperçût que l'armée étoit enveloppée, Aristide vint la nuit même d'Egine, & traversa avec un très-grand danger toute la flotte des ennemis. Arrivé à la tente de Thémistocle, il l'appella & le pria de sortir tout seul; Thémistocle étant sorti, il lui parla en ces termes: (*a*) *Thémistocle, si nous sommes sages, nous renoncerons désormais à cette vaine & puérile dissention qui nous a agités jusqu'ici, & nous nous jetterons dans une émulation plus honorable & plus salutaire en combattant & en faisant à qui mieux mieux pour sauver la Grece, vous en commandant & en faisant le devoir d'un bon & sage capitaine; & moi en vous obéissant & en vous aidant de ma personne & de mes conseils.* (*b*) *J'apprends que*

(*a*) *Thémistocle, si nous sommes sages.*) Hérodote rapporte cet entretien secret de Thémistocle & d'Aristide, livre VIII, 79; mais il le rapporte plus simplement; Plutarque ne s'est attaché qu'à la substance, & l'a embelli à sa maniere.

(*b*) *J'apprends que vous êtes le seul qui avez embrassé le bon parti.*) Car Thémistocle fut d'avis qu'il falloit combattre à Salamine, & il représenta à Eurybiade, qu'étant inférieurs en nombre & en force de vaisseaux, ils auroient de l'avantage à combattre dans ce détroit qui empêcheroit les ennemis de se servir de toutes leurs forces, au lieu que s'ils alloient devant l'isthme, outre que l'on perdroit Salamine, Mégare & Ægine, ils auroient un grand désavantage à combattre en pleine mer contre une flotte supérieure, & que toutes les troupes les abandonneroient & se retireroient dans leurs pays, de sorte qu'ils n'auroient plus d'armée. Hérodote écrit que Thémistocle ne s'avisa pas le premier de cet avis, & qu'il lui fut inspiré & suggéré par un Athénien nommé Mnésiphile. Mais combien de fois a-t-on vu des officiers subalternes s'attribuer

vous

vous êtes le ſeul qui avez embraſſé le bon parti, en conſeillant de combattre dans ces détroits ſans différer davantage : vos alliés ſe ſont oppoſés à cet avis ; mais voilà les ennemis mêmes qui vous aident & vous fortifient : car leurs vaiſſeaux couvrent & ferment la mer tout autour de vous, devant & derriere : de ſorte que ceux mêmes qui ne vouloient pas la bataille ſeront forcés de combattre & de ſe montrer gens de bien ; car il n'y a plus de chemin ouvert à la fuite.

Thémiſtocle lui répondit : *Ariſtide, je ſuis fâché que vous ayez ſur moi l'avantage de m'avoir provoqué le premier à un ſi généreux combat. Il n'eſt point d'effort que je ne faſſe pour ſurpaſſer un commencement qui vous eſt ſi honorable, & pour effacer une démarche ſi éclatante par des actions d'un plus grand éclat.* En même tems, (*a*) après lui avoir fait confidence de la ruſe qu'il avoit imaginée pour tromper le Barbare, il l'exhorta d'aller perſuader Eurybiade d'entrer dans ſon opinion, en lui faiſant voir qu'il n'y avoit d'autre ſalut pour eux que de combattre par mer à

l'honneur d'un avis qui a été heureux, ainſi qu'on a vu des généraux tâcher de fruſtrer le ſubalterne de la gloire que méritoit l'avis qu'ils en avoient reçu ? Voyez Hérodote, VIII, 57, 58, &c.

(*a*) *Après lui avoir fait confidence de la ruſe qu'il avoit imaginée pour tromper le Barbare.*) Cette ruſe étoit d'envoyer aux ennemis leur dire de ſa part que les Grecs avoient réſolu d'abandonner Salamine & de s'enfuir, & qu'ils n'avoient qu'à s'oppoſer à leur fuite, pour en avoir un très-bon marché. Et ce fut un nommé Sicinus qui fut chargé de cette commiſſion. Voyez la Vie de Thémiſtocle & Hérodote, VIII, 75.

Salamine : car Eurybiade avoit bien plus de foi pour ce que disoit Aristide, que pour ce que disoit Thémistocle. Aussi dans le conseil de guerre qui fut tenu & où assisterent tous les officiers généraux, Cléocrite le Corinthien dit à Thémistocle : *Votre avis ne plaît pas à Aristide, puisque le voilà & qu'il ne dit mot.* Mais Aristide lui répondit : *Tu te trompes ; je ne me serois point tû si Thémistocle n'avoit dit ce qu'il y a de plus expédient à faire ; & mon silence n'est point pour aucun bien que je lui veuille, c'est une marque du consentement & de l'approbation que je donne à son avis.* Voilà ce qui se passa dans ce conseil.

Ce jour-là même, Aristide voyant la petite isle de (*a*) Psyttalée vis-à-vis de Salamine dans le détroit, toute pleine de troupes ennemies, il fit embarquer promptement dans des esquifs les plus aguerris & les plus déterminés des citoyens, descendit à Psyttalée, tomba brusquement sur les Barbares & les tailla en pieces, hors les principaux qui furent faits prisonniers. De ce nombre furent trois freres, fils de la sœur du roi, appellée Sandaucé. Aristide les envoya sur l'heure à Thémistocle ; (*b*) & l'on dit que selon l'ordre qu'en donna par un oracle, le divin Euphrantides, ils furent immolés à Bacchus surnommé *Omestes.*

(*a*) Petite isle entre Salamine & le Pirée, à quelque cent cinq stades de Salamine.

(*b*) Voyez les remarques sur la vie de Thémistocle, t. II.

Après cet heureux commencement, Ariſtide garnit de bons ſoldats cette iſle tout autour pour obſerver tous ceux que la fortune du combat ou la violence de la mer y jetteroient, afin qu'ils ſauvaſſent les alliés & qu'ils fiſſent main-baſſe ſur les ennemis ; car le plus grand choc & le principal effort ſe firent autour de Pſyttalée, comme il l'avoit prévu ; auſſi fut-ce dans cette iſle qu'on érigea le trophée de la victoire.

Le combat fini, Thémiſtocle, pour ſonder Ariſtide, lui parla en ces termes : *Nous venons d'exécuter un grand exploit, mais le plus fort & le plus important reſte encore à faire ; c'eſt de prendre l'Aſie entiere dans l'Europe même, en navigeant promptement vers l'Helleſpont, & en rompant le pont que Xerxès y a laiſſé pour ſa retraite.* A ces mots, Ariſtide jettant un grand cri, dit à Thémiſtocle qu'il devoit abandonner un deſſein ſi étrange, & qu'il falloit plutôt chercher & prendre toutes les meſures poſſibles pour chaſſer très-promptement le Mede hors de la Grece, de peur que, s'y voyant enfermé avec une ſi grande puiſſance & ne trouvant point de voie ouverte pour s'enfuir, le déſeſpoir ne réveillât ſon courage & ne le portât à ſe défendre avec la derniere opiniâtreté.

(*a*) Thémiſtocle donc envoya pour la

(*a*) *Thémiſtocle donc envoya pour la ſeconde fois vers Xerxès.*) Car il y avoit déja envoyé Sicinus. Thémiſtocle fut ravi de cette ouverture d'Ariſtide, car il vit par-là qu'il pouvoit faire, comme on dit, d'une pierre deux

ſeconde fois vers Xerxès, & ſe ſervit en cette occaſion de l'eunuque Anarces qu'il chargea d'aller dire en ſecret au roi qu'il faiſoit tous ſes efforts pour détourner les Grecs d'exécuter la réſolution qu'ils avoient priſe d'envoyer dans l'Helleſpont rompre le pont qu'il y avoit laiſſé, & qu'il lui en donnoit avis pour lui marquer l'affection qu'il lui portoit, & afin qu'il s'en ſervît pour ſe mettre en sûreté. Xerxès, effrayé du danger dont on le menaçoit, ne perdit pas un moment & prit auſſitôt la route de l'Helleſpont avec toute ſa flotte. Mardonius fut laiſſé avec l'armée de terre compoſée de trois cens mille hommes de ſes meilleures troupes.

Ces forces ſi grandes rendoient très-redoutable ce lieutenant-général du grand roi, & il intimidoit encore les Grecs par ſes menaces & par les lettres hautaines qu'il leur écrivoit: *Vous avez vaincu*, leur mandoit-il, *ſur des bâtimens de mer des hommes qui ne ſavent combattre que ſur terre, & qui ſont très-mal-adroits à manier la rame; mais la Theſſalie & la Béotie nous offrent de belles plaines pour faire combattre des eſcadrons & des bataillons*. Et pour les Athéniens, (*a*) il leur

coups, ſervir ſa patrie, en obligeant Xerxès à prendre la fuite, & ſe faire un mérite auprès de ce roi en lui donnant cet avis; car il paroît manifeſtement, par tout ce qu'Hérodote écrit, que Thémiſtocle penſoit ſérieuſement à ſe ménager la faveur & l'appui de ce prince.

(*a*) *Il leur écrivit des lettres particulieres, où il leur faiſoit des propoſitions.*) Hérodote ne parle point de ces lettres, mais il dit qu'il leur envoya Alexandre, roi de Macédoine, fils d'Amyntas, & le ſeptiéme deſcendant depuis

écrivit des lettres particulieres où il leur faiſoit des propoſitions de la part du roi qui leur promettoit de rétablir leur ville, de leur donner quantité d'or & d'argent, & de les rendre ſeigneurs & maîtres de toute la Grece, s'ils vouloient ſe retirer & abandonner leurs alliés.

(*a*) Les Lacédémoniens ayant eu vent de ces propoſitions, & craignant qu'ils ne les acceptaſſent, envoyerent des ambaſſadeurs à Athenes (*b*) pour prier les Athéniens de mettre leurs femmes & leurs enfans en ſûreté à Sparte, & de recevoir d'eux tout ce qui étoit néceſſaire pour la nourriture de leurs vieillards; car le peuple ayant perdu ſa ville & tout ſon pays, ſe trouvoit dans une néceſſité très-preſſante.

Perdiccas; & il rapporte la harangue qu'il fit dans le conſeil, & ce que les députés de Lacédémone dirent enſuite, liv. VIII, 140, 141.

(*a*) *Les Lacédémoniens ayant eu vent de ces propoſitions.*) Selon Hérodote, ils envoyerent ces ambaſſadeurs, non pas ſur aucun avis qu'ils euſſent eu de ces propoſitions, mais ſur la premiere nouvelle du départ d'Alexandre de l'armée de Mardonius, car ils ſe douterent bien du ſujet de ce voyage. D'ailleurs ils ſe ſouvenoient de quelques oracles qui augmentoient leur frayeur, car ils les menaçoient, qu'eux & tous les Doriens ſeroient chaſſés du Péloponeſe par les Medes & par les Athéniens. Auſſi ces ambaſſadeurs arriverent-ils à Athenes bientôt après Alexandre, & ſe trouverent à la premiere audience que le peuple lui donna.

(*b*) *Pour prier les Athéniens de mettre leurs femmes & leurs enfans en ſûreté à Sparte.*) Hérodote rapporte le diſcours que ces ambaſſadeurs firent dans le conſeil. VIII, 142. Plutarque n'en a pris que très-légerement la ſubſtance. Ils ne propoſerent point aux Athéniens d'envoyer à Sparte leurs femmes & leurs enfans, mais ils offrirent ſeulement de les nourrir pendant toute la guerre.

Les Athéniens, après avoir entendu ces ambaſſadeurs, firent, par le decret d'Ariſtide, une réponſe qu'on ne peut aſſez admirer : *Qu'ils pardonnoient à leurs ennemis, s'ils avoient penſé que tout étoit vénal à prix d'or & d'argent ; car les Barbares ne connoiſſoient rien de plus eſtimable & de plus précieux que les richeſſes : mais qu'ils étoient très-fâchés contre les Lacédémoniens de ce qu'ils ne jettoient les yeux que ſur la pauvreté & ſur la diſette extrême où Athenes ſe trouvoit réduite, & qu'ils avoient oublié la vertu & la magnanimité des Athéniens, puiſqu'ils penſoient que l'offre de leurs vivres ſeroit le grand motif qui les retiendroit dans la ligue & les obligeroit à combattre pour le ſalut des Grecs.*

Ariſtide ayant écrit cette réponſe dans ſon decret, & ayant ordonné qu'on fît entrer dans le conſeil les ambaſſadeurs du roi & ceux de Sparte, il commanda qu'on dît aux Lacédémoniens : *Qu'il n'y avoit aſſez d'or ni ſur la terre ni dans les entrailles de la terre pour obliger les Athéniens à le préférer à la liberté de la Grece ;* & qu'on répondît à ceux de Mardonius, en leur montrant le ſoleil : *Que tant que cet aſtre continueroit ſon cours autour du monde, les Athéniens feroient la guerre aux Perſes pour venger leurs terres pillées & ſaccagées, & leurs temples profanés & brûlés.*

De plus, il ordona que les prêtres maudiſſent & excommuniaſſent quiconque oſeroit

proposer de faire alliance avec les Medes ou d'abandonner l'alliance des Grecs.

Quand Mardonius fut entré (*a*) pour la seconde fois dans l'Attique, les Athéniens se retirerent encore à Salamine. Et alors Aristide, envoyé ambassadeur à Sparte, se plaignit de la lenteur & de la négligence des Lacédémoniens, leur reprocha qu'ils abandonnoient encore Athenes aux Barbares, & les exhorta à marcher promptement au secours de ce qui restoit encore de la Grece.

Les éphores, ayant entendu son discours, (*b*) n'en parurent pas fort touchés; (*c*) car ils passerent tout le jour en festins & en réjouissances, parce qu'il se rencontra que ce jour-là étoit la fête d'Hyacinthe. Mais la nuit ils choisirent cinq mille Spartiates, & leur ayant fait prendre à chacun sept Ilotes, ils les firent partir secrettement à l'insu des Athéniens.

(*a*) Mardonius entra pour la seconde fois dans l'Attique, dix mois après que Xerxès se fut rendu maître d'Athenes.

(*b*) *N'en parurent pas fort touchés.*) Ils remirent leur réponse au lendemain, & le lendemain au jour suivant, & d'un jour à l'autre ils gagnerent dix jours, pendant lesquels ils acheverent la muraille dont ils fermerent l'isthme, & qui les mettoit en sûreté contre les Barbares.

(*c*) *Car ils passerent tout le jour en festins & en réjouissances, parce qu'il se rencontra que ce jour-là étoit le jour de la fête d'Hyacinthe.*) Chez les Lacédémoniens, la fête d'Hyacinthe duroit trois jours; le premier & le dernier étoient des jours de tristesse & de deuil pour la mort d'Hyacinthe: mais le second étoit un jour de réjouissance, il y avoit des festins, des jeux, des spectacles & toutes sortes de divertissemens; & c'est apparemment de ce second jour que ce passage de Plutarque doit être entendu. Cette fête se célébroit toutes les années au mois d'Août, en l'honneur d'Apollon & d'Hyacinthe.

Quelques jours après, Ariſtide s'étant encore plaint au conſeil, les éphores lui dirent en riant : *Qu'il falloit qu'il rêvât ou qu'il dormît, & que déja leur armée étoit arrivée à la ville (a) d'Oreſtie, marchant contre les étrangers ;* car les Lacédémoniens appellent *Etrangers* les Barbares. Ariſtide leur répondit : *Que ce n'étoit pas-là le tems de ſe moquer & de ſe réjouir en trompant leurs alliés, au lieu de tromper leurs ennemis.* Voilà comme Idoménée raconte la choſe de point en point. Mais dans le decret d'Ariſtide il n'eſt pas nommé ambaſſadeur ; on n'y trouve pour ambaſſadeurs que Cimon, Xanthippe & Myronides.

Quelque tems après il fut élu capitaine général pour la bataille que l'on devoit donner ; & ayant pris huit mille hommes de pied des Athéniens, il marcha à Platées. Là ſe rendit Pauſanias, général en chef de toute l'armée Grecque, menant avec lui les Spartiates ; toutes les autres troupes Grecques arrivoient de jour en jour comme à la file. (b) L'armée des Barbares étoit campée le long

(a) Dans l'Arcadie au pied du mont Ménale, à trente-ſept ou trente-huit milles de Lacédémone.

(b) *L'armée des Barbares étoit campée le long du fleuve de l'Aſope.*) Pour ſe faire une idée juſte de la bataille de Platées, & pour bien entendre les hiſtoriens qui la rapportent, il faudroit avoir devant les yeux la ſituation des deux armées. Les Barbares étoient campés le long de l'Aſope. Hérodote dit *que Mardonius avoit étendu ſon camp depuis Erythres, près de Hyſies, juſqu'à Platées.* Mais cela ne peut être, car Hyſies étoit en deçà de l'Aſope, du côté du Cithéron, & Mardonius étoit de l'autre côté vers Thebes. Il faut corriger là *Hurie*, qui, ſelon Strabon, apparte-

du fleuve de l'Asope ; mais à cause de la grande étendue de pays qu'elle occupoit, elle ne s'étoit point retranchée, elle avoit seulement enfermé de murailles, au milieu de son camp, un espace en quarré, dont chaque côté étoit de dix (*a*) stades, pour les bagages & pour ce qu'elle avoit de plus précieux.

Il y avoit dans l'armée Grecque un devin d'Elée, (*b*) appellé Tisamene ; il prédit à Pausanias & à tous les Grecs (*c*) qu'ils remporteroient sûrement la victoire, pourvu qu'ils n'attaquassent point & qu'ils ne fissent que se défendre. Et Aristide ayant envoyé à

noit aux Thébains, & elle fut ensuite aux Platéens ; en un mot les Perses campoient à la rive gauche du fleuve, & les Grecs à la rive droite.

(*a*) Douze cens cinquante pas.

(*b*) *Appellé Tisamene.*) Ce Tisamene avoit autrefois reçu un oracle qui lui promettoit cinq grandes victoires. Les Spartiates, informés de cet oracle, voulurent l'avoir de leur côté pour devin, & lui firent des offres très-considérables ; mais il demanda à être fait citoyen de Sparte : ce qu'on lui refusa. A l'approche des Perses, les Spartiates lui offrirent ce qu'ils lui avoient refusé, mais il demanda le même honneur pour son frere Hégias, & l'obtint ; & voilà les deux hommes seuls qui ont jamais été faits citoyens de Sparte. Hérodote, IX, 32.

(*c*) *Qu'ils remporteroient sûrement la victoire, pourvu qu'ils n'attaquassent point.*) Voilà à quoi servoient parfaitement les devins ; quand les généraux ne pouvoient retenir ou mener les troupes à leur gré, ils faisoient ordonner par les devins ce qu'ils vouloient, & alors la religion attiroit un respect & une obéissance, qu'on refusoit à l'autorité. Le devin promet aux Grecs la victoire, pourvu qu'ils n'attaquent point, parce que pour attaquer il falloit passer le fleuve, ce qui ne pouvoit se faire sans un grand désavantage. Le devin des Perses leur prédit la même chose pour la même raison, comme on le verra dans la suite.

Delphes conſulter l'oracle, le dieu lui répondit : *Que les Grecs remporteroient l'avantage ſur leurs ennemis, pourvu qu'ils fiſſent des prieres à Jupiter, à Junon, patrone du mont Cithéron, à Pan* (a) *& aux nymphes Sphragitides ; qu'ils ſacrifiaſſent aux héros Androcrates, Leucon, Piſandre, Damocrates, Hypſion, Actéon & Poluide, & qu'ils ne hazardaſſent la bataille que dans léur propre pays, préciſément dans le champ de Cérés Eleuſinienne & de Proſerpine.*

Cet oracle, rapporté à Ariſtide, le jetta dans une grande perplexité ; (b) car les héros, auxquels il ordonnoit d'offrir des ſacrifices,

(a) *Et aux nymphes Sphragitides.*) Aux nymphes du mont Cithéron, qui avoient eu le nom de *Sphragitides*, de l'antre appellé *Sphragidion;* & je crois que ce nom venoit du reſpect & du ſilence que l'on gardoit ſur ce qui ſe paſſoit dans cet antre, de peur de bleſſer ces nymphes & d'encourir leur indignation. Car σφραγὶς ſignifie *un cachet*, d'où l'on a dit σφραγῖδα γλώσσῃ ἐπικεῖσθαι, *qu'on a un cachet ſur la bouche*, pour dire qu'on ne parle point, qu'on garde le ſilence, *os ſignatum habere.* On ſait aſſez la crainte & la ſuperſtition des anciens ſur les dieux.

(b) *Car les héros, auxquels il ordonnoit d'offrir des ſacrifices, étoient les ancêtres des Platéens.*) Ce qui cauſoit l'embarras d'Ariſtide, c'eſt que ces ſacrifices & ces prieres que l'oracle ordonnoit de faire à ces héros de Platées & à ces nymphes du Cithéron, ſembloient marquer qu'il falloit donner la bataille dans les lieux de leur domination, s'il eſt permis de parler ainſi, & que la défenſe de ne hazarder cette bataille que dans ſon propre pays, le renvoyoit dans l'Attique. Voilà ce qu'il ne pouvoit concilier ; mais la ſuite va tout applanir, & faire voir que le prêtre Pythien qui avoit rendu cet oracle, étoit mieux inſtruit que lui, & qu'il n'auroit eu garde de déterminer ſi préciſément la place qu'on devoit choiſir pour champ de bataille, s'il n'eût eu un faux-fuyant tout prêt pour ſauver l'honneur de l'oracle, en diſant que c'étoit la faute des généraux de l'avoir entendu d'un lieu plutôt que de l'autre.

étoient les ancêtres des Platéens, & l'antre des nymphes Sphragitides étoit ſur une des croupes du Cithéron vers le couchant d'été; & dans cet antre il y avoit autrefois, dit-on, un oracle, de l'eſprit duquel la plupart des habitans du pays étoient poſſédés; c'eſt pourquoi on les appelloit *Nympholeptes*, comme qui diroit *poſſédés par les nymphes*. Et d'un autre côté, de ne promettre la victoire aux Athéniens qu'à condition qu'ils ne donneroient le combat que dans leur propre pays, c'étoit rappeller & faire repaſſer tout l'effort de la guerre dans l'Attique.

Sur ces entrefaites, le capitaine général des Platéens, appellé Arimneſte, eut la nuit un ſonge. Il lui ſembla que Jupiter-Sauveur, lui étant apparu, lui demanda: *Quelle étoit la réſolution que les Grecs avoient priſe*? Qu'il lui répondit: *Seigneur, dès demain nous décamperons & remenerons l'armée à Eleuſine, & là nous livrerons bataille aux Barbares, ſelon l'oracle qu'Apollon nous a rendu.* (a) Et qu'alors le dieu lui repartit: *Qu'ils ſe trompoient totalement; que le lieu dont l'oracle parloit étoit-là même aux environs de Platées, & qu'ils le trouveroient s'ils le cherchoient bien.*

(a) *Et qu'alors le dieu lui repartit qu'ils ſe trompoient totalement.*) Cela eſt aſſez heureux que Jupiter vienne lui-même expliquer l'oracle d'Apollon. Il y a de l'apparence que cet Arimneſte, capitaine général des Platéens, étoit un homme ſavant dans l'antiquité, & qui étoit inſtruit qu'au pied du Cithéron il y avoit eu autrefois un temple de Cerès Eleuſienne; & que pour le mieux perſuader aux Grecs, il fit ſemblant d'avoir eu cette viſion.

Arimneste, ayant eu cette vision si claire, ne fut pas plutôt éveillé qu'il manda les plus vieux & les plus expérimentés de ses citoyens; & conférant & cherchant avec eux, (*a*) enfin il trouva que, près de la ville de Husies au pied du Cithéron, il y avoit un vieux temple, appellé *le temple de Cérès Eleusinienne & de Proserpine.* Ravi de cette découverte, il en avertit Aristide & le mena sur le lieu qu'ils trouverent très-commode pour y ranger en bataille une armée de gens de pied qui manqueroit de cavalerie, parce que le pied du Cithéron, s'étendant jusqu'auprès de ce temple, empêchoit les gens de cheval d'en approcher. D'ailleurs dans ce lieu-là même étoit la chapelle du héros Androcrates, toute couverte de buissons & d'arbres fort épais. Et afin qu'il ne manquât rien à l'oracle pour bien assurer l'espérance de la victoire, les Platéens, sur l'avis d'Arimneste, firent un decret par lequel ils ordonnerent que les bornes qui séparoient l'Attique de leur territoire, seroient ôtées, & donnerent aux Athéniens tout ce côté de territoire en propriété en faveur de de la Grece, (*b*) afin que, selon les termes

(*a*) *Enfin il trouva que près de la ville de Husies.*) C'est ainsi qu'il faut lire, *près de la ville de Husies*, & non pas *près de la ville de Nyse.* Hérodote marque bien cette situation en parlant de cet endroit, διὰ τῆς ὑπωρείης τοῦ Κιθαιρῶνος περὶ Ὑσιάς, *& au pied du Cithéron près de Husies.* Strabon distingue fort bien *Hurie*, *Husies* & *Nyse* dans son neuviéme livre.

(*b*) *Afin que, selon les termes de l'oracle, ils pussent donner la bataille dans leur propre pays.*) C'étoit aider à l'oracle, & non pas l'expliquer; car l'oracle n'appelloit pas ce pays-là le pays des

de l'oracle, ils pussent donner la bataille dans leur propre pays. Cette générosité des Platéens fut si célebre, que plusieurs années après, Alexandre, déja vainqueur de l'Asie, ayant fait relever les murailles de Platées, fit publier par un héraut dans l'assemblée des jeux olympiques : *Qu'il redonnoit cette ville aux Platéens à cause de la vertu & de la générosité dont ils avoient donné de si grandes marques, lorsque dans la guerre des Medes ils avoient fait présent de leur terre aux Athéniens pour le salut de la Grece.*

Quand il fut question de mettre l'armée en bataille & d'assigner aux troupes leur poste, il s'émut un grand différent entre les Tégéates & les Athéniens. Les Tégéates (*a*) prétendoient que, comme les Lacédémoniens dans toutes les batailles commandoient toujours l'aile droite de l'armée, l'honneur de commander le gauche leur étoit dû ; & pour faire voir qu'ils méritoient seuls ce poste, ils alléguoient les grandes actions de leurs ancêtres & les grands services qu'ils avoient rendus. Comme les Athéniens s'emportoient sur cela & étoient prêts à se mutiner, Aristide survenant au milieu des troupes dit : *Ce n'est pas le tems de contester aux Tégéates ces prouesses & ces services qu'ils relevent si fort. Nous*

Athéniens, en vertu de cette donation qu'il prévit devoir être faite, mais il l'appelloit ainsi à cause de ce temple de *Cérès Eleusinienne* ; car ce temple marquoit que le culte de cette déesse avoit été porté-là d'Eleusine, & que cette conformité de culte rendoit ce pays-là comme Athénien.

(*a*) Voyez Hérodote, IX, 26.

nous contenterons donc, Seigneurs Spartiates, de vous dire, & à vous & à tous les autres Grecs, que ce n'est pas le poste qui ôte ou qui donne le courage; par-tout où il vous plaira nous placer, nous y ferons notre devoir. En conservant ce poste & en le rendant le plus honorable, nous tâcherons de ne pas ternir la gloire de nos premiers combats. Nous sommes venus ici, non pour contester contre nos alliés, mais pour combattre nos ennemis; non pour vanter nos peres, mais pous les imiter en nous montrant gens de bien à toute la Grece. Cette journée va faire voir de quoi chacun est digne, tant les villes, que les généraux & que les soldats. Ces paroles ouïes, tous les capitaines & tous ceux qui étoient du conseil jugerent en faveur des Athéniens & leur donnerent le commandement de l'aile gauche.

Pendant que la Grece étoit suspendue dans l'attente de l'événement, les Athéniens en particulier, se trouvoient dans une conjoncture très-difficile & très-dangereuse; car plusieurs citoyens des maisons les plus nobles & les plus riches, voyant que la guerre les avoit ruinés, & qu'avec leurs biens ils avoient encore perdu tout crédit & toute autorité dans la ville & toute leur gloire & leur dignité, & que d'autres étoient mis en leur place & jouissoient des honneurs qu'ils avoient perdus, s'assemblerent secrettement dans une maison à Platées, & là ils conspirerent de ruiner à Athenes le gouvernement populaire; & si ce projet ne pouvoit réussir, de perdre

tout & de livrer la Grece aux Barbares.

Ce complot fait au milieu du camp, & quantité de gens étant déja corrompus & gagnés, Ariſtide en eut le vent. D'abord il fut dans une extrême alarme à cauſe du tems & incertain du parti qu'il devoit prendre; enfin il prit ce ſage tempérament, de ne point négliger une affaire ſi importante, & auſſi de ne pas trop la rechercher; car, comme on ignoroit le nombre de ceux qui pouvoient avoir trempé dans cette conjuration, il trouva qu'il étoit à propos de ſacrifier en quelque façon la juſtice à l'utilité, en ne pourſuivant pas tous les coupables. De tout le grand nombre qu'il y en avoit, il ſe contenta d'en faire arrêter huit, & de ces huit, les deux ſeuls, contre leſquels il fit faire les informations, parce qu'ils étoient les plus chargés, Eſchine du bourg de Lampres, & Agéſias du bourg d'Acharnes, (*a*) ſe ſauverent du camp pendant qu'on faiſoit leur procès. Pour les autres, il les relâcha & leur donna le moyen de ſe raſſurer & de ſe repentir, dans la penſée qu'on n'avoit rien trouvé contre eux; & il leur fit entendre: (*b*) *Que la bataille ſeroit le tribunal où ils pourroient ſe juſtifier & faire voir qu'ils n'avoient jamais ſuivi*

(*a*) *Se ſauverent du camp.*) Il y a bien de l'apparence qu'Ariſtide favoriſa leur fuite, de peur d'être obligé de les faire punir, & que leur punition ne causât quelque émeute.

(*b*) *Que la bataille ſeroit le tribunal où ils pourroient ſe juſtifier.*) Cette idée eſt grande & noble, de faire de la bataille un tribunal où des gens accuſés d'avoir trahi leur patrie, peuvent ſe laver & ſe juſtifier en faiſant leur devoir.

que des conſeils juſtes & utiles à la patrie.

(*a*) Après ces choſes, Mardonius, pour tâter les Grecs, envoya eſcarmoucher contre eux ſa cavalerie en quoi il étoit le plus fort. Les Grecs étoient campés au pied du mont Cithéron, dans des lieux forts & pierreux, excepté les Mégariens qui, au nombre de trois mille, avoient leur camp dans la plaine; c'eſt pourquoi ils eurent beaucoup à ſouffrir de la cavalerie ennemie qui pouvoit les prendre & les entamer de tous côtés. Après avoir ſoutenu aſſez long-tems les attaques des Barbares, ils envoyerent à Pauſanias le prier de leur envoyer du ſecours, parce qu'ils ne pouvoient réſiſter aux troupes dont ils étoient accablés.

Pauſanias ayant entendu ces nouvelles, & voyant le camp de ces Mégariens comme obſcurci & caché par la quantité de dards & de traits que leur jettoient les Barbares, & les voyant contraints de ſe reſſerrer en un petit eſpace, ne ſavoit à quoi ſe déterminer; car il voyoit bien qu'il n'y avoit aucun moyen d'aller contre cette cavalerie avec la phalange

(*a*) *Après ces choſes, Mardonius, pour tâter les Grecs, envoya eſcarmoucher contre eux ſa cavalerie.*) Plutarque ſuit ici d'autres mémoires que ceux d'Hérodote. Cependant Hérodote paroît plus croyable que tous les mémoires que Plutarque avoit vus, puiſqu'il étoit contemporain d'Ariſtide; car il avoit neuf ou dix ans quand cette bataille fut donnée, & il ne l'a écrite que ſur le rapport de ceux qui avoient combattu. Il écrit que ceci ſe paſſa avant que les Grecs euſſent quitté le camp d'Erythres pour aller camper aux environs de Platées, prè de Huſies, & avant le démêlé des Tégéates contre les Athéniens, Liv. IX, 19, 20, &c.

peſamment armée des Spartiates. Il chercha donc à piquer d'honneur les autres capitaines & chefs de bandes qui étoient autour de lui & à réveiller leur émulation, & expoſa le beſoin que les Mégariens avoient d'être ſecourus, pour voir s'il n'y en auroit point parmi eux qui s'offriſſent volontairement à aller combattre contre cette cavalerie & les ſoutenir; mais ils firent tous la ſourde oreille: ce que voyant Ariſtide, il offrit ſes Athéniens; & en même tems il donna ſes ordres à Olympiodore, le plus vaillant des chefs de ſes bandes, qui commandoit une compagnie de trois cens hommes & quelques gens de traits mêlés parmi. Ces braves ſoldats furent prêts en un moment & marcherent à grands pas contre les Barbares.

Maſiſtius, général de la cavalerie des Perſes, homme qui ſe faiſoit remarquer & admirer ſur tous les autres par ſa grande force, par ſa taille avantageuſe & par ſa bonne mine, les voyant venir à lui en bon ordre, tourna bride & pouſſa contr'eux. Les Athéniens l'attendirent de pied ferme. Il y eut-là un choc fort rude, les deux partis cherchant également à juger de l'iſſue de la bataille par le ſuccès de ce combat. La réſiſtance fut long-tems égale de part & d'autre; mais enfin le cheval de Maſiſtius, ayant reçu un coup de javeline au travers du corps, jetta ſon maître par terre. Maſiſtius tombé ne pouvoit ni ſe relever à cauſe de la peſanteur de ſes armes, ni être tué par les Athéniens

qui étoient accourus ſur lui, parce qu'il avoit, non-ſeulement le corps & la tête, mais encore les bras & les jambes tout couverts de lames d'or, d'airain & de fer; mais la viſiere de ſon caſque ayant laiſſé voir cette partie du viſage découverte, un Athénien lui enfonça le derriere de ſa pique dans l'œil & le tua. (*a*) Les Perſes abandonnerent le corps de leur général & prirent la fuite.

La grandeur de cet avantage ne fut pas connue des Athéniens par le grand nombre des ennemis morts, car il n'y en eut que peu qui reſterent ſur la place; mais par le deuil qu'en menerent les Barbares, qui eurent tant de douleur de la mort de Maſiſtius, (*b*) qu'ils ſe couperent les cheveux, couperent les crins de leurs chevaux & de leurs mulets, & remplirent tout leur camp de cris, de gémiſſemens & de larmes, comme ayant perdu le premier homme de leur armée, en courage & en autorité, après Mardonius.

(*c*) Après ce combat contre la cavalerie des

(*a*) *Les Perſes abandonnerent le corps de leur général.*) Hérodote dit, au contraire, qu'ils revinrent à la charge avec furie pour enlever ce corps, & qu'il y eut-là un combat fort âpre, ἐν τῷ μάχη ὀξεία περὶ τοῦ νεκροῦ γίνεται. IX, 23.

(*b*) *Qu'ils ſe couperent les cheveux, & couperent les crins de leurs chevaux & de leurs mulets.*) C'étoit la coutume de ſe couper les cheveux ſur le tombeau, ou ſur la biere de ceux que l'on pleuroit: on en voit des exemples dans Homere. Celle de couper les crins des mulets & des chevaux n'eſt pas moins ancienne.

(*c*) *Après ce combat contre la cavalerie des Barbares.*) Il y a dans le texte, μετὰ δὲ τὴν ἱππομαχίαν, ce qui ne doit pas être traduit, *après ce combat de cavalerie;* car on ne voit pas que les Grecs

Barbares, les deux armées furent long-tems ſans en venir aux mains ; car les devins, ſur les entrailles des victimes, leur prédiſoient également aux uns & aux autres la victoire, s'ils ne faiſoient que ſe défendre ; au lieu qu'ils les menaçoient également d'une défaite entiere, s'ils attaquoient.

Mais enfin Mardonius, voyant qu'il ne lui reſtoit plus de vivres que pour peu de jours, & que les Grecs ſe fortifioient de plus en plus par de nouvelles troupes qui leur arrivoient journellement, & ſouffrant impatiemment un délai qui l'affoibliſſoit, réſolut de ne plus attendre & de paſſer le fleuve de l'Aſope dès le lendemain à la pointe du jour, pour tomber ſur les Grecs qu'il eſpéroit de ſurprendre. Pour cet effet, dès que la nuit fut venue, il donna l'ordre à tous ſes capitaines & officiers. Mais ſur le minuit un homme à cheval s'approcha ſans bruit du camp des Grecs ; & s'étant adreſſé aux ſentinelles, il leur dit qu'il avoit quelque choſe à communiquer à Ariſtide, général des Athéniens, & qu'ils le fiſſent venir. Ariſtide étant venu très-promptement, cet inconnu lui dit : (a) *Je ſuis Alexandre,*

euſſent-là de cavalerie, il n'y eût que l'infanterie qui combattit en cette occaſion. Plutarque a donc voulu dire, *après ce combat contre la cavalerie des Perſes.*

(a) *Je ſuis Alexandre, roi des Macédoniens, qui, par l'amitié que j'ai pour vous.*) Il me ſemble que Plutarque ne devoit pas oublier la raiſon de cette amitié d'Alexandre pour les Grecs, qui eſt qu'il étoit Grec d'origine. Hérodote ne l'a pas oubliée, car il lui met dans la bouche ces paroles, αὐτός τε γὰρ Ἕλλαν γένος εἰμὶ τ᾽ὠρχαῖον, *car je ſuis Grec de mon ancienne origine.* IX, 44. En effet, du côté du pere,

roi des Macédoniens, qui, par l'amitié que j'ai pour vous, m'expose au plus grand de tous les dangers, afin d'empêcher que la surprise vous liant les mains ne vous fasse combattre avec moins de valeur & faire moins de résistance. Mardonius est résolu de vous attaquer demain; ce n'est pas qu'il y soit porté par aucune bonne espérance ni par aucune confiance bien fondée, mais il y est forcé par la disette où il se trouve de toutes choses; car même les devins, en lui annonçant les sinistres présages des entrailles des victimes & les funestes réponses des oracles, tâchent de le retenir & de le détourner de cette entreprise; mais c'est une nécessité qu'il tente la fortune du combat, ou, s'il differe plus long-tems, qu'il voie périr toute son armée.

Alexandre, ayant ainsi parlé, pria Aristide de garder ce secret, d'en faire son profit & de ne le communiquer à personne; (*a*) mais

il descendoit d'Hercule; aussi le même Hérodote écrit dans le cinquiéme livre. *Or que les descendans de Perdiccas fussent Grecs d'origine, comme on l'assure, c'est ce que je sais fort bien, & que je ferai voir dans la suite;* & il le prouve par ce qui étoit arrivé à ce même Alexandre, qui s'étant présenté pour combattre aux jeux olympiques, les Grecs refusoient de l'admettre, parce qu'il n'étoit pas permis aux Barbares de se présenter à ces combats, mais Alexandre fit voir qu'il étoit Argien, & par-là il fut déclaré Grec & reçu.

(*a*) *Mais Aristide lui répondit qu'il ne feroit pas bien de le cacher à Pausanias.*) Selon Hérodote, Alexandre avoit excepté Pausanias, ἀπόῤῥετα ποιεύμενος πρὸς μηδένα λέγειν ὑμέας ἄλλον ἢ Παυσανίην. *Je vous confie ce secret, que vous ne déclarerez à aucun homme vivant, qu'à Pausanias;* & cela est bien plus vraisemblable. Quelle apparence qu'Alexandre prétendît qu'Aristide cachât à son général une chose si importante?

Ariſtide lui ayant dit qu'il ne conviendroit pas de le cacher à Pauſanias qui étoit généraliſſime de l'armée, lui promit qu'il n'en ouvriroit la bouche à aucun des autres officiers avant le combat, & l'aſſura que la Grece venant à être victorieuſe, il n'y auroit pas dans l'armée un ſeul homme qui ne ſe ſouvînt du danger auquel il s'étoit expoſé pour eux en cette importante occaſion, & de l'affection qu'il leur avoit témoignée.

Après cet entretien, le roi des Macédoniens reprit le chemin de ſon camp; & Ariſtide alla ſur l'heure trouver Pauſanias dans ſa tente, & lui dire tout ce qu'il avoit entendu. D'abord tous les officiers furent mandés, & on leur ordonna de mettre l'armée en bataille & de ſe préparer au combat. Cependant Pauſanias, comme l'écrit Hérodote, communiqua à Ariſtide le deſſein qu'il avoit formé de changer ſon ordre de bataille, en faiſant paſſer les Athéniens de l'aile gauche à l'aile droite pour les oppoſer aux Perſes; car ils combattroient avec plus de valeur, parce qu'ils avoient déja éprouvé cet ennemi, & avec plus de confiance parce qu'ils avoient déja commencé à le vaincre; & de réſerver pour lui l'aile gauche contre laquelle devoient combattre les Grecs qui avoient embraſſé le parti des Medes.

(*a*) Tous les autres capitaines des Athéniens

(*a*) *Tous les autres capitaines des Athéniens trouvoient cette entrepriſe de Pauſanias trop inſolente & trop hautaine.*) Hérodote dit tout le contraire; car les capitaines Athé-

trouvoient cette entreprise de Pausanias trop insolente & trop hautaine, de laisser tous les Grecs dans leurs postes, & de remuer à son gré les seuls Athéniens, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, comme de vils esclaves pour les opposer aux plus belliqueuses troupes des ennemis. Mais Aristide leur remontra qu'ils se trompoient très-indignement: *Il n'y a que peu de jours*, leur dit-il, *que vous disputiez aux Tégéates le commandement de l'aile gauche, & ayant eu la préférence, vous regardâtes cet avantage comme un très-grand honneur; & aujourd'hui que les Spartiates vous cèdent d'eux-mêmes l'aile droite, & c'est en quelque façon vous céder le commandement de l'armée, vous n'êtes pas charmés de la gloire qui vous en revient, & vous ne regardez pas comme un très-grand gain de n'être pas obligés de combattre contre des gens de même sang, de même origine que vous & vos compatriotes, & de n'avoir en tête que les Barbares, vos ennemis naturels.*

Ces paroles firent tant d'effet, que sur le moment les Athéniens consentirent avec un très-grand plaisir à changer de poste avec les Spartiates; & l'on n'entendoit parmi eux que des exhortations, qu'ils se faisoient les uns aux autres de se montrer gens de cœur: *Que les ennemis qu'ils avoient en tête n'étoient*

niens, bien loin de trouver cela mauvais, dirent que cette pensée leur étoit venue à eux-mêmes, mais qu'ils n'avoient osé la proposer, de peur que cela ne déplût aux Spartiates, IX, 45.

pas venus-là avec de meilleures armes & de plus grands courages que n'en avoient ceux qu'ils avoient vaincus à Marathon; qu'on leur voyoit les mêmes arcs, les mêmes habits bigarrés, les mêmes ornemens d'or, des corps aussi mols & efféminés, & des ames aussi foibles & aussi lâches; au lieu que pour nous, continuoient-ils, *nous avons toujours les mêmes armes & les mêmes corps, mais nous avons aussi une audace & une confiance augmentées par nos victoires, (a) & nous ne combattons pas comme eux pour un pays & pour une ville seulement, (b) mais pour les trophées érigés à Marathon & à Salamine, afin qu'ils ne paroissent pas l'ouvrage de Miltiade & de la fortune, mais l'ouvrage des Athéniens.*

En parlant ainsi, ils alloient gaiement changer de poste. Mais les Thébains, avertis de cet échange par des déserteurs, en donnerent avis à Mardonius qui, sans perdre un moment,

(a) *Et nous ne combattons pas comme eux, pour un pays & pour une ville seulement.*) Je n'aurois pas cru qu'on eût pu se tromper à une chose si claire; cependant cela est arrivé: on a voulu entendre ce *comme eux*, des Spartiates, à qui cela ne convient nullement. Les Spattiates vouloient-ils conquérir un pays, une ville? Il est évident que *comme eux* signifie ici *comme les Barbares;* car les Barbares étoient venus pour assujettir la Grece & Athenes.

(b) *Mais pour les trophées érigés à Marathon & à Salamine, &c.*) Cette idée est grande & noble. Les Athéniens n'ont pas seulement à combattre pour leur ville & pour leur pays, mais encore pour la gloire des trophées érigés à Marathon & à Salamine; car s'ils perdent cette bataille par leur peu de courage, on croira que ces trophées étoient l'ouvrage de Miltiade, & non pas celui des Athéniens.

ſoit qu'il craignît d'avoir affaire aux Athéniens, ſoit qu'il eût l'ambition de combattre contre les Spartiates, changea auſſi l'ordre de ſa bataille, en faiſant paſſer les Perſes à ſon aile droite, & les Grecs qu'il avoit dans ſon parti, à ſa gauche.

Ce changement ayant été rapporté à Pauſanias, ce général changea une ſeconde fois; & remettant les choſes dans leur premier ordre, ſe remit à ſon aile droite, & Mardonius ſe replaça de même comme il étoit au commencement, & reprit ſon aile gauche où il avoit en tête les Lacédémoniens; ainſi tout ce jour-là ſe paſſa ſans rien faire. Le ſoir on tint un conſeil où il fut réſolu que l'on décamperoit & que l'on iroit chercher un lieu commode pour les eaux; (*a*) car les eaux de ce camp étoient gâtées & corrompues par la cavalerie des Barbares.

La nuit étant venue, & les capitaines commençant à marcher à la tête de leurs bandes (*b*) vers le camp qu'on avoit marqué, il ſe trouva que l'armée ne ſuivoit qu'avec peine, & qu'il étoit très-difficile de la tenir enſemble; car dès qu'elle fut ſortie de ſes premiers retranchemens,

(*a*) *Car les eaux de ce camp étoient gâtées & corrompues par la cavalerie.*) Ils n'avoient pour tout leur camp, que la fontaine Gargaphie, car ils n'oſoient aller au fleuve de l'Aſope qui étoit tout près, à cauſe de la cavalerie ennemie qui les en empêchoit. Cette fontaine ayant été gâtée & comblée par les ennemis, ils furent obligés de lever le camp. Hérodote, IX, 48.

(*b*) *Vers le camp qu'on avoit marqué.*) Ils vouloient aller à une petite iſle, qui étoit à dix ſtades, ou douze cens cinquante pas de l'Aſope & de la fontaine de Gargaphie. Hérodote, IX, 50.

chemens, la plupart couroient vers la ville de Platées, & tout étoit plein de confusion, ces troupes débandées courant çà & là, & tendant leurs pavillons par-tout où bon leur sembloit, sans ordre ni discipline. Dans ce désordre & dans cette désobéissance générale, (*a*) il arriva que les Lacédémoniens furent laissés seuls derriere, mais malgré eux; car Amompharétus, qui les commandoit, homme plein de courage, qui ne respiroit que les périls, qui depuis long-tems brûloit d'envie de combattre, qui supportoit très-impatiemment les délais & les remises dont on avoit usé, & qui appelloit hautement cette marche une désertion & une fuite, dit: *Qu'il ne quitteroit point son poste & qu'il demeureroit plutôt-là tout seul avec sa troupe pour attendre & pour soutenir tout l'effort de Mardonius.* Pausanias l'alla trouver & lui représenta qu'il falloit obéir à ce qui avoit été résolu & conclu dans le conseil des Grecs; mais Amompharétus, levant avec ses deux mains une grosse pierre, la jetta aux pieds de Pausanias: *Voilà*, lui dit-il, *ma balotte pour le combat, & je me moque de toutes les autres résolutions & conclusions lâches & timides de ce beau conseil.*

Pausanias, étonné & ne sachant à quoi se résoudre, prit enfin le parti d'envoyer vers les Athéniens qui étoient déja avancés, pour

(*a*) *Il arriva que les Lacédémoniens furent laissés seuls derriere.*) Ce ne furent pas tous les Lacédémoniens, il n'y en eut qu'une partie, ceux que commandoit Amompharétus, les autres avoient tous marché. Hérod. IX, 54, 55.

les prier de l'attendre, afin qu'ils puſſent marcher enſemble en corps d'armée, & en même tems il continua ſon chemin vers Platées avec le reſte des troupes, eſpérant que (*a*) par-là il obligeroit Amompharétus à ſuivre cet exemple & à quitter ſon poſte pour les joindre & pour marcher avec eux.

Comme on en étoit-là, le jour parut, & Mardonius qui avoit été averti que les Grecs avoient abandonné leur camp, ayant mis d'abord toute ſon armée en bataille, marchoit déja contre les Lacédémoniens avec de grands cris & d'horribles hurlemens des Barbares qui penſoient marcher bien moins pour combattre, que pour dépouiller des fuyards, & il s'en fallut bien peu que cela n'arrivât comme ils l'avoient penſé. En effet, Pauſanias, ayant vu ce mouvement de Mardonius, s'arrêta & commanda que chacun prît ſon poſte; mais, ſoit pour la colere dont il étoit tranſporté contre Amompharétus, ſoit pour la ſurpriſe de cette ſoudaine attaque des Perſes, il oublia de donner le mot à ſes troupes, d'où il arriva qu'ils ne furent en état de combattre, ni aſſez tôt, ni tous enſemble, mais par pelottons & çà & là, ſans aucun ordre de bataille & ayant déja les ennemis ſur les bras.

(*a*) *Par-là il obligeroit Amompharétus à ſuivre cet exemple.*) Et cela arriva comme il l'avoit penſé. Amompharétus quitta enfin ſon poſte, & alla rejoindre les autres troupes, comme elles étoient déja à dix ſtades dans le lieu appellé *Argiopius*, où étoit le temple de Cerès Eleuſinienne. Hérodot. IX, 55.

Cependant Pausanias, qui offroit des sacrifices, voyant que les entrailles des victimes ne lui étoient pas favorables, ordonna aux Lacédémoniens de mettre leurs boucliers à leurs pieds & de demeurer-là sans bouger, les yeux attachés sur lui, & sans penser seulement à repousser les Barbares; & il continua d'immoler des victimes, la cavalerie ennemie avançant toujours. Elle étoit déja à la portée du trait, & il y eut plusieurs Spartiates blessés, entr'autres Callicrates, l'homme le mieux fait, de la plus grande mine & de la plus haute taille qui fût dans toute l'armée; ce brave officier, percé d'un trait & prêt à rendre le dernier soupir, dit: *Qu'il n'étoit pas fâché de mourir, car il étoit parti de sa maison dans le dessein de donner sa vie pour le salut de la Grece; mais qu'il étoit fâché de mourir sans avoir donné un coup d'épée & sans avoir témoigné son courage & sa bonne volonté.*

(*a*) Si cette occasion étoit terrible, la fermeté des Spartiates fut encore plus admirable, car ils ne se défendoient point contre ces ennemis qui les pressoient; mais attendant le moment favorable que Dieu & leur général leur marqueroient pour prendre les armes,

(*a*) *Si cette occasion étoit terrible.*) On a expliqué le mot πάθος de la mort de Callicrates, mais je crois qu'on s'est trompé. Plutarque ne s'arrête pas davantage sur cette mort, & passe à l'action, à l'occasion qui l'avoit causée, & qui en effet est très-digne de sa réflexion; car il n'y a rien de plus terrible que l'état de ces troupes de Sparte, qui étoient exposées aux traits de la cavalerie ennemie, sans se défendre & sans faire aucun mouvement, parce que leur général l'avoit ainsi ordonné.

ils ſouffroient patiemment d'être bleſſés & d'être tués dans leur poſte.

Il y a des auteurs qui rapportent que, pendant que Pauſanias ſacrifioit ainſi un peu hors de la bataille & qu'il faiſoit ſes prieres, quelques Lydiens, ſurvenant tout-à-coup, enleverent ou renverſerent tout ce qui étoit ſur l'autel, & que Pauſanias & ceux qui étoient avec lui, ſe trouvant ſans armes, les chaſſerent à coups de bâtons & à coups de verges. Et c'eſt pour conſerver la mémoire de cet événement que l'on célebre encore aujourd'hui à Sparte une fête (*a*) où les enfans ſont fouettés autour d'un autel, & qui finit par une marche qu'on appelle *la marche des Lydiens*; car c'eſt une imitation de l'incurſion de ces Lydiens & de leur fuite.

Pauſanias, au déſeſpoir de ce qui ſe paſſoit, & voyant que le devin entaſſoit victimes ſur victimes ſans en trouver aucune de favorable, ſe tourna tout-à-coup vers le temple du Junon, le viſage couvert de larmes & levant les mains, il adreſſa ſes prieres à cette déeſſe, patrone du Citheron, & aux autres dieux tutélaires de la terre de Platées; & leur demanda que: *Si ce n'étoit pas l'ordre des deſtinées, que les Grecs fuſſent vainqueurs, au moins ils ne*

(*a*) *Où les enfans ſont fouettés autour d'un autel, & qui finit par une marche.*) Ce paſſage eſt très-remarquable, je l'ai traduit très-littéralement pour conſerver une particularité que Plutarque ſeul rapporte, qui eſt que cette fête *de la flagellation*, διαμαστιγώσεως, car c'eſt ainſi qu'elle étoit appellée, finiſſoit par une marche qu'on appelloit *la marche, la proceſſion des Lydiens*. Je n'ai trouvé nulle part aucun veſtige de cette marche.

périſſent qu'après avoir vendu cherement leur vie, & fait voir à leurs ennemis, par des actions dignes de mémoire, qu'ils étoient venus faire la guerre à de vaillans hommes & à des hommes éprouvés dans les combats.

Pauſanias n'eut pas plutôt achevé cette priere, (*a*) que les entrailles des victimes parurent favorables & que les devins lui annoncerent & lui promirent la victoire. Auſſi-tôt l'ordre fut donné à tous les chefs de marcher à l'ennemi; & en même tems cette phalange Lacédémonienne parut aux yeux un ſeul corps comme d'une bête féroce qui ſe hériſſant ſe prépare & s'excite au combat. Les Barbares virent bien qu'il y alloit avoir-là une bataille très-âpre contre des hommes qui ſe défendroient juſqu'à la mort; c'eſt pourquoi, ſe couvrant de leurs grands boucliers, ils tiroient leurs fleches contre les Lacédémoniens; mais ceux-ci, marchant bien ſerrés & les pavois joints, tomboient ſur eux, leur arrachoient leurs boucliers, & à grands coups de piques qu'ils leur donnoient au travers du viſage & de l'eſtomac, ils en jettoient par terre pluſieurs qui, après être tombés, ne

(*a*) *Que les entrailles des victimes parurent favorables.*) Je crois que le texte de Plutarque eſt défectueux en cet endroit; car que veut dire ἐφάνη τὰ ἱερὰ, *Les entrailles parurent?* Il eſt viſible qu'il manque un mot, & qu'il faut lire ἐφάνη τὰ ἱερὰ χρηστὰ, *Les entrailles parurent favorables;* & ce mot à ſuppléer, c'eſt Hérodote même qui le fournit, IX, 61. καὶ τοῖσι Λακεδαιμονίοισι αὐτίκα μετὰ τὴν εὐχὴν τοῦ Παυσανίεω, ἐγίνετο θυομένοισι τὰ σφάγια χρηστά. *Et d'abord après la priere de Pauſanias, les entrailles des victimes devinrent favorables aux Lacédémoniens qui ſacrifioient.*

laiſſoient pas de marquer encore beaucoup de force & de courage, & de ſe faire reſpecter ; (*a*) car avec les mains nues ils ſaiſiſſoient les piques des Lacédémoniens dont ils briſoient la plus grande partie ; & ſe relevant enſuite & recourant à leurs haches & à leurs épées, ils combattoient avec beaucoup d'acharnement en les ſerrant de près, en arrachant leurs boucliers & en les prenant au corps ; ainſi ils faiſoient une très-longue réſiſtance.

Les Athéniens demeurerent long-tems ſans branler, attendant toujours les Lacédémoniens ; mais ayant entendu un grand bruit comme de gens qui combattoient, & un officier envoyé par Pauſanias leur ayant dit les affaires qu'ils avoient ſur les bras, ils ſe mirent auſſi-tôt en marche pour les aller ſecourir ; & comme ils s'avançoient à travers la plaine du côté où ils entendoient le bruit, les Grecs,

(*a*) *Car avec les mains nues ils ſaiſiſſoient les piques des Lacédémoniens.*) Si Plutarque diſoit, *ils ſaiſiſſoient les épées des Lacédémoniens*, il y auroit de la raiſon, car des mains nues qui ſaiſiſſent des épées, s'expoſent & ſouffrent beaucoup ; mais il n'en eſt pas ainſi des piques, car on peut les prendre par le bois, avec les mains nues ſans aucun danger. Je crois qu'il y a faute au texte, & que Plutarque, qui étoit homme de grand ſens, avoit écrit non ταῖς χερσὶ γυμναῖς, mais ταῖς χερσὶ γυμνοὶ *& tout nuds avec les mains ils ſaiſiſſoient :* car ces Perſes étoient nuds, c'eſt-à-dire, *ſans armes*, comme on le voit par Hérodote, IX, 61. Cet hiſtorien dit ſimplement τὰ γὰρ δόρατα ἐπιλαμβανόμενοι κατέκλων οἱ βάρβαροι. *Les Barbares prenant les lances des Spartiates, les rompoient.* Il n'ajoute point *les mains nues*, mais plus bas il dit, ἄνοπλοι δὲ ἐόντες. *Car étant ſans armes ;* & enſuite, πλεῖστον γὰρ σφέας ἐδηλέετο ἡ ἐσθὴς ἔρημος ἐοῦσα ὅπλων. *Car ils étoient ſur-tout embarraſſés de leurs habits ſans armes ;* & voilà pourquoi Plutarque avoit ſans doute écrit γυμνοὶ, *nuds*.

qui tenoient le parti des Medes, leur vinrent à la rencontre. Dès qu'Ariſtide les vit, il s'avança & leur cria de toute ſa force, prenant à témoin les dieux des Grecs : *Qu'ils renonçaſſent à cette guerre impie, & qu'ils ne s'opposaſſent point aux Athéniens qui alloient au ſecours de ceux qui expoſoient les premiers leur vie pour le ſalut de la Grece.* Mais voyant qu'ils ne l'écoutoient pas ſeulement & qu'ils marchoient à lui tête baiſſée, il renonça au deſſein d'aller ſecourir les Lacédémoniens ; & avec ces ſeules bandes, il tomba ſur ces Grecs (*a*) qui étoient bien environ cinquante mille. Mais la plupart ſe débanderent & ſe retirerent très-promptement, ſur-tout dès qu'ils eurent appris que les Barbares avoient été rompus & mis en fuite. Le plus fort de cette mêlée fut contre les Thébains dont les plus nobles & les plus conſidérables avoient pris le parti des Medes ; & comme ils avoient toute l'autorité, ils menoient leurs troupes malgré elles.

La bataille étant donc ainſi partagée en deux endroits, les Lacédémoniens furent les premiers qui de leur côté rompirent & mirent en déroute les Perſes ; Mardonius même y fut tué par un Spartiate, nommé Arimneſtus, qui lui fracaſſa la tête d'un coup de pierre, comme le lui avoit prédit l'oracle d'Amphiaraüs ; car Mardonius avoit envoyé un Lydien conſulter

(*a*) *Qui étoient bien environ cinquante mille.*) Voilà une furieuſe troupe. C'eſt une armée. Ce nombre m'eſt ſuſpect, & je crois qu'il y a faute, & qu'il faut lire cinq mille.

pour lui cet oracle; (*a*) & en même tems il avoit aussi envoyé un Carien à l'antre de Trophonius. Le prophete de ce dernier répondit au Carien dans sa langue Carienne. (*b*) Pour le Lydien, il coucha dans le sanctuaire d'Amphiaraüs, selon la coutume; & s'étant endormi, il lui sembla qu'un des prêtres du dieu s'approcha de lui, qu'il lui ordonna de sortir du temple, & que sur son refus il lui jetta à la tête une grosse pierre dont il songea qu'il étoit mort. C'est ainsi qu'on le raconte. Les Barbares ayant pris la fuite, les Lacédémoniens les pousserent jusqu'au lieu qu'ils avoient enfermé d'une enceinte de bois, au milieu de leur premier camp, où ils se retirerent.

Un moment après, les Athéniens, de leur

(*a*) *Et en même tems il avoit aussi envoyé un Carien à l'antre de Trophonius.*) Cet antre de Trophonius étoit près de la ville de Lebadie, dans la Béotie, au-dessus de Delphes. Pausanias, qui avoit consulté cet oracle, & qui étoit descendu dans cet antre, décrit au long toutes les cérémonies de cette consultation, qui sont très-curieuses. On peut les voir dans ses *Béotiques.* Cet homme que Mardonius avoit envoyé, ne se contenta pas de consulter Trophonius, il consulta presque tous les oracles du pays, car il s'adressa à celui d'Abes, à celui d'Apollon Isménien à Thebes, & à celui d'Apollon encore à la ville de Ptoüs, tant Mardonius étoit inquiet de l'état de ses affaires, & avide de savoir ce qui arriveroit. Ceci se passa avant qu'il envoyât Alexandre à Athenes. Voyez Hérodote, VIII, 134, 135.

(*b*) *Pour le Lydien, il coucha dans le sanctuaire d'Amphiaraüs.*) Comme Amphiaraüs avoit été grand expliqueur de songes pendant sa vie, après sa mort & sa déification, il ne donna ses oracles que par des songes qu'il envoyoit à ceux qui le consultoient, & qui pour cet effet étoient obligés de coucher dans son temple sur la peau du bélier qu'ils venoient de lui sacrifier.

côté, enfoncerent les Thébains & les mirent en fuite, après en avoir tué ſur la place trois cens des plus conſidérables. Comme ils les menoient battant, un envoyé des Lacédémoniens vint leur apprendre que les Barbares s'étoient enfermés dans ce fort de bois, & que les Lacédémoniens les y aſſiégeoient. Sur ces nouvelles, les Athéniens, laiſſant les Grecs ſe ſauver tout à leur aiſe, marcherent au ſecours des Lacédémoniens qui attaquoient le fort & qui s'y prenoient fort mollement, comme gens peu accoutumés à forcer des murailles & peu expérimentés à faire des ſiéges. Et étant arrivés, ils attaquerent ce fort avec tant de vigueur & d'opiniâtreté, (*a*) qu'enfin après pluſieurs aſſauts ils l'emporterent & firent un grand meurtre des ennemis. De trois cens mille combattans qu'ils étoient, (*b*) il ne s'en ſauva que quarante mille avec Artabaze; & du côté des Grecs qui avoient combattu pour leur patrie, il n'y en eut que mille trois cens ſoixante de tués. Les Athéniens n'y perdirent que cinquante-deux hommes, & tous de la tribu Ajantide qui ſe diſtingua particuliérement, comme l'aſſure l'hiſtorien Clideme. C'eſt

(*a*) *Qu'enfin après pluſieurs aſſauts ils l'emporterent.*) Les Tégéates y entrerent les premiers, & ils prirent entr'autres richeſſes le pavillon de Mardonius & la mangeoire de ſes chevaux, qui étoit toute d'airain & admirablement bien travaillée.

(*b*) *Il ne s'en ſauva que quarante mille avec Artabaze.*) Hérodote dit qu'avec les quarante mille qui s'étoient déja retirés avec Artabaze, de ces trois cens mille dont l'armée des Perſes étoit compoſée, il ne s'en ſauva pas trois mille.

pourquoi cette tribu faiſoit toutes les années un ſacrifice aux nymphes Sphragitides pour leur rendre graces de cette victoire, comme l'oracle d'Apollon l'avoit ordonné ; & c'étoit le tréſor public qui fourniſſoit à cette dépenſe. Du côté des Lacédémoniens, il y eut quatre-vingt-onze morts, & du côté des Tégéates il n'y en eut que ſeize. (*a*) Mais je ne ſaurois aſſez m'étonner de ce qu'Hérodote écrit que ce furent-là les ſeuls des Grecs qui en vinrent aux mains avec les Barbares, & que tous les autres ne combattirent point ; car le ſeul nombre des ennemis qui furent tués, & la quantité de tombeaux témoignent ſuffiſamment que cette grande victoire fut l'exploit commun de tous les Grecs. D'ail-

(*a*) *Mais je ne ſaurois aſſez m'étonner de ce qu'Hérodote écrit, que ce furent les ſeuls des Grecs qui en vinrent aux mains avec les Barbares.*) Mais je m'étonne que Plutarque accuſe Hérodote d'avoir dit cela, car il me ſemble qu'il ne le dit point du tout : il dit ſeulement *que parmi les Grecs qui firent bien leur devoir, & ſur-tout les Tégéates & les Athéniens, les Lacédémoniens ſe diſtinguerent particuliérement, de quoi je ne puis donner d'autre marque*, ajoute-t-il, *ſinon que toutes les troupes vainquirent tout ce qui ſe trouva devant elles, & que les Lacédémoniens eurent affaire aux troupes les plus aguerries & les plus braves de l'armée ennemie.* Ces mots d'Hérodote, ἀλλῷ μὲν οὐδενὶ ἔχω ἀποσημήνασθαι, que j'explique, *ce que je ne puis marquer par autre choſe*, ont peut-être été pris par Plutarque dans un autre ſens ; il a cru que cet hiſtorien vouloit dire, *je ne puis rendre témoignage à aucun des autres Grecs.* Un Grec, & un Grec comme Plutarque, en doit être plus cru ſur ſa langue, qu'un François, & qu'un François comme moi. Cependant j'oſe aſſurer que les termes d'Hérodote ſignifient ce que j'ai dit : on n'a qu'à voir le paſſage, c'eſt au livre IX, 70. Car dans Hérodote il n'y a point d'autre paſſage auquel on puiſſe rapporter ce que Plutarque dit ici.

leurs, s'il n'y eût eu que ces trois peuples qui eussent combattu & que tous les autres se fussent tenus les bras croisés, jamais on n'auroit fait graver sur l'autel qui fut élevé en mémoire de cette victoire, une telle inscription qui associe tous les Grecs à ce grand honneur : (*a*) *C'est l'autel que les Grecs, après avoir chassé de leur pays les Perses, & avoir remporté sur eux à force d'armes une victoire signalée, ont élevé à la commune liberté de la Grece en l'honneur de Jupiter Libérateur* (*b*).

Cette bataille fut donnée le quatre du mois d'Octobre, (*c*) selon la maniere de compter des Athéniens & selon celle des Béotiens,

(*a*) *C'est l'autel que les Grecs.*) Dans les vers élégiaques, qui sont de Simonide, selon Pausanias, il manque le vers pentametre après le premier vers, & on l'a supplée de cette maniere :

Εὐτόλμῳ ψυχᾶς λήματι πειθόμενοι.

En suivant l'audacieuse impétuosité de leur courage.

(*b*) Ou *conservateur de la liberté.*

(*c*) *Selon la maniere de compter des Athéniens.*) Le Grec dit *du mois Boëdromion.* C'est le mois qui répond à notre mois d'Octobre; mais comme les mois Attiques ne quadrent pas exactement avec nos mois, & qu'ils embrassent la moitié d'un de nos mois avec la moitié d'un autre, car, par exemple, le mois Boëdromion commençoit environ au quinze de Septembre, & finissoit aussi au quinze d'Octobre; il s'ensuit de-là que la bataille de Platées qui fut donnée le 4 Octobre, selon les Athéniens, fut donnée, selon nous, le 19 de Septembre. Cette remarque sur ce mois doit servir pour les autres. Au reste, Plutarque dit ici que cette bataille fut donnée le quatre du mois Boëdromion; & dans la vie de Camillus, il a dit qu'elle fut donnée le trois; il faut corriger l'un ou l'autre de ces passages.

le vingt-quatre du mois appellé *Panemus*, auquel jour ſe tient encore aujourd'hui une aſſemblée générale de la Grece dans la ville de Platées dont les habitans offrent un ſacrifice à Jupiter Libérateur pour lui rendre tous les ans de nouvelles graces de cette victoire ; & il ne faut pas s'étonner de cette irrégularité & différence de jours dans les mois des Grecs, car encore de notre tems que la ſcience de l'aſtronomie eſt plus cultivée & plus exactement approfondie, les uns commencent leurs mois lorſque les autres finiſſent les leurs.

De cette victoire penſa naître la derniere ruine des Grecs ; car les Athéniens ne voulant pas céder aux Lacédémoniens le prix de la valeur, ni leur permettre de dreſſer en particulier un trophée, ils alloient décider ce différent par les armes, & ſe porter les uns contre les autres aux dernieres extrêmités, ſi Ariſtide, par ſes bonnes raiſons & par ſes remontrances, n'eût adouci & retenu les autres généraux, ſur-tout Léocrate & Myronides, & ne les eût perſuadés de remettre au jugement des Grecs la déciſion de cette affaire. Les Grecs étant donc aſſemblés dans ce lieu-là même pour juger ce différent, Théogiton de Mégare dit dans ſon avis : *Qu'il ne falloit adjuger ce prix de la valeur, ni à Athenes, ni à Sparte, mais à une troiſiéme ville, s'ils ne vouloient allumer une guerre civile, plus funeſte que celle qu'ils venoient de terminer.* Après lui, Cléocrite de Co-

rinthe s'étant levé pour parler, perſonne ne douta qu'il n'allât demander cet honneur pour ſa patrie; car Corinthe étoit la premiere ville de la Grece en puiſſance & en dignité, après la ville d'Athenes & celle de Sparte: mais on fut agréablement trompé, quand on vit que ſon diſcours étoit tout entier à la louange des Platéens, & qu'il conclut: *Que, pour éteindre cette contention ſi dangereuſe, il falloit leur décerner à eux ſeuls ce prix dont ni les uns ni les autres des contendans ne pourroient être jaloux ni fâchés.* Ce diſcours parut admirable & fut reçu avec beaucoup d'applaudiſſement. Ariſtide ſe rangea le premier à cet avis pour tous les Athéniens, & après lui, Pauſanias pour les Lacédémoniens.

Etant ainſi tous d'accord, avant que de partager le butin, ils mirent à part quatre-vingt talens pour les Platéens qui les employerent à bâtir un temple à Minerve, à lui élever une ſtatue & à enrichir ce temple de beaux tableaux qui durent encore & qui ſont auſſi frais que s'ils ſortoient des mains de l'ouvrier. Pour ce qui eſt du trophée, les Lacédémoniens en érigerent un en leur particulier, & les Athéniens un autre; & ayant envoyé en commun à Delphes conſulter l'oracle ſur le ſacrifice qu'ils devoient faire, le dieu leur répondit: *Qu'ils élevaſſent un autel à Jupiter Libérateur, mais qu'ils ſe gardaſſent bien d'y offrir aucun ſacrifice avant que d'avoir éteint tout le feu qui étoit dans le*

pays, parce qu'il avoit été souillé & profané par les Barbares, & qu'ils vinssent prendre à Delphes même un feu pur sur l'autel appellé l'autel commun.

Cet oracle ayant été rapporté aux Grecs, les généraux allerent d'abord dans tout le pays, (*a*) & firent éteindre tous les feux; & Euchidas de la ville de Platées s'étant chargé d'apporter, avec toute la diligence possible, le feu du dieu, alla à Delphes. Il se purifia d'abord, s'aspergea d'eau sacrée, se couronna de laurier, s'approcha de l'autel, y prit avec révérence le feu sacré, & reprit à toutes jambes le chemin de Platées où il arriva avant le coucher du soleil, (*b*) ayant fait ce jour-là mille stades. En arrivant il salua ses concitoyens, leur remit le feu, tomba à leurs pieds, & un moment après il rendit l'esprit. Les Platéens l'emporterent & l'enterrerent dans le temple de Diane, surnommée *Eucleja*, & mirent sur son tombeau cette épitaphe en un seul vers: *Cy gît Euchidas, pour être allé & revenu de Delphes en un seul jour.*

(*a*) *Et firent éteindre tous les feux.*) Voici une superstition bien singuliere, & dont je ne crois pas qu'on trouve ailleurs un seul exemple: tout le feu d'un pays éteint par religion, parce qu'il avoit été souillé par les Barbares; elle fait voir l'horrible aversion que les Grecs avoient pour ces étrangers.

(*b*) *Ayant fait ce jour-là mille stades.*) Dans nos cartes il n'y a que quatre cens stades, cinquante mille pas, de Platées à Delphes. Mais Plutarque est plus croyable que nos géographes, car il avoit souvent fait ce chemin, il en compte cinq cens. ainsi Euchidas fit ce jour-là mille stades, ou cent vingt-cinq mille pas, c'est-à-dire, quarante lieues à vingt-cinq stades par lieue.

Pour ce qui eſt d'*Eucleja*, la plupart croyent, comme je l'ai déja dit, que c'eſt Diane; mais d'autres tiennent que c'eſt une fille d'Hercule & de Myrto, fille de Ménétius & ſœur de Patrocle; & qu'étant morte vierge, elle fut fort honorée des Béotiens & des Locriens. Car dans toutes les places publiques de leurs villes (*a*) elle a des autels ſur leſquels les fiancés & les fiancées font des ſacrifices avant que d'épouſer.

Dans la premiere aſſemblée générale de la Grece, qui ſe tint quelque tems après, Ariſtide propoſa ce decret: *Que tous les ans toutes les villes de Grece enverroient à Platées leurs députés pour faire des ſacrifices aux dieux de la ville; (b) que de cinq en cinq ans on y célebreroit des jeux qu'on appelleroit les jeux de la liberté; qu'on leveroit par toute la Grece dix mille hommes de pied, mille chevaux & une flotte de cent vaiſſeaux qui ſeroient entretenus pour faire la guerre aux Barbares, & que les Platéens ſeroient conſacrés à Dieu, &*

(*a*) *Elle a des autels ſur leſquels les fiancés & les fiancées font des ſacrifices avant que d'épouſer.*) Cela étoit fort bien imaginé d'obliger les fiancés & les fiancées de faire un ſacrifice ſur l'autel de *Diane de la bonne Renommée*, pour leur faire entendre, que de la bonne réputation, qui eſt le fruit de la ſageſſe, dépend tout le bonheur des mariés.

(*b*) *Que de cinq en cinq ans on y célébreroit des jeux qu'on appelleroit les jeux de la liberté.*) Il y avoit tous les ans à Platées une aſſemblée générale de la Grece, & l'on y faiſoit un ſacrifice à Jupiter libérateur, pour lui rendre graces de cette victoire, & de cinq en cinq ans, on y célébroit ces jeux de la liberté, où l'on couroit tout armé autour de l'autel de Jupiter, & il y avoit de grands prix propoſés pour cette courſe.

comme tels regardés comme ſaints & inviolables, n'ayant d'autre fonction que d'offrir des prieres & des ſacrifices pour le ſalut des Grecs.

Tous ces articles étant approuvés & paſſés, les Platéens ſe chargerent de faire tous les ans l'anniverſaire de ceux qui avoient été tués à cette bataille; ce qu'ils font encore aujourd'hui: & voici l'ordre & la maniere de ce ſacrifice. (*a*) Le ſeiziéme jour du mois de Décembre, qui eſt chez les Béotiens le mois *Alalcomene*, on fait à la pointe du jour une proceſſion précédée par un trompette qui ſonne la charge; après ce trompette marchent pluſieurs charriots pleins de couronnes & de branches de myrte; ces charriots ſont ſuivis d'un taureau noir; après le taureau marchent des jeunes gens qui portent des cruches pleines de vin & de lait, effuſions ordinaires qu'on fait aux morts, & des phioles d'huile & d'eſſence. Tous ces jeunes gens ſont de condition libre; car il n'eſt pas permis à aucun eſclave de ſe mêler dans cette cérémonie qu'on fait pour des hommes qui ſont morts pour la liberté. Enfin cette pompe eſt fermée par l'archonte

(*a*) *Le ſeiziéme jour du mois de Décembre.*) Le mois *Maimactérion* eſt notre mois de Décembre; mais, comme je l'ai déja dit, il commençoit vers le quinze de notre mois de Novembre: ainſi le ſeize du mois répondoit à-peu-près au premier jour de notre mois de Décembre. Mais pourquoi les Platéens font-ils en Décembre l'anniverſaire de ceux qui avoient été tués le dix-neuf de Septembre? C'eſt qu'apparemment ils ne firent les funérailles pour la premiere fois qu'après que les ennemis ſe furent entiérement retirés, & que le pays fut libre.

ou le premier magiſtrat des Platéens, à qui en tout autre tems il eſt défendu de toucher ſeulement le fer & de porter d'autre vêtement qu'un vêtement blanc; mais ce jour-là, revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée & tenant dans ſes mains une urne qu'il a priſe dans le greffe public, il s'avance au travers de la ville vers le lieu où ſont les tombeaux. Dès qu'il y eſt arrivé, il puiſe de l'eau avec ſon urne dans la fontaine, (*a*) lave lui-même les petites colonnes qui ſont ſur ces tombeaux, les frotte d'eſſence & égorge enſuite le taureau ſur un bûcher qu'on a préparé. (*b*) Après avoir fait des prieres à Jupiter & à Mercure terreſtres, il invite ces vaillans hommes à ce feſtin funebre & à ces effuſions mortuaires; & rempliſſant de vin une coupe, il la verſe & dit à haute voix: *Je préſente cette coupe à ces vaillans hommes qui ſont morts pour la liberté des Grecs.* Voilà quelle eſt la cérémonie que gardent & pratiquent encore aujourd'hui les Platéens.

Quand les Athéniens furent retournés chez eux, Ariſtide, qui vit qu'ils cherchoient par toutes ſortes de voies à s'emparer du gouver-

(*a*) *Lave lui-même les petites colonnes qui ſont ſur ces tombeaux.*) Car c'étoit la coutume de mettre ſur les tombeaux de petites colonnes. On peut voir l'épigramme de Callimaque, στήλην μηλτρυιῆς μίκραν λίθον &c. & les remarques ſur cette épigramme, où la coutume de les couronner & de les parfumer d'eſſence eſt fort bien expliquée.

(*b*) *Après avoir fait des prieres à Jupiter & à Mercure terreſtres.*) Jupiter terreſtre n'eſt autre que Pluton; & Mercure étoit auſſi appellé *terreſtre*, à cauſe de ſon emploi de conduire les ombres dans les enfers.

nement & à le rendre abſolument populaire, fit d'un côté cette réflexion, que le peuple méritoit quelque conſidération à cauſe de la valeur qu'il avoit témoignée dans toutes les batailles qu'on venoit de gagner; & de l'autre côté, il penſa auſſi qu'il n'étoit pas aiſé de réduire & de contenir ce peuple qui avoit les armes à la main, & qui étoit devenu fier & hautain par ſes victoires. Dans cet embarras, voici le tempérament qu'il imagina: (*a*) il fit un décret qui portoit que le gouvernement ſeroit commun à tous les citoyens, & que les archontes ſeroient pris parmi tous les Athéniens indifféremment & ſans aucune diſtinction ni préférence.

Thémiſtocle ayant dit un jour au peuple dans une aſſemblée, (*b*) qu'il avoit formé un deſſein qui ſeroit très-utile & très-ſalutaire à la ville, mais qui étoit d'une telle importance, qu'il devoit être tenu ſecret, le peuple lui ordonna de le communiquer à Ariſtide ſeul qui l'examineroit. Thémiſtocle s'ouvrit donc à Ariſtide, & lui dit qu'il avoit penſé qu'on devoit brûler tous les vaiſſeaux des Grecs; car par ce moyen les Athéniens ſe rendroient très-puiſſans & deviendroient les maîtres des autres. Ariſtide, ayant entendu

(*a*) *Il fit un decret qui portoit que le gouvernement ſeroit commun à tous les citoyens, & que les archontes.*) Ce tempérament fut fort ſage, car par-là le peuple fut content, dans l'eſpérance que les archontes ſeroient pris auſſi dans ſon corps, & qu'il pourroit parvenir à ſe voir le maître.

(*b*) Ceci ſe paſſa avant la bataille de Platées, après que Xerxès eut pris la fuite. Voyez la vie de Thémiſtocle, tom. II.

ce projet, rentra dans l'aſſemblée & dit : *Athéniens, le deſſein que m'a communiqué Thémiſtocle, eſt le plus utile qu'on puiſſe jamais vous propoſer, mais il eſt en même tems le plus injuſte.* Sur ſon rapport les Athéniens ordonnerent à Thémiſtocle d'y renoncer, tant ce peuple aimoit la juſtice, & tant ce perſonnage avoit acquis ſon eſtime & ſa confiance, par ſon grand ſens & par ſon amour pour l'honnêteté & pour la vérité.

Quelque tems après, (*a*) il fut envoyé capitaine général avec Cimon, pour faire la guerre aux Barbares. Là, voyant que Pauſanias & tous les autres chefs des Spartiates traitoient tous les alliés avec beaucoup de fierté & d'empire, il prit une route toute contraire ; car il vivoit avec eux ſans façon, avec beaucoup de douceur & d'humanité ; & par ſon exemple, il rendoit Cimon gracieux, acceſſible à tout le monde, & ſi équitable qu'il n'y avoit perſonne qui pût ſe plaindre de lui. Par ce moyen, inſenſiblement & ſans que perſonne s'en apperçût, il enleva aux Lacédémoniens le commandement général, non à force d'armes, de navires ou de chevaux, mais à force de douceur & de ſage conduite. Car les Athéniens étant déja très-agréables aux Grecs par la juſtice d'Ariſtide & par la douceur de Cimon, l'avarice de Pauſanias & ſa ſévérité outrée les leur rendirent encore plus deſirables. Pauſanias ne parloit jamais aux capitaines des alliés qu'avec aigreur &

(*a*) Huit ans après.

avec colere ; & pour les ſoldats il les faiſoit fouetter pour les moindres fautes, ou les obligeoit à ſe tenir debout tout un jour avec une ancre de fer ſur les épaules. Perſonne ne pouvoit aller au fourrage, ni couper de la paille pour ſon lit, ni aller puiſer de l'eau à la fontaine, qu'après les Spartiates ; car il tenoit toujours-là de ſes eſclaves qui avec des fouets écartoient tous ceux qui vouloient en approcher. Sur quoi Ariſtide ayant voulu un jour lui faire des reproches & des remontrances, il fronça le ſourcil, & lui dit *qu'il n'avoit pas le loiſir de l'entendre*, & ne l'écouta point.

Depuis ce tems-là les capitaines des vaiſſeaux & les chefs des troupes, ſur-tout ceux de Chio, de Samos & de Leſbos, preſſoient Ariſtide de prendre le commandement général & de recevoir ſous ſa protection & ſauvegarde tous les alliés qui ſouhaitoient depuis long-tems d'être délivrés du joug des Spartiates & de n'obéir qu'aux ordres des Athéniens. Ariſtide, les ayant entendus, leur répondit : *Qu'il voyoit dans leur diſcours beaucoup de néceſſité & de juſtice ; mais qu'il manquoit ſeulement quelque action qui en marquât la ſincérité & la vérité, & qui étant exécutée jettât leurs troupes dans l'impoſſibilité de changer de ſentiment.*

Sur cette réponſe, Uliade de Samos & Antagoras de Chio, ayant conſpiré enſemble, & s'étant liés par les plus grands ſermens, allerent attaquer près de Byſance la galere

de Pauſanias qui voguoit à la tête de toute la flotte. Pauſanias, voyant cette inſolence, ſe leva tranſporté de colere & leur dit d'un ton menaçant : *Que bientôt il leur feroit ſentir que ce n'étoit pas à ſa galere qu'ils avoient fait cette inſulte, mais à leur propre pays.* Ils ne firent que ſe moquer de ſes menaces, & ils lui dirent : *Qu'il n'avoit qu'à ſe retirer & qu'il devoit bien remercier la fortune qui l'avoit ſecouru à Platées ; car c'étoit le ſeul reſpect que les Grecs conſervoient pour ce grand exploit, qui les retenoit & qui les empêchoit de ſe reſſentir & de ſe venger de tous les mauvais traitemens qu'il leur avoit faits.* La fin fut qu'ils quitterent les enſeignes des Spartiates, & ſe rangerent ſous celles des Athéniens.

En cette occaſion, parut dans tout ſon jour l'admirable magnanimité de Sparte ; car voyant que ſes généraux s'étoient corrompus par cette exceſſive puiſſance, elle renonça d'elle-même au commandement général ; & envoyant à l'armée, elle révoqua ſes généraux, aimant beaucoup mieux avoir des citoyens ſages, modeſtes & rigides obſervateurs de ſes coutumes & de ſes loix, que de commander à toute la Grece.

Pendant que les Lacédémoniens avoient le commandement, tous les Grecs payoient une certaine taxe pour la guerre ; mais alors, pour faire que cette taxe fût impoſée ſur toutes les villes avec plus d'égalité, ils demanderent aux Athéniens Ariſtide, & le chargerent d'examiner les terres & leurs revenus, &

d'impoſer enſuite à chacun ce qu'il devoit payer raiſonnablement ſelon ſes forces.

Ariſtide, revêtu de cette grande autorité qui le rendoit comme maître de toute la Grece, n'en abuſa point; & s'il y entra pauvre, il en ſortit encore plus pauvre; car il fit cette impoſition, non-ſeulement avec beaucoup de déſintéreſſement & de juſtice, mais encore avec beaucoup d'humanité & d'égalité ſans fouler perſonne. De maniere que, comme les anciens ont loué le ſiecle de Saturne pour l'égalité & la juſtice qui y regnoient, les alliés des Athéniens vanterent ſur-tout (*a*) & célébrerent cette impoſition d'Ariſtide, en l'appellant *l'heureux ſort de la Grece;* louange qui augmenta encore peu de tems après, (*b*) cette impoſition étant doublée & triplée. Celle d'Ariſtide ne montoit qu'à quatre cens ſoixante talens, & bientôt après Périclès l'augmenta preſque d'un tiers; car Thucydide écrit qu'au commencement de la guerre les Athéniens retiroient de leurs alliés ſix cens talens: & après la mort de Périclès, ceux qui gouvernoient le peuple (*c*) la

(*a*) *Et célébrerent cette impoſition d'Ariſtide, en l'appellant l'heureux ſort de la Grece.*) Quelle louange pour Ariſtide, que ſon impoſition fût ſi juſte, que chacun regardât ce qu'il payoit comme la ſource de ſon bonheur!

(*b*) *Cette impoſition étant doublée & triplée.*) Car dès que dans les impoſitions on n'a plus en vue ni l'humanité ni la juſtice, & qu'on ne ſuit qu'une inſatiable avidité, il n'y a plus de bornes.

(*c*) *La porterent peu-à-peu juſqu'à treize cens.*) Voilà donc les tailles triplées en Grece en moins de cinquante ou ſoixante ans, non pour ſubvenir à des néceſſités preſſantes & indiſpenſables, qui

porterent peu-à-peu jufqu'à treize cens; non que la guerre fût devenue plus ruineufe par fa longueur ou par les divers accidens de la fortune, mais parce qu'ils accoutumerent le peuple (*a*) à recevoir des diftributions de deniers, à célébrer des jeux, à faire faire de beaux tableaux & de belles ftatues & à bâtir des temples magnifiques.

Ariftide ayant acquis une réputation admirable par la juftice de cette impofition, on dit que Thémiftocle ne faifoit que s'en moquer, & qu'il alloit difant que les louanges, qu'on lui donnoit fur cela, *n'étoient pas les louanges d'un homme, mais d'un coffre qui garde fidélement l'argent qu'on lui confie fans en rien retenir.* (*b*) En quoi il fe vengea bien foiblement du trait qu'Ariftide avoit lancé fur lui & dont il avoit été fort piqué; car Thémiftocle difant un jour: *Qu'il eftimoit que la plus grande qualité d'un général d'armée étoit de favoir preffentir & prévoir les deffeins des*

autorifent les impofitions extraordinaires, mais pour fournir au luxe & aux vaines curiofités des Athéniens.

(*a*) *A recevoir des diftributions de deniers.*) Par exemple, on diftribuoit de l'argent à chaque citoyen, afin qu'il eût de quoi affifter aux jeux & payer fa place, & le prix de chaque place étoit de deux oboles, de trois fols quatre deniers: Ariftophane dans les *Guêpes*. Enfuite on hauffa le prix, & on le porta jufqu'à une drachme, dix fols, & on ne payoit pas cela aux comédiens, aux acteurs, mais aux maîtres qui avoient fait le théatre à leurs dépens.

(*b*) *En quoi il fe vengea bien foiblement du trait qu'Ariftide avoit lancé fur lui.*) En effet cette raillerie de Thémiftocle étoit très-froide, car le coffre étant un être inanimé, n'a ni raifon ni fentiment, & par conféquent eft incapable de vertu & de vice.

ennemis, Ariſtide lui repartit : *Que c'étoit aſſurément une qualité néceſſaire ;* (a) *mais qu'il y en avoit une autre dont il ne parloit point, qui étoit belle & très-digne d'un général : c'eſt d'avoir les mains nettes & de ne ſe laiſſer pas dominer par l'argent.*

Ariſtide, ayant donc réglé tous les articles de l'alliance, fit jurer tous les alliés qu'ils les obſerveroient de point en point, & il jura lui-même pour les Athéniens ; & en prononçant les malédictions qui accompagnoient les ſermens, il jetta dans la mer des maſſes de fer toutes ardentes. Mais dans la ſuite les affaires forçant les Athéniens à violer quelques-uns de ces articles & à gouverner un peu plus deſpotiquement, il les exhorta à rejetter ſur lui ces malédictions, & à ſe décharger par-là de la peine dûe à un parjure que la néceſſité de leurs affaires exigeoit néceſſairement. En général, Théophraſte écrit que cet homme, qui, dans tout ce qui le regardoit en particulier & dans toutes les affaires de ſes citoyens, étoit ſouverainement juſte, (b) faiſoit pourtant dans le gouvernement

(a) *Mais qu'il y en avoit une autre qui étoit belle, &c.*) De preſſentir & de prévoir les deſſeins des ennemis, c'eſt une qualité néceſſaire à un général, & cette qualité marque ſa capacité & ſon habileté ; mais d'avoir les mains nettes, c'eſt une qualité qui marque ſa juſtice & ſa vertu : c'eſt pourquoi Plutarque l'appelle *belle*, car tout ce qui marque la vertu eſt plus beau que ce qui marque ſeulement l'eſprit.

(b) *Faiſoit pourtant dans le gouvernement de la république une infinité de choſes, ſelon l'exigence des cas.*) C'eſt-à-dire, qu'Ariſtide ſuivoit la juſtice dans le cours ordinaire des affaires, mais

de

de la république une infinité de choſes ſelon l'exigence des cas & ſelon qu'il étoit expédient à la patrie, qui avoit ſouvent beſoin de recourir à l'injuſtice pour ſe ſoutenir; & il en rapporte des exemples. Car il écrit qu'un jour, comme il délibéroit dans le conſeil de faire porter à Athenes, contre le traité, les tréſors qui étoient en dépôt à Délos, les Samiens en ayant propoſé l'avis, quand ce fut à lui à parler, il dit, *que cela étoit injuſte, mais utile.*

Cependant, après avoir élevé ſa ville à ce degré d'honneur & de gloire de commander à tant de milliers d'hommes, il ne laiſſa pas de demeurer juſqu'à ſa mort dans ſa pauvreté, & de n'eſtimer pas moins la gloire qui lui revenoit de cette pauvreté, que celle que lui avoient acquiſe tous ſes trophées; & en voici une preuve: Callias le porte-torche étoit de ſes parens; quelques ennemis qu'il avoit le pourſuivoient en juſtice & prétendoient le faire condamner à mort. Le jour que l'affaire fut jugée, ils déduiſirent aſſez foiblement les chefs d'accuſation dont il s'agiſſoit, mais ils s'étendirent beaucoup ſur une choſe étrangere au procès, & dirent aux juges: *Vous connoiſſez Ariſtide, fils de*

que dans les néceſſités preſſantes il s'en croyoit diſpenſé. En effet, la ſaine politique ne ſauroit blâmer un miniſtre qui s'éloigne de la juſtice, quand les beſoins de l'état le demandent néceſſairement, pourvu que les beſoins étant paſſés, la juſtice reprenne ſon cours ordinaire; car s'il y a des loix pour les tems heureux, il y en a d'autres pour les tems difficiles. La paix dicte ſes loix, & la guerre dicte les ſiennes.

Lysimachus, qui est avec justice l'admiration des Grecs pour sa vertu & pour sa grande sagesse. Quelle vie pensez-vous que ce pauvre homme mene dans sa maison, quand vous le voyez venir tous les jours dans vos assemblées avec un méchant habit tout usé? N'y a-t-il pas grand sujet de croire que celui qui tremble ainsi de froid en public meurt de faim en particulier, & qu'il manque des choses les plus nécessaires? C'est cet homme que Callias, son cousin germain, & le plus riche des Athéniens, néglige absolument & laisse dans une affreuse misere, avec sa femme & ses enfans, quoiqu'il ait reçu de lui de grands services, & qu'en plusieurs rencontres il ait tiré seul tout le fruit du grand crédit qu'il a auprès de vous.

(*a*) Callias, voyant ses juges plus aigris & plus émus de ces reproches, que des crimes capitaux dont on l'accusoit, & craignant quelque mauvais effet de cette aigreur, appella Aristide & le conjura de lui rendre ce témoignage devant les juges; que très-souvent il lui avoit non-seulement offert de l'argent, mais qu'il l'avoit extrêmement

(*a*) *Callias voyant ses juges plus aigris & plus émus de ces reproches.*) Rien ne marque mieux l'amour, l'estime & la vénération que les Athéniens avoient pour Aristide, que ce qui se passa à ce jugement; le seul reproche fait à Callias de n'avoir pas assisté un homme de ce mérite, son cousin germain, fut regardé par ses juges comme un crime plus capital que tous les crimes capitaux dont il étoit accusé, quoique parmi ses crimes on n'eût pas sans doute oublié le meurtre qu'il avoit fait du Perse qui lui avoit indiqué ce puits rempli d'or.

preſſé de le prendre & qu'il l'avoit toujours opiniâtrément refuſé, en lui diſant en propres termes : *Il convient plus à Ariſtide de faire parade de ſa pauvreté, qu'à Callias de ſes richeſſes ; car on trouve aſſez de gens qui uſent tant bien que mal des richeſſes ; mais il n'eſt pas facile d'en trouver qui ſupportent noblement & courageuſement la pauvreté ; & il n'y a que ceux qui ſont pauvres malgré eux qui en aient honte.*

Ariſtide ayant rendu ce bon témoignage à Callias, il n'y eut perſonne qui ne ſortit de l'aſſemblée plus amoureux & plus jaloux de la pauvreté d'Ariſtide, que des richeſſes de ſon couſin. Voilà ce qu'a laiſſé par écrit Eſchine, diſciple de Socrate ; & Platon, parmi tous les premiers hommes d'Athenes, qui ſe croyoient de grands perſonnages & des perſonnages de la premiere réputation, ne trouve qu'Ariſtide ſeul digne d'eſtime. (*a*) Car, pour Thémiſtocle, Cimon & Périclès, ils ont rempli leur ville de portiques, de richeſſes & d'autres telles vaines ſuperfluités ; mais pour Ariſtide, il a toujours eu la vertu en vue dans ſa maniere de gouverner.

On trouve encore de grandes marques de ſa bonté & de ſa douceur dans la conduite

(*a*) *Car pour Thémiſtocle, Cimon & Périclès, ils ont rempli leur ville de portiques, de richeſſes, &c.*) Les miniſtres qui rempliſſent leur ville de ſuperbes édifices & de grandes richeſſes, ſont bien inférieurs à ceux qui la rempliſſent de vertu ; car pour rendre une ville heureuſe, il faut la rendre vertueuſe, & non pas riche ; c'eſt ce que Platon a démontré.

qu'il eut avec Thémiſtocle ; car l'ayant toujours eu pour ennemi dans tout le tems de ſon adminiſtration, & ayant été même banni par ſes menées, cependant quand Thémiſtocle, accuſé de crime capital envers ſa patrie, lui eut donné une belle occaſion de ſe venger, il ne ſe reſſentit point des maux qu'il en avoit reçus, ne ſe joignit point à Alcméon & à Cimon qui, avec pluſieurs autres, le pourſuivoient & travailloient à le faire chaſſer, ne dit jamais contre lui une ſeule parole & ne ſe réjouit point de ſon malheur, comme il ne s'étoit jamais affligé de ſa fortune.

Pour ce qui eſt de la mort d'Ariſtide, les uns diſent qu'il mourut dans le Pont où il étoit allé pour les affaires de la république ; les autres aſſurent qu'il mourut de vieilleſſe à Athenes, honoré, reſpecté & admiré de tous ſes citoyens : & voici (*a*) ce que Cratere le Macédonien nous a laiſſé ſur la mort de ce grand homme. Après le banniſſement de Thémiſtocle, le peuple, devenu fier & inſolent, donna lieu à une infinité de calomniateurs qui, attaquant les plus puiſſans & les plus vertueux des citoyens, les expoſoient à l'envie du peuple enflé de ſa proſpérité & de ſa grande puiſſance. Ariſtide même ne fut pas épargné ; il fut condamné

(*a*) *Ce que Cratere le Macédonien.*) Hiſtorien qui vivoit peu de tems après Ariſtide. Il avoit fait un recueil des *Decrets*. Voſſius croit que c'eſt le même qui accompagna Alexandre le Grand dans ſes expéditions.

pour malverſation à la pourſuite de Diophante du bourg d'Amphitrope, qui l'accuſoit d'avoir reçu de l'argent des Ioniens lorſqu'il impoſoit les tailles. Il ajoute que, n'ayant pas le moyen de payer ſon amende, qui étoit de cinquante (*a*) mines, il s'embarqua & alla mourir quelque part dans l'Ionie. Mais Cratere ne donne aucune preuve écrite de ce qu'il a avancé, car il ne rapporte ni jugement rendu, ni décret publié, quoiqu'il ſoit d'ailleurs fort ſoigneux de recueillir ces ſortes de preuves & de citer toujours ſes auteurs. Même tous les autres écrivains, pour dire cela en général, qui ſe ſont attachés à écrire les injuſtices que le peuple a faites à ſes gouverneurs & à ſes généraux, marquent bien l'exil de Thémiſtocle, la priſon de Miltiade, l'amende à laquelle il condamna Périclès, & la mort de Pachès, qui ſe tua lui-même dans la ſalle de l'audience au pied du tribunal où il alloit être condamné; & rapportent & chantent une infinité d'hiſtoires de cette nature. Ils n'ont pas non plus oublié le banniſſement d'Ariſtide, mais ils ne diſent nulle part un mot de cette condamnation dont Cratere a parlé.

Je dis bien plus, c'eſt qu'encore aujourd'hui on montre à Phalere ſon tombeau, que la ville lui fit élever à ſes frais, parce qu'il n'avoit pas laiſſé de quoi ſe faire enterrer. On raconte auſſi que ſes filles furent mariées aux dépens du Prytanée, la ville s'étant chargée

(*a*) Deux mille cinq cens livres.

de leur donner leur mariage, & leur ayant ordonné à chacune trois mille (*a*) drachmes pour dot. Elle donna auſſi à ſon fils Lyſimachus cent (*b*) mines d'argent, autant d'arpens de terre plantée, (*c*) & lui ordonna encore quatre (*d*) drachmes par jour; & ce fut Alcibiade même qui en dreſſa le decret. Calliſthene écrit de plus que Lyſimachus étant mort, & ayant laiſſé une fille nommée *Polyerite*, le peuple ordonna auſſi à cette fille le même entretien qu'on donnoit à ceux qui avoient vaincu aux jeux olympiques. Démétrius de Phalere, Hiéronymus de Rhodes, (*e*) Ariſthoxene le muſicien & Ariſtote même, s'il eſt vrai que le traité de la nobleſſe, qu'on trouve parmi ſes ouvrages, ſoit véritablement de lui, racontent que Myrto, niéce d'Ariſtide, fut mariée au ſage Socrate, qui avoit déja une autre femme, mais qui prit auſſi celle-là, parce qu'elle étoit trop pauvre pour trouver un autre mari. (*f*) Mais quant à ce point, Panétius le

(*a*) Cinq cens écus.

(*b*) Cinq mille livres.

(*c*) *Et lui ordonna encore quatre drachmes par jour.*) Quoique cela paroiſſe aujourd'hui peu de choſe, on trouvera pourtant cette ſomme conſidérable par rapport au tems, puiſqu'alors on ne donnoit aux ambaſſadeurs que deux drachmes par jour, comme cela paroît manifeſtement par un paſſage des *Acharnenſes* d'Ariſtophane, où un de ces ambaſſadeurs dit: *On nous envoya en ambaſſade auprès du grand roi, en nous donnant deux drachmes par jour.*

(*d*) Quarante ſols.

(*e*) *Ariſtoxene le muſicien.*) C'eſt le même dont il eſt parlé dans la vie de Lycurgue. L'ouvrage de muſique qui nous reſte de lui en trois livres, eſt intitulé: περὶ ἁρμονικῶν στοιχείων, *des élémens harmoniques.*

(*f*) *Mais quant à ce point,*

réfute ſuffiſamment dans la vie qu'il a faite de ce philoſophe.

Le même Démétrius de Phalere, dans un traité intitulé, *Socrate*, écrit qu'il ſe ſouvient d'avoir vu un Lyſimachus, neveu d'Ariſtide, qui, étant très-pauvre, ſe tenoit auprès du temple de Bacchus, (*a*) où il gagnoit ſa vie à expliquer les ſonges ſur certaines tables dreſſées pour cet art; & que lui-même, par un décret, avoit fait donner à ſa mere & à une ſœur qu'elle avoit, à chacune trois (*b*) oboles par jour pour leur nourriture. Il écrit auſſi que dans la ſuite, lorſqu'il travailla à réformer les loix d'Athenes, il fit ordonner une (*c*) drachme par jour à chacune de ces deux femmes; & il ne faut pas s'étonner que ce peuple eût ſi grand ſoin des pauvres qui étoient dans la ville, & qu'il voyoit devant ſes yeux, puiſqu'ayant appris qu'une niéce d'Ariſtogiton étoit à Lemnos, où elle vivoit dans un état très-pitoyable, ſans pouvoir ſe marier à cauſe de ſon extrême mi-

Panétius le réfute ſuffiſamment.) Socrate n'auroit jamais épouſé une ſeconde femme du vivant de la premiere; outre que la ſageſſe de ſes mœurs auroit réſiſté à ce ſecond mariage, quoique ſouffert par le relâchement qui regnoit dans ſon pays, il ne ſe trouvoit pas aſſez bien de ſa premiere femme pour en prendre encore une autre. Platon, ſon diſciple, qui nous a conſervé bien des particularités de ſa vie, n'a parlé que d'une femme.

(*a*) *Où il gagnoit ſa vie à expliquer les ſonges ſur certaines tables dreſſées pour cet art.*) Ces tables étoient des receuils où l'on marquoit ce que ſignifioit chaque choſe, qui pouvoit venir dans l'eſprit, & ce qu'on avoit appris par une prétendue expérience.

(*b*) Cinq ſols.

(*c*) Dix ſols.

ſere, (*a*) il la fit venir à Athenes; & la mariant à un des plus riches & des plus conſidérables partis de la ville, il lui donna pour dot une terre dans le bourg de Potamos. (*b*) Cette ville donne encore de notre tems tant de marques de cette même humanité & bonté, que c'eſt avec grande raiſon qu'elle eſt louée, honorée & admirée de tout le monde.

(*a*) *Il la fit venir à Athenes.*) Plutarque releve avec raiſon la générosité & la charité des Athéniens qui avoient ſoin non-ſeulement des pauvres qu'ils avoient devant les yeux, mais encore de ceux qui étoient éloignés, & principalement de ceux dont les ancêtres avoient bien mérité du public. De quelle ardeur cela ne devoit-il pas enflammer le courage des particuliers qui ſe voyoient aſſurés de laiſſer à leurs enfans ou leurs neveux, les récompenſes que la mort les auroit empêchés de recevoir eux-mêmes? Indépendamment de la charité & de l'humanité, la politique ſeule devroit porter les états à imiter cette magnificence.

(*b*) *Cette ville donne encore de notre tems tant de marques de cette même humanité & bonté.*) Depuis le ſiecle d'Ariſtide juſqu'à celui de Plutarque, il y a bien près de ſix cens ans. Il eſt rare qu'une ville ſe maintienne ſi long-tems vertueuſe. Le témoignage que Plutarque lui rend ici, lui eſt bien glorieux, & ſert de preuve à l'éloge que quelqu'un lui a donné, qu'à Athenes on ne trouvoit pas un ſeul pauvre qui demandât l'aumône, & qui déshonorât ſa ville par ſa mendicité. Les mendians font un affront public à leur ville.

Fin de la vie d'Ariſtide.





CATON LE CENSEUR.

On dit que Caton, furnommé *Marcus*, du nom de fon pere, étoit de Tufculum d'où fa famille étoit originaire, & qu'avant qu'il allât à la guerre, & qu'il fe mêlât du gouvernement, il paffoit fa vie dans des terres que fon pere lui avoit laiffées près des Sabins. Quoique fes ancêtres paffaffent pour des gens entiérement inconnus, il vante pourtant fon pere Marcus comme un homme de guerre & un vaillant homme, & il rapporte que fon ayeul Caton reçut de fes généraux plufieurs prix d'honneur, & qu'ayant perdu dans les combats cinq chevaux de bataille, le prix lui en fut rendu des deniers publics, le peuple ayant voulu honorer ainfi fa valeur dont il avoit donné de fi grandes preuves.

(*a*) Comme les Romains ont toujours ap-

(*a*) *Comme les Romains ont toujours appellé hommes nouveaux, ceux qui n'avoient aucune illuftration par leurs ancêtres.*) Un homme qui s'étoit diftingué par fa vertu & par des actions confidérables, étoit illuftre, généreux, mais il n'étoit pas *nobilis*, noble, & ne tranfmettoit à fes defcendans aucune diftinction. Mais celui dont les ancêtres étoient parvenus aux charges, aux dignités, celui-là étoit *noble*, & rendoit nobles fes defcendans. Afconius a parfaitement expliqué cette différence. *Qui majorum fuorum habuerunt imagines*, dit-il; *ii* nobiles; *qui fuas tantùm*, *ii* novi; *qui nec majorum nec fuas*, ignobiles *appellati funt*. « Ceux qui avoient les images » de leurs ancêtres, ceux-là

pellé *hommes nouveaux* ceux qui n'avoient aucune illuſtration par leurs ancêtres, & qui commençoient à s'illuſtrer & à ſe pouſſer par la vertu, ils appelloient Caton *nouveau*; mais il diſoit que véritablement il étoit homme nouveau quant aux honneurs & aux dignités, mais que quant aux exploits & aux ſervices de ſes ancêtres, il étoit très-ancien.

D'abord ſon troiſiéme nom ne fut pas *Caton*, mais *Priſcus*. (*a*) On changea celui de *Priſcus* en celui de *Caton*, à cauſe de ſa grande ſageſſe; (*b*) car les Romains appellent les homme ſages *Catons*. Il étoit roux & avoit les yeux verds, comme le témoigne cette épigramme, qu'un de ſes malveillans fit contre lui après ſa mort : *Ce roux, aux yeux verds, qui mord tout le monde, ce Porcius;* (*c*) *Proſerpine refuſe de le recevoir dans les enfers tout mort qu'il eſt.*

» étoient appellés *nobiles*, » nobles. Ceux qui n'avoient » que les leurs, on les ap- » pelloit *hommes nouveaux*; » & ceux qui n'avoient ni les » images de leurs ancêtres ni » les leurs, étoient appellés » *ignobiles*, ignobles ». Car le droit d'images, *jus imaginum*, étoit attaché aux charges, aux dignités.

(*a*) Marcus Porcius Priſcus.

(*b*) *Car les Romains appellent les hommes ſages*, Catons.) Je ſoupçonne qu'il y a une faute au texte : car je ne crois pas que jamais, avant Caton, les Romains aient appellé *Catons* les hommes ſages; ils les appelloient *Catos*, *Catus* étant un mot latin qui ſignifie *ſage*, *prudent*, *aviſé*; *Catus Ælius Sextus* dans Ennius. Plutarque avoit ſans doute écrit, *car les Romains appellent les hommes ſages*, catos.

(*c*) *Proſerpine refuſe de le recevoir dans les enfers tout mort qu'il eſt.*) C'eſt un trait de l'ancienne ſatyre fort plaiſant, & d'autant plus plaiſant, qu'il porte auſſi ſur Proſerpine, qui ne craint pas moins pour elle que pour ſes ombres, ce caractere mordant de Caton.

Pour ce qui eſt de ſon tempérament & de ſa complexion, un travail continuel & une vie ſobre & réglée, à quoi il s'étoit fait, ayant été nourri de bonne heure dans les armées, le rendirent très-bien diſpoſé, non-ſeulement pour la ſanté, mais pour la vigueur & la force. Et quant à la parole, la regardant comme un ſecond corps, & comme un inſtrument non-ſeulement utile, mais néceſſaire pour l'exécution des grandes choſes à tout homme qui ne veut pas vivre dans l'obſcurité & hors du maniement des affaires publiques, il la cultiva & l'exerça avec ſoin. Il alloit plaider dans les bourgs & dans les petites villes voiſines, & défendre en jugement ceux qui avoient recours à lui; de ſorte que bientôt il paſſa pour un bon avocat affectionné à ſes parties, & enſuite il acquit la réputation d'un bon orateur.

Depuis ce tems-là tous ceux qui le fréquentoient découvroient en lui une gravité de mœurs, une magnanimité, & une ſupériorité de génie qui demandoient d'être employées dans les plus grandes affaires, & dans une ville qui fût la maitreſſe des autres. Non-ſeulement il ſe montra toujours très-déſintéreſſé en ne recevant jamais aucun ſalaire de ſes plaidoyers, mais il faiſoit encore connoître qu'il ne regardoit pas la gloire qui lui revenoit de ces actions, comme une gloire dont il dût être content; toute ſon ambition étoit de ſe faire eſtimer par les armes en combattant vaillamment contre les ennemis.

Auſſi, tout jeune encore, il avoit l'eſtomac tout cicatriſé des bleſſures qu'il avoit reçues dans les batailles. (*a*) Il dit lui-même qu'il n'avoit que dix-ſept ans lorſqu'il fit ſa premiere campagne dans le tems qu'Annibal, au plus fort de ſes ſuccès, ravageoit & brûloit l'Italie. Dans les combats, ſa coutume étoit de ne reculer jamais, d'avancer toujours, de frapper rudement, & de montrer toujours à l'ennemi un viſage terrible. De plus il uſoit toujours de menaces, & parloit d'un ton de voix effroyable, convaincu, avec raiſon, & enſeignant aux autres, que ſouvent ces ſortes de choſes étonnent plus l'ennemi, que l'épée qu'on lui préſente.

Dans ſes marches il alloit toujours à pied, portant ſes armes, & ſuivi d'un ſeul eſclave, qui portoit ſes proviſions. Et l'on dit qu'il ne lui arriva jamais de ſe mettre en colere, ou de ſe fâcher contre cet eſclave, quelque choſe qu'il lui ſervît pour ſes repas; mais que ſouvent, quand il avoit du loiſir, après avoir fait ſes fonctions de ſoldat, il le ſoulageoit & lui aidoit lui-même à préparer ſon ſouper. A l'armée il ne buvoit jamais que de l'eau, (*b*) excepté quelquefois que, brûlé d'une

(*a*) *Il dit lui-même qu'il n'avoit que dix-ſept ans lorſqu'il fit ſa premiere campagne dans le tems, &c.*) Comme Annibal fut quelques années en Italie, cette époque n'eſt pas encore aſſez fixée. Si on met le fort des ſuccès d'Annibal dans l'année du gain de la bataille de Cannes, qui fut la derniere année de l'oympiade CXL, l'année de la naiſſance de Caton ſe trouvera la derniere année de l'olymp. CXXXVI, 231 ans avant l'ere chrétienne. Et cela s'accorde avec l'année que Ciceron a marquée.

(*b*) *Excepté quelquefois*

ſoif ardente, il demandoit un peu de vinaigre, ou que, ſe ſentant affoibli par le travail ou la laſſitude, il prenoit de quelque petit vin.

Près de ſa maiſon de campagne étoit la petite métairie, qui avoit été (*a*) à Manius Curius, qui avoit eu trois fois les honneurs du triomphe. Caton alloit ſouvent s'y promener ; & conſidérant la petiteſſe de cette terre, & la pauvreté & la ſimplicité de la maiſon, il penſoit en lui-même quel homme devoit être ce perſonnage, qui, étant devenu le plus grand des Romains, & ayant vaincu les nations les plus belliqueuſes, & chaſſé Pyrrhus de l'Italie, cultivoit lui-même ce petit coin de terre, & après tant de triomphes habitoit encore une ſi chétive maiſon. C'eſt-là, diſoit-il en lui-même, que les ambaſſadeurs des Samnites, l'ayant trouvé aſſis auprès de

que, brûlé d'une ſoif ardente, il demandoit un peu de vinaigre.) Car le vinaigre eſt rafraîchiſſant, [illegible], dit Hippocrate, c'eſt pourquoi on en donnoit aux moiſſonneurs & à ceux qui travailloient aux champs. Booz dit à Ruth, *Quando hora veſcendi fuerit, veni huc & comede panem, & intinge buccellam tuam in aceto.* Ruth, II, 14.

(*a*) *A Manius Curius, qui avoit eu trois fois les honneurs du triomphe.*) A Manius Curius Dentatus, qui triompha deux fois dans ſon premier conſulat, l'an de Rome 463, premiérement des Samnites, & enſuite des Sabins. Et huit ans après, dans ſon troiſiéme conſulat, il triompha de Pyrrhus, quarante-deux ans vant la naiſſance de Caton. Il triompha encore des Lucaniens, mais ce ne fut qu'un petit triomphe appellé *ovation.* Dans le texte, les copiſtes ont mal écrit *Marcius*, au lieu de *Manius.* On trouve ſouvent de ces fautes ſur les noms, il ſuffit de les corriger, il n'eſt pas néceſſaire d'en avertir.

ſon foyer, où il faiſoit cuire des raves, & lui ayant offert une prodigieuſe quantité d'or, reçurent de lui cette réponſe : *Que l'or n'étoit point néceſſaire à celui qui ſavoit ſe contenter d'un tel dîner, & que, pour lui, il trouvoit plus beau de vaincre ceux qui avoient cet or, que de le poſſéder lui-même.*

Plein de ces penſées, il s'en retournoit chez lui, & faiſant de nouveau la revue de ſa maiſon, de ſes champs, de ſes eſclaves & de toute ſa dépenſe, il augmentoit ſon travail des mains, & retranchoit toute ſa vaine ſuperfluité.

(*a*) Lorſque Fabius Maximus prit la ville de Tarente, Caton, encore très-jeune, faiſoit la guerre ſous lui. Heureuſement il ſe trouva logé chez un Pythagoricien, nommé Néarque. Là il ſouhaita de l'entendre diſcourir de ſa philoſophie, & ayant entendu de lui les mêmes réflexions que fait Platon, que la volupté eſt le plus grand appât du mal, & que le plus grand fléau & la premiere calamité de l'ame, c'eſt le corps, dont elle ne peut ſe délier & ſe purger dans ce monde que par les raiſonnemens par leſquels elle ſe détache & s'éloigne de toutes les paſſions & affections corporelles, il fut ſi charmé de ces

(*a*) *Lorſque Fabius Maximus prit la ville de Tarente, Caton encore très-jeune faiſoit la guerre ſous lui.*) Fabius Maximus prit Tarente dans ſon cinquiéme conſulat, l'an de Rome 544, la derniere année de l'olympiade CXLII. Caton avoit alors vingt-trois ans ; mais il avoit déja fait ſa premiere campagne cinq ans auparavant, ſous le même Fabius qui étoit conſul pour la quatriéme fois.

beaux discours, qu'il en aima davantage la frugalité & la tempérance. Cependant on dit qu'il ne s'attacha que fort tard aux lettres grecques, & qu'il étoit déja avancé en âge quand il commença à lire les livres grecs, parmi lesquels il profita un peu de Thucydide, & beaucoup davantage de Démosthene, pour former son style & pour se rendre éloquent. Au moins on voit que ses écrits sont suffisamment ornés & enrichis de maximes & d'histoires empruntées de ces livres; & parmi ses moralités & ses sentences, on en trouve un grand nombre qui sont tirées & traduites mot à mot de ces originaux.

Il y avoit en ce tems-là un homme des plus nobles & des plus puissans de Rome, qui, par son grand sens & par son bon esprit, étoit très-capable de démêler & de connoître une vertu naissante, & qui, par sa bonté, par sa générosité & par sa douceur, étoit très-propre à la nourrir & à la pousser; c'étoit Valérius Flaccus. Ce personnage avoit des terres contiguës à la petite métairie de Caton. Là il entendoit souvent parler ses esclaves de la maniere de vivre de son voisin, & du travail qu'il faisoit aux champs; on lui racontoit que dès le matin, il alloit aux petites villes des environs plaider & défendre les causes de ceux qui s'adressoient à lui; que de-là, il revenoit dans son champ, où jettant une méchante tunique sur ses épaules, si c'étoit en hiver, & nud, si c'étoit en été, il travailloit avec ses domestiques; & après le travail,

aſſis avec eux à table, il mangeoit du même pain & buvoit du même vin. On lui rapportoit encore beaucoup d'autres marques de ſa douceur & de ſa modération ; on lui rediſoit même pluſieurs de ſes diſcours, qui étoient autant de ſentences pleines de force & de ſens.

Valérius, ravi de ces rapports, l'envoya prier à dîner. Depuis ce moment l'ayant hanté plus familiérement, il reconnut en lui des mœurs ſi douces, & tant d'honnêteté, de politeſſe & d'eſprit, qu'il vit bien que c'étoit comme une plante excellente, qui méritoit d'être cultivée & tranſplantée dans un meilleur terroir. Il lui conſeilla donc & lui perſuada d'aller à Rome s'entremettre des affaires publiques.

Il n'y fut pas long-tems ſans ſe faire des amis & des admirateurs par ſes plaidoyers. Et Valérius augmentant par ſon crédit la conſidération qu'on avoit déja pour lui, & le pouſſant aux charges & aux honneurs, il fut premiérement tribun de ſoldats, enſuite queſteur ; & ayant acquis beaucoup de réputation & d'autorité dans ſes charges, il fut concurrent de Valérius, même dans les plus grandes dignités, car on le nomma (*a*) conſul avec lui, & après cela cenſeur.

D'abord, parmi les plus anciens ſénateurs, il choiſit Q. Fabius Maximus pour s'attacher à lui. De tous les Romains c'étoit celui qui

(*a*) Il fut nommé conſul avec lui, l'an de Rome 558. Il avoit quarante ans.

avoit le plus de grandeur, de gloire & de puiſſance; mais ce que Caton eſtimoit & admiroit le plus, c'étoit ſes mœurs & ſa maniere de vivre, qu'il regarda comme les plus grands modeles ſur leſquels il pût ſe former. Auſſi ne balança-t-il pas un moment à ſe brouiller avec le grand Scipion, qui alors tout jeune encore s'oppoſoit le plus à l'agrandiſſement de Fabius, comme de celui qui le traverſoit le plus, & qui portoit le plus d'envie à ſa gloire. Car ayant été envoyé queſteur ſous lui à la guerre d'Afrique, comme il vit que ce général continuoit de vivre à l'armée avec ſa magnificence ordinaire, & qu'il donnoit de l'argent à ſes troupes ſans aucun ménagement, il lui parla avec liberté & avec franchiſe, lui diſant, *que cette grande dépenſe n'étoit pas ce qui faiſoit le plus grand tort à la république; mais que ce qui lui faiſoit un tort irréparable, c'eſt que par-là il corrompoit l'ancienne ſimplicité des ſoldats, en les accoutumant à employer en luxe & en volupté le ſuperflu d'une paye qui ne devoit être que ſuffiſante pour leurs beſoins.* Scipion lui répondit : *Qu'il n'avoit pas beſoin d'un queſteur ſi exact; qu'il vouloit faire la guerre à pleines voiles, & qu'il devoit rendre compte à la république, non des ſommes qu'il auroit dépenſées, mais des exploits qu'il auroit exécutés.*

Cette réponſe ouïe, Caton le quitta dès la Sicile, & s'en retourna à Rome, & criant dans le ſénat avec Fabius, *que Scipion fai-*

ſoit des dépenſes immenſes & inutiles, & qu'il paſſoit puérilement les jours dans les théatres & dans les lieux d'exercice, comme s'il n'étoit point envoyé pour faire la guerre, mais pour célébrer des jeux; il fit tant qu'on envoya à Scipion des tribuns pour s'informer du fait, & pour le ramener à Rome, ſi ces accuſations ſe trouvoient véritables.

Ces tribuns étant arrivés à l'armée, Scipion leur remontra, *que la victoire dépendoit des grands préparatifs, & de l'appareil qu'il faiſoit pour cette guerre;* & il leur fit voir, *que véritablement pendant qu'il avoit du loiſir, il vivoit agréablement avec ſes amis, mais que ſa dépenſe n'empêchoit pas qu'il ne fût très-ſévere & très-exact dans tout ce qu'il y avoit de plus grand & de plus important pour la diſcipline.* Les commiſſaires furent contens de cette juſtification, & il continua ſa route vers l'Afrique.

Pour revenir à Caton, la réputation & l'autorité qu'il acquéroit par ſon éloquence, augmentoit de jour en jour, & on l'appelloit communément le Démoſthene Romain; mais ce qu'on eſtimoit & qu'on vantoit encore plus en lui, c'étoit ſa maniere de vivre. Dans la carriere de l'éloquence il avoit une infinité de rivaux; tous les jeunes gens de Rome aſpirant à la gloire de bien parler, & tâchant de ſe ſurpaſſer les uns les autres, au lieu qu'il en avoit très-peu dans le reſte. Car de trouver des gens qui comme lui puiſſent labourer leurs terres de leurs propres mains,

ſelon l'ancien uſage de leurs peres, qui ſe contentaſſent d'un dîner préparé ſans feu, & d'un ſouper ſobre & frugal, qui s'accommodaſſent d'un habit très-ſimple, & d'une pauvre petite maiſon, & qui fiſſent plus de cas de pouvoir ſe paſſer des choſes ſuperflues, que de les poſſéder, cela étoit très-rare.

(a) La république ne conſervoit plus la pureté & la ſévérité de ſon ancienne diſcipline, à cauſe de ſon immenſe grandeur, & étoit forcée par la quantité d'affaires différentes qu'elle avoit à régler, & par ce nombre infini de peuples qui étoient ſoumis à ſon vaſte empire, de recevoir dans ſon ſein un mêlange confus de toutes ſortes de mœurs & des modeles infinis de toutes ſortes de vies. C'eſt donc avec beaucoup de raiſon & de juſtice que l'on admiroit Caton, lorſque l'on voyoit tous les autres citoyens effrayés des moindres travaux, & amollis par les voluptés, & Caton ſeul invincible aux uns & aux autres, non-ſeulement dans ſa jeuneſſe, & au plus fort de ſon ambition, mais dans ſa vieilleſſe, lorſque ſes années avoient blanchi ſes cheveux, & après ſon conſulat & ſon triomphe, comme un généreux athlete, qui, après avoir été couronné, ne laiſſe pas de conti-

(a) *La république ne conſervoit plus la pureté & la ſévérité de ſon ancienne diſcipline, à cauſe de ſon immenſe grandeur.*) C'eſt une vérité que l'expérience de tous les ſiecles a confirmée. Les mœurs & la pureté de la diſcipline s'affoibliſſent dans un état, à meſure qu'il devient plus grand. Les raiſons en ſont ſenſibles.

nuer ſa regle & ſes exercices ordinaires, & y perſévere juſqu'à la mort.

Il écrit lui-même qu'il ne porta jamais de robe qui eût coûté plus de cent drachmes; que lors même qu'il commandoit les armées, ou qu'il étoit conſul, il buvoit du même vin que ſes eſclaves; que pour ſon dîner, il ne faiſoit jamais acheter de la viande au marché que pour trente ſeſterces (*a*), & cela pour l'amour de ſa ville, afin que ſon corps, fortifié par cette vie ſimple & frugale, fût plus propre à ſoutenir les fatigues de la guerre.

Il ajoute, (*b*) qu'ayant hérité d'un de ſes amis une tapiſſerie de Babylone à perſonnages, il la fit vendre le jour même; que de toutes les maiſons qu'il avoit aux champs, il n'y en avoit pas une qui fût blanchie & crépie; que jamais il n'avoit acheté d'eſclaves au-deſſus de (*c*) quinze cens drachmes, ne cherchant point des eſclaves beaux, bien-faits, délicats, mais des eſclaves robuſtes & propres au travail, dont il avoit beſoin pour mener ſes bœufs & pour panſer ſes chevaux de labourage; (*d*) & que quand ces mêmes

(*a*) Trois livres quinze ſols.

(*b*) *Qu'ayant hérité d'un de ſes amis une tapiſſerie de Babylone à perſonnages.*) Le grec dit, ἐπίβλημα τῶν ποικίλον Βαβυλώνιον. Ce mot ἐπίβλημα peut ſignifier *une robe, une couverture de lit, une courte-pointe, & une tapiſſerie.* Je l'ai pris dans le dernier ſens, à cauſe d'un paſſage du troiſiéme chapitre d'Iſaïe, où on lit ἐπιβλήματα τὰ κατὰ τὴν οἰκίαν, ce qui ne ſe peut entendre, à mon avis, que des tapiſſeries ou des tapis dont les Perſes couvroient les parquets des chambres.

(*c*) Sept cens cinquante livres.

(*d*) *Et que quand ces mêmes eſclaves étoient devenus vieux, il croyoit qu'il falloit les vendre, &c.*) C'eſt ce que

esclaves étoient devenus vieux, il croyoit qu'il falloit les vendre pour ne pas nourrir des gens inutiles. En un mot, qu'il estimoit que rien de superflu n'étoit jamais à bon marché, & que tout ce dont on pouvoit se passer, ne coutât-il qu'une (*a*) obole, étoit toujours trop cher, & qu'il valoit beaucoup mieux avoir des terres où il y a beaucoup à semer & à faire des nourritures, que des terres où il y a beaucoup à arroser & à balayer.

Les uns interpretoient cela à mesquinerie & à avarice; les autres soutenoient que pour corriger & réprimer par son exemple le luxe & la superfluité de ses citoyens, il se resserroit lui-même dans des bornes plus étroites. (*b*) Pour moi je trouve que de se servir de ses esclaves comme de bêtes de somme, & après qu'on s'en est servi, de les chasser ou de les vendre dans leur vieillesse, c'est la marque d'un méchant naturel, & d'une ame basse & sordide, qui croit que l'homme n'a de liaison avec l'homme que pour ses besoins &

Caton dit en propres termes, il veut que le pere de famille vende tout ce qui est vieux & inutile. *Vendat boves vetulos, armenta delicula, oves deliculas, lanam, pelles, plostrum vetus, ferramenta vetera, servum senem, servum morbosum; & si quid aliud supersit, vendat. Patrem familias vendacem, non emacem esse oportet.* Et il a raison en tout, hors sur les esclaves.

(*a*) Vingt deniers.

(*b*) *Pour moi je trouve que de se servir de ses esclaves comme de bêtes de somme; & après qu'on s'en est servi, de les chasser.*) Ce sentiment fait honneur à Plutarque; cela étoit même plus injuste alors qu'il ne l'est aujourd'hui, car les esclaves n'acquéroient rien pour eux, au lieu que parmi nous les domestiques gagnent & peuvent épargner pour s'entretenir dans leur vieillesse.

pour ſa ſeule utilité. Cependant nous voyons que la bonté a plus d'étendue que la juſtice, car nous ſommes nés pour obſerver la loi & l'équité avec les hommes; (*a*) mais pour la bonté & la reconnoiſſance, nous les étendons très-ſouvent juſqu'aux animaux, car elles procedent d'une riche ſource de douceur & d'humanité, qui eſt naturellement dans l'homme.

En effet, de nourrir des chevaux après qu'ils ſont rompus de travail, & des chiens, je ne dis pas pendant qu'ils ſont jeunes & qu'ils peuvent ſervir, mais quand ils ſont vieux & inutiles, cela convient à l'homme, qui a les qualités de l'homme, l'humanité & la bonté. Auſſi les Athéniens, après avoir achevé le temple appellé HECATONPEDON, renvoyerent libres toutes les bêtes de charge qui avoient fourni à ce travail, & les envoyerent dans les pâturages comme des animaux conſacrés; & l'on dit qu'une de ces bêtes étant allée d'elle-même ſe préſenter au travail, ſe mettre à la tête de celles qui traînoient des charettes à la citadelle, & marcher devant elles, comme pour les exhorter & les encourager, ils ordonnerent par un décret qu'elle ſeroit nourrie juſqu'à ſa mort aux

(*a*) *Mais pour la bonté & la reconnoiſſance, nous les étendons très-ſouvent juſqu'aux animaux.*) Cela eſt certain, & les philoſophes ont démontré que le propre de l'homme de bien eſt de vouloir du bien, non-ſeulement à tous les hommes, mais aux animaux, & ils ont pouſſé cela juſqu'aux plantes & aux choſes même les plus inanimées. On peut voir Simplicius ſur le trente-quatriéme article du Manuel d'Epictete, vol. 1, pag. 178 de mon édition.

dépens du public. On voit encore, près du tombeau de Cimon, la ſépulture des cavales avec leſquelles il avoit été autrefois vainqueur dans les jeux olympiques. Une infinité d'autres ont fait enterrer avec ſoin les chiens qu'ils avoient nourris, & qui avoient été comme leurs amis familiers. On ſait l'hiſtoire de l'ancien Xantippe, pere de Périclès. Lorſque les Athéniens, dans la guerre des Perſes, furent obligés de quitter leur ville pour ſe retirer à Salamine, Xantippe s'embarqua comme les autres ; ſon chien ne pouvant ſupporter d'être abandonné de ſon maître, ſe jetta à la mer, le ſuivit toujours en nageant près de ſon vaiſſeau, & en arrivant à Salamine il expira ſur le rivage ; ſon maître le fit enterrer ſur ce même endroit de la côte, où l'on montre encore ſon tombeau, qui delà eſt appellé *Cynoſſema* (*a*). Car nous ne devons pas nous ſervir des choſes qui ont une ame, comme nous nous ſervons des ſouliers & autres uſtenſiles, que nous jettons lorſqu'ils ſont rompus & uſés par le ſervice qu'ils nous ont rendu ; & ne fût-ce pour autre choſe que pour apprendre à aimer les hommes, il faudroit en faire comme une eſpece d'apprentiſſage en nous accoutumant par ces petites choſes à être doux & humains. (*b*) Je

(*a*) *La ſépulture du chien.*

(*b*) *Je ſuis bien que pour rien au monde je ne me déferois d'un bœuf qui auroit vieilli en labourant mes terres.*) Plutarque pouſſoit en cela un peu trop loin l'humanité, & c'étoit un trop grand attachement à la philoſophie Pythagoricienne. Pourquoi ne pas ſe défaire d'un bœuf qui a ſervi & qui eſt devenu vieux ? N'y avoit-il

ſais bien que pour rien au monde je ne me déferois d'un bœuf qui auroit vieilli en labourant mes terres ; à plus forte raiſon ne pourrois-je jamais me réſoudre à renvoyer un vieux domeſtique en le chaſſant de ma maiſon comme de ſa patrie, & en l'éloignant du lieu où il ſeroit accoutumé, & de ſa maniere de vivre ordinaire, pour quelque petit argent que j'en pourrois retirer en le vendant, (*a*) vû même qu'il ſeroit auſſi inutile à celui qui l'acheteroit, qu'à moi qui l'aurois vendu.

Cependant Caton, comme ſe glorifiant de pareilles choſes, dit lui-même qu'il laiſſa en Eſpagne le cheval dont il s'étoit ſervi pendant qu'il y commandoit, afin de ne pas mettre ſur les comptes de la république l'argent qu'il en auroit coûté pour le paſſer en Italie. Mais quant à ces choſes, (*b*) s'il faut

pas des boucheries, & ne falloit-il pas ſe nourrir? Aujourd'hui que nous avons des regles d'humanité & de juſtice plus sûres que celles de ces philoſophes, nous nous contentons de bien nourrir le bœuf qui travaille, & de ne pas le ſurcharger; mais nous le vendons quand il eſt vieux, parce qu'il faut qu'il ſerve à d'autres uſages. Ce que Plutarque ajoute des domeſtiques eſt parfaitement beau.

(*a*) *Vu même qu'il ſeroit auſſi inutile à celui qui l'acheteroit.*) Plutarque joint ici à la raiſon d'humanité, une raiſon de juſtice. Il ne veut pas que nous embâtions un autre d'un eſclave inutile, & que nous connoiſſons nous-mêmes inutile, puiſque nous ne pouvons nous en ſervir. Mais celui qui l'achete, ne le voit-il pas tel qu'il eſt? Il a ſes vues. N'importe, ce ſentiment de Plutarque eſt très-beau & très-louable, & il vaut mieux pécher de ce côté-là.

(*b*) *S'il faut les imputer à magnanimité, ou à baſſeſſe d'ame, c'eſt au lecteur à ſe ſervir de ſa raiſon pour le décider.*) Plutarque ne veut pas le décider lui-même; car, par ſes principes, ſa déciſion n'auroit pas été favorable à

les imputer à la magnanimité ou à bassesse d'ame, c'est au lecteur à se servir de sa raison pour le décider. Du reste, il est constant que c'étoit un homme très-admirable par son abstinence, qui alloit au-delà de tout ce qu'on peut imaginer.

Pendant qu'il commandoit l'armée, il ne prit jamais du public plus de trois minots attiques de froment par mois pour lui & pour toute sa maison, & il prit toujours un peu moins de trois demi-minots (*a*) d'orge par jour pour ses chevaux & bêtes de voiture. Ayant eu le gouvernement de la Sardaigne, au lieu que tous les autres préteurs qui l'avoient eu avant lui, ruinoient le pays à se faire fournir des pavillons, des lits, des habits, & les fouloient encore par une suite nombreuse de domestiques, & par une foule d'amis, & par des dépenses excessives en jeux, en festins & autres telles somptuosités; lui au contraire, il ne se fit remarquer que par une simplicité incroyable & inouie dans toute sa dépense. Car il ne prit pas un seul denier du public; & quand il alloit visiter les villes de son gouvernement, il marchoit à pied, sans aucune voiture, suivi seulement d'un officier public, qui lui por-

Caton; mais pour bien juger de ces maximes de Caton, il en faut juger sur les regles de la philosophie Stoïcienne qu'il suivoit. Selon ces regles, on ne trouvera nulle bassesse d'ame dans toute cette conduite; mais je doute qu'on y puisse trouver de la magnanimité, ou ce sera une magnanimité bien alambiquée.

(*a*) Le minot contenoit cent huit livres pesant.

toit une robe & un vase pour faire les libations à ses sacrifices. Mais si dans ces sortes de choses il se montroit modeste, simple & commode à ceux qui lui étoient soumis, en revanche il leur faisoit sentir sa gravité & sa sévérité dans tout le reste; car il étoit inexorable dans tout ce qui regardoit la justice, & d'une fermeté inébranlable & d'une rigueur inflexible, lorsqu'il s'agissoit de l'exécution des ordres qu'il avoit donnés. (*a*) De sorte que jamais la puissance Romaine n'avoit paru à ces peuples ni si terrible, ni si aimable.

Ce même caractere, je veux dire ce mêlange de qualités contraires qui paroît dans sa conduite & dans ses mœurs, on le trouve dans son style, qui est tout ensemble gracieux & fort, doux & véhément, railleur & austere, sententieux & pourtant simple & familier comme celui qu'on employe dans les conversations & les disputes. Et comme Platon dit de Socrate, *que par le dehors il paroissoit aux passans un homme grossier, un satyre & un débauché;* (*b*) *mais qu'en de-*

(*a*) *De sorte que jamais la puissance Romaine n'avoit paru à ces peuples ni si terrible ni si aimable.*) Voilà deux effets qui paroissent bien contraires; cependant il est impossible qu'ils ne se trouvent ensemble, quand ceux qui commandent joignent à l'exacte justice la douceur, la modération & la simplicité.

(*b*) *Mais qu'en dedans il étoit plein de vertu.*) J'ai traduit ce passage sur les endroits même du *Banquet* de Platon d'où il est tiré. On peut les voir, tom. III, pag. 216 & 221. Je soupçonne qu'il manque quelque chose au texte de Plutarque, car ce mot σπουδῆς καὶ πραγμάτων μεστὸν εἶναι me paroît bien petit au prix de ce qu'Alcibiade dit lui-même dans l'original.

dans il étoit plein de vertu, & qu'il en sortoit des discours graves & tout divins, qui remuoient l'ame, & qui arrachoient des larmes à ceux qui les écoutoient; on peut dire la même chose de Caton. De sorte que je ne puis comprendre ce qu'ont pensé ceux qui ont comparé son style à celui de Lysias. (*a*) Mais quant à cela nous le laisserons décider à ceux à qui il appartient mieux de sentir & de discerner le style des Romains, & d'en porter leur jugement. Pour nous, persuadés que les mœurs des hommes paroissent beaucoup plus dans leurs discours que dans les traits de leur visage, où la plupart les cherchent pourtant, nous rapporterons de lui quelques-uns de ses mots que l'on a recueillis.

Un jour donc que le peuple vouloit à toute force & hors de saison, que l'on fît une distribution de bled à tous les citoyens, pour l'en détourner, il commença ainsi son discours: *Il est bien difficile, mes citoyens, de parler à un ventre qui n'a point d'oreilles.* Une autre fois, blâmant l'excessive dépense que l'on faisoit à Rome pour la table, il dit: *Qu'il étoit bien difficile de sauver une ville dans laquelle un poisson se vendoit plus cher*

(*a*) *Mais quant à cela nous le laisserons décider à ceux à qui il appartient mieux de sentir & de discerner le style des Romains.*) Plutarque ne savoit pas parfaitement le latin, mais il en savoit assez pour lire les auteurs dans cette langue, & il avoit lu non-seulement ceux que nous avons, mais aussi plusieurs que nous n'avons pas; cependant il ne veut pas se mêler de juger de leur style. Voilà une modestie bien louable & peu imitée de notre tems.

qu'un bœuf. Dans une autre rencontre, il dit : *Que les Romains ressembloient aux moutons ; car comme un mouton ne fait rien de lui-même, & n'obéit point seul au berger, mais fait tout par compagnie, & suit les autres moutons, il en est de même de vous, Romains ; il y a tels conseillers, dont vous ne daigneriez pas suivre les avis si vous les consultiez chacun en particulier, & qui vous menent pourtant comme ils veulent quand vous êtes tous ensemble. Vous les suivez les uns à l'exemple des autres, comme véritables moutons.*

Dans un autre discours qu'il fit contre l'autorité que les femmes prenoient sur leurs maris : *Tous les hommes*, dit-il, *gouvernent les femmes, nous gouvernons tous les hommes, & nos femmes nous gouvernent.* Mais pour ce mot, il peut avoir été pris des apophthegmes de Thémistocle, qui, comme son fils, lui faisoit ordonner plusieurs choses par sa mere : *Ma femme*, lui dit-il, *les Athéniens gouvernent tous les Grecs ; je gouverne les Athéniens, tu me gouvernes, & tu es gouvernée par ton fils. Qu'il use donc avec plus de modération de sa puissance, qui, tout fou qu'il est, le rend maître des Grecs.*

Une autre fois, il dit : *Que le peuple Romain mettoit le prix, non-seulement aux diverses sortes de pourpre, mais encore aux études & aux arts. Car*, ajouta-t-il, *comme les teinturiers employent la pourpre, qui est la plus recherchée & qui plaît le plus,*

(a) de même nos jeunes gens n'apprennent & ne recherchent que ce que vous approuvez & que vous louez.

En les exhortant à la vertu, il leur dit : *Si c'est par la vertu & par la sagesse que vous êtes devenus grands, ne changez point pour devenir pires que vous n'êtes ; mais si c'est par l'intempérance & par le vice, changez pour devenir meilleurs ; car vous êtes devenus assez grands par ces méchantes voies.*

Sur ceux de parmi le peuple, qui briguoient les charges, (*b*) il disoit : *Que c'étoient des gens qui, ne sachant pas le chemin, de peur de s'égarer, cherchoient des huissiers & des massiers qui marchassent devant eux pour les conduire.*

Il reprenoit ses citoyens de ce qu'ils élisoient souvent les mêmes personnes pour les élever aux premieres dignités, & il leur disoit : *Vous paroissez ou n'estimer pas beaucoup ces charges, ou ne trouver pas beaucoup de gens dignes de les remplir.*

Sur un de ses ennemis, qui menoit une vie très-honteuse & très-infame : (*c*) *Sa mere,*

(*a*) *De même nos jeunes gens n'apprennent & ne recherchent que ce que vous approuvez & que vous louez.*) Abus assez ordinaire dans tous les états ; on n'apprend & l'on ne recherche que ce qui y est estimé & approuvé, parce qu'il n'y a que cela qui mene à la fortune, & que tout le reste ne fait que languir. Voilà d'où vient que les lettres & les sciences sont si abandonnées.

(*b*) *Il disoit que c'étoient des gens qui ne sachant pas le chemin.*) Ce mot est excellent. Caton reprochoit par-là à ces gens qui aspiroient aux dignités leur ignorance, qui faisoit qu'ils auroient eu besoin de se conduire par les avis de leurs huissiers & de leurs massiers.

(*c*) *Sa mere*, dit-il, *prend*

dit-il, *prend pour une malédiction, & non pour une priere, quand quelqu'un souhaite que ce fils lui survive.*

Un jour, en montrant un homme qui avoit vendu quelques héritages que son pere lui avoit laissés sur la côte de la mer, il faisoit semblant de l'admirer & de le regarder comme un homme plus fort que la mer même : *Car*, disoit-il, *ce que la mer auroit eu de la peine à miner & à inonder, il l'a englouti tout d'un coup sans la moindre peine.*

Le roi Eumenès étant allé à Rome (*a*), le sénat le reçut avec toutes sortes d'honneurs, & tous les Romains s'empressoient autour de lui, & lui faisoient la cour à l'envi les uns des autres ; mais on voyoit manifestement que Caton le méprisoit & cherchoit à l'éviter. Sur quoi quelqu'un lui ayant dit : *Pourquoi fuyez-vous ainsi Eumenès ? c'est un si bon prince, & si bon ami des Romains. Si bon prince qu'il te plaira*, lui répond-il, (*b*) *mais moi je sais qu'un roi est toujours un animal mangeur de chair humaine ; & de tous les rois qu'on a le plus vantés, il n'y en a*

pour une malédiction, & non pour une priere, &c.) Il n'y a jamais eu de trait de satyre plus piquant. La charité des meres pour leurs enfans est si grande, qu'il faut qu'un homme se soit rendu bien infame pour obliger sa mere à regarder comme une malédiction la priere qu'on fait qu'il lui survive.

(*a*) Eumenès alla à Rome l'an de Rome 581. Caton avoit alors trente-neuf ans.

(*b*) *Mais moi je sais qu'un roi est toujours un animal mangeur de chair humaine.*) Ce trait est tiré de ce mot d'Homere, dans le premier livre de l'Iliade, δημοβόρος βασιλεὺς, *roi mangeur des peuples.*

pas un ſeul qui puiſſe être comparé à un Epaminondas, à un Périclès, à un Thémiſtocle, à un Manius Curius, ni même à un Amilcar, ſurnommé Barca.

Il diſoit ordinairement, *que ſes ennemis le haïſſoient, parce qu'il ſe levoit la nuit, non pour vaquer à ſes affaires, mais pour vaquer à celles de la république, & qu'il aimoit mieux en bien faiſant n'en être pas récompenſé, qu'en mal faiſant n'en être pas puni. Que pour lui, il pardonnoit aux autres leurs fautes, mais qu'il ne ſe pardonnoit jamais les ſiennes.*

Un jour les Romains ayant nommé trois ambaſſadeurs pour les envoyer au roi de Bithynie, dont l'un avoit les pieds perdus de la goutte, l'autre avoit un grand vuide au crâne pour avoir été trépané, & le troiſiéme paſſoit pour fou; Caton plaiſantant ſur ce beau choix, dit, *que Rome envoyoit une ambaſſade qui n'avoit ni pieds, ni tête, (a) ni ſens.*

(*b*) Dans l'affaire des bannis d'Achaïe, Scipion l'ayant ſollicité, à la priere de Po-

(*a*) Le grec dit *ni cœur;* les anciens plaçoient le ſens & l'eſprit dans le cœur.

(*b*) *Dans l'affaire des bannis d'Achaïe.*) Plutarque parle ici de ces mille Achéens qui, ayant été accuſés d'avoir voulu livrer leur patrie au roi Perſée, furent arrêtés, renvoyés à Rome, & diſperſés dans toute l'Italie, la premiere année de l'olympiade CLIII. Ils furent-là dix-ſept ans, après leſquels ceux qui ſe trouverent encore en vie, au nombre d'environ trois cens, furent renvoyés dans leur patrie par un arrêt du ſénat, qui fut rendu ſurtout en faveur de Polybe, la deuxiéme année de l'olympiade CLVII. Polybe les appelle κατῃτιωμένȣς, *les accuſés*, & ἀνακεκλημένȣς, *les évoqués en Italie*, & il étoit lui-même du nombre

lybe, de favoriser la cause de ces bannis, quand l'affaire fut portée au sénat, il y eut de grandes contestations; les uns vouloient que ces bannis fussent renvoyés dans leur patrie, & rétablis dans leurs biens, & les autres s'y opposoient. Enfin Caton se levant pour opiner à son tour, dit : *Comme si nous n'avions rien à faire, nous nous amusons ici à disputer tout un jour* (a) *sur quelques petits méchans vieillards de Grece, pour savoir s'ils seront plutôt enterrés par nos fossoyeurs que par ceux de leur pays.* L'arrêt du sénat fut que les bannis seroient renvoyés.

Quelques jours après, Polybe sollicitoit la permission d'entrer encore au sénat pour demander que ces bannis fussent rétablis dans les honneurs & dignités qu'ils avoient avant leur bannissement; mais avant que de faire cette démarche, il voulut pressentir le sentiment de Caton. Il va donc le trouver, & lui communique son dessein. Caton se prenant à rire, lui dit : *Polybe,* (b) *vous n'imitez pas*

(a) *Sur quelques petits méchans vieillards de Grece, pour savoir s'ils seront plutôt enterrés par nos fossoyeurs, que par ceux de leur pays.*) La plaisanterie de ce mot de Caton ne seroit pas sentie, si on ne savoit que ces bannis étoient dispersés dans l'Italie, & qu'il y avoit dix-sept ans qu'ils y étoient. C'est pourquoi il étoit nécessaire de l'expliquer.

(b) *Vous n'imitez pas la sagesse d'Ulysse, vous voulez rentrer dans l'antre du Cyclope.*) Il n'y a point dans Plutarque de passage qui ait été plus défiguré par les traducteurs. Amiot a traduit : *Il me semble, Polybias, que tu fais comme Ulysse, qui étant une fois échappé de la caverne du géant Cyclope, y voulut retourner pour aller querir son chapeau & sa ceinture qu'il y avoit oubliés.* Le traducteur latin a dit de

la ſageſſe d'Ulyſſe ; vous voulez rentrer dans l'antre du Cyclope pour un chapeau & pour une ceinture que vous y avez oubliés.

Il diſoit, *que les fous ſervent plus à l'inſtruction des ſages, que les ſages à l'inſtruction des fous ; car les ſages fuient l'exemple des fous, & les fous ne ſuivent pas l'exemple des ſages.*

Il diſoit encore, *que des jeunes gens, il aimoit bien mieux ceux qui rougiſſoient, que ceux qui pâliſſoient. Et qu'à la guerre, il ne vouloit point d'un ſoldat, qui, en marchant, remuoit les mains, & en combattant remuoit les pieds, & qui ronfloit plus haut dans ſon lit, qu'il ne crioit dans les batailles.* Pour ſe moquer d'un homme qui étoit d'une groſſeur exorbitante : *A quoi*, dit-il, *peut être utile à ſa patrie un corps qui n'eſt que ventre ?*

Un homme décrié par ſes voluptés cherchoit à faire liaiſon avec lui, mais il le refuſa toujours, diſant, qu'*il ne pourroit vivre avec un homme qui avoit plus de ſentiment dans le palais que dans le cœur.*

même, *Polybium, ait ſicut Ulyſſem, iterum velle Cyclopis ſpeluncam, quod pileum illic & cinctum per oblivionem reliquiſſet, ſubire.* Il ne falloit que lire le neuviéme livre de l'Odyſſée, pour voir qu'Ulyſſe ne laiſſa point ſon chapeau & ſa ceinture dans l'antre du Cyclope, & qu'il ne penſa nullement à y rentrer pour les aller chercher, & que par conſéquent il falloit corriger dans le texte de Plutarque, ὀχ ὥσπερ ὁ Ὀδυσσέα, *Vous ne faites pas comme Ulyſſe.* Le ſens ſeul demande cette reſtitution ; Caton ne veut & ne doit pas dire à Polybe qu'il a fait ce qu'a fait un homme ſage, mais qu'il fait ce qu'un homme ſage n'a pas fait. Comme Polybe étoit lui-même du nombre de ces bannis, ce mot eſt excellent, & d'une grande juſteſſe.

Il diſoit, *que l'ame d'un amant vit dans un corps étranger;* & que, *dans ſa vie, il n'y avoit que trois choſes dont il ſe repentoit; la premiere, d'avoir confié un ſecret à ſa femme; la ſeconde, d'avoir été par eau lorſqu'il pouvoit aller par terre; & la troiſiéme, d'avoir paſſé un jour ſans rien faire.* A un vieillard fort corrompu, il lui dit: *Mon ami, la vieilleſſe a aſſez d'autres laideurs; n'y ajoute point encore la laideur du vice.*

Un tribun du peuple, qui étoit ſoupçonné de s'être ſervi de poiſon, propoſoit une loi injuſte qu'il s'efforçoit de faire paſſer; Caton lui dit: *Mon enfant, je ne ſais lequel eſt le plus dangereux, ou de boire ce que tu prépares, ou d'autoriſer ce que tu écris.*

Accablé d'injures par un homme fort débauché, & qui vivoit dans un fort grand déſordre, il lui répondit: *Le combat eſt trop inégal entre toi & moi; tu entends volontiers des ſottiſes & des infamies, & tu en dis avec plaiſir, & moi ni je ne ſuis accoutumé à en entendre, ni je ne prends plaiſir à en dire.*

Voilà quelles étoient ſes réponſes qu'on nous a conſervées, & qui nous marquent ſuffiſamment ſes mœurs.

Ayant été nommé conſul avec ſon ami Valérius Flaccus, la province de l'Eſpagne, que les Romains appellent citérieure, lui échut par le ſort. Là, comme il domptoit une partie de ces nations par la force, & qu'il gagnoit les autres par la douceur, tout d'un coup il ſe trouva environné d'une armée de

Barbares, & en grand danger d'être défait & chassé. Il envoya donc promptement demander du secours aux Celtibériens, voisins de sa province. Les Celtibériens demanderent deux cens talens pour l'aller secourir. Tous les officiers de son armée trouvoient que c'étoit une chose insupportable que les Romains achetassent à beaux deniers comptans le secours des Barbares ; mais Caton leur dit : *Cet achat n'est pas si terrible que vous pensez ; car si nous sommes vainqueurs, nous les payerons aux dépens de nos ennemis, & non pas aux nôtres. Et si nous sommes vaincus, il n'y aura personne qui paye, ni qui demande.* Il gagna la bataille, & tout lui succéda à souhait. Polybe écrit que les murailles de toutes les villes de cette partie de l'Espagne, qui est en-deçà du Bétis, furent rasées par ses ordres dans un seul & même jour. Or il y en avoit un très-grand nombre, & toutes pleines d'hommes très-belliqueux. Caton lui-même écrit, *qu'il prit plus de villes, qu'il ne fut de jours dans son expédition* ; & ce n'est point une vanterie, car il y en avoit effectivement quatre cens.

Quoique ses troupes eussent fait un grand butin dans cette expédition, il ne laissa pas de leur donner encore une livre pesant d'argent par tête, disant, qu'*il valoit mieux qu'ils s'en retournassent tous dans leurs maisons avec un peu d'argent, que s'il n'y en avoit qu'un petit nombre qui s'y en retournât avec beaucoup d'or.* Et pour lui, il assure que de

tout ce qui avoit été pris à cette guerre, il n'en avoit eu pour ſa part que ce qu'il avoit bu & mangé. *Ce n'eſt pas*, dit-il, *que je blâme ceux qui cherchent à profiter dans ces occaſions ; mais c'eſt que j'aime mieux diſputer de valeur & de vertu avec les plus gens de bien, que de richeſſes avec les plus opulens, & d'avidité avec les plus avares.* Et non-ſeulement il ſe conſerva pur & net de toutes ſortes de pilleries & de concuſſions, mais il en conſerva auſſi purs & nets ſes domeſtiques, & ceux qui lui étoient ſoumis.

Il avoit mené avec lui cinq eſclaves. L'un d'eux, nommé Paccus, avoit acheté trois jeunes garçons, qui étoient parmi les priſonniers ; & ayant ſu que ſon maître en étoit averti, il n'oſa ſoutenir ſa vue, & ſe pendit plutôt que de ſe préſenter devant lui. Caton fit vendre les trois jeunes garçons, & porter au tréſor le prix qu'il en reçut.

Pendant qu'il s'occupoit à terminer les affaires d'Eſpagne, le grand Scipion, qui étoit ſon ennemi, & qui vouloit empêcher le cours de ſes proſpérités, & avoir l'honneur de finir lui-même cette guerre, fit tant par ſes menées, qu'il fut nommé pour lui ſuccéder au gouvernement d'Eſpagne. Après ſa nomination, il ne perdit pas un moment, & ſe hâta le plus qu'il lui fut poſſible pour ôter promptement à Caton le commandement de l'armée. Caton, informé de ſa marche, prit cinq enſeignes de gens de pied, & cinq cens chevaux pour aller au-devant de lui & pour

l'escorter. Chemin faisant, il soumit les Lacétaniens (*a*), & reprit six cens déserteurs de ses troupes qu'il fit tous mourir. Et comme Scipion en faisoit de grandes plaintes, Caton, se moquant finement de lui sous des paroles couvertes, qui faisoient allusion à ce qui se passoit alors, lui dit : (*b*) *Que le seul moyen de rendre Rome très-grande, c'étoit que les nobles & les grands ne cédassent pas le prix de la vertu à ceux du peuple, & que ces derniers, du nombre desquels il étoit, le disputassent de toutes leurs forces à ceux que la noblesse & l'éclat des honneurs élevoient au-dessus d'eux.*

Bien plus encore, le sénat ayant ordonné qu'on ne changeroit & qu'on ne remueroit rien dans tout ce que Caton avoit fait & établi, il arriva de-là que cet honneur, que Scipion avoit tant brigué, apporta plus de diminution à sa gloire, qu'elle ne donna d'atteinte à celle de Caton ; car tout le tems de son gouvernement se passa inutilement dans l'inaction & dans une paix profonde, qui ne donna lieu à aucun exploit.

Pour Caton, après avoir été honoré du

(*a*) Ou Jacétaniens, peuples autour de la ville de Jaca dans la Navarre.

(*b*) *Que le seul moyen de rendre Rome très-grande.*) Comme Scipion avoit envié à Caton le prix de la vertu en demandant son gouvernement d'Espagne, Caton le lui disputoit aussi de toutes ses forces, en se comportant jusqu'au dernier moment en général, & en faisant punir des coupables. C'est le sens de ce passage, & ce qui a fait dire par Plutarque, que Caton répondit en paroles couvertes en se moquant finement de lui, & en faisant allusion à ce qui se passoit.

triomphe, il ne fit pas comme la plupart de ceux qui ne combattent pas pour la vertu, mais ſeulement pour une vaine gloire, & qui, dès qu'ils ſont parvenus aux premieres dignités, & qu'ils ont obtenu les conſulats & les triomphes, paſſent le reſte de leur vie dans la pareſſe & dans la volupté, & ſe retirent des affaires; il ne ſe relâcha pas de même, & n'éteignit point en lui ce deſir de vertu. Mais, comme ceux qui ne font que commencer à ſe mêler du gouvernement & qui ſont altérés d'honneur & de gloire, il ſe roidiſſoit comme pour commencer une nouvelle carriere; il étoit toujours prêt à ſervir ſes citoyens, ſoit en plaidant pour eux, ſoit en les accompagnant à la guerre. (*a*) C'eſt ainſi qu'il ſuivit le conſul Tibérius Sempronius, qui fut envoyé en Thrace & ſur le Danube, & lui ſervit de lieutenant; & qu'enſuite (*b*) il ſervit en qualité de tribun, ou de capitaine de mille hommes, ſous le conſul Manius Acilius Glabrio, envoyé en Grece contre le roi Antiochus, qui parut aux Romains le plus redoutable de leurs ennemis après Annibal. Car ayant repris preſque toutes

(*a*) *C'eſt ainſi qu'il ſuivit le conſul Tibérius Sempronius.*) L'année qui ſuivit ſon conſulat, & la ſeconde année de l'olympiade CXLVI. L'hiſtoire Romaine eſt pleine de ces exemples de gens qui, ayant commandé des armées, alloient ſervir enſuite ſubalternes ſous d'autres généraux. Et je ſuis perſuadé que c'eſt une des choſes qui ont le plus contribué à la grandeur de Rome. Ces grands hommes étoient tout entiers à l'état, & non point à eux-mêmes: ainſi ils ſervoient l'état en quelque qualité que ce fût.

(*b*) Quatre ans après ſon conſulat.

les provinces de l'Asie, que Séleucus Nicator tenoit auparavant, & ayant réduit sous son obéissance plusieurs nations barbares très-belliqueuses, il en eut le cœur si enflé, qu'il entreprit la guerre contre les Romains, comme contre les ennemis qui désormais étoient les seuls dignes de lui disputer l'empire. Ayant donc cherché à colorer cette guerre du prétexte d'affranchir les Grecs, qui n'en avoient nul besoin, puisqu'ils étoient déja libres, & usant de leurs loix, ayant été affranchis depuis peu (*a*) du joug de Philippe & des Macédoniens par le bienfait des Romains, il marcha contr'eux avec une puissante armée.

A son approche toute la Grece fut ébranlée & chancelante, corrompue par les magnifiques espérances que les orateurs, gagnés par Antiochus, lui inspiroient; mais Acilius la raffermit en y envoyant des ambassadeurs. Titus Flaminius calma & retint dans le devoir sans aucun trouble, plusieurs villes qui commençoient déja à prêter l'oreille aux nouveautés, comme nous l'avons écrit dans sa vie; & Caton, de son côté, rassura les Corinthiens, ceux de Patres, & ceux d'Egium, & il fit un assez long séjour à Athenes. On dit même qu'on a conservé le discours qu'il fit en grec dans cette occasion au peuple d'Athenes, où il exalte extrêmement la vertu des anciens Athéniens, & étale le grand

(*a*) Car ils avoient été déclarés libres aux jeux Isthmiques, cinq ans auparavant.

plaiſir qu'il a eu de voir la beauté & la grandeur de cette ville ſi renommée ; & ce bruit-là eſt faux, car il ne parla aux Athéniens que par truchement. Ce n'eſt pas qu'il ne fût capable de leur parler en leur langue, mais il étoit entiérement attaché aux coutumes & au langage de ſes peres, & ſe moquoit toujours de ceux qui ne louoient & n'admiroient que le Grec. C'eſt ainſi qu'il ſe moqua de Poſtumius Albinus, qui ayant écrit une hiſtoire en grec, demandoit pardon à ſes lecteurs des incongruités qu'il auroit pû faire dans cette langue étrangere. *Il faut ſans doute lui pardonner*, dit Caton, *s'il a été forcé d'écrire cette hiſtoire par un arrêt des Amphictyons.* On aſſure que les Athéniens admirerent dans ſa harangue la briéveté & la force de ſon ſtyle ; car ce qu'il avoit dit en très-peu de mots, l'interprete le rendit longuement & par un grand circuit de paroles. De ſorte (*a*) qu'il les laiſſa dans cette opinion, que les paroles ne couloient aux Grecs que du bout des levres, & qu'elles venoient aux Romains du fond du cœur.

Après qu'Antiochus eut occupé les pas des montagnes, appellées *Thermopyles*, & qu'aux fortifications naturelles des lieux il eut ajouté

(*a*) *Qu'il les laiſſa dans cette opinion, que les paroles ne couloient aux Grecs que du bout des levres.*) Mais cette opinion pouvoit être très-mal fondée ; car cette longueur & cette traînée de paroles de celui qui expliqua la harangue de Caton, étoient plutôt le défaut de l'interprete, que celui de la langue ; & il y a de l'injuſtice à l'imputer à toute la nation.

des retranchemens & des murailles, il ſe tint là en repos, penſant s'être bien mis à couvert des attaques des Romains, & avoir détourné ailleurs l'effort de la guerre; car les Romains eux-mêmes déſeſpéroient de pouvoir jamais forcer ces paſſages. (*a*) Mais Caton s'étant reſſouvenu du détour & du circuit qu'avoient pris autrefois les Perſes pour attaquer les Grecs dans ces mêmes lieux, il ſe mit en marche la nuit avec une partie de l'armée.

Quand il eut gagné le ſommet des montagnes, le guide, qui étoit un des priſonniers, manqua le chemin, s'étant égaré dans des lieux inacceſſibles & remplis de précipices, & jetta les ſoldats dans une épouvante & dans un déſeſpoir qu'on ne peut exprimer. Caton voyant ce grand péril, commanda aux troupes de demeurer là ſans bouger; & prenant avec lui un certain Lucius Mallius, homme très-diſpos pour gravir ſur les montagnes les plus eſcarpées, il marcha longtems avec un travail infini & un grand danger de ſa vie pendant la nuit toute noire, la lune

(*a*) *Mais Caton s'étant reſſouvenu du détour & du circuit qu'avoient pris autrefois les Perſes.*) Lorſque Léonidas, avec une poignée d'hommes, ſoutint dans ces détroits toute l'armée des Perſes, & ſe maintint invincible juſqu'à ce que les Barbares faiſant le tour des montagnes par des ſentiers dérobés, tomberent tout-d'un-coup ſur eux, & les écraſerent. On peut voir Strabon, livre IX. Voila ce que ſert à un homme de guerre d'avoir bien lu & de ſavoir l'hiſtoire des tems paſſés. Il n'y a point de profeſſion où cette ſcience ſoit plus néceſſaire & plus utile qu'à celle de la guerre.

n'éclairant point, & grimpa au travers d'oliviers ſauvages, & de roches hautes & pointues qui bouchoient la vue, & les empêchoient de voir leur chemin devant eux.

Enfin, après des peines infinies, ils arriverent à un petit ſentier qui paroiſſoit conduire au bas de la montagne où étoit le camp des ennemis. Là ils mirent des marques & des briſées ſur les pointes des rochers qui étoient les plus expoſés à la vue, (*a*) & qui s'élevoient au-deſſus des ſommets du mont appellé *Callidrome*, & s'en retournerent par les mêmes chemins rejoindre leurs troupes avec leſquelles ils ſe remirent en marche par les mêmes lieux, en ſe conduiſant toujours par le moyen des briſées qu'ils avoient laiſſées, & regagnerent le petit ſentier, où ils firent la diſpoſition de leurs troupes. Après qu'ils eurent fait un peu de chemin, le ſentier leur manqua tout à coup, & ils ne trouverent devant eux qu'une grande fondriere impraticable, ce qui les jetta dans un nouveau déſeſpoir, & dans une frayeur encore plus grande que la premiere; car ils ne ſavoient pas & ne voyoient pas qu'ils étoient plus près des ennemis qu'ils ne penſoient.

Déja le jour commençoit à poindre, lorſ-

(*a*) *Et qui s'élevoient au-deſſus des ſommets du mont appellé Callidrome.*) La montagne qui domine le détroit des Thermopyles eſt appellée *Callidrome*. Toutes les montagnes qui ſont au levant de ce détroit, ſont compriſes ſous le nom d'Œta, & la plus haute de toutes eſt appellée *Callidrome*, au pied de laquelle, vers le ſinus Maliacus, eſt un chemin de ſoixante pieds de large. On peut voir Tite-Live.

que quelqu'un d'eux crut entendre quelque bruit & des voix d'hommes, & un moment après il crut voir le camp des Grecs & leurs gardes avancées au pied des rochers. Caton faisant donc halte, commanda que les Firmianiens (*a*) vinssent lui parler seuls. C'étoient les troupes dont il avoit le plus éprouvé la fidélité & le courage dans les occasions les plus hazardeuses. Les Firmianiens s'étant promptement rendus auprès de lui, & l'ayant environné, il leur dit : *J'ai besoin de prendre un des ennemis en vie, pour savoir de lui quelles sont ces troupes avancées, & quel est leur nombre, & pour être instruit de la disposition & de l'ordre de toute l'armée, & des préparatifs qu'ils ont faits pour nous attendre & pour nous recevoir ; mais d'enlever cet ennemi, c'est une affaire qui demande la célérité & l'audace des lions, qui, sans armes, se jettent au milieu d'un troupeau de bêtes timides.*

Caton n'a pas plutôt achevé de parler, que les Firmianiens, tout comme ils sont, se jettent au bas de la montagne, & courant de roideur à un corps-de-garde avancé, tombent sur lui à l'improviste, le mettent en désordre, le dissipent, & enlevant l'un d'eux tout armé, ils le présentent à Caton. Ce prisonnier lui apprend que toute l'armée est campée avec le roi dans les détroits, & que ces troupes détachées, qui gardent les hauteurs,

(*a*) Ou *Firmaniens*, les troupes de la ville de *Firmium* ou *Firmum*, colonie Romaine dans le Picenum.

ſont ſix cens Etoliens d'élite. Caton mépriſant ces troupes, tant à cauſe de leur petit nombre, que de leur négligence, & du peu d'ordre qu'elles gardoient, fait ſonner les trompettes ſans différer, & marche à la tête de ſon détachement l'épée à la main avec de grands cris. Les Etoliens le voyant deſcendre des montagnes, prennent la fuite & ſe retirent vers leur grande armée, où ils rempliſſent tout de trouble & d'effroi. Dans le même moment Manius de ſon côté attaque les retranchemens d'Antiochus avec toutes ſes troupes, & les force. A cette attaque Antiochus eſt bleſſé à la bouche d'un coup de pierre qui lui fracaſſe les dents. La douleur qu'il ſent l'oblige à tourner bride & à ſe retirer.

Après ſa retraite aucune partie de ſon armée n'oſa faire ferme & attendre les Romains. Ce ne fut plus qu'une déroute; & quoique les lieux fuſſent très-difficiles, n'y ayant preſque point de paſſages ouverts pour la fuite, parce que d'un côté ce n'étoient que marais profonds, & de l'autre, que roches eſcarpées, qui empêchoient qu'on ne pût s'écarter ni à droite ni à gauche, & où l'on ne pouvoit ni marcher ni ſe ſoutenir; cependant ſe jettant tous en foule dans ces détroits, & ſe pouſſant les uns les autres de peur de l'épée ennemie, ils ſe renverſent dans ces marais & dans ces précipices, où ils périſſent miſérablement.

Caton, qui en aucune rencontre n'épargnoit ſes propres louanges, & qui étoit per-

ſuadé que les éloges que l'on ſe donnoit ouvertement à ſoi-même étoient les juſtes ſuites & les accompagnemens naturels des grandes actions, ne ſe ménagea pas en celle-ci. Il releva ſes derniers exploits en des termes très-magnifiques. Il dit : *Que ceux qui l'avoient vu fondre ſur les ennemis, les renverſer, les pourſuivre, avoient avoué que Caton ne devoit point tant au peuple Romain, que le peuple Romain devoit à Caton. Et que le conſul Manius lui-même, encore tout chaud de ſa victoire, le prenant entre ſes bras tout échauffé, & haletant encore du combat, le tint long-tems embraſſé, & cria, dans les transports de ſa joie, que ni lui, ni tout le peuple Romain, ne pourroient jamais aſſez dignement récompenſer ſes ſervices.*

Après le combat, le conſul l'envoya porter lui-même à Rome la nouvelle de ſes propres exploits. Il traverſa heureuſement la mer, arriva à Brunduſe, & de Brunduſe à Tarente en un ſeul jour ; & ayant marché quatre jours encore, il arriva à Rome à la fin du cinquiéme jour depuis ſon embarquement, & y porta le premier la nouvelle de cette grande victoire. Son arrivée remplit la ville de joie & de ſacrifices, & le peuple d'une haute opinion de lui-même ; car dès ce moment il ſe regarda comme ſeul capable de conquérir par mer & par terre la monarchie de l'Univers.

Voilà à peu près toutes les plus grandes & les plus éclatantes actions de guerre de Ca-

ton. Quant à ses actions particulieres dans le gouvernement civil, (*a*) il paroît qu'il ne trouvoit rien de plus digne du zele & de l'application d'un homme de bien, que d'accuser les méchans, & de les poursuivre en justice; car lui-même il en poursuivit plusieurs; il se joignit à d'autres qu'il aida & appuya dans leurs poursuites; & il suscita encore des accusateurs contre les plus considérables des citoyens. C'est ainsi qu'il lâcha un Pétilius contre le grand Scipion. Mais quant à celui-ci, Caton voyant que fier de la noblesse de sa maison, & plein de confiance en son propre courage, il fouloit aux pieds ces accusations, & désespérant de le faire condamner à mort; il renonça à sa poursuite, & s'attacha à son frere Lucius Scipion avec d'autres accusateurs, & le fit condamner à une grosse amende envers le public. Lucius ne pouvant la payer, se vit en danger d'être mis en prison, & ne se tira d'affaire qu'avec beaucoup de peine & en appellant aux tribuns.

On conte à ce propos qu'un jeune homme ayant fait condamner par sentence l'ennemi de son pere mort depuis peu, & traversant la place Romaine le jour même que le jugement avoit été rendu, Caton qui le rencontra

(*a*) *Il paroît qu'il ne trouvoit rien de plus digne du zele & de l'application d'un homme de bien, que d'accuser les méchans.*) Cela pourroit être très-bon; mais la grande licence que les Romains donnoient sur cela à tout le monde, ouvroit la porte à de grands désordres, & causoit des inconvéniens très-fâcheux, la plupart ne songeant qu'à satisfaire par ce moyen leur envie & leur haine particuliere; & Caton lui-même n'étoit pas à couvert de ces passions.

courut à lui, & l'embraſſant, lui dit : *Voilà les ſacrifices mortuaires qu'il faut faire aux manes de ſes peres ; il faut leur offrir, non le ſang des chevreaux & des agneaux, mais les larmes & la condamnation de leurs ennemis.*

Cependant il ne fut pas lui-même exempt de ces ſortes d'attaques dans ſon adminiſtration, car dès la moindre priſe qu'il donnoit à ſes ennemis, il étoit d'abord mis en juſtice, & pourſuivi ſans aucun ménagement, de ſorte qu'il paſſa preſque toute ſa vie dans ces ſortes de périls ; car on dit qu'il fut accuſé près de cinquante fois, & qu'à la derniere il avoit quatre-vingt-ſix ans. Ce fut même dans cette occaſion qu'il dit ce bon mot, que l'on a tant cité de lui : *Qu'il étoit bien difficile de rendre compte de ſa vie à des hommes d'un autre ſiecle que celui où l'on a vécu.* Et ce ne fut pas encore là la fin de ſes combats, puiſque quatre ans après, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il accuſa Servilius Galba ; car, comme Neſtor, il vit la quatriéme génération, & toujours comme lui dans une action continuelle. En effet, après avoir été toujours oppoſé au grand Scipion dans le gouvernement, il parvint juſqu'au tems du jeune Scipion, petit-fils adoptif du premier, & fils de Paul Emile, qui vainquit le roi Perſée & les Macédoniens.

Dix ans après ſon conſulat, Caton brigua la cenſure. Cette charge étoit le comble des honneurs, &, pour ainſi dire, la perfection & le couronnement de toutes les dignités où

pouvoit aſpirer l'ambition d'un citoyen Romain. Outre les grands pouvoirs qu'elle donnoit, elle mettoit en droit de s'enquérir des vie & mœurs des particuliers; (*a*) car les Romains eſtimoient qu'on ne devoit pas laiſſer à chacun la liberté de ſe marier, d'avoir des enfans, de mener télle ou telle vie, de faire des feſtins; en un mot, de vivre au gré de ſes paſſions & de ſes deſirs ſans être ſoumis au jugement & à l'inſpection de perſonne. C'eſt pourquoi, bien convaincus que c'eſt dans ces choſes privées que les mœurs des hommes paroiſſent beaucoup plus, que dans les actions politiques & publiques; ils élurent deux magiſtrats, gardiens, correcteurs & réformateurs des mœurs, pour empêcher qu'on ne quittât le chemin de la vertu pour ſe jetter dans celui de la volupté, & qu'on ne tranſgreſsât les uſages reçus en changeant la vie ordinaire & commune. L'un fut pris parmi les patriciens, & l'autre parmi le peuple, on les nomma cenſeurs, & on leur attribua le droit d'ôter dans les revues le cheval public à un chevalier, & de chaſſer du ſénat un ſénateur qui vivoit dans le déſordre. Ils régloient les dépenſes des ſacrifices; ils faiſoient l'eſtimation des biens des citoyens, & dans leur cens ils diſtinguoient les races,

(*a*) *Car les Romains eſtimoient qu'on ne devoit pas laiſſer à chacun la liberté de vivre au gré de ſes paſſions & de ſes deſirs.*) Rien n'étoit plus ſage que cette inſtitution. La liberté que les hommes ont de vivre à leur fantaiſie, les perd preſque tous, & introduit peu-à-peu dans les états une corruption qui devient enfin générale, & qu'on ne peut plus guérir.

les

les familles & les différens états de la république.

Cet office a encore plusieurs autres grandes prérogatives. C'est pourquoi quand Caton se présenta pour le briguer, les premiers & les plus considérables personnages du sénat s'y opposerent. Les nobles s'y opposoient par envie, dans la pensée que c'étoit une flétrissure pour la noblesse, de souffrir que des gens d'une naissance obscure fussent élevés au plus haut degré d'honneur & au faîte de la puissance ; & les autres, à qui la conscience reprochoit leur mauvaise vie & leurs mœurs corrompues, s'y opposoient par crainte, redoutant l'austérité de cet homme inexorable dans son autorité, & inflexible dans tout ce qui étoit du devoir de sa charge.

Ayant donc bien comploté ensemble, & étant tous bien ameutés, ils lâcherent à Caton sept concurrens, qui flattoient le peuple de belles espérances, comme si le peuple eût eu besoin d'être gouverné avec douceur, & conduit seulement par le plaisir. Caton, au contraire, sans s'abaisser à aucune flatterie, ni à la moindre complaisance, & menaçant même de son tribunal tous les méchans en face, & criant à haute voix que la ville avoit besoin d'une grande purgation, pressoit & conjuroit le peuple de choisir, s'il étoit sage, non les plus doux & les plus gracieux des médecins, mais les plus durs & les plus impitoyables ; & il ne feignoit pas de dire que les médecins de ce caractere, tels qu'il les

leur falloit, c'étoit lui-même, & du nombre des patriciens Valérius Flaccus; que c'étoit-là le ſeul avec lequel il eſpéroit de rendre un très-grand ſervice à la république, en coupant & brûlant juſqu'à la racine, comme une autre hydre, le luxe & la molleſſe, qui avoient gagné toutes les parties de l'état; & que tous les autres ne s'efforçoient par d'indignes pratiques de parvenir à mal gouverner, que parce qu'ils craignoient ceux qui gouverneroient bien, & qui rempliroient leur devoir dans les fonctions de leur charge.

En cette occaſion le peuple Romain fit bien voir combien il étoit véritablement grand & digne d'avoir de grands conducteurs; car bien loin de redouter la roideur & la ſévérité de cet inflexible, il rejetta ces doucereux qui paroiſſoient ne vouloir gouverner que ſelon ſon bon plaiſir & volonté, & élut tout d'une voix Valérius Flaccus avec Caton, écoutant ce dernier, non comme un homme qui demandoit la cenſure, mais comme un homme qui l'exerçoit déja, & qui, en vertu de ſon pouvoir, donnoit déja ſes ordres.

La premiere choſe que fit Caton, ce fut de nommer prince du ſénat ſon collegue & ſon ami L. Valérius Flaccus, & d'en retrancher un grand nombre d'autres, & nommément Lucius Quintius, qui avoit été conſul ſept ans auparavant, & ce qui le rendoit encore plus glorieux que le conſulat, qui étoit (a) frere de Titus Flaminius, qui avoit vaincu

(a) *Frere de Titus Flaminius.*) Plutarque appelle *Titus*

le roi Philippe : & voici le ſujet qui obligea Caton à le chaſſer.

Lucius Quintius avoit dans ſa maiſon un jeune garçon qu'il avoit pris pour ſa beauté. Il le tenoit toujours auprès de lui ; & pendant qu'il commandoit les armées, il lui donnoit plus de crédit & d'autorité qu'il n'en avoit jamais donné à aucun de ſes amis les plus familiers & les plus intimes. Un jour qu'il étoit dans ſa province conſulaire, il arriva dans un feſtin que ce jeune garçon, couché à table près de lui, ſelon ſa coutume, après lui avoir fait pluſieurs careſſes, & dit pluſieurs douceurs, comme à un homme, qui, ſur-tout dans le vin, ſe laiſſoit aiſément mener par les flatteries ; enfin il lui dit : *Je vous aime avec tant d'ardeur, que quoiqu'il y eût à Rome un combat de gladiateurs, ſpectacle que je n'ai jamais vu, j'ai pourtant tout quitté pour venir avec vous, quelque forte paſſion que j'aie de voir égorger un homme.*

Lucius, plein d'amour, & voulant répondre à ſes douceurs : *S'il n'y a que cela*, lui dit-il, *tu peux demeurer avec moi ſans t'affliger, je te conſolerai bientôt de cette perte.* Il ordonna en même tems qu'on tirât des priſons un des criminels qui étoient condamnés à mort, qu'on l'amenât dans la ſalle du

Quintius Flaminius, & *L. Quintius Flaminius*, ces deux freres que Polybe, Tite-Live, Cicéron & tous les Hiſtoriens appellent *Titus Quintius Flamininus*, & *L. Quintius Flamininus*. On peut voir les remarques ſur la vie de *Titus Flaminius*.

festin, & qu'on fît venir l'exécuteur avec sa hache. Quand ils furent là, il demanda au jeune garçon s'il vouloit voir donner le coup; & le jeune garçon ayant dit qu'il le vouloit, il ordonna à l'exécuteur de trancher la tête à ce malheureux. Plusieurs écrivains ont parlé de cette histoire, (*a*) mais Cicéron, dans son dialogue de la Vieillesse, introduit Caton qui en fait lui-même le récit. Tite-Live ajoute que ce criminel étoit un déserteur Gaulois, & que ce ne fut pas l'exécuteur, mais Lucius qui lui trancha la tête de sa propre main, & il assure que c'est ainsi que Caton lui-même l'a écrit.

Lucius ayant donc été ainsi chassé du sénat, son frere Titus Flaminius, ne pouvant supporter cet affront, eut recours au peuple, & demanda que Caton expliquât devant lui les raisons qu'il avoit d'imprimer cette tache à sa famille. Caton déduisit dans un discours toute l'histoire de ce festin. Lucius nia le fait; (*b*) mais Caton lui ayant déféré le

(*a*) *Mais Cicéron, dans son dialogue de la Vieillesse, introduit Caton qui en fait lui-même le récit.*) C'est ainsi que ce passage de Plutarque doit être traduit. Je m'étonne qu'Amiot s'y soit trompé & qu'il ait traduit, *& même Cicéron, au livre qu'il a écrit de la Vieillesse, dit qu'il est ainsi écrit en une harangue que Caton en fit devant le peuple Romain.* Il n'y en a pas un mot dans ce dialogue. Caton raconte la chose lui-même tout simplement, il n'est point question de harangue.

(*b*) *Mais Caton lui ayant déféré le serment, Lucius le refusa.*) Voilà un grand exemple, qu'un homme aussi corrompu refuse de jurer, pour se tirer d'une affaire qui le couvroit d'infamie. Cela marque le grand respect que les Romains avoient pour la religion du serment, *religio sacramenti.*

ſerment, Lucius le refuſa, & par-là il fut jugé duement convaincu, & juſtement puni de cette infamie. Mais un jour, que l'on faiſoit jouer des jeux au théatre, Lucius paſſant près du banc des conſuls, ne s'y arrêta point, & alla s'aſſeoir plus loin dans un lieu obſcur. Le peuple, qui le vit, en eut pitié, ſe mit à crier, & le força de venir reprendre ſa place avec les conſuls, corrigeant ainſi & guériſſant, autant qu'il lui étoit poſſible, le malheur qui lui étoit arrivé.

Caton chaſſa encore du ſénat un autre ſénateur qui étoit à la veille d'être conſul. Ce fut Manilius, & en voici le ſujet: c'eſt qu'il avoit donné un baiſer à ſa femme en plein jour en preſence de ſa fille, & il diſoit que pour la ſienne jamais elle ne l'avoit embraſſé que pendant de furieux tonnerres; ſur quoi il avoit accoutumé de dire en plaiſantant: *Qu'il n'étoit jamais heureux que quand Jupiter tonnoit.*

Ce qui attacha à Caton une note de malignité & d'envie, ce fut ce qu'il fit au frere du grand Scipion, à Lucius, qui avoit été honoré du triomphe pour avoir vaincu le roi Philippe; il lui ôta ſon cheval dans la revue des chevaliers, & il parut à tout le monde qu'il le faiſoit pour inſulter à la mémoire de Scipion l'Africain. Mais rien ne fut trouvé ſi inſupportable, & ne bleſſa tant de gens que la réforme qu'il apporta au luxe. Il étoit impoſſible de l'emporter en l'attaquant de front à cauſe que tout le peuple en étoit

gâté & perdu ; mais il tournoya tout autour, & l'attaqua comme par tranchées ; car il ordonna une eſtimation des habits, des coches, des ornemens de femme, des meubles & des uſtenſiles de ménage ; (*a*) & tout ce qui paſſoit le prix de quinze cens drachmes, il le fit eſtimer dix fois davantage, & impoſa la taille à proportion de cette eſtimation. Sur mille aſſes il en faiſoit payer trois pour la taille, afin que, ſurchargés par cette taxe, & voyant que les gens ſimples & modeſtes avec autant ou plus de bien qu'eux, payoient pourtant moins à la république, ils ſe corrigeaſſent eux-mêmes, & renonçaſſent à ce luxe qui les ruinoit. Ainſi, il avoit pour ennemis & ceux

(*a*) *Et tout ce qui paſſoit le prix de quinze cens drachmes.*) Tite-Live dit, *quæ pluris quàm quindecim millibus æris eſſent*, liv. XXXIX, 44, ce que Plutarque a rendu par ces mots, δραχμὰς χιλίας καὶ πεντακοσίας ὑπερέβαλλεν. *Tout ce qui paſſoit quinze cens drachmes.* Il a donc pris les pieces dont parle Tite-Live, pour ce que les Romains appelloient des aſſes ; puiſque pour ces quinze mille aſſes, qu'il appelle plus bas χαλκοῦς, il a mis quinze cens drachmes ; car l'as valant un ſol de notre monnoie, les quinze mille font juſtement quinze cens drachmes, c'eſt-à-dire, ſept cens cinquante de nos livres. Tout ce qui paſſoit cette ſomme, il le faiſoit eſtimer dix fois autant, & impoſoit trois pieces pour chaque mille de l'eſtimation ; de ſorte qu'une choſe qui étoit, par exemple, du prix de huit cens livres, ou de ſeize mille aſſes, il la faiſoit eſtimer cent ſoixante mille aſſes, huit mille livres, & impoſoit pour la taille vingt-quatre livres. Impoſition fort onéreuſe. Et elle n'étoit pas ſeulement ſur les meubles & ſur les robes, mais auſſi ſur les eſclaves au-deſſous de vingt ans, qui depuis le dernier cens avoient été achetés dix mille aſſes, cinq cens livres ; il les faiſoit eſtimer cent mille aſſes, cinq mille livres, & payer par conſéquent quinze livres de taille pour chacun. Notre luxe réſiſteroit aujourd'hui à un pareil remede.

qui supportoient ce tribut énorme pour ne pas renoncer à leur luxe, & ceux qui renonçoient à leur luxe pour se délivrer de ce tribut. Car la plupart des hommes croyent que c'est leur ôter leurs richesses que de les empêcher de les montrer & d'en faire parade, & que la parade n'est que des superflues & non des nécessaires. Et c'est, dit-on, ce qui faisoit l'étonnement du philosophe Ariston : car il ne comprenoit point comment on appelloit heureux ceux qui possédoient les choses superflues, plutôt que ceux qui avoient largement les choses nécessaires & utiles. Scopas le Thessalien, sur ce qu'un de ses amis lui demandoit quelque chose dont il ne se servoit pas beaucoup, & lui disoit, pour l'obtenir plus facilement, qu'il ne lui demandoit rien de ce qui lui étoit utile & nécessaire : *Eh ! mon ami*, lui répondit-il, *je ne suis heureux & riche qu'en ces choses inutiles & superflues.* Ainsi, il est aisé de voir que cette faim des richesses n'est nullement une passion qui nous soit naturelle ; (*a*) qu'au contraire elle vient de dehors, & que c'est une opinion du vulgaire qui se glisse & se fourre en nous sans que nous nous en appercevions.

Toutes les plaintes & les criailleries que

(*a*) *Qu'au contraire elle vient du dehors, & que c'est une opinion du vulgaire.*) Rien n'est plus certain, la nature est contente de ce qui lui suffit, & la faim des richesses vient toujours de l'exemple, & cet exemple est enfanté par une fausse opinion. Le luxe qui regne aujourd'hui en est une grande preuve.

l'on faiſoit contre Caton, ne le touchoient point, & il ne fit que ſe roidir davantage. Toutes les conduites d'eaux par leſquelles les particuliers détournoient l'eau des fontaines publiques, & les conduiſoient dans leurs maiſons & dans leurs jardins, il les retrancha. Il fit abattre & démolir tous les bâtimens qui avançoient ſur les rues & places publiques. (*a*) Il rabaiſſa beaucoup les baux de l'état, & hauſſa exceſſivement les fermes & les impôts que l'on mettoit ſur les ventes, ce qui lui attira la haine d'une infinité de gens. C'eſt pourquoi Titus Flaminius & ceux de ſa cabale s'élevant contre lui, firent caſſer dans le ſénat les baux qu'il avoit faits pour la réparation des temples & des édifices publics, comme faits au dommage de la république, & exciterent les plus mutins & les plus hardis des tribuns à appeller Caton devant le peuple, & à le condamner à une amende de deux talens. Ils le traverſerent encore beaucoup dans l'entrepriſe qu'il avoit faite d'élever aux dépens du public, dans la place au-deſſous du lieu où ſe tenoit le ſénat, un palais, qui fut pourtant achevé & appellé *la Baſilique Porcia*.

Malgré ces contradictions & ces oppoſitions, il paroît que le peuple applaudit mer-

(*a*) *Il rabaiſſa beaucoup les baux de l'état, & hauſſa exceſſivement les fermes & les impôts.*) *Vectigalia ſummis pretiis, ultro tributa infimis locaverunt.* « Ils hauſſerent extrêmement les fermes, & rabaiſſerent beaucoup les baux publics ». Il appelle ces baux *ultro tributa*, parce qu'ils ſont volontaires, & que les entrepreneurs ne ſont pas forcés.

veilleuſement à la maniere dont il s'acquitta de ſa cenſure ; car il lui érigea une ſtatue dans le temple de la Santé, & mit au bas, non ſes combats, ni ſes victoires, ni ſon triomphe, mais ſeulement, & voici l'inſcription traduite à la lettre : *A l'honneur de Caton, parce que la république Romaine étant preſque entiérement baiſſée & déchue, il l'a rétablie & redreſſée pendant ſa cenſure par de ſaintes ordonnances, par des uſages & des établiſſemens très-ſages, & par de ſaintes inſtructions.*

Cependant avant qu'on lui eût dreſſé cette ſtatue, il ſe moquoit ordinairement de ceux qui eſtimoient & recherchoient ces ſortes d'honneurs, & diſoit, *qu'ils ne prenoient pas garde qu'ils ſe glorifioient des ouvrages des fondeurs, des ſculpteurs ou des peintres, & que pour lui il ſe glorifioit de laiſſer empreintes dans l'ame de ſes citoyens de belles images de lui-même.* Et à ceux qui lui témoignoient leur étonnement de ce que beaucoup de gens ſans mérite & ſans nom avoient des ſtatues, & qu'il n'en avoit point : *J'aime beaucoup mieux*, leur dit-il, *que l'on demande pourquoi on n'a point érigé de ſtatues à Caton, que pourquoi on lui a fait cet honneur.* Et pour marquer en un mot ſur cela ſon caractere, il ne vouloit point qu'un bon citoyen ſouffrît qu'on le louât, ſi ces louanges ne tournoient à l'utilité de la république, quoiqu'il fût l'homme du monde qui ſe louoit le plus volontiers ; juſques-là que lorſque quelques

citoyens avoient fait des fautes dans la conduite de leur vie, & qu'on les en reprenoit, il avoit accoutumé de dire : *Ils ſont excuſables, car ils ne ſont pas des Catons.*

Sur ceux qui entreprenoient d'imiter quelques-unes de ſes actions, & qui les imitoient mal, il diſoit : *Ce ſont des Catons bien gauches.* Il ſe vantoit, *que dans les tems fâcheux & difficiles, le ſénat avoit toujours les yeux ſur lui, comme dans la tempête les paſſagers les ont toujours ſur le pilote.* Et que *très-ſouvent quand il n'étoit pas au ſénat, on remettoit les affaires les plus importantes pour l'attendre.* Et il ne diſoit pas cela ſeul, tout le monde le diſoit comme lui, & lui rendoit le même témoignage ; car il avoit beaucoup d'autorité dans Rome, tant à cauſe de ſa vie ſage & réglée, que de ſon éloquence & de ſa vieilleſſe. Il étoit bon pere & bon mari ; d'ailleurs très-bon économe, qui ne croyoit pas que d'avoir ſoin de ſon bien, de le bien gouverner, & de le faire profiter, ce fût une choſe petite ou baſſe, & que l'on dût faire négligemment & par maniere d'acquit. C'eſt pourquoi je crois qu'il ne ſera pas inutile de rapporter ici ce qu'on ſait de lui ſur cette matiere.

Il épouſa une femme noble, plutôt qu'une riche, bien perſuadé que la noble & la riche ſeroient également hautaines & fieres ; mais il penſa que celles qui étoient de bonne maiſon avoient plus de honte de commettre des

choses qui font rougir, (*a*) & qu'elles étoient plus soumises à leurs maris dans toutes les choses belles & honnêtes. Il disoit, que ceux qui battoient leurs femmes ou leurs enfans portoient leurs mains sacriléges sur ce qu'il y avoit de plus sacré; qu'il préféroit infiniment l'éloge d'être bon mari à celui d'être grand sénateur. Car ce qu'il admiroit le plus dans Socrate, c'est qu'il avoit toujours vécu avec beaucoup de bonté & de douceur avec sa femme, qui étoit de très-mauvaise humeur, & avec ses enfans, qui étoient des écervelés.

Quand il lui fut né un fils, il n'y avoit point d'affaire si pressée, excepté quelque affaire publique, qu'il ne quittât pour aller voir sa femme remuer & emmaillotter son enfant, car elle le nourrissoit elle-même; & souvent elle donnoit le tetton aux enfans de ses esclaves, dans la vue de faire naître en eux pour son fils une amitié fraternelle, comme ayant été nourris du même lait. Quand ce fils commença à avoir de la connoissance, il le prit & lui enseigna les lettres, quoiqu'il eût un esclave, nommé Chilon, fort honnête homme & bon grammairien, qui enseignoit beaucoup d'autres enfans. Il ne vouloit pas, comme il le dit lui-même, qu'un esclave dît des injures à son fils, ni qu'il lui tirât les oreilles, sous prétexte qu'il apprenoit lentement; & il ne pouvoit souffrir que son fils eût à un esclave une aussi grande obli-

(*a*) Cela n'est pas toujours vrai.

gation que celle de l'avoir élevé ; mais il étoit lui-même son précepteur, son docteur en droit & son maître d'exercices. Car il ne lui enseignoit pas seulement à lancer le javelot, à combattre armé de toutes pieces & à monter à cheval, mais encore il le dressoit à combattre à coups de poings, à souffrir le froid & le chaud & à surmonter à la nage le courant le plus impétueux d'une riviere. Il rapporte lui-même qu'il écrivoit pour lui des histoires de sa propre main & en gros caracteres, afin que, dès la maison paternelle, il fût aidé d'un aussi grand secours qu'est la connoissance des anciens faits de ses compatriotes. Il évitoit toute parole sale & déshonnête devant son fils, comme il l'auroit évitée devant les vierges sacrées, qu'ils appellent *vestales*. Jamais il ne se baignoit avec lui ; mais quant à cela, c'étoit une coutume généralement reçue à Rome : car même les gendres n'avoient garde de se baigner avec leurs beaux-peres, ayant honte de paroître nuds devant eux. Il est vrai que dans la suite des tems ils apprirent des Grecs à se dépouiller sans façon & à se baigner nuds avec les hommes ; & à leur tour, ils apprirent bientôt aux Grecs à en user de même devant les femmes, & à se baigner nuds avec elles.

Ainsi donc Caton travailloit à faire de son fils un chef-d'œuvre en le dressant & le formant à la vertu ; car il trouvoit en lui beaucoup de bonne volonté & une ame très-do-

cile par l'excellence de ſon naturel. Mais ſon corps étoit trop foible pour ſoutenir de ſi grands travaux ; c'eſt pourquoi ſon pere fut obligé de relâcher un peu de l'âpreté & de la ſévérité de cette diſcipline. Cette foibleſſe de complexion n'empêcha pas qu'il ne fût très-vaillant homme, & qu'il ne ſervît fort bien ; car même il ſe diſtingua extrêmement dans la bataille que Paul Emile donna contre le roi Perſée.

On raconte qu'à cette bataille l'épée lui étant ſautée de la main, tant à cauſe d'un coup qu'il avoit reçu, que de la ſueur qui l'empêchoit de la tenir, il en fut au déſeſpoir ; & ſe tournant vers quelques-uns de ſes camarades pour les prier de lui aider à la recouvrer, il alla avec eux ſe jetter encore au milieu des ennemis. Là il fit de ſi grands efforts, qu'à grands coups d'épée il parvint à nettoyer & à éclaircir l'endroit où il l'avoit perdue, & qu'il la trouva enfin ſous des monceaux d'armes & ſous quantité de corps morts, tant amis qu'ennemis, entaſſés les uns ſur les autres. Le général Paul Emile loua fort ce jeune homme de cette action ; & l'on montre encore une lettre que Caton écrivit à ſon fils, où il exalte extrêmement cette douleur qu'il eut de ſon épée perdue, & l'ardeur avec laquelle il la recouvra. Dans la ſuite ce jeune homme épouſa la fille de ce même Paul Emile, nommée Tertia, ſœur du jeune Scipion, & il eut l'honneur d'être reçu dans l'alliance d'une ſi grande maiſon,

non moins pour ſa propre vertu, que pour celle de ſon pere.

Tel fut le ſoin que Caton prit de l'éducation de ſon fils, & qui répondit très-dignement à ſon attente. Il eut pluſieurs eſclaves qu'il acheta parmi les priſonniers, choiſiſſant toujours les plus jeunes & ceux qui étoient les plus capables de recevoir l'inſtruction & l'éducation, comme de jeunes chiens ou de jeunes poulains qu'on peut dreſſer & former. Aucun de ſes eſclaves ne ſortoit jamais pour aller dans aucune autre maiſon, que lorſque Caton ou ſa femme l'envoyoit; & ſi on demandoit à cet eſclave, qui alloit en commiſſion, ce que faiſoit ſon maître, il ne manquoit jamais de répondre qu'il n'en ſavoit rien. Car Caton vouloit qu'un eſclave s'occupât toujours dans la maiſon, ou qu'il dormît; & il aimoit fort ceux qui dormoient, perſuadé qu'ils étoient plus doux que ceux qui ne dormoient point, & plus propres à remplir tout ce qui étoit de leur devoir. Et comme il ſavoit que ce qui rend le plus ordinairement les eſclaves pareſſeux & fripons, c'eſt l'amour, il établit que ſes eſclaves pourroient voir les ſervantes de ſa maiſon en certain tems, pour une certaine piece d'argent qu'il fixa, avec défenſes d'approcher d'aucune autre femme.

Au commencement, pendant qu'il étoit encore pauvre & qu'il alloit à l'armée comme ſimple ſoldat, il ne ſe fâcha jamais de quoi que ce fût qu'on lui ſervît; car il trouvoit

qu'il n'y avoit rien de plus honteux que de gronder & de quereller ſes eſclaves pour ſa (*a*) bouche. Mais dans la ſuite ſes affaires étant devenues meilleures, comme il donnoit ſouvent à manger à ſes amis & aux principaux officiers, (*b*) il ne manquoit jamais, après le dîner, de châtier avec des étrivieres ceux qui avoient mal ſervi ou laiſſé gâter quelque choſe. Il trouvoit toujours moyen d'exciter des querelles entre ſes domeſtiques & de les tenir toujours brouillés; car il craignoit & avoit pour ſuſpecte leur bonne intelligence. Quand quelqu'un d'eux avoit commis quelque crime digne de mort, il le jugeoit; & s'il étoit convaincu, il le faiſoit mourir devant tous ſes camarades, afin que cet exemple les inſtruisît. Etant devenu plus attentif à faire profiter ſon bien, il quitta le labourage qu'il trouva d'un plus grand amuſement que d'un grand revenu; & plaçant ſes ſoins en des choſes plus ſûres & plus immanquables, il acquit des étangs, des terres où il y avoit des ſources d'eaux chaudes, des lieux propres pour les foulons, (*c*) des héritages où l'on pouvoit occuper

(*a*) Le grec dit, *pour ſon ventre.*

(*b*) *Il ne manquoit jamais après le dîner de châtier avec des étrivieres ceux qui avoient mal ſervi.*) Voilà une plaiſante vertu. Quand il étoit pauvre, il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus honteux que de gronder ſes valets pour ſon ventre; & il n'eſt pas plutôt devenu riche, qu'il leur donne les étrivieres dès qu'ils ont mal ſervi ou laiſſé gâter quelque viande, & cela pour ce même ventre pour lequel il trouvoit qu'il étoit ſi honteux même de les gronder.

(*c*) *Des héritages où l'on*

beaucoup d'ouvriers, & où il y avoit beaucoup de bois & de bons pâturages, dont il tiroit de grosses sommes, & *qui étoient à couvert* (ce sont ses termes) *de la colere même de Jupiter.*

Il pratiqua l'usure la plus condamnée de toutes les usures, & qu'on appelle l'usure des vaisseaux; & en voici la maniere : il obligeoit ceux à qui il prêtoit de faire une compagnie de plusieurs associés, par exemple, de cinquante marchands qui équipoient en tout cinquante vaisseaux sur lesquels il avoit une portion qu'il faisoit régir par un affranchi, nommé Quintion, qui étoit son commis & qui alloit avec eux. Tous ces marchands s'obligeoient pour les sommes prêtées chacun pour son compte, & il avoit outre cela sa portion dans la société; ainsi, il ne risquoit jamais tout son argent, mais seulement une petite partie & pour de gros intérêts.

Il prêtoit aussi de l'argent à ses esclaves qui vouloient trafiquer : ces esclaves en achetoient de jeunes garçons; & après les avoir dressés & instruits aux dépens de Caton, ils les revendoient à l'encan au bout de l'année, & Caton en retenoit pour lui plusieurs qu'il prenoit au prix qu'en avoit offert celui qui avoit mis la plus forte enchere, & qu'il

pouvoit occuper beaucoup d'ouvriers.) C'est ainsi que j'explique ἐργατεῖσιαν χώραι, du texte, qui est une expression singuliere dans la langue grecque, & dont on trouve peu d'exemples.

rabattoit ſur l'argent qu'il avoit fourni. Pour exciter ſon fils à s'appliquer à cette ſorte d'économie, il lui diſoit : *Que de diminuer ſon patrimoine, c'étoit le fait, non d'un homme, mais d'une veuve.* Mais ce qu'il a jamais dit de plus fort & qui marque le plus ſon avarice, c'eſt ce qu'il a oſé avancer : *Que l'homme admirable, l'homme divin & digne d'une gloire immortelle, eſt celui qui en mourant fait voir dans ſes livres de comptes qu'il a acquis plus de bien qu'il n'en a hérité de ſes peres.*

Caton étant déja fort avancé en âge, il arriva à Rome deux ambaſſadeurs d'Athenes, Carnéade, de la ſecte Académique, & Diogene, de la ſecte Stoïque. Ils étoient envoyés pour demander au ſénat la décharge d'une amende de cinq cens talens à laquelle les Athéniens avoient été condamnés par contumace par une ſentence des Sicyoniens à la pourſuite de ceux d'Orope. A l'arrivée de ces philoſophes, tous les jeunes gens les plus amoureux des lettres & les plus ſtudieux allerent les voir, & prirent un ſi grand plaiſir à les entendre, qu'ils étoient ravis d'admiration. Sur-tout ils furent charmés de la grace de Carnéade, dont la force étoit très-grande, & dont la réputation n'étoit pas moins grande que la force, & qui, heureuſement ayant eu pour auditeurs les plus grands de Rome & les eſprits les plus portés à la douceur & à l'humanité, fit d'abord un ſi grand bruit dans la ville, que tout en retentit comme d'un vent impétueux. Par-

tout on diſoit qu'il étoit arrivé un Grec étonnant, qui étoit au-deſſus de l'homme par ſon grand ſavoir, & qui, calmant & adouciſſant par ſon éloquence les paſſions les plus violentes, inſpiroit aux jeunes gens un certain amour qui les portoit à quitter tous les autres plaiſirs & toutes les autres occupations, & les pouſſoit à s'appliquer à la philoſophie, comme par une eſpece d'enthouſiaſme ou d'inſpiration divine.

Tous les Romains étoient ravis de cette aventure, & ils voyoient avec grand plaiſir leurs enfans s'adonner à cette érudition grecque & s'attacher à ces hommes merveilleux. Le ſeul Caton, dès le commencement que cet amour de lettres ſe gliſſa dans la ville, en fut très-fâché, craignant que tous les jeunes ne tournaſſent de ce côté-là leur ambition & leur émulation, & qu'ils ne préféraſſent la gloire de bien parler à celle de bien faire & de s'illuſtrer par les armes. Mais après que la réputation de ces philoſophes fut répandue par-tout, (*a*) & que leurs pre-

(*a*) *Et que leurs premiers diſcours eurent couru dans toute la ville, traduits en latin par un des principaux du ſénat.*) Voici un des ſénateurs les plus conſidérables qui traduit les diſcours de ces philoſophes, & qui les traduit à la priere des Romains ; cela fait honneur & au traducteur & à la ville qui le demande. Long-tems après Caton, Pompée ayant vaincu Mithridate, trouva dans la caſſette de ce prince des traités d'Hippocrate & des recueils de remedes dont il avoit écrit de ſa propre main la compoſition, l'uſage & les vertus ; il les fit traduire, & les donna au public. Il en fut remercié par le ſénat, comme d'un préſent qui n'étoit pas moins utile à la vie des citoyens, que ſa victoire l'avoit été à la république. C'eſt une

miers discours eurent couru dans toute la ville, traduits en latin par un des principaux du sénat, par Caïus Acilius, qui en étoit charmé lui-même, & qui avoit été prié de les traduire ; alors ne pouvant plus se retenir, il résolut de congédier ces philosophes sous quelque prétexte honnête pour sauver les bienséances, & de les faire sortir de la ville très-promptement.

Etant donc allé au sénat, il se plaignit aux magistrats de ce qu'ils retenoient si long-tems à Rome, sans expédition, des ambassadeurs comme ceux-là, qui pouvoient persuader sans aucune peine tout ce qu'il leur plaisoit : *Il faut au plutôt*, leur dit-il, *connoître de leur affaire, & ordonner ce qui sera juste, afin que, s'en retournant dans leurs écoles, ils instruisent, tant qu'ils voudront, les enfans des Grecs,* (*a*) *& que les enfans des Romains n'écoutent ici que les loix & les magistrats, comme ils faisoient avant leur arrivée.* Et ce discours-là, il le tint, non pour aucune inimitié particuliere qu'il eût pour Carnéade, comme quelques-uns l'ont pensé, (*b*) mais parce qu'il étoit en-

grande autorité pour ces traductions. On peut dire même qu'elles n'étoient pas si nécessaires alors qu'elles le sont aujourd'hui.

(*a*) *Et que les enfans des Romains n'écoutent ici que les loix & les magistrats.*) Pitoyable prévention ! Il n'y a point de gens qui obéissent mieux aux loix & aux magistrats, que ceux qui suivent les préceptes de la philosophie, & il n'y a point de meilleurs maîtres pour cela que Socrate & Platon.

(*b*) *Mais parce qu'il étoit entiérement opposé à la philosophie.*) Il y paroissoit bien à ses mœurs & à son avarice.

tiérement opposé à la philosophie, & qu'il se faisoit un honneur de mépriser les muses grecques & toute cette érudition étrangere. Car il appelloit Socrate même *un grand parleur, un homme violent & un séditieux qui avoit tâché, autant qu'il lui avoit été possible, de se rendre le tyran de sa patrie,* (a) *en abolissant les coutumes reçues & en précipitant ses citoyens dans des opinions nouvelles & contraires aux loix.* Et pour se moquer du long tems qu'on donnoit à Socrate qui enseignoit l'éloquence, il disoit : *Que ses disciples vieillissoient auprès de lui pour aller ensuite exercer leur art & plaider des causes dans les enfers.* Pour détourner son fils de s'appliquer à ces sciences, il crioit d'une voix plus forte que son âge ne permettoit, comme un homme inspiré & plein de l'esprit prophétique : *Que les Romains perdroient la république dès qu'ils se seroient rempli l'esprit de ces lettres grecques.* Mais quant à cette malheureuse prédiction, le tems en a assez montré la vanité ; car nous voyons que Rome a été élevée au comble de la gloire & de la puissance, que les lettres grecques y ont été

Mais cette avarice même & ces mœurs faisoient voir le grand besoin qu'il en avoit. Rien ne fait tant d'honneur à la philosophie, que le malheureux état de ceux qui la condamnent & qui la proscrivent.

(a) *En abolissant les coutumes reçues, & en précipitant ses citoyens dans des opinions nouvelles & contraires aux loix.*) Mais si ces coutumes reçues étoient pernicieuses, & si ces opinions nouvelles étoient seules droites & justes, falloit-il s'opiniâtrer à conserver les premieres, & à rejetter les autres qui étoient une source de salut?

floriſſantes, & que l'érudition dans tous les genres y a été en honneur.

Mais Caton n'étoit pas ſeulement l'ennemi juré des philoſophes Grecs, il avoit encore pour très-ſuſpects ceux qui pratiquoient la médecine à Rome. Car, ſur ce qu'il avoit ouï parler apparemment de la réponſe d'Hippocrate, qui, lorſque le roi de Perſe l'appelloit auprès de lui pour ſe faire traiter d'une grande maladie & lui promettoit pour récompenſe pluſieurs talens, lui récrivit: *Je n'irai jamais guérir les Barbares qui ſont les ennemis des Grecs;* il ſoutenoit que c'étoit-là le formulaire du ſerment que faiſoient tous les médecins, & il ordonnoit à ſon fils de ne ſe mettre jamais entre leurs mains. (*a*) Il diſoit qu'il avoit fait un petit recueil de remedes dont il ſe ſervoit pour traiter tous ceux qui étoient malades dans ſa maiſon & pour leur ordonner le régime convenable; que jamais il n'avoit recours à cette diéte exacte & à ces jeûnes que les médecins ordonnent ſouvent, mais qu'il ſe nourriſſoit & nourriſſoit toute ſa maiſon d'herbes, de chair de canard, de palombe ou de lievre; que c'étoit la meilleure nourriture, la plus légere & la plus facile à digérer pour les foibles & les malades,

(*a*) *Il diſoit qu'il avoit fait un petit recueil de remedes.*) Dans ſon traité *de la choſe ruſtique*, il y a pluſieurs articles où il donne des remedes pour purger, pour faire uriner. Il va juſqu'à en donner pour des foulures; il enſeigne même la maniere de remettre des membres démis, & donne les paroles enchantées dont il faut ſe ſervir.

excepté qu'elle causoit la nuit des songes & des rêveries. Enfin il assuroit que, par le seul secours de ses remedes & de son régime, il s'étoit toujours bien porté, & avoit conservé dans une santé parfaite tous ceux qui lui appartenoient. (*a*) Mais quant à ce dernier article, il est sujet à contradiction, car il perdit sa femme & son fils. Et pour lui, comme il étoit d'une complexion très-saine & très-vigoureuse, il se soutint long-tems par la seule force de son tempérament, jusques-là qu'étant déja fort vieux, il couchoit encore avec sa femme; & qu'après l'avoir perdue il se maria à une fille d'un âge peu sortable au sien; & voici à quelle occasion se fit ce mariage.

Après la mort de sa femme, il maria son fils avec la fille de Paul Emile, sœur du jeune Scipion, & demeura veuf, ayant un commerce avec une jeune esclave qui alloit le trouver secrettement; mais ce commerce ne pouvoit pas être long-tems caché dans une petite maison où il y avoit une jeune femme mariée. Un jour donc que cette jeune esclave passoit un peu trop insolemment devant la chambre du fils pour aller dans celle du pere, le jeune Caton qui la vit, ne dit pas une seule

(*a*) *Mais quant à ce dernier article, il est sujet à contradiction, car il perdit sa femme & son fils.*) Plutarque fait entendre ici qu'il se doutoit que la prétendue habileté de Caton, dans la médecine, avoit été funeste à sa femme & à son fils; & il y a bien de l'apparence. Il ne faut que lire ses livres pour être étonné que sa belle méthode & ses beaux remedes n'eussent pas fait périr toute sa maison.

parole, mais il la regarda avec indignation, & en détourna aussi-tôt la vue de honte. Le bon homme fut bientôt informé de cette aventure; & voyant que son commerce déplaisoit à son fils & à sa belle-fille, il n'en témoigna rien, & ne leur fit ni le moindre reproche ni la moindre plainte : mais dès le lendemain, il alla à la place à son ordinaire avec ses amis qui l'accompagnoient. En marchant il adressa la parole à un certain Salonius, qui avoit été son greffier, & qui le suivoit comme les autres, & lui demanda à haute voix, *s'il avoit marié sa fille.* Salonius lui répondit : *Qu'il ne l'avoit pas encore mariée, & qu'il n'auroit eu garde de le faire sans lui demander son agrément. Puisque cela est*, répondit Caton, *je t'ai trouvé un gendre très-convenable, à moins que son âge ne fasse de la peine à ta fille. Car du reste, il n'y a rien à redire en lui, mais il est fort vieux.* Salonius lui ayant répondu : *Que c'étoit à lui à établir sa fille & à la donner à qui il voudroit, puisqu'elle étoit sous sa protection, & qu'elle avoit grand besoin de ses bontés;* alors Caton, sans différer davantage : *Le gendre que je te destine*, lui dit-il, *c'est moi.*

Ce mot surprit d'abord cet homme, comme on peut le croire, & le jetta dans un grand étonnement; car, d'un côté, il voyoit Caton hors d'âge de se marier; & de l'autre côté, il se trouvoit si fort au-dessous d'une maison consulaire & triomphale, qu'il ne pouvoit pas se flatter d'avoir un gendre de

cette élévation. Mais enfin voyant que Caton ne se moquoit point & qu'il parloit sérieusement, il l'accepta avec joie; & étant arrivés à la place, ils en dresserent sur l'heure le contrat.

Comme on préparoit la noce, le jeune Caton, prenant avec lui plusieurs de ses parens & de ses amis, alla trouver son pere, & lui demanda s'il lui avoit donné quelque sujet de plainte ou causé quelque déplaisir pour l'obliger à lui donner une marâtre. A ces mots, Caton se récria: *Dis de meilleures choses, mon fils; je n'ai point à me plaindre, & je ne puis que me louer de toutes tes actions & de toute ta conduite; mais je desire d'avoir plusieurs enfans qui te ressemblent & de laisser à ma patrie plusieurs citoyens comme toi.* Mais, pour cette réponse, on dit que Pisistrate, le tyran d'Athenes, l'avoit faite avant lui, lorsque ayant déja d'un premier lit des enfans assez grands, il épousa en secondes noces Timonossa d'Argos, de laquelle on dit qu'il eut deux fils, Jophon & Thessalus.

Caton eut de cette seconde femme un fils qu'il nomma Salonius du nom de l'ayeul maternel: pour son fils de la premiere femme, le jeune Caton, il mourut dans la charge de préteur. Son pere parle souvent de lui dans ses ouvrages, comme d'un homme qui avoit donné beaucoup de marques d'une grande valeur. Il supporta cette perte avec toute la constance & toute la fermeté d'un philosophe,

&

& n'en perdit pas un ſeul moment de ſon application aux affaires de la république. Car il ne fit pas comme Lucius Lucullus après lui, & Métellus ſurnommé le pieux; il ne tira pas de ſa vieilleſſe un prétexte de renoncer aux affaires, perſuadé que la charge & l'emploi d'un homme d'état, c'eſt de ſervir le public juſqu'à la fin de ſa vie. Il ne fit pas non plus ce que Scipion l'Africain avoit fait auparavant; car, irrité de l'envie qui s'étoit oppoſée à ſa gloire, il avoit quitté la ville & s'étoit retiré aux champs, où, par un changement étrange, il ne ſe propoſa d'autre fin que de paſſer le reſte de ſa vie dans le repos & dans l'inaction. Mais, comme quelqu'un dit à Denys le tyran, *que le plus beau ſuaire c'étoit la tyrannie*, lui de même il ſe perſuada que la plus belle & la plus noble maniere de vieillir, c'étoit de vieillir en s'entremettant toujours des affaires publiques. Seulement, quand il avoit quelques momens de loiſir, il avoit recours à quelques amuſemens & à quelques plaiſirs pour ſe délaſſer, c'étoit de compoſer des livres & de s'appliquer à l'agriculture. (*a*) Voilà d'où

(*a*) *Voilà d'où vient qu'il a fait tant d'ouvrages, & des ouvrages ſi divers, & qu'il a écrit même des hiſtoires.*) Les anciens citent beaucoup d'ouvrages de Caton; car outre plus de cent cinquante oraiſons qu'on avoit de lui, il avoit fait un traité de la *Diſcipline militaire*, des livres d'Origines, où il expliquoit l'origine des villes d'Italie; mais dans cet ouvrage il n'y avoit que deux livres ſur cette matiere; les cinq autres étoient proprement l'hiſtoire du peuple Romain, & ſur-tout le détail de la premiere & de la ſeconde guerre punique.

vient qu'il a fait tant d'ouvrages & des ouvrages si divers, & qu'il a écrit même des histoires.

Pendant qu'il étoit encore jeune, il s'appliqua à l'agriculture à cause du profit qui en revenoit; car il disoit qu'il n'avoit que deux sortes de revenu, le labour & l'épargne; mais dans sa vieillesse il ne s'y adonna plus que pour le plaisir & pour la théorie seulement: (*a*) car il a fait un traité *de la chose rustique*, (*b*) dans lequel il enseigne la maniere de faire des gâteaux, & les moyens de conserver les fruits toute l'année, se piquant toujours de traiter ses sujets proprement & convenablement à la matiere, & d'entrer dans les plus petits détails.

Quand il étoit à la campagne, sa table étoit meilleure & mieux servie qu'à Rome; car tous les jours il prioit à souper quelques-uns de ses amis du voisinage, & il passoit joyeusement le tems avec eux, en se montrant homme de très-bonne & très-agréable compagnie, non-seulement à ceux de son âge, mais encore aux jeunes gens, comme ayant une grande expérience du monde, &

(*a*) *Car il a fait un traité de la chose rustique.*) C'est le seul de ses ouvrages qui nous soit resté; nous n'avons des autres que quelques fragmens.

(*b*) *Dans lequel il enseigne la maniere de faire des gâteaux, & les moyens de conserver les fruits toute l'année.*) Il enseigne à faire plusieurs différentes sortes de gâteaux, & la maniere de conserver les fruits; il n'y a point de détail de toute l'économie rustique où il n'entre, il va jusqu'à donner la méthode d'engraisser les oies, la volaille, les pigeons, & tout cela est traité avec un style court, serré, précis & très-convenable.

ayant vu par lui-même & entendu des autres une infinité de choſes curieuſes que l'on écoutoit avec plaiſir. Il étoit perſuadé que la table étoit un des moyens les plus propres à faire naître l'amitié. A la ſienne, les propos les plus ordinaires étoient les éloges des bons & braves citoyens, & jamais on ne diſoit un ſeul mot des méchans & inutiles, Caton ne ſouffrant pas qu'on en parlât à ſa table ni en bien ni en mal, & en éloignant toujours l'occaſion.

On prétend que le dernier ſervice qu'il rendit au public dans ſon miniſtere, ce fut la ruine de Carthage. Véritablement celui qui acheva ce grand ouvrage, ce fut le jeune Scipion; mais il ne l'acheva que par le conſeil & à la pourſuite de Caton ſur-tout, qui fit entreprendre cette troiſiéme guerre punique; & en voici le ſujet. Les Carthaginois, & Maſſiniſſa, roi de Numidie, ſe faiſoient une cruelle guerre. Caton fut envoyé en Afrique pour connoître de leurs différents. Maſſiniſſa étoit de pere en fils ami des Romains, & les Carthaginois étoient devenus leurs alliés depuis leur défaite par le grand Scipion, (*a*) qui, dans le traité de paix fait avec eux, leur avoit ôté une grande partie

(*a*) *Qui dans le traité de paix fait avec eux, leur avoit ôté une grande partie de leur empire, & impoſé un gros tribut.*) Il les avoit obligés à livrer toute leur flotte, il avoit fait donner à Maſſiniſſa une partie du royaume de Syphax, & il leur avoit fait payer dix mille talens; trente millions. Cette paix, qui mit fin à la ſeconde guerre punique, fut faite la troiſiéme année de l'olympiade CXLIV, deux cens ans avant l'ere chrétienne.

de leur empire & imposé un gros tribut.

Caton, en arrivant à Carthage, ne trouva pas cette ville dans l'état où les Romains la croyoient, épuisée d'hommes & d'argent, affoiblie & humiliée ; au contraire, il la trouva remplie d'une florissante jeunesse, pleine d'or & d'argent, fournie d'un prodigieux amas de toutes sortes d'armes & d'un riche appareil de guerre, & si fiere & si pleine de confiance dans tous ces grands préparatifs, qu'il n'y avoit rien de si haut à quoi elle ne portât son ambition & ses espérances. Il vit bien d'abord que les Romains n'avoient pas le tems de penser à ajuster & à terminer les différents des Carthaginois & des Numides ; & que, s'ils ne se rendoient promptement maîtres de cette place, qui étoit leur ancienne ennemie, qui de plus avoit le cœur gros & plein de ressentiment de tout ce qu'on lui avoit fait, & qui, en si peu de tems, (a) s'étoit non-seulement rétablie, mais agrandie d'une maniere incroyable, ils alloient retomber dans leurs premiers dangers.

Il s'en retourna donc très-promptement, & déclara au sénat : *Que tous les malheurs & toutes les défaites des Carthaginois n'avoient pas tant épuisé leurs forces, que consumé leur folie & leur imprudence ; que par toutes les guerres que les Romains leur avoient faites, ils couroient risque de les avoir rendus non plus foibles, mais aguerris ; que les combats*

(a) Dans l'espace de cinquante ans, qu'il y a depuis la seconde guerre punique jusqu'à la troisiéme.

contre les Numides n'étoient qu'un essai & qu'un exercice pour se préparer à ceux qu'ils méditoient contre les Romains ; & que la paix & tous les traités qu'on avoit avec eux, n'étoient de leur côté qu'un vain nom & qu'une surséance d'armes pour attendre le tems qui leur conviendroit. On ajoute qu'en finissant ces mots, il jetta aux pieds du sénat des figues de Lybie, qu'il avoit dans le pan de sa robe, & que, comme les sénateurs admiroient leur beauté & leur grosseur, il leur dit : *La terre qui porte ce beau fruit n'est qu'à trois journées de Rome.*

Mais ce qu'il y a de plus fort, c'est que, dans quelque autre affaire que ce fût qu'on lui demandât son avis, après avoir opiné, il ne manquoit jamais d'ajouter ce refrein : *Et je suis d'avis de ruiner Carthage.* Publius Scipion, surnommé Nasica, s'opiniâtroit à dire & à soutenir le contraire, & finissoit tous ses avis par ces mots : *Et je suis d'avis de laisser Carthage debout.* Il y a de l'apparence que ce grand homme, voyant que le peuple étoit d'une insolence qui lui faisoit commettre toutes sortes d'excès, qu'enflé de ses prospérités & plein d'orgueil, il ne pouvoit être retenu par le sénat même, & que sa puissance étoit parvenue à un point qu'il étoit en état d'entraîner par force la ville dans tous les partis qu'il voudroit embrasser, il vouloit leur laisser la crainte de Carthage comme un frein pour modérer & pour réprimer leur audace. Car il voyoit que les

Carthaginois étoient trop foibles pour ſubjuguer les Romains, & qu'ils étoient auſſi trop forts pour en être mépriſés.

Caton, de ſon côté, trouvoit que, pour un peuple déja forcené de ſa grande puiſſance, & qu'une licence ſans bornes précipitoit dans toutes ſortes d'égaremens, il n'y avoit rien de plus dangereux que de lui laiſſer, pour ainſi dire, pendre ſur ſa tête une ville toujours puiſſante, & alors devenue prudente & ſage comme châtiée & inſtruite par ſes malheurs, & de ne pas lui ôter entiérement toute crainte du dehors, lorſqu'on lui laiſſoit au-dedans tous les moyens de ſe porter à tous les excès, & de commettre les fautes les plus terribles. Et voilà comme l'on dit que Caton procura cette troiſiéme & derniere guerre contre les Carthaginois. (a) Elle étoit à peine commencée qu'il mourut, après avoir prophétiſé qui ſeroit le perſonnage qui la termineroit glorieuſement. C'étoit alors un jeune homme qui commandoit à cette guerre mille hommes de pied, & qui avoit déja donné de grandes preuves de prudence & de courage.

(a) *Elle étoit à peine commencée, qu'il mourut.*) Il mourut la premiere ou la ſeconde année de cette guerre, & par conſéquent, s'il étoit né la derniere année de l'olympiade CXXXVI, il n'avoit que quatre-vingt-deux ou trois ans, la ſeconde année de l'olympiade CLVII, où il mourut. Par conſéquent ce que Plutarque a dit ci-devant, qu'il avoit quatre-vingt-dix ans quand il accuſa Servilius Galba, n'a plus été vrai; car, ſelon cette tradition, il ſeroit né à la fin de l'olympiade CXXXI, & il auroit eu plus de vingt-cinq ou vingt-ſix ans à ſa premiere campagne, contre ce que Plutarque a dit qu'il n'en avoit que dix-ſept.

Quand les nouvelles de ses premieres actions furent portées à Rome, Caton, les entendant, s'écria : (*a*) *C'est le seul qui ait du sens, les autres ne sont que des ombres vaines.* Ce second Scipion, car c'est lui dont on parloit, assura bientôt par ses grands exploits la vérité de cette prophétie.

Caton ne laissa de sa seconde femme qu'un fils à qui il donna le surnom de Salonien, du nom de son ayeul maternel, & un fils de son fils du premier lit, qui étoit déja mort. Caton le Salonien mourut préteur ; il laissa un fils appellé Marc, qui parvint (*b*) à la dignité consulaire, (*c*) & il fut l'ayeul de Caton le philosophe, l'homme de son tems qui eut le plus de vertu & le plus de réputation.

(*a*) *C'est le seul qui ait du sens, les autres ne sont que des ombres vaines.*) C'est un vers d'Homere du dixiéme livre de l'Odyssée, où Circé déclare à Ulysse qu'il faut qu'il aille aux enfers consulter l'ame de Tirésias, *qui est*, dit-il, *le seul qui ait du sens ; les autres auprès de lui ne sont que des ombres vaines.* Il n'y a point de plus grande louange que celle que Caton donne ici au jeune Scipion, en lui appliquant ce vers.

(*b*) Il fut consul la troisiéme année de l'olympiade CLXVI, trente-sept ans après la mort de son ayeul.

(*c*) *Et il fut l'ayeul de Caton le philosophe.*) Cela doit se rapporter à Caton le Salonien, & non pas à son fils Marc ; car Caton le Salonien fut l'ayeul de Caton d'Utique, qui étoit fils de Marc : car voici sa généalogie.

Caton le Censeur.
|
Caton le Salonien.
|
Marc Caton, qui fut consul.
|
Caton d'Utique.

Fin de la vie de Caton le Censeur.



COMPARAISON

D'ARISTIDE ET DE CATON.

APRÈS que l'on a recueilli tout ce que l'on a conſervé de plus digne de mémoire de ces grands hommes, ſi l'on compare la vie de l'un à celle de l'autre, on n'y trouve pas une différence bien notable & bien ſenſible; car cette différence eſt obſcurcie & comme effacée par des conformités & par des reſſemblances qui ſautent aux yeux. Mais s'il faut les diſtinguer par une comparaiſon détaillée, comme on diſtingue des poëmes & des tableaux, on trouve d'abord que ce qu'ils ont de commun l'un & l'autre, c'eſt qu'ils ne ſe ſont pas pouſſés dans le gouvernement & dans la réputation par des moyens qu'ils euſſent de leur famille, mais par leur propre vertu, par leur ſageſſe & par leur grande capacité.

(*a*) Il eſt vrai qu'Ariſtide, Athenes n'étant pas alors bien puiſſante, & les orateurs & les gouverneurs du peuple n'ayant pas

(*a*) *Il eſt vrai qu'Ariſtide, Athenes n'étant pas encore alors bien puiſſante, & les orateurs & les gouverneurs du peuple.*) Voilà déja un grand avantage que Caton a ſur Ariſtide; il n'étoit pas ſi difficile à ce dernier de s'avancer dans une ville, où il n'avoit que des rivaux peu puiſſans, & qui n'avoient ſur lui aucun avantage; au lieu que cela étoit très-difficile à Caton, qui avoit pour concurrens les plus conſidérables de la république.

beaucoup d'avantage les uns ſur les autres du côté des richeſſes, trouva plus de facilité à s'avancer & à acquérir de la réputation. Car le premier état, le premier rang étoit de ceux qui avoient de revenu annuel cinq cens meſures tant en grains qu'en choſes liquides; le ſecond rang étoit celui des chevaliers qui en avoient trois cens; & le troiſiéme enfin étoit de ceux qui en avoient deux cens, & qu'on appelloit *Zeugites*. Au lieu que Caton, ſorti d'une petite ville & nourri dans une vie ruſtique, alla ſe jetter comme dans une mer ſans fond ni rive, je veux dire dans le gouvernement de la ville de Rome, qui ne recevoit plus des chefs, comme les Curius, les Fabrices & les Hoſtilius. Car elle n'appelloit plus les pauvres & les laboureurs de leur bêche & de leur charrue au tribunal pour les établir conducteurs & gouverneurs de ſa république, mais elle étoit déja accoutumée à regarder à la nobleſſe des maiſons, aux richeſſes, aux diſtributions des deniers & aux brigues qu'on faiſoit pour parvenir aux premieres charges; & alors déja enflée de ſa grandeur & de ſa puiſſance, elle ſe plaiſoit à voir une foule de candidats s'empreſſer à lui faire la cour pour obtenir ſes ſuffrages. Et ce n'étoit pas la même choſe d'avoir pour concurrent un Thémiſtocle, qui n'étoit diſtingué ni par ſa naiſſance ni par ſes richeſſes, car il étoit fils d'un des moindres citoyens d'Athenes; & tout le bien qu'il avoit, quand il commença à ſe jetter

dans les affaires de la république, ne montoit tout au plus qu'à quatre ou cinq talens; ou d'avoir à disputer la premiere place avec un Scipion l'Africain, avec un Servilius Galba, ou avec un Quintius Flaminius, & sans autre support ni autre appui qu'une langue libre & toujours prête à parler pour la raison & pour la justice.

(*a*) De plus, Aristide, à la bataille de Marathon & ensuite à celle de Platées, ne fut que le dixiéme général; au lieu que Caton fut élu un des deux consuls sur une foule de compétiteurs, & ensuite un des deux censeurs, malgré les ardentes poursuites de sept concurrens qu'on lui avoit opposés, & qui étoient des premieres & des plus illustres maisons de Rome.

(*b*) Il faut dire encore qu'Aristide, dans toutes ses victoires, ne remporta jamais le

(*a*) *De plus Aristide, à la bataille de Marathon & ensuite à celle de Platées, ne fut que le dixiéme général.*) Second avantage que Caton eut sur Aristide; c'est que les Athéniens donnerent à Aristide neuf collegues, quand ils l'élurent général, & que les Romains nommerent Caton consul, & ensuite censeur, quoique ces deux charges ne donnassent qu'un collegue. Ainsi il semble que la confiance des Romains pour Caton ait été plus grande que celle des Athéniens pour Aristide. Mais quant à ce point, la forme du gouvernement y peut avoir autant de part que les raisons politiques.

(*b*) *Il faut dire encore qu'Aristide dans toutes ses victoires, ne remporta jamais le premier honneur.*) Troisiéme avantage de Caton sur Aristide. Celui-ci eut des concurrens qui lui disputerent la gloire du gain de ses batailles, au lieu que Caton eut toujours le principal honneur dans ses combats, non-seulement pendant qu'il fut général, mais lors même qu'il étoit tribun de soldats.

premier honneur ; car à la bataille de Marathon le premier prix fut adjugé à Miltiade ; à celle de Salamine, il fut déféré à Thémistocle ; & à celle de Platées, Hérodote même assure que cette éclatante victoire fut l'ouvrage de Pausanias. Et non-seulement Aristide ne remporta pas le premier honneur, mais le second même lui fut disputé par les Sophanes, les Aminias, les Callimaques & les Cynegires, qui se distinguerent au-dessus de tous les autres dans tous ces combats ; au lieu que Caton prima toujours & dans les combats & dans les conseils, non-seulement pendant son consulat à la guerre d'Espagne, mais n'étant encore que simple tribun de mille hommes de pied sous les ordres d'un autre qui étoit consul & qui commandoit l'armée, il remporta seul la gloire de cette grande victoire. Car il ouvrit les passages aux Romains contre Antiochus ; & par un long circuit, il porta par les derrieres la guerre à ce roi, qui, plein de confiance en la bonté de son poste, ne voyoit que devant lui, & ne regardoit que le front de ses retranchemens. Cette victoire, qui fut visiblement l'ouvrage de Caton, chassa l'Asie de la Grece & ouvrit ensuite les portes de cette Asie à Scipion.

Caton & Aristide furent donc tous deux également invincibles à la guerre; (*a*) mais,

(*a*) *Mais dans le gouvernement de la république, Aristide eut du dessous.*) Quatriéme avantage de Caton sur Aristide. Celui-ci ne put se soutenir contre Thémistocle,

dans le gouvernement de la république, Aristide eut du dessous, ayant été banni du ban de l'ostracisme par les menées de Thémistocle qui le supplanta; au lieu que Caton, quoiqu'il eût pour ennemis & pour antagonistes tous les plus grands & les plus puissans de Rome, & que, comme un généreux athlete, il eût toujours jusqu'à sa derniere vieillesse de nouveaux combats à soutenir, il se maintint toujours ferme & inébranlable. Souvent accusé devant le peuple & souvent accusateur, il ne fut jamais condamné & fit condamner la plupart de ses adversaires, n'ayant d'autre rempart de sa vie, ni d'autres armes offensives & défensives que son éloquence à laquelle il est bien plus juste d'attribuer la cause de ce qu'il n'a rien souffert contre sa dignité, que de l'imputer à la fortune ou au bon génie qu'il avoit pour protecteur. C'est un grand outil que l'éloquence; Antipater le sentoit bien, car il rend ce témoignage à Aristote dans ce qu'il a écrit après sa mort, qu'avec toutes les autres grandes qualités que possédoit ce philosophe, il avoit encore celle de persuader tout ce qu'il vouloit.

C'est une chose avouée de tout le monde, que la vertu politique, c'est-à-dire, l'art de gouverner les villes & les royaumes, est la plus grande & la plus parfaite que l'homme puisse acquérir; (*a*) & la plupart conviennent

qui le fit chasser; au lieu que Caton se maintint contre tous les plus grands & les plus puissans de Rome, & cela par sa seule éloquence.

(*a*) *Et la plupart con-*

que l'économie n'eſt pas une des moindres parties de cette vertu. En effet la ville, qui n'eſt qu'un aſſemblage de maiſons & qui fait un tout de pluſieurs parties ramaſſées, n'eſt forte & puiſſante dans ſon total, qu'autant que ſont forts & puiſſans tous les membres qui la compoſent. Auſſi Lycurgue, en chaſſant de Sparte l'or & l'argent, & en y introduiſant à leur place une monnoie de fer & de fer gâté & corrompu, n'eut point en vue de faire renoncer ſes citoyens à l'économie, mais ſeulement de retrancher le luxe & l'amour des richeſſes, comme des abſcès enflammés, afin qu'ils euſſent tous abondamment les choſes utiles & néceſſaires. Et par ce ſage établiſſement, il montra autant & plus qu'aucun autre légiſlateur ſa grande prévoyance; car il fit voir qu'il ne craignoit pas moins pour ſa république, le pauvre & le néceſſiteux qui n'avoit ni feu ni lieu, que l'opulent & le ſuperbe.

(*a*) Il ſemble donc que Caton ne fut pas

viennent que l'économie n'eſt pas une des moindres parties de cette vertu.) Cela ne peut pas être révoqué en doute. Les richeſſes étant un des moyens qui peuvent le plus contribuer au ſalut ou à la perte des états: l'art qui enſeigne à les régir, & qui eſt celui qu'on appelle *économique*, eſt ſans contredit une partie de l'art de la politique; & il n'en eſt pas une des moindres parties, puiſqu'il ne faut pas une médiocre prudence pour tenir ſur cela le juſte milieu, & pour bannir d'un état la pauvreté & la trop grande opulence.

(*a*) *Il ſemble donc que Caton ne fut pas moins bon pere de famille, que bon & ſage gouverneur.*) On croiroit d'abord que Plutarque donne encore ici l'avantage à Caton ſur Ariſtide, parce que Caton augmenta ſon bien, & qu'Ariſtide mourut pauvre; mais la

moins bon pere de famille, que bon & sage gouverneur de ville ; car il augmenta son bien & il enseigna aux autres l'économie & l'agriculture par les traités qu'il en a composés & qui sont remplis de préceptes très-excellens & très-utiles. Mais Aristide, par sa pauvreté, a diffamé & rendu odieuse la justice même, comme la ruine des maisons, la source de la pauvreté, & comme celle qui est beaucoup plus utile aux autres qu'à ceux qui la possedent. Cependant Hésiode nous dit plusieurs belles choses pour nous exhorter en même tems à la justice & à l'économie, (*a*) & il n'en veut qu'à la paresse qu'il regarde seule comme la source de l'injustice. (*b*) Et c'est à quoi s'accorde parfaitement ce passage d'Homere : *Je n'ai aimé ni le travail, ni le la-*

la suite va faire voir que la pauvreté d'Aristide est plus honorable que la richesse de Caton. Car la richesse de Caton ne fut pas toujours acquise par des voies bien honnêtes & bien pures, puisque l'usure & l'avarice y eurent beaucoup de part ; & la pauvreté d'Aristide ne venoit point de paresse, mais étoit l'effet de sa magnanimité.

(*a*) *Et il n'en veut qu'à la paresse.*) Plutarque a en vue ici ce vers d'Hésiode, dans son ouvrage *des œuvres & des jours*, tout rempli d'excellens préceptes, qui renferment un grand sens.

Εργον δ᾽ οὐδὲν ὄνειδος, ἀργίη δέ τ᾽ ὄνειδος.

Ce n'est pas le travail qui est honteux, mais c'est la paresse qui est une grande honte.

(*b*) *Et c'est à quoi s'accorde parfaitement ce passage d'Homere.*) Ce passage est du quatorziéme livre de l'Odyssée, où Ulysse raconte à Eumée ses feintes aventures. Le précepte que Plutarque en tire, fait voir que des narrations les plus simples de ce poëte, on en peut tirer des choses très-utiles pour les mœurs.

bourage, ni l'économie domestique, qui donne les moyens de nourrir & d'élever ses enfans; mais j'ai aimé les vaisseaux bien équipés, les guerres, les javelots, les fleches. Ce poëte nous enseignant par-là que ceux qui négligent l'économie & le soin de leur maison, (*a*) tirent ordinairement leur entretien de la violence & de l'injustice. Car ce que les médecins disent de l'huile, qu'elle est très-bonne aux parties extérieures du corps, & très-mauvaise aux parties intérieures, on ne sauroit le dire de la justice; & il n'est pas vrai que le juste est utile seulement aux autres, & qu'il est inutile à lui-même & aux siens. (*b*) Mais il semble que la politique d'Aristide étoit très-défectueuse de ce côté-là, s'il est vrai, comme la plupart le disent, qu'il n'ait pas eu la prévoyance de laisser de quoi doter ses filles & de quoi se faire enterrer.

On voit la maison de Caton subsister jusqu'à la quatriéme génération, & fournir des consuls & des généraux d'armée à Rome; car ses petits-fils & les enfans de ses petits-fils furent élevés aux premieres dignités. Mais les descendans d'Aristide, qui avoient gouverné si long-tems les Grecs, se trouverent

(*a*) *Tirent ordinairement leur entretien de la violence & de l'injustice.*) Cela est certain : quand on a dissipé son bien par sa paresse ou par ses débauches, on y supplée d'ordinaire par l'injustice & par la violence. Il y a peu de gens que la vertu fasse triompher de cette nécessité.

(*b*) *Mais il semble que la politique d'Aristide étoit très-défectueuse de ce côté-là.*) Bien loin d'être défectueuse, elle étoit très-grande & très-noble, & Plutarque en va dire les raisons.

réduits à une ſi grande & ſi extrême indigence, qu'elle obligea les uns à faire les devins & les diſeurs de bonne aventure pour gagner leur vie, réduiſit les autres à vivre de quêtes que l'on faiſoit pour eux, & ne laiſſa aux uns ni aux autres les moyens de penſer ni d'exécuter rien de grand, & qui répondît à la réputation de ce grand homme.

Il eſt vrai que, quant à ce point, il peut fournir un grand ſûjet de diſpute; car il eſt certain que la pauvreté n'eſt pas honteuſe par elle-même, mais ſeulement quand elle eſt une preuve de pareſſe, d'intempérance, de prodigalité & de folie. Et au contraire, quand elle ſe trouve dans un homme ſage, laborieux, juſte, vaillant, & qui, s'étant rendu toutes les vertus familieres, gouverne bien un état, c'eſt un ſigne de magnanimité & de grandeur de courage. Car il eſt impoſſible de faire de grandes choſes quand on penſe petitement, & d'aſſiſter pluſieurs perſonnes qui ont beſoin, quand on a ſoi-même beſoin d'une infinité de choſes. (*a*) Et la plus grande proviſion que l'on puiſſe faire pour bien gouverner, ce n'eſt pas la richeſſe, mais la ſuffiſance honnête qui, en nous empêchant de deſirer les choſes ſuperflues & de travail-

(*a*) *Et la plus grande proviſion que l'on puiſſe faire pour bien gouverner, ce n'eſt pas la richeſſe, mais la ſuffiſance.*) Tout ce que Plutarque dit ici eſt indubitable, mais on auroit bien de la peine à le perſuader à notre ſiecle, où l'amour des richeſſes a tout corrompu. Nous y avons pourtant vu de grands hommes, qui, comme Ariſtide, ont réſiſté à cette paſſion, & qui après avoir bien ſervi l'état, ont eu l'honneur de mourir pauvres.

ler à les acquérir, nous laiſſe le loiſir de nous occuper uniquement des affaires publiques. Dieu ne manque de rien abſolument & n'a beſoin de rien. Il en eſt ainſi à proportion de l'homme vertueux; plus il ſait réduire & diminuer ſes beſoins, plus il eſt parfait & plus il approche de Dieu même. Car, comme le corps bien formé & bien conſtitué pour la ſanté, n'a beſoin ni d'habits ſuperflus ni d'une nourriture extraordinaire, il en eſt de même d'une vie & d'une maiſon ſaine ; peu de choſe, & ce qu'il y a de plus commun ſuffit pour les entretenir. (*a*) En un mot, il faut que les richeſſes ſoient proportionnées aux beſoins ; car celui qui amaſſe beaucoup de bien & qui n'en dépenſe que peu, n'a pas ce qui ſuffit : mais ſi tout ce qu'il a amaſſé avec tant de ſoin, il ne le dépenſe point, parce qu'il n'en a pas beſoin & que ſon deſir ne l'y porte pas, il eſt vain ; & s'il en a beſoin, & que par avarice & par meſquinerie il s'empêche d'en jouir, il eſt miſérable.

Et ſur cela je demanderois volontiers à Caton lui-même, ſi la richeſſe conſiſte dans la jouiſſance, pourquoi fait-il ſi fort le fier d'avoir amaſſé tant de bien, lorſqu'il en a dépenſé ſi peu ? Et ſi c'eſt une très-belle

(*a*) *En un mot, il faut que les richeſſes ſoient proportionnées aux beſoins.*) On peut voir ſur cela l'article premier du *Manuel* d'Epictete, & le commentaire de Simplicius. Hiéroclès a fort bien dit que les richeſſes n'ont été inventées que comme un ſecours pour le corps, & qu'on les a appellées par cette raiſon d'un mot (*opes*) qui marque qu'elles doivent ſervir aux beſoins du corps. Sur le XXXIX[e] vers de Pythagore.

chofe, comme ce l'eſt en effet, de ſe contenter du pain le plus commun & tel qu'on le trouve, de boire le même vin que ſes ouvriers & les domeſtiques, de n'avoir beſoin d'étoffes de pourpre ni pour ſes meubles ni pour ſes habits, & de ne rechercher point une maiſon blanchie & crépie; ni Ariſtide, ni Epaminondas, ni Manius Curius, ni Fabricius, n'ont donc manqué à rien qui fût de leur devoir, quand ils ont négligé d'acquérir des biens dont ils condamnoient & mépriſoient l'uſage. Car il n'étoit pas néceſſaire à un homme qui trouvoit les raves un mets délicieux, & qui prenoit plaiſir à les faire cuire lui-même, pendant que ſa femme de ſon côté pêtriſſoit ſon pain; il n'étoit pas néceſſaire, dis-je, de ſe tant tourmenter, de parler ſi ſouvent de mailles & de deniers, & d'écrire & d'enſeigner par quels moyens on peut devenir très promptement riche. Car le ſimple & ce qui ſuffit eſt très-conſidérable en ce qu'il détourne le deſir & la penſée de ce qui eſt ſuperflu.

C'eſt ſur quoi on rapporte qu'Ariſtide, dans le plaidoyer qu'il fit pour ſon couſin Callias, dit : *Que d'avoir honte de la pauvreté, cela convenoit à ceux qui étoient pauvres malgré eux; mais qu'à ceux qui l'étoient volontairement & par choix, il leur convenoit de s'en glorifier.* Car il eſt ridicule de penſer que la pauvreté d'Ariſtide fût l'effet de ſon imbécillité & de ſa pareſſe, puiſqu'il lui étoit très-facile, ſans rien faire de honteux, & en

retenant ſeulement la dépouille d'un des Barbares, ou en ſe rendant maître d'un ſeul de leurs pavillons, de devenir tout d'un coup très-riche. En voilà aſſez ſur ce ſujet.

Quant aux faits d'armes qu'ils ont exécutés l'un & l'autre en commandant en chef, ceux de Caton n'ont preſque rien ajouté à la grandeur de Rome qui étoit déja très-grande; (*a*) mais dans ceux d'Ariſtide on trouve les victoires les plus belles, les plus éclatantes & les plus glorieuſes qui aient jamais été remportées par les Grecs; celle de Marathon, celle de Salamine, celle de Platées. (*b*) Et il n'eſt pas raiſonnable de comparer ni Antiochus à Xerxès, ni toutes ces villes qui furent priſes & raſées en Eſpagne à tant de milliers de Barbares qui furent taillés en piéces ſur terre ou défaits ſur mer. Et dans toutes ces actions Ariſtide ne fut inférieur à aucuns des autres Grecs à bien ſervir & à bien payer de ſa perſonne; (*c*) mais la gloire

(*a*) *Mais dans ceux d'Ariſtide, on trouve les victoires les plus belles, les plus éclatantes.*) Ainſi Ariſtide a l'avantage ſur Caton du côté des exploits de guerre, comme il l'a du côté de la magnanimité & du méptis des richeſſes.

(*b*) *Il n'eſt pas raiſonnable de comparer ni Antiochus à Xerxès.*) Il rend ici raiſon de la préférence qu'il donne à Ariſtide pour la guerre. Xerxès étoit un ennemi bien autrement redoutable à la Grece, qu'Antiochus ne l'étoit à l'Italie; & il n'y a nulle comparaiſon entre ces quatre cens villes ou bourgades raſées en Eſpagne, & ces milliers de Barbares défaits ſur terre & ſur mer.

(*c*) *Mais la gloire & la couronne de ces grands ſuccès, comme l'or & l'argent qui y furent pris, il les céda à ceux.*) Ce tour de Plutarque eſt très-beau. Ce qui eſt plus glorieux que la victoire même, c'eſt d'en céder la couronne

& la couronne de ces grands ſuccès, comme l'or & l'argent qui y furent pris, il les céda à ceux qui en avoient plus grand beſoin que lui, parce que dans tout cela il avoit ſur eux un grand avantage.

Pour moi je ne blâmerai point Caton de ce qu'il ſe vantoit toujours & qu'il ſe préféroit toujours à tous les autres ; quoiqu'il ait dit lui-même dans un certain traité : *Que, de ſe louer ſoi-même, comme de ſe blâmer, c'étoit toujours une choſe très-importune & très-ridicule.* Je dirai ſeulement qu'il me ſemble que celui qui ſe loue à tout propos n'eſt pas ſi parfait dans la vertu, que celui qui n'a pas beſoin que les autres même le louent. Car la modeſtie eſt ce qui contribue le plus à inſpirer la douceur néceſſaire à ceux qui gouvernent ; & au contraire l'orgueil rend toujours difficile & chagrin, & attire immanquablement la haine & l'envie. Ce vice fut toujours inconnu à Ariſtide ; au lieu que Caton en fut fort taché. (*a*) Ariſtide, en ſervant & favoriſant lui-même Thémiſtocle, ſon ennemi capital, pour le faire parvenir aux premieres charges, & en lui ſervant, pour ainſi dire, de garde pendant qu'il fut général, releva la ville d'Athenes ; & Ca-

& le prix à ſes collegues, car cette généroſité ne peut venir que d'un grand fond de richeſſe.

(*a*) *Ariſtide en ſervant & en favoriſant lui-même Thémiſtocle, ſon ennemi capital.*) Voici encore un avantage très-conſidérable qu'Ariſtide a ſur Caton ; c'eſt qu'en ſervant ſon ennemi capital, il releva la ville d'Athenes ; au lieu que Caton penſa ruiner Rome, pour ruiner ſon ennemi. Et pour un homme d'état, il n'y a pas de plus grande honte.

ton, en s'oppoſant toujours à Scipion, empêcha & ruina preſque ſon expédition contre les Carthaginois, dans laquelle fut défait Annibal, ce terrible ennemi des Romains, qui juſques-là avoit été invincible. Et enfin, en faiſant naître par ſes cabales & ſes intrigues de nouveaux ſoupçons, & en ſemant de nouvelles calomnies, il fit tant qu'il le chaſſa lui-même de Rome, & fit condamner ſon frere Lucius pour crime de péculat.

Pour ce qui eſt de l'intempérance que Caton a tant vantée & à laquelle il donne de ſi grands éloges, Ariſtide l'a toujours conſervée véritablement pure & nette de tout ſoupçon; au lieu que Caton, par ſon ſecond mariage, par ce mariage ſi indigne de lui & ſi fort hors d'âge, a donné grand ſujet de l'accuſer d'avoir manqué de cette vertu. En effet étant déja ſi vieux & ayant un fils déja marié & ſa belle-fille chez lui, de s'être remarié & remarié à la fille de ſon greffier, à la fille d'un pere aux gages du public, cela n'eſt ni beau ni honnête. Mais, ſoit qu'il l'ait fait par un appétit de volupté ou par un eſprit de colere & de vengeance pour punir ſon fils d'avoir regardé de mauvais œil ſa ſervante qu'il entretenoit, l'action & le prétexte ſont également honteux & indignes. Et quant au diſcours qu'il tint à ſon fils pour juſtifier ſon mariage, c'eſt un diſcours ironique & moqueur qui n'a nulle ombre de vérité. Car s'il vouloit avoir des enfans auſſi gens de bien que celui-là, il devoit donc

épouſer une fille de noble maiſon, s'y prendre de meilleure heure, ne pas ſe contenter d'entretenir une fille de mauvaiſe vie, pendant que ce commerce put être caché; & quand il fut découvert, ne pas s'oublier juſqu'à faire ſon beau-pere de celui à qui il pouvoit bien commander; mais auquel il ne pouvoit s'allier ſans honte.

Fin de la comparaiſon d'Ariſtide & de Caton.



PHILOPŒMEN.

(*a*) IL y avoit à Mantinée un homme nommé Caſſandre, qui étoit d'une des premieres maiſons de la ville & un des plus puiſſans parmi les citoyens; (*b*) mais étant tombé dans quelque malheur & obligé de quitter ſa patrie, il ſe retira à (*c*) Mégalopolis, à cauſe ſur-tout du pere de Philopœmen, qui avoit nom Craugis, homme très-généreux & très-magnifique en tout, & qui en particulier étoit lié avec lui d'une amitié fort étroite. Pendant que Craugis vécut, Caſſandre fut fort bien traité chez lui & partagea toute ſa fortune; & après ſa mort, pour marquer la reconnoiſſance qu'il conſervoit de tous les bons offices qu'il en avoit reçus & de l'hoſpitalité qu'il avoit ſi généreuſement pratiquée à ſon égard, il prit ſoin d'élever lui-même ſon fils devenu orphelin, comme Homere dit qu'Achille fut élevé par Phœnix. Il s'ap-

(*a*) *Il y avoit à Mantinée un homme nommé Caſſandre.*) Dans quelques exemplaires il eſt nommé *Cléandre*, & c'eſt le nom que lui donne Pauſanias. Il eſt étonnant qu'on n'ait pas plus de connoiſſance d'un homme qui avoit élevé Philopœmen.

(*b*) *Mais étant tombé dans quelque malheur.*) Apparemment il avoit commis quelque meurtre; car en ces tems-là c'étoit la cauſe ordinaire de ces exils volontaires, comme nous le voyons dans Homere.

(*c*) Ville d'Arcadie comme Mantinée.

pliqua d'abord à former ses mœurs & à lui donner une éducation véritablement noble & royale, & y réussit si bien, que l'enfant profitoit à vue d'œil.

(*a*) Au sortir de l'enfance il fut mis entre les mains d'Ecdémus & de Démophanes, citoyens de Mégalopolis, & qui, ayant été disciples d'Arcésilas dans l'école de l'académie, (*b*) appliquerent, plus qu'aucun des philosophes de leur tems, au gouvernement de la république & au maniement des grandes affaires, tous les beaux préceptes que la philosophie leur avoit donnés. Ces deux philosophes délivrerent leur patrie du tyran Aristomede, en lui suscitant des meurtriers qui s'en défirent : ils aiderent Aratus à chasser le tyran Nicoclès ; & à la priere des Cyréniens, qui étoient travaillés de troubles & de séditions, comme d'une maladie très-dangereuse, ils passerent la mer, établirent de bonnes loix dans leur ville & réformerent entiérement l'état. Mais, parmi leurs plus beaux actes de vertu, ils mirent eux-mêmes au premier rang l'éducation de Philopœmen,

(*a*) *Au sortir de l'enfance il fut mis entre les mains d'Ecdémus & de Démophanes.*) C'est-à-dire, que Cassandre étoit le gouverneur, & qu'Ecdémus & Démophanes furent ses précepteurs. Pausanias les nomme *Ecdelus* & *Megalophanes*. Ils étoient disciples d'Arcésilas, qui avoit fondé la moyenne académie.

(*b*) *Appliquerent plus qu'aucun des philosophes de leur tems au gouvernement de la république, tous les beaux préceptes.*) Aussi est-ce le but de la véritable philosophie, sur-tout de celle de Platon, qu'Arcésilas suivoit, de porter les hommes à servir leur patrie, & de se prêter à tous ceux qui ont besoin de secours.

comme

comme ayant rendu, par le ſecours de la philoſophie, cet homme, le bonheur commun de la Grece. Auſſi, comme on dit que les meres aiment plus leurs derniers enfans qu'elles ont ſur l'âge, la Grece, comme ayant enfanté Philopœmen dans ſa vieilleſſe, & après tous les grands perſonnages qu'elle avoit portés, l'aima ſinguliérement; & elle augmentoit ſa puiſſance à meſure qu'elle voyoit croître ſa réputation. C'eſt pourquoi un Romain, pour le louer comme il méritoit, l'appella *le dernier des Grecs*, voulant dire par-là que la Grece n'avoit produit après lui aucun grand homme, aucun homme qui fût digne d'elle.

(*a*) Il n'étoit pas laid de viſage, comme quelques-uns le diſent, car nous voyons encore une de ſes ſtatues qui eſt dans le temple de Delphes. Et quant à la mépriſe de ſon hôteſſe de Mégare, on prétend qu'elle vint uniquement de ſa facilité & de la ſimplicité dont il étoit vêtu; car cette femme, ayant appris que le général des Grecs alloit arriver chez elle, ſe tourmentoit & s'empreſſoit pour lui préparer à ſouper, ſon mari par hazard n'étant pas alors au logis; Philopœmen arrive dans ce moment, couvert d'un

(*a*) *Il n'étoit pas laid de viſage*) Pauſanias dit tout le contraire; car il aſſure qu'en grandeur & force de corps, il ne cédoit à aucun homme du Péloponeſe, mais qu'il étoit laid de viſage, τὸ δὲ εἶδος ἦν τοῦ προσώπου κακός; & il faut avouer que cette laideur fonde mieux la réponſe de Philopœmen, κακῆς ὄψεως δίκας δίδωμι. *Je porte la peine de ma mauvaiſe mine.*

manteau fort ſimple ; elle le prit pour un de ſes domeſtiques ou pour quelque fourrier, qui venoit préparer ſon logement, & elle le pria de lui aider à faire la cuiſine. D'abord Philopœmen, ſans autre façon, jetta ſon manteau & ſe mit à fendre du bois. Sur ces entrefaites le mari revient, & ayant vu Philopœmen en cet état, car il le connoiſſoit : *Que faites-vous donc là, ſeigneur Philopœmen ?* lui dit-il. *Rien autre choſe*, lui répondit Philopœmen en ſon langage Dorique, *que porter la peine de ma mauvaiſe mine.* Titus Flaminius, le raillant un jour ſur ſa taille, lui dit : *Philopœmen, vous avez de belles mains & de belles jambes, mais vous n'avez point de ventre ;* en effet il étoit fort menu de la ceinture. Mais cette raillerie tomboit plutôt ſur l'état de ſes troupes, que ſur la taille, car il avoit une bonne infanterie & une bonne cavalerie ; mais le plus ſouvent il manquoit de fonds pour les nourrir. (*a*) Voilà ce qu'on dit de Philopœmen dans les écoles.

Quant à ſes mœurs, ſon ambition n'étoit pas entiérement exempte d'opiniâtreté, de contention ni de colere ; car ayant pris Epaminondas pour ſon modele, il imita admirablement ſa prudence à délibérer & à réſoudre, ſon activité & ſon audace à exécu-

(*a*) *Voilà ce qu'on dit de Philopœmen dans les écoles.*) Car dans ces écoles on parloit de tout, & on diſputoit ſur toutes ſortes de ſujets. Et les actions & les bons mots des grands hommes qui vivoient alors, fourniſſoient la matiere à ces ſortes de diſputes.

ter, & ſon parfait déſintéreſſement; mais pour ſa douceur, ſa patience, ſon humanité dans les différents qui naiſſent ordinairement dans le gouvernement d'un état, c'eſt ce qu'il ne put jamais imiter, emporté par la colere qui lui étoit naturelle, & par cet eſprit de contention qui étoit en lui; c'eſt pourquoi il paroiſſoit plus propre aux vertus guerrieres qu'aux vertus politiques.

Auſſi dès ſon enfance il n'aimoit que les gens de guerre, & il ne s'appliquoit volontiers qu'aux exercices qui pouvoient le rendre propre à ce métier, à combattre armé, à monter à cheval, lancer le javelot. Et comme il paroiſſoit très-bien conſtitué & très-bien formé pour la lutte, & que ſes amis particuliers & même ſes maîtres l'exhortoient à s'y appliquer, il leur demanda *ſi cet exercice des athletes ne nuiroit point au métier de ſoldat.* Ils lui répondirent, comme cela eſt vrai : *Que le corps & la vie de l'athlete different du corps & de la vie de l'homme de guerre en tout & par tout ; & que leur régime & leurs exercices ſont tout autres. Les athletes cherchent, par un long ſommeil & par des réplétions continuelles, par un travail & par un repos réglés, à conſerver & à augmenter leur embonpoint, qui, par cette habitude, devient très-ſujet à ſe perdre ou à changer, pour peu qu'ils s'écartent de leur regle ordinaire ; au lieu que la vie des gens de guerre doit être faite à toutes ſortes d'inégalités & de dérangemens : il faut qu'ils ſupportent facilement*

la faim & la soif, & que, sans incommodité, ils puissent passer les nuits sans dormir.

Cette réponse entendue, non-seulement Philopœmen rejetta la lutte, mais il s'en moqua; & dans la suite, étant général d'armée, il bannit, autant qu'il lui fut possible, tout exercice athlétique en le diffamant par toutes sortes de flétrissures & de mépris, comme un métier qui gâtoit & corrompoit les corps les plus robustes & les plus propres à la guerre, en les rendant inutiles aux combats véritables & nécessaires.

Dès qu'il fut hors de la puissance de ses gouverneurs & de ses maîtres, il se mit dans les troupes que la ville de Mégalopolis envoyoit faire des courses dans la Laconie pour piller & pour en emmener des troupeaux & des esclaves. Et dans toutes ces courses, il étoit toujours le premier quand on sortoit, & le dernier quand on revenoit.

Pendant qu'il étoit de loisir & qu'il n'y avoit point de troupes en campagne, il s'exerçoit à la chasse & rendoit son corps léger & robuste, ou bien il labouroit la terre; car il avoit un bel héritage à vingt stades (a) de la ville, où il alloit très-souvent après son dîner ou après son souper. Le soir il se jettoit sur une méchante paillasse comme l'un de ses esclaves, & passoit ainsi la nuit. Le lendemain à la pointe du jour il alloit avec ses vignerons travailler à la vigne, ou avec ses laboureurs mener la charrue, après quoi il

(a) Deux mille cinq cens pas.

s'en retournoit à la ville où il travailloit aux affaires publiques avec ses amis & les magistrats.

Tout ce qu'il gagnoit à la guerre il le dépensoit en chevaux & en armes, ou bien il l'employoit à payer la rançon de ceux de ses citoyens qui avoient été faits prisonniers. (*a*) Il tâchoit d'augmenter son bien par le revenu du labourage qui est le plus juste de tous les gains, & il ne s'y appliquoit pas par maniere d'acquit & comme pour se divertir, mais avec grand soin, très-persuadé qu'il n'y a rien de plus convenable & de plus honnête que de faire profiter son bien pour s'abstenir de celui des autres.

Il écoutoit volontiers les discours & lisoit les traités des philosophes, non pas tous, mais seulement ceux qui pouvoient l'aider à faire du progrès dans la vertu. (*b*) De toutes

(*a*) *Il tâchoit d'augmenter son bien par le revenu du labourage, qui est le plus juste de tous les gains.*) C'est ce que Columelle établit dans la préface de ses livres de la chose rustique. *Sola res rustica, quæ sine dubitatione proxima & quasi consanguinea sapientiæ est.* « Que la chose rustique, » qui sans contredit est la » proche parente & comme » la sœur germaine de la » sagesse », &c. Et après avoir parcouru tous les arts & tous les métiers, il ajoute : *superest, ut dixi, unum genus liberale & ingenuum rei familiaris augendæ, quod ex agricolatione contingit.* « Il ne » reste qu'un seul moyen » noble & digne d'un homme » libre, d'augmenter son » bien, qui est l'agriculture.

(*b*) *De toutes les grandes idées d'Homere, il ne cherchoit & ne retenoit que celles qui peuvent aiguiser le courage & porter aux grandes actions.*) Voici un grand témoignage que Philopœmen rend à Homere; il le trouve plein de grandes idées, mais il ne cherche & ne s'approprie que celles qui peuvent aiguiser le courage, & ce poëte en est

les grandes idées d'Homere, il ne cherchoit & ne retenoit que celles qui peuvent aiguiser le courage & porter aux grandes actions. Et pour toutes les autres lectures il aimoit surtout (*a*) à lire les traités d'Evangelus, qu'on appelle *les Tactiques*, c'est-à-dire, l'art de ranger des troupes en bataille, & les histoires de la vie d'Alexandre; car il pensoit qu'il falloit toujours rapporter les paroles aux actions, & ne lire que pour apprendre à agir; à moins qu'on ne veuille lire seulement pour passer le tems, & pour se former à un babil infructueux & inutile.

Quand il avoit lû les préceptes & les regles des Tactiques, il ne faisoit nul cas d'en voir les démonstrations par les plans sur des planches; (*b*) mais il en faisoit l'application sur les lieux mêmes en pleine campagne. Car dans ses marches il observoit exactement la position des lieux hauts & des lieux bas, toutes les coupures & irrégularités du terrein, & toutes les différentes formes & fi-

plein; jamais écrivain n'a peint la valeur avec des traits si vifs. Il animeroit les plus lâches.

(*a*) *A lire les traités d'Evangelus.*) Ancien auteur qui avoit écrit de l'art de ranger les troupes en bataille. Il en est parlé dans Arrien, qui a traité le même sujet, & qui dit que les écrits de cet Evangelus & ceux de Polybe, d'Eupolémus, d'Iphicrate & de Posidonius, étoient moins utiles de son tems, parce qu'ils avoient omis beaucoup de choses comme connues, & qui avoient pourtant besoin alors d'explication.

(*b*) *Mais il en faisoit l'application sur les lieux mêmes en pleine campagne.*) En effet, cela est bien plus utile, & rend la pratique des préceptes bien plus aisée dans l'occasion, que de voir les plans sur des planches.

gures que les bataillons & les escadrons sont obligés de subir à cause des ruisseaux, des ravins & des défilés qui les forcent de se resserrer ou de s'étendre; & après avoir médité sur cela en lui-même, il en conversoit avec ceux qui l'accompagnoient. En général il paroît que Philopœmen avoit une inclination trop forte pour les armes, qu'il embrassoit la guerre comme une profession qui donnoit plus d'étendue à la vertu, & en un mot, (*a*) qu'il méprisoit ceux qui ne s'appliquoient pas à ce métier, comme gens oiseux & inutiles.

Il étoit dans sa trentiéme année lorsque (*b*) Cléomene, roi de Lacédémone, tombant tout d'un coup une belle nuit sur Mégalopolis, força les gardes, pénétra jusqu'au milieu de la ville, & s'empara de la place publique où il se mit en bataille. Philopœmen, sorti au secours de ses citoyens, ne put chasser les ennemis, quoiqu'il combattît avec la derniere valeur, en exposant sa vie sans aucun ménagement; mais par sa longue & vigoureuse résistance, & en attirant à lui Cléomene, il donna le tems aux Mégalopolitains de se sauver & de sortir de la ville, & il sortit le dernier avec beaucoup de peine &

(*a*) *Qu'il méprisoit ceux qui ne s'appliquoient pas à ce métier, comme gens oiseux & inutiles.*) C'est être trop entêté de la guerre, & ce sentiment est outré. Il y a des professions qui ne sont pas véritablement si éclatantes, que celle des armes, mais qui ne sont ni moins nécessaires ni moins utiles.

(*b*) *Cléomene, roi de Lacédémone.*) Il se rendit maître de Mégalopolis, la seconde année de l'olympiade CXXXIX, l'an 221 avant l'ere chrétienne.

après des efforts infinis, ayant eu son cheval tué sous lui & étant lui-même fort blessé.

Quand ils eurent gagné Messene, Cléomene, entiérement maître de Mégalopolis, leur envoya offrir de leur rendre leur ville avec toutes leurs richesses & tout leur pays. Philopœmen, voyant qu'ils recevoient agréablement ces offres & qu'ils se préparoient à s'en retourner, s'y opposa & les en empêcha, en leur représentant que Cléomene ne vouloit pas leur rendre leur ville, mais se rendre encore maître de leur personne, pour la garder plus sûrement; car il voyoit bien qu'il n'auroit point le tems de s'arrêter là pour garder des maisons & des murailles vuides, & que cette solitude le forceroit bientôt d'en sortir. Par ces remontrances il détourna ses citoyens de leur dessein, & donna à Cléomene un prétexte de ravager la ville, d'en ruiner la plus grande partie, & de n'en sortir qu'avec un très-gros butin.

Quelques mois après, le roi Antigonus marcha (*a*) avec les troupes des Achéens

(*a*) *Avec les troupes des Achéens.*) Les Achéens ou Achaïens, Ἀχαιοὶ, les peuples de l'Achaïe. Ce mot *Achaïe* a une signification fort étendue, qu'il faut expliquer. Dans sa signification la plus commune, il se prend pour toute la Grece, qui est hors du Péloponese, au-dessous de la Macédoine, entre l'Epire & la mer Egée. Mais dans Plutarque, comme le P. Lubin l'a remarqué, il se prend plus particuliérement pour cette partie du Péloponese, qui est au-dessous du golfe de Corinthe, & qui s'appelloit anciennement *Ægialus*, parce qu'elle est sur la côte de la mer, depuis Sicyone jusqu'à Patres. Ce fut-là que se forma la ligue dite des Achéens, dans laquelle entrerent plusieurs villes des plus considérables; & c'est de ces derniers

contre Cléomene qui s'étoit emparé des hauteurs de Sellaſie & qui avoit occupé & fortifié tous les paſſages, & mit ſon armée en bataille fort près de lui, dans la réſolution de l'attaquer & de le forcer dans ſon poſte. Philopœmen étoit avec ſes citoyens dans la cavalerie d'Antigonus, & il étoit ſoutenu par les nombreuſes bandes des Illyriens, très-bons ſoldats, qui fermoient cette pointe de la bataille. Ils avoient ordre de demeurer-là ſans branler, juſqu'à ce que de l'autre aile où étoit le roi Antigonus, on eût élevé au bout d'une pique une cotte d'armes de pourpre. Mais les chefs, voulant forcer, avec les Illyriens, les Lacédémoniens qui leur étoient oppoſés, s'ébranlerent les premiers pendant que la cavalerie des Achéens demeuroit en bataille ſans faire aucun mouvement, ſelon l'ordre qu'elle avoit reçu. Euclidas, frere de Cléomene, qui commandoit de ce côté-là, ayant appris que ces Illyriens s'avançoient ſans être ſoutenus par la cavalerie, détache promptement ſon infanterie la plus légérement armée, & l'envoie par les derrieres attaquer ces Illyriens dénués de leur cavalerie. Cela étant exécuté, & cette infanterie légere d'Euclidas, ayant fait tourner tête à ces Illyriens, les enfonça & les mit en déſordre. Philopœmen, qui étoit en bas dans la cavalerie des Achéens, voyant que ce n'étoit point une affaire bien difficile que de tomber ſur cette infanterie

Achéens que Plutarque parle dans la vie de Philopœmen, dans celle de Pélopidas, & dans celle d'Aratus.

d'Euclidas & de la renverſer, & que c'étoit là le moment de le faire, il en dit d'abord ſon avis aux officiers du roi qui commandoient la cavalerie. Mais ces officiers, bien loin d'entrer dans ſon ſentiment, le traiterent de fou & de viſionnaire; car ſa réputation n'étoit pas encore aſſez grande ni aſſez établie pour autoriſer & pour faire hazarder cette manœuvre dans une occaſion ſi délicate & ſi importante.

Philopœmen ne ſe rebuta point; & ſeul avec ſes citoyens qu'il entraîna, il alla attaquer cette infanterie, la fit plier, la mit en fuite & en fit un grand meurtre. Non content de ce ſuccès, & voulant encourager encore davantage les troupes du roi & pénétrer juſqu'aux ennemis qui occupoient le haut de la montagne, ſans leur donner le tems de ſe remettre du trouble où la défaite & la fuite de cette infanterie les avoit jettés, il quitta ſon cheval: & s'avançant à pied, chargé d'une lourde cuiraſſe de cavalier & de toutes les autres piéces d'une peſante armure, par des chemins tortueux & pleins de torrens & de fondrieres qui les occupoient, il combattoit courageuſement avec des peines & des difficultés infinies.

En cet état il reçut un coup de javelot qui lui perça les deux cuiſſes. La bleſſure ne fut pas mortelle, mais elle étoit très-grande, le fer du javelot traverſant les deux cuiſſes de part en part. Arrêté par ce coup, comme s'il avoit eu les fers aux pieds, il ne ſavoit à

quoi ſe réſoudre ; car la courroie du javelot lui cauſoit de ſi grandes douleurs, quand on tâchoit de le retirer par la plaie, que ceux qui étoient autour de lui n'oſoient y toucher ; & il voyoit que le combat, devenu furieux & dans ſa plus grande force, ne pouvoit durer long-tems. Au déſeſpoir de ſe voir donc ainſi retenu & plein d'impatience de retourner dans la mêlée, le dépit & l'honneur le porterent à remuer ſi violemment les cuiſſes, qu'en les avançant & retirant alternativement malgré des douleurs inſupportables, il fit tant qu'il rompit le javelot par le milieu & ordonna qu'on retirât les tronçons chacun de leur côté. Se voyant dégagé par ce moyen, il va l'épée à la main à la tête de ſes troupes, ſe jette au milieu des ennemis, & par cette action il enflamma tellement le courage & l'émulation des ſiens, qu'ils renverſerent tout & gagnerent le haut de la montagne.

Antigonus, ayant donc remporté cette victoire ſignalée, tendit un piége à ſes Macédoniens pour être informé de la vérité ; & faiſant ſemblant d'être fâché, il demanda à Alexandre qui commandoit ſa cavalerie : *Pourquoi il avoit chargé avant le ſignal contre l'ordre qu'il avoit donné.* Alexandre lui répondit : *Qu'il avoit été forcé malgré lui d'en venir aux mains, parce qu'un jeune cavalier Mégalopolitain s'étoit hâté d'attaquer ſans attendre d'ordre.* Alors Antigonus, en riant, lui dit : *Ce jeune cavalier dont tu parles a fait l'action d'un grand capitaine ; & toi,*

tu as fait l'action d'un jeune cavalier.

Depuis ce moment-là, Philopœmen fut dans une grande réputation, comme on peut le croire, jusques-là qu'Antigonus vouloit l'avoir avec lui & lui offroit de grands biens avec un commandement considérable dans ses troupes, s'il vouloit entrer à son service. Il le refusa, parce qu'il se connoissoit d'un naturel trop impétueux & trop difficile pour obéir à un prince étranger. Mais ne voulant pas non plus demeurer oisif & sans occupation, & pour s'exercer & pour apprendre encore mieux le métier des armes, il s'embarqua & passa en Crete où il y avoit de la guerre.

Après avoir servi assez long-tems avec des hommes très-belliqueux & très-adroits à toutes sortes de combats, & d'ailleurs très-tempérans & accoutumés à un régime très-sévere, il s'en retourna chez les Achéens avec un si grand nom, qu'à son arrivée il fut fait général de la cavalerie. D'abord il examina l'état de ses troupes. Il vit que, lorsqu'il falloit marcher, les cavaliers n'avoient que de méchans petits chevaux qu'ils prenoient du premier venu; que la plupart même n'alloient point en campagne & envoyoient d'autres à leur place; & qu'en général le défaut d'exercice étoit joint à une grande timidité & bassesse de courage, les généraux, qui avoient été avant lui, ayant négligé de les corriger de peur de se les attirer; car parmi les Achéens ce sont les cavaliers qui sont les plus puissans & les maîtres des pu-

nitions & des récompenses. Philopœmen ne put dissimuler ni souffrir ce relâchement; il alla lui-même de ville en ville, exhortant en particulier tous les jeunes gens, les piquant d'un desir de gloire, châtiant même ceux qui avoient besoin d'être forcés, & leur faisant faire très-souvent l'exercice des revues & des joutes & des tournois dans les lieux où ils pouvoient avoir le plus de spectateurs. Par ce moyen, en très-peu de tems, il les rendit tous si robustes, si adroits, si courageux, & ce qui est le principal dans les tactiques, si légers & si prompts, que toutes les évolutions & tous les mouvemens à droite, à gauche, ou de la tête à la queue, soit de tous les escadrons ensemble, soit de chaque cavalier seul, ils les faisoient avec tant d'adresse & de facilité, qu'on eût dit que toute cette cavalerie n'étoit qu'un seul & même corps qui se remuoit d'un mouvement libre & volontaire.

Dans un grand combat (*a*) que les Achéens eurent à soutenir près la riviere de Larisse contre les Etoliens & les Eléens, le général de la cavalerie des Eléens, nommé Damophante, s'avança hors des rangs & courut impétueusement contre Philopœmen. Celui-ci l'attendoit de pied ferme; & le prévenant il le renversa d'un coup de pique aux pieds de son cheval. Damophante tombé, tous les ennemis prirent la fuite. Cette action fit un

(*a*) Ce combat fut donné la quatriéme année de l'olympiade CXLII. Philopœmen étoit dans sa quarante-quatriéme année.

grand honneur à Philopœmen, & tout le monde avoua qu'il n'étoit ni au-deſſous d'aucun gendarme pour les coups de main, ni inférieur aux plus vieux capitaines en ſageſſe & en prudence, & qu'il étoit également propre & à combattre & à commander.

Il eſt vrai que le premier qui éleva la communauté des Achéens à ce haut degré de gloire & de puiſſance, ce fut Aratus. Avant lui ils étoient mépriſés & foibles, parce qu'ils étoient déſunis, & que chaque ville ne penſoit & ne travailloit que pour elle. Aratus les releva en les uniſſant & en les liguant toutes enſemble, & en y établiſſant une police toute Grecque & pleine de concorde & de véritable amitié. Enſuite, comme on voit dans le courant des eaux, quand de petites matieres qu'elles entraînent ont commencé à s'arrêter, celles qui ſurviennent s'arrêtent & s'accrochent aux premieres; & peu-à-peu cet amas croiſſant fait enfin un corps qui devient une digue ferme & ſolide; il en eſt de même de la Grece. Elle étoit foible en ce tems-là & très-aiſée à diſſiper, étant ſéparée çà & là par ſes villes. Les Achéens s'arrêtent d'abord comme ces petites matieres s'arrêtent au fond de l'eau; ils attirent enſuite toutes les villes des environs & les accrochent; les unes en les ſecourant & en les délivrant de leurs tyrans, & les autres en les gagnant par leur union & par leur police. Et par ce moyen ils avoient en vue de faire de tout le Péloponeſe un ſeul corps & une ſeule puiſſance à laquelle

rien ne pourroit résister. Il est vrai que pendant la vie d'Aratus toutes ses villes étoient encore comme soumises aux armes des Macédoniens, car elles faisoient toutes la cour à Ptolémée, ensuite à Antigonus & à Philippe, qui s'entremettoient de toutes les affaires des Grecs. Mais dès que Philopœmen eut commencé à prendre en main le gouvernement, les Achéens, se voyant assez forts pour résister aux plus grandes puissances, cesserent d'appeller des commandans étrangers. Car pour Aratus, comme il se trouvoit peu propre aux armes, la plupart des grandes choses qu'il fit, il les fit par son adresse, par son affabilité, par sa douceur & par les liaisons d'amitié qu'il contracta avec les rois, comme nous l'avons écrit dans sa vie. Mais Philopœmen, qui étoit un grand homme de guerre & homme de main, plein de force & d'audace, & de plus toujours heureux & qui avoit fait pencher la victoire de son côté dans tous ses premiers combats, releva le courage des Achéens, accoutumés à vaincre avec lui, & leur inspira des sentimens généreux & proportionnés à leur grandeur & à leur puissance.

Premiérement, il changea leur ordonnance de bataille & leur armure, qui étoient très-défectueuses, car ils ne portoient que des boucliers très-légers, parce qu'ils étoient très-minces & si étroits qu'ils ne couvroient pas toute la largeur du corps, & ils n'avoient que des piques beaucoup plus courtes que celles des Macédoniens, avec lesquelles ils

pouvoient combattre & frapper de loin ; car à cauſe de leur légéreté elles étoient faciles à lancer, mais quand il falloit joindre l'ennemi ils avoient toujours du déſavantage. Pour ce qui eſt de l'ordonnance de leur bataille, (*a*) ils n'étoient point accoutumés à celle qu'on appelle *ſpirale*, & ils ne ſe ſervoient que de la phalange ou bataillon quarré, mais qui, n'ayant point de front qui préſentât pluſieurs piques enſemble, & ne connoiſſant point l'art de ſe faire un rempart de ſes boucliers joints enſemble & bien ſerrés, comme la phalange des Macédoniens, ils étoient d'abord ouverts & rompus. Philopœmen changea l'une & l'autre ; car au lieu de ces petites targes étroites, il leur fit prendre de grands & forts boucliers ; & au lieu de ces petites piques légeres, il leur donna de bonnes lances, il les arma de bons caſques, de bonnes cuiraſſes & de bons cuiſſarts, & par-là il les accoutuma à combattre de pied ferme & en gagnant toujours du terrein, au lieu de courir & de voltiger comme des troupes légérement armées qui eſcarmouchent plutôt qu'elles ne combattent. Il fit armer de même tous les jeunes gens qui étoient en âge de porter les

(*a*) *Ils n'étoient point accoutumés à celle qu'on appelle* Spirale.) C'eſt ainſi qu'on a traduit, τάξις εἰς σπεῖραν. J'avoue que je ne l'entends point, & que dans les traités des Tactiques que j'ai lus, je n'ai rien trouvé de cette ordonnance qu'on prétend que Plutarque appelle ici *Spirale.* Etoit-ce une ordonnance où, après un bataillon avancé, il y en avoit un rentrant, & ainſi alternativement ? Pour moi j'aurois cru que τάξις εἰς σπεῖραν étoit une ordonnance par bataillons ſéparés, afin de laiſſer entre deux des intervalles.

armes, & par ce moyen il leur inſpira une telle confiance, qu'ils ſe regardoient comme invincibles.

Enſuite il modéra & régla leur luxe & leur exceſſive dépenſe; car il n'étoit pas poſſible de déraciner entiérement cette forte paſſion qu'ils avoient pour toute vanité & ſuperfluité, comme une maladie trop invétérée. Ils n'aimoient que les habits magnifiques, les lits & les meubles de la pourpre la plus précieuſe & les tables les plus ſomptueuſes & les plus délicates. Mais après qu'il eut commencé à corriger ce penchant & à les faire paſſer de l'amour des choſes ſuperflues à celui des choſes utiles & honnêtes, il les eut bientôt perſuadés & comme forcés de retrancher ces dépenſes journalieres pour le ſoin & la parure de leurs corps, & de ne chercher à paroître magnifiques que dans leurs armes & dans tout leur équipage de guerre. En très-peu de tems on vit par-tout les boutiques de fourbiſſeurs pleines de coupes & de vaſes d'or & d'argent mis en pieces, & de cuiraſſes, de boucliers & de freins que l'on doroit & argentoit, & les ſtades & les lices remplis de jeunes chevaux que l'on domptoit, & de jeunes gens qui s'exerçoient armés de toutes pieces. Vous n'auriez vu entre les mains des femmes que des caſques qu'elles ornoient de pennaches teints dans les plus vives couleurs, & des cottes d'armes de cavaliers & des caſques de ſoldats qu'elles brodoient. Cette vue ſeule augmentant leur audace, & excitant leur deſir,

les rendoit amoureux des plus grands dangers & impatiens d'aller ſe couvrir de gloire. La ſomptuoſité dans toutes les autres choſes qui attirent les yeux, amene le luxe *(a)* & engendre la molleſſe dans l'ame de ceux qui la regardent, l'irritation & le chatouillement du ſens extérieur amolliſſant & briſant toute la vigueur & toute la force de l'entendement & de la penſée ; au lieu que la magnificence, dans tout ce qui concerne la guerre, fortifie & éleve le cœur. *(b)* C'eſt ainſi qu'Homere feint qu'Achille, dès que ſa mere eut mis à ſes

(*a*) *Et engendre la molleſſe dans l'ame de ceux qui la regardent.*) Il y a dans le grec τοῖς χρωμένοις, *dans l'ame de ceux qui s'en ſervent.* Mais c'eſt, à mon avis, ce que Plutarque ne doit pas dire ; la ſomptuoſité n'engendre pas le luxe dans l'ame de ceux qui s'en ſervent, le luxe y eſt déja, & elle ne fait que l'y nourrir. Je crois qu'il y a une faute au texte, & qu'il faut corriger τοῖς ὁρωμένοις, *à ceux qui la regardent.* Car voilà ce qui arrive ; la ſomptuoſité corrompt l'ame de ceux qui la voyent, leur ſouffle ſon poiſon, & par-là elle gagne & ſe communique. Toute la ſuite même du paſſage prouve qu'il s'agit ici de regarder ; ὁρώμενοι actif n'eſt pas nouveau dans la langue grecque.

(*b*) *C'eſt ainſi qu'Homere feint qu'Achille, dès que ſa mere eut mis à ſes pieds les belles armes toutes neuves.*) Quelle grande beauté Plutarque nous fait découvrir par ſa réflexion dans ce paſſage du dix-neuviéme livre de l'Iliade, lorſque Thétis apporte à Achille ces armes que Vulcain vient de faire pour lui, & qu'elle les met à ſes pieds ! *Le ſeul Achille*, dit-il, *en les voyant, ſent rallumer ſon courage & redoubler ſa fureur ; les éclairs de ſes yeux ſont comme les éclairs du tonnerre ; la joie qu'il a de les voir entre ſes mains, l'anime d'un nouveau feu, &c.* On croit ne voir là qu'une grande force de poéſie, & Plutarque y découvre une grande force de ſens, & nous fait voir qu'Homere, très-inſtruit de tout ce qui regarde la nature, y peint avec de véritables couleurs les mouvemens que la vue d'armes magnifiques excite naturellement dans le cœur d'un héros.

pieds les belles armes toutes neuves qu'elle lui apportoit, n'y eût pas plutôt jetté la vue, qu'il se sentit comme forcené & brûlant d'impatience de s'en servir.

Quand Philopœmen eut accoutumé les jeunes gens à s'orner & à se parer ainsi de leurs armes, il les exerça & les forma; car ils obéissoient avec grand plaisir à tous les mouvemens qu'il vouloit leur apprendre; & il y avoit entr'eux une sorte d'émulation à qui les exécuteroit avec plus de facilité & de promptitude. L'ordre de bataille qu'il leur enseigna leur plut merveilleusement, parce que ces rangs ainsi serrés leur parurent plus difficiles à rompre. Et leurs armes leur devinrent plus aisées & plus légeres, parce qu'ils les manioient & les portoient avec plus de plaisir à cause de leur éclat & de leur beauté, & qu'il leur tardoit de les essayer & de les voir teintes du sang de leurs ennemis.

Dans ce tems-là les Achéens étoient en guerre avec Machanidas, tyran de Lacédémone, qui avec une puissante armée épioit l'occasion d'assujettir tous les Péloponésiens. Dès qu'on eut nouvelles qu'il étoit déja arrivé sur les terres de Mantinée, (*a*) Philopœmen se mit promptement en campagne contre lui à la tête de ses troupes. Ils se mirent tous deux en bataille près de la ville, tous deux avec toutes les forces de

(*a*) Ce combat de Mantinée fut donné la seconde année de l'olympiade CXLIII. Voyez Polybe, liv. XI.

leur pays & avec beaucoup d'étrangers ſoudoyés.

Quand les deux armées furent aux mains, Machanidas avec ſes troupes étrangeres mit d'abord en fuite les gens de trait, & les Tarentins qui faiſoient l'aile gauche & couvroient les Achéens; (*a*) & au lieu d'aller tout de ſuite attaquer ces Achéens & d'enfoncer tout ce qui faiſoit ferme, il ſe laiſſa emporter à pourſuivre les fuyards en laiſſant ſa phalange découverte pendant que les Achéens gardoient tous leurs rangs. Philopœmen, voyant cette déroute au commencement du combat, & croyant bien que tout étoit perdu, fit pourtant ſemblant de n'être pas touché de ce malheur & de le regarder comme peu conſidérable. S'étant enſuite apperçu de la faute que les ennemis faiſoient de s'abandonner à pourſuivre ſon aile gauche en s'éloignant de leur phalange & en laiſſant dans leur bataille un endroit vuide, il ne ſe mit nullement en devoir de s'y oppoſer & de les arrêter; au contraire il les laiſſa aller; & quand ils furent aſſez éloignés, (*b*) il alla

(*a*) *Et au lieu d'aller tout de ſuite attaquer ces Achéens.*) Voici comme Polybe parle de cette faute de Machanidas, liv. XI. *Quand les troupes étrangeres eurent plié, & que l'aile gauche fut miſe en déroute, Machanidas, au lieu de ſuivre ſon premier deſſein & d'attaquer en flanc & de front les Achéens pour tâcher de remporter une victoire complette, par une imprudence & par une ardeur de jeune homme ſe laiſſa emporter au torrent de ſes étrangers ſoudoyés, & ſe mit à pourſuivre avec eux les fuyards, comme ſi la peur n'avoit pas été ſuffiſante toute ſeule pour pouſſer juſqu'aux portes de la ville ceux qui avoient une fois plié.*

(*b*) *Il alla attaquer l'infan-*

attaquer l'infanterie des Lacédémoniens qu'il voyoit dénuée de ſon aile droite. Tournant donc à gauche, il alla prendre par les flancs cette phalange qui n'avoit plus ſon général & qui ne s'attendoit point d'être attaquée ; car elle croyoit que la victoire étoit gagnée, & que les ennemis étoient défaits, voyant que Machanidas étoit à leur pourſuite.

Après qu'il eut renverſé cette infanterie avec un grand meurtre, car on dit qu'il y fut tué plus de quatre mille Lacédémoniens, il marcha contre Machanidas qui revenoit de ſa pourſuite avec ſes troupes étrangeres. Entre ces deux généraux il ſe trouva un foſſé fort profond qui les ſéparoit. (*a*) Ils le parcouroient l'un & l'autre, cherchant un lieu commode pour le paſſer ; l'un à deſſein de prendre la fuite, & l'autre à deſſein de s'y oppoſer. A les voir, on eût dit que c'étoient, non deux généraux animés au combat, mais deux bêtes féroces que l'extrême néceſſité réduit à ſe défendre, (*b*) ou plutôt Philo-

terie des Lacédémoniens.) Il alla d'abord occuper la place que Machanidas venoit de quitter, & ſe mit entre lui & la phalange. Polybe.

(*a*) *Ils le parcouroient l'un & l'autre, cherchant un lieu commode pour le paſſer.*) Cela ne peut être, ſelon Polybe. Philopœmen ne cherchoit point à paſſer le foſſé qu'il auroit paſſé facilement s'il avoit voulu, puiſqu'il avoit un pont qu'il faiſoit garder ſoigneuſement, mais il vouloit empêcher Machanidas de le paſſer, & profiter de l'avantage que ſon ennemi lui donneroit en voulant le franchir.

(*b*) *Ou plutôt Philopœmen reſſembloit à un veneur.*) Ce paſſage m'a paru défectueux dans le texte, c'eſt pourquoi j'ai ajouté un mot pour l'éclaircir & pour ſéparer ces deux comparaiſons, qui ne peuvent ſe trouver enſemble ; car Plutarque, après avoir dit

pœmen ressembloit à un veneur acharné qui ne veut pas laisser échapper sa proie. Le cheval du tyran qui étoit fort & courageux, & que les éperons désespéroient & mettoient tout en sang, se hazarda à franchir le fossé; & avançant tout le devant au-delà du bord, il s'efforçoit de se lancer de l'autre côté.

Dans ce moment, Simmias & Polyénus, qui accompagnoient Philopœmen dans tous les combats, & qui se tenoient auprès de sa personne pour le défendre & pour le couvrir de leurs boucliers, accoururent tous deux les piques baissées. Mais Philopœmen fut encore plus diligent, il les prévint; & s'avançant contre Machanidas, comme il vit que son cheval, déja dressé pour se lancer, le couvroit tout entier, il détourna un peu le sien; & prenant sa javeline il la poussa de toute sa force & l'enfonça dans le corps du tyran qu'il renversa dans le fossé.

Les Achéens, remplis d'admiration pour cette action de leur général & pour le grand sens qu'il avoit témoigné dans cette bataille dont le gain étoit dû à sa bonne conduite, lui érigerent une statue de bronze où ils le représenterent dans cette attitude, & qu'ils placerent à Delphes dans le temple d'Apollon.

On dit que, dans l'assemblée des jeux

que Philopœmen & Machanidas ressembloient à deux bêtes féroces que la nécessité force à se battre, ne peut pas ajouter que Philopœmen ressembloit à un veneur acharné. Philopœmen ne peut pas ressembler en même tems à la bête & au veneur; cet *ou plutôt* que j'ai mis, remédie à tout.

Néméens, Philopœmen, (*a*) élu pour la ſeconde fois général des Achéens, peu de tems après qu'il eut gagné cette célebre bataille de Mantinée, & ſe trouvant alors de loiſir à cauſe de la fête, fit d'abord devant tous les Grecs la revue de ſa phalange magnifiquement parée, & lui fit faire ſon exercice ordinaire pour leur donner le plaiſir de voir avec quelle adreſſe, quelle force & quelle légéreté elle faiſoit tous les mouvemens que l'art ordonne ſans jamais confondre ni troubler les rangs; qu'enſuite il entra dans le théatre où les muſiciens diſputoient le prix de la muſique, accompagné de tous ces jeunes gens couverts de leurs cottes-d'armes, tous bien faits, tous à la fleur de l'âge, tous pleins de reſpect pour leur général, & tous faiſant paroître une jeune audace guerriere qu'avoient inſpirée & nourrie pluſieurs glorieux combats.

Dans le moment que cette floriſſante jeuneſſe entroit avec Philopœmen, par hazard le muſicien Pylade, qui chantoit ſur ſa lyre les Perſes de (*b*) Timothée, prononça le premier vers qui dit :

C'eſt lui qui couronne nos têtes
Des fleurons de la Liberté.

La majeſté de ce vers admirablement bien

(*a*) La troiſiéme année de l'olympiade CXLIII, qui étoit juſtement l'année des jeux Néméens.

(*b*) Timothée, poëte dithyrambique, qui floriſſoit vers l'olymp. XCV, l'an 398 avant l'an premier de l'ere chrét.

ſoutenue par la beauté de la voix de celui qui le chantoit, frappa toute l'aſſemblée. En même tems tous les Grecs jetterent les yeux ſur Philopœmen avec des battemens de mains & de grands cris de joie, rappellant déja leur ancienne gloire par leur fierté, & ſe croyant même déja parvenus à ce haut degré de magnanimité par la confiance qui animoit leur courage.

Comme on dit que les jeunes chevaux deſirent toujours ceux qui ont accoutumé de les monter, & que, ſi quelqu'autre cavalier les monte, ils s'effarouchent & ſe cabrent ſous cette main étrangere, il en étoit de même de la ligue des Achéens. Dès qu'il y avoit quelque occaſion de guerre & qu'il s'agiſſoit de donner des combats, ſi l'on avoit nommé quelqu'autre général, elle perdoit d'abord courage & cherchoit toujours des yeux ſon Philopœmen; & dès qu'il paroiſſoit, elle étoit relevée & prête à agir par la grande confiance qu'elle avoit en ſon courage & en ſa prudence, ſentant bien qu'il étoit le ſeul de tous les généraux dont les ennemis ne pouvoient ſoutenir la vue, & dont la gloire & le nom les faiſoient trembler, comme toutes leurs actions le donnoient à connoître.

Philippe, roi de Macédoine, perſuadé que, s'il pouvoit ſe défaire de Philopœmen, tous les Achéens lui ſeroient encore ſoumis, envoya ſecrettement à Argos des hommes pour l'aſſaſſiner. Mais cette embûche fut découverte, & Philippe devint l'objet de la haine

&

& du mépris de tous les Grecs. Les Béotiens assiégeoient Mégare & étoient sur le point de se rendre maîtres de la place; tout-d'un-coup il se répandit un bruit dans leur armée que Philopœmen venoit au secours des assiégés & qu'il étoit déja bien proche. A cette nouvelle, quoique fausse, les Béotiens abandonnent leurs échelles déja plantées contre les murs & prennent la fuite.

Nabis, qui fut tyran de Lacédémone après Machanidas, avoit emporté d'emblée la ville de Messene. (*a*) Philopœmen, qui n'étoit alors que simple particulier, sans autorité, sans charge, tâchoit d'engager Lysippe, alors général des Achéens, à marcher au secours des Messéniens. Lysippe, ne voulant pas y entendre, & disant toujours qu'il n'y avoit plus de remede, & que la place étoit perdue, les ennemis étant dedans, Philopœmen marcha à son secours avec ses seuls citoyens qui n'attendirent ni decret ni élection qui lui déférassent le commandement, mais qui le suivirent (*b*) comme par un decret de la nature, qui veut que l'on obéisse à celui qui est le plus digne de commander.

Il ne fut pas plutôt arrivé au voisinage de Messene, que Nabis, averti de son approche,

(*a*) La quatriéme année de l'olympiade CXLIII, ou l'année suivante.

(*b*) *Comme par un decret de la nature, qui veut que l'on obéisse à celui qui est le plus digne de commander.*) C'est certainement la voix de la nature. Mais cela ne doit s'entendre que quand on est libre; car lorsque les loix ou le consentement des peuples ont nommé un général, c'est à lui qu'il faut obéir, & c'est à la nature à se taire.

ne l'attendit point, quoiqu'il eût toutes ſes troupes dans la ville ; mais ſortant par une autre porte, il délogea très-promptement & emmena toute ſon armée, regardant comme une fortune ſignalée de pouvoir l'éviter, comme il l'évita en effet, & Meſſene fut délivrée.

Voilà ce qu'il y a de beau dans la vie de Philopœmen & qui ne peut être contredit. Mais le ſecond voyage qu'il fit en Crete (*a*), à la priere des Gortyniens qui l'appellerent pour le faire leur général dans une guerre qu'ils avoient à ſoutenir, ne fut pas regardé de même par tout le monde, car il donna lieu de le calomnier & de dire que, pendant que ſa patrie étoit violemment attaquée par Nabis, (*b*) il s'étoit retiré, ou par lâcheté pour éviter le combat contre un ennemi redoutable, ou par une vanité déplacée pour aller ſe montrer aux étrangers. Et il eſt vrai que dans ce même tems-là les Mégalopolitains étoient ſi preſſés, qu'ils ſe voyoient réduits à ſe renfermer dans leurs murailles & à ſemer leurs places & leurs rues pour avoir de quoi ſe nourrir, toute la campagne aux environs étant ravagée & les Lacédémoniens campant preſque à leurs portes : & lui cependant il

(*a*) La quatriéme année de l'olympiade CXLIV.

(*b*) *Il s'étoit retiré, ou par lâcheté pour éviter le combat.*) Mais cette calomnie étoit ridicule ; il s'étoit retiré, parce qu'y ayant un autre général nommé à ſa place, il étoit devenu ſimple particulier, & qu'il étoit glorieux à ſa patrie que, dans le tems que ſon ſucceſſeur la ſervoit contre Nabis, il allât commander les troupes des Gortyniens.

faisoit la guerre aux Crétois, & s'étoit fait élire général en terre étrangere au-delà des mers, ce qui donnoit un prétexte à ses ennemis de l'accuser qu'il fuyoit la guerre allumée dans son pays pour ne pas secourir sa patrie.

Il y en avoit pourtant d'autres qui disoient que les Achéens ayant élu d'autres généraux, Philopœmen, qui se trouvoit simple particulier & sans charge, étoit allé occuper son loisir à commander les troupes des Gortyniens, car il étoit ennemi juré de la paresse & de l'inaction; & très-persuadé qu'il en est de la vertu militaire & de l'art de commander, comme de toutes les autres choses utiles & nécessaires, il faut les réduire en pratique & les exercer continuellement si l'on veut s'y rendre habile. Et c'est ce qu'il fit bien connoître par un mot qu'il dit sur le roi Ptolémée: beaucoup de gens louoient un jour hautement ce roi comme un homme qui étudioit tous les jours le métier de la guerre & l'art de commander, & qui formoit & fortifioit bien son corps par les exercices des armes. *Eh!* dit-il, *qui est-ce qui peut louer & admirer un roi qui, à l'âge où il est, s'amuse encore à étudier, au lieu de montrer ce qu'il a appris?*

Les Mégalopolitains donc, irrités de son absence qu'ils prenoient pour une désertion & pour une trahison, vouloient à toute force le bannir par un decret public & le priver du droit de bourgeoisie. Mais les Achéens les en empêcherent, (*a*) en envoyant à Mégalo-

(*a*) *En envoyant à Mégalopolis le général Aristenete.*

polis le général Ariſtenete qui, quoiqu'il eût quelques différends avec Philopœmen ſur le gouvernement de la république, empêcha qu'on ne prononçât contre lui cette condamnation. Depuis ce tems-là Philopœmen, ſe voyant mépriſé par ſes citoyens, débaucha quelques bourgs & quelques villages de leur reſſort, & les fit ſoulever, en leur ſuggérant qu'ils n'étoient pas anciennement contribuables & dépendans de Mégalopolis, & en leur aidant à ſoutenir ce prétexte & à opprimer la ville dans le conſeil des Achéens; mais cela n'arriva que dans la ſuite.

Pendant qu'il commanda les Gortyniens en Crete, il ne fit pas la guerre en homme du Péloponeſe & en Arcadien, ouvertement & généreuſement; mais prenant les mœurs & les manieres des Crétois, & ſe ſervant contr'eux-mêmes de leurs ſtratagêmes, de leurs ruſes, de leurs ſurpriſes & de leurs embûches, il leur eut bientôt fait voir qu'ils n'étoient que des enfans qui n'imaginoient que des choſes inſenſées & vaines, au prix de celles qu'invente un capitaine habile & expérimenté.

Après s'être fait admirer par ces peuples dans toutes ces choſes & avoir acquis une très-grande réputation par ſes exploits, il

Polybe & Tite-Live l'appellent Ariſtene, *Ariſtænus*, & c'eſt ainſi qu'il faut corriger le texte. Ariſtene fut envoyé à Mégalopolis deux ans après le départ de Philopœmen pour Crete, la ſeconde année de l'olympiade CXLV. Il y a une belle comparaiſon de cet Ariſtene avec Philopœmen dans les fragmens de Polybe. Ariſtenete étoit de Dymes, & il fut auſſi général des Achéens.

s'en retourna couvert de gloire dans le Péloponese. En y arrivant il trouva que Philippe venoit d'être défait (*a*) en bataille par Titus Flaminius, & que les Achéens & les Romains faisoient la guerre à Nabis. Il fut d'abord élu (*b*) général de cette ligue ; & ayant donné un combat naval, il eut le même sort qu'avoit eu Epaminondas dans un cas pareil, il vit diminuer sa réputation & la grande idée que l'on avoit de son courage & de sa prudence, pour avoir malheureusement combattu par mer.

Il est vrai que quelques-uns ont dit qu'Epaminondas ne voulant pas que ses citoyens goûtassent des avantages qui viennent de la marine, de peur que, sans qu'il s'en apperçût, (*c*) de bons & de vaillans soldats de terre ferme, ils ne devinssent, comme dit Platon, des mariniers lâches & corrompus, toujours prêts à gagner leurs vaisseaux & à prendre la fuite, il se retira volontairement de l'Asie & des isles sans y avoir rien fait. Au lieu que Philopœmen, persuadé que la

(*a*) Il fut défait la troisiéme année de l'olympiade CXLV.

(*b*) La quatriéme année de l'olympiade CXLVI.

(*c*) *De bons & de vaillans soldats de terre ferme, ils ne devinssent, comme dit Platon, des mariniers lâches & corrompus, toujours prêts à gagner leurs vaisseaux & à prendre la fuite.*) Ce passage de Platon est au commencement du quatriéme livre des loix, tom. II, pag. 706, & par cet endroit de Plutarque, on voit qu'il faut recevoir dans le texte de ce philosophe μονίμων, *qui combattent de pied ferme*, au lieu de νομίμων, *légitimes* ; car Platon oppose manifestement μονίμους à ἀποπηδῶντας δρομικῶς, & au lieu d'ἄπρακτοι j'ai lu ἄπρακτος ; car c'est Epaminondas qui s'en retourne sans rien faire.

ſcience qu'il avoit acquiſe en commandant des armées de terre lui ſuffiroit pour bien commander auſſi des troupes de mer, (*a*) apprit à ſes dépens quelle grande partie de la vertu c'eſt que l'exercice, & combien il ajoute de puiſſance & de force à ceux qui ſe le ſont rendu familier; car il ne fut pas ſeulement vaincu dans ce combat naval à cauſe de ſon peu d'expérience, mais il commit encore une très-grande faute en ſe ſervant d'un vaiſſeau qui avoit beaucoup de réputation, mais qui étoit fort vieux & qui n'avoit pas ſervi depuis quarante ans, & en le faiſant monter par ſes citoyens qui penſerent tous périr, le vaiſſeau ayant fait eau de toutes parts. Voyant donc qu'après ce mauvais ſuccès les ennemis le mépriſoient comme un homme qui avoit renoncé entiérement à la mer, & qu'ils aſſié-

(*a*) *Apprit, à ſes dépens, quelle grande partie de la vertu c'eſt que l'exercice.*) Voici un grand général de troupes de terre, qui croit pouvoir commander auſſi des troupes de mer. L'expérience fit voir combien il ſe trompoit. Ce ſont deux arts très-différens: & pour illuſtrer ce paſſage, je crois que le lecteur ne ſera pas fâché que je lui rapporte ici ce que dit un jour un des plus grands capitaines que la France, que dis-je? que la terre ait jamais porté; c'eſt le grand prince de Condé. On parloit d'une bataille navale; ce prince dit qu'il ſouhaiteroit paſſionnément d'en voir une; & que s'il s'y trouvoit, il regarderoit avec grande application. Un officier de marine qui étoit préſent, lui dit: *Monſeigneur, ſi votre alteſſe y étoit, il n'y a point d'amiral qui ne fût ravi de recevoir vos ordres. Mes ordres*, reprit bruſquement le prince, *je me garderois bien de dire ſeulement mon avis; je me tiendrois ſur le pont bien tranquillement, & je regarderois tous les mouvemens & toutes les manœuvres pour m'inſtruire.* Si Philopœmen avoit eu le bon ſens & la modeſtie de ce prince, il n'auroit pas reçu ce grand échec.

geoient avec inſolence la ville de (*a*) Gythium, il s'embarqua promptement & alla à eux lorſqu'ils s'y attendoient le moins, & qu'à cauſe de leur victoire ils étoient diſperſés çà & là ſans aucune précaution & ſans ſe tenir ſur leurs gardes; & arrivant la nuit il mit ſes gens à terre, brûla entiérement leur camp & fit un grand carnage de leurs troupes.

Quelques jours après, Nabis s'étant préſenté tout-à-coup devant lui, comme il avoit à paſſer des défilés très-dangereux, & ayant par-là imprimé la terreur dans l'eſprit des Achéens qui ne croyoient pas qu'il fût poſſible de ſe tirer de ces paſſages difficiles par eux-mêmes & dont les ennemis leur fermoient l'iſſue, Philopœmen s'arrêta un peu de tems; & après avoir conſidéré de l'œil la nature du pays; il fit voir en cette occaſion que l'art des tactiques eſt la cime & la perfection de l'art militaire; car il n'eut pas plutôt changé l'ordonnance de ſa phalange pour l'accommoder à l'aſſiette du lieu, qu'il ſurmonta toutes ces difficultés très-facilement & ſans aucun trouble; de maniere qu'il tomba ſur les ennemis qui penſoient le tenir, & les mit en fuite. Mais, comme il vit qu'ils ne ſe retiroient pas tous enſemble vers leur ville, qu'ils ſe diſperſoient çà & là, & que tout le pays étoit fourré, boſſu & très-difficile pour la cavalerie à cauſe des ruiſſeaux & des fondrieres dont il eſt coupé, il fit ſonner la retraite & campa

(*a*) C'étoit l'arſenal & le port de Lacédémone, à cinq quarts de lieue de la ville.

dans ce lieu-là même qu'il étoit encore grand jour. Mais comme il se douta bien que, dès que la nuit seroit venue, les ennemis, revenant de leur fuite, se retireroient vers la ville un à un & deux à deux, il plaça en embuscade, tout autour dans tous les passages sur les ruisseaux & sur les collines, de petits corps de soldats Achéens qui tuerent un grand nombre des gens de Nabis; parce que ne se retirant pas tous ensemble, mais qui çà qui là, selon qu'ils avoient été dispersés par la fuite, ils tomboient entre les mains de leurs ennemis comme des oiseaux qui donnent dans les filets de l'oiseleur.

Ces grandes actions faisoient que tous les Grecs aimoient & estimoient singuliérement Philopœmen, & que dans les théatres ils le combloient d'honneurs. Une distinction si marquée blessoit secrettement Titus Flaminius naturellement ambitieux & jaloux: car il prétendoit qu'étant consul Romain il devoit être plus respecté & plus honoré par les Achéens, qu'un homme d'Arcadie. Et il pensoit de plus que par ses bienfaits il avoit infiniment plus mérité que lui des Grecs; lui qui, par un seul cri de héraut, (a) avoit affranchi & mis en liberté toute cette partie de la Grece qui étoit dans l'esclavage de Philippe & des Lacédemoniens.

Bientôt après (b) Flaminius fit la paix

(a) Dans les jeux Isthmiques, la quatriéme année de l'olympiade CXLV.

(b) La premiere année de l'olympiade CXLVI.

avec Nabis, & Nabis fut tué en trahiſon par les Etoliens. Cette mort cauſa du trouble & du déſordre dans Sparte, & Philopœmen, ſaiſiſſant cette occaſion, y marcha avec une ſi groſſe puiſſance, & fit ſi bien que, gagnant les uns par ſes raiſons & entraînant les autres par la force, il obligea cette ville d'entrer dans la ligue des Achéens.

Ce ſuccès augmenta merveilleuſement ſa réputation parmi ces peuples; car ce n'étoit pas un petit ſervice que d'avoir acquis à la ligue une ville auſſi puiſſante que Sparte, & d'une ſi grande autorité. Par-là il gagna auſſi l'amitié & la confiance des plus gens de bien de Lacédémone, qui eſpérerent l'avoir pour garant & pour défenſeur de la liberté. Voilà pourquoi, quand la maiſon & tous les biens de Nabis eurent été vendus, ils réſolurent, par un décret public, de lui faire préſent de tout l'argent qui étoit revenu de cette vente, qui montoit à ſix-vingt talens, & de lui envoyer à cet effet une ambaſſade pour le prier de les recevoir.

Ce fut en cette occaſion qu'il parut très-clairement que la vertu de ce grand perſonnage étoit bien pure, & qu'il ne paroiſſoit pas ſeulement homme de bien, mais qu'il l'étoit effectivement, car on ne trouva pas un ſeul Spartiate qui voulût ſe charger de la commiſſion de lui aller offrir ce préſent; mais ſaiſis de reſpect & de crainte, ils s'en excuſerent tous; de ſorte qu'enfin ils prirent le parti de lui envoyer faire la propo-

ſition par un de ſes hôtes, nommé Timolaüs.

Ce Timolaüs étant arrivé à Mégalopolis, logea chez Philopœmen qui le reçut avec beaucoup de marques de bonté. Là il eut le tems de conſidérer la gravité de ſa converſation, la frugalité de ſa vie & la ſévérité de ſes mœurs qui le rendoient imprenable & inacceſſible à l'argent; & il fut ſi étonné de tout ce qu'il vit, qu'il n'oſa jamais lui ouvrir la bouche du préſent qu'il venoit lui offrir, & qu'ayant donné quelqu'autre prétexte à ſon voyage, il s'en retourna comme il étoit venu. Il fut envoyé une ſeconde fois & ne fut pas plus hardi. Enfin au troiſiéme voyage il ſe hazarda, quoiqu'avec peine, à déclarer à Philopœmen la bonne volonté de Sparte.

Philopœmen l'écouta avec plaiſir; mais ſur l'heure même il alla à Sparte & il conſeilla aux Spartiates de ne pas dépenſer leur argent à gagner & à corrompre leurs amis, gens de bien, parce qu'ils pourroient toujours uſer & jouir de leur vertu & de leur ſageſſe ſans rien donner, & de le garder pour acheter & gagner les méchans, & ceux, qui dans les conſeils brouilloient & diviſoient la ville par leurs diſcours ſéditieux, afin que l'argent les obligeant à ſe taire, ils leur fiſſent moins de peine dans le gouvernement : *Car il vaut beaucoup mieux*, ajouta-t-il, *fermer la bouche à ſes ennemis qu'à ſes amis.* Voilà quelle étoit la nobleſſe & la magnanimité de Philopœmen ſur tout ce qui regardoit l'argent.

Quelque tems après, (*a*) Diophane, général des Achéens, averti que les Lacédémoniens penſoient à des nouveautés, ſe diſpoſoit à les châtier; & les Lacédémoniens de leur côté ſe préparoient à la guerre & mettoient tout le Péloponeſe en combuſtion. Philopœmen tâcha d'adoucir l'eſprit de Diophane & d'appaiſer ſa colere, en lui repréſentant: (*b*) *Que, pendant que le roi Antiochus & les Romains ſe faiſoient la guerre au milieu de la Grece avec deux armées ſi puiſſantes, le devoir du général des Achéens étoit de tourner toutes ſes penſées de ce côté-là & d'avoir toujours l'œil ſur eux; que ce n'étoit nullement le tems de remuer & d'exciter une guerre inteſtine, & qu'au contraire il étoit de la prudence de diſſimuler quelques fautes qui auroient été commiſes, & de faire ſemblant de ne les pas voir.*

Diophane ne fit point état de ſes remontrances; il entra à main armée dans la Laconie avec Flaminius, & ils s'avancerent tous deux vers la ville. Philopœmen, irrité de cette entrepriſe & du mépris qu'on avoit fait de ſon avis, (*c*) hazarda-là une action

(*a*) La premiere année de l'olympiade CXLVII.

(*b*) *Que pendant que le roi Antiochus & les Romains ſe faiſoient la guerre au milieu de la Grece.*) Car cette même année C. Livius, qui commandoit la flotte Romaine, venoit de gagner un grand combat naval à Epheſe contre Antiochus.

(*c*) *Hazarda-là une action, qui, ſi on l'examine à la rigueur, ne peut être trouvée ni bonne ni juſte.*) Car à la rigueur Philopœmen étoit inexcuſable; & c'étoit une démarche très-injuſte & très-mauvaiſe de quitter ſon général, & d'aller ſe jetter

qui, si on l'examine à la rigueur, ne peut être trouvée ni bonne ni juste, mais qui marque un courage & une audace que rien ne pouvoit étonner. Il se jetta dans Sparte, & simple particulier, il empêcha le général des Achéens & le consul Romain d'y entrer. Il appaisa les troubles qui divisoient la ville, & raffermit les Spartiates dans la ligue comme ils étoient auparavant.

Quelque tems après, (*a*) Philopœmen, élu encore général, ayant eu quelques sujets de plainte contre les Lacédémoniens, les obligea de rappeller les bannis dans Sparte, fit mourir quatre-vingt Spartiates selon Polybe; & selon Aristocrate, trois cens cinquante, qui avoient condamné ces bannis; rasa leurs murailles, leur retrancha une grande partie de leur territoire qu'il ajouta au territoire de Mégalopolis; & tous ceux à qui les tyrans avoient donné droit de bourgeoisie dans Sparte, il les chassa & les transféra dans l'Achaïe, excepté trois mille qui ne voulurent pas sortir de Sparte, & qu'il fit vendre à l'encan. De l'argent qui revint de cette vente, il en fit bâtir à Mégalopolis un portique magnifique, comme pour leur insulter & pour rendre leur honte plus publique & plus durable.

Enfin pour assouvir son ressentiment contre les Lacédémoniens & pour achever de les

dans Sparte, pour s'opposer à lui. Le succès le justifia, mais les actions d'un homme de bien ne doivent pas attendre du succès leur apologie.

(*a*) La troisiéme année de l'olympiade CXLVII.

humilier, quoique leur humiliation fût déja assez grande, & plus grande qu'ils n'avoient mérité, il fit contr'eux la chose la plus cruelle & la plus injuste qu'on pouvoit faire contre leur gouvernement, (*a*) il cassa & annulla tous les établissemens de Lycurgue & força les enfans & les jeunes gens de renoncer à l'éducation de leur pays pour prendre celle de l'Achaïe, parce qu'il voyoit que, pendant qu'ils continueroient d'observer les loix de Lycurgue, ils seroient toujours fiers & n'auroient que des pensées nobles & généreuses. Dans ce tems-là donc les grandes calamités dont ils furent accueillis, les ayant forcés de souffrir que Philopœmen coupât ainsi les nerfs de leur république, ils plierent sous le joug & furent dans l'humiliation & dans la bassesse. Mais quelques années après ils demanderent aux Romains la permission de reprendre leur ancienne discipline & de quitter celle d'Achaïe; (*b*) & l'ayant obtenue, ils retirerent leur ville

(*a*) *Il cassa & annulla tous les établissemens de Lycurgue.*) Plutarque a raison d'appeller cette insulte, la chose la plus cruelle & la plus injuste qu'on pouvoit faire contre le gouvernement de Sparte; car l'unique moyen de la détruire entiérement, c'étoit d'y abolir un établissement qui l'avoit déja maintenue florissante & glorieuse pendant plus de sept cens ans. C'est porter une plaie mortelle à un état, que de lui ôter des usages qui maintiennent les mœurs & la discipline, & qui y entretiennent une noblesse & une fierté, seules capables de le faire triompher de ses ennemis.

(*b*) *Et l'ayant obtenue, ils retirerent leur ville de cet abîme de maux.*) Voilà un grand éloge pour les établissemens de Lycurgue. Ceci confirme ce que Plutarque a dit dans la Comparaison de Numa & de Lycurgue: *Que les Romains se sont accrus & agrandis, en renonçant aux institutions de Numa, & que*

de cet abîme de maux & de cette corruption où elle étoit plongée, & la releverent, autant qu'il leur étoit poſſible, dans l'état où ils ſe trouvoient.

Lorſque la guerre s'alluma en Grece entre les Romains & le roi Antiochus, (*a*) Philopœmen étoit ſimple particulier; & voyant qu'Antiochus, qui hyvernoit à Chalcis, paſſoit le tems en galanteries, que malgré ſon âge il célébroit des noces en épouſant une jeune fille, & que ſes Syriens, vivant dans la derniere licence ſans capitaines & ſans chefs, ſe diſperſoient dans toutes les villes où ils commettoient mille inſolences & mille déſordres, il témoigna qu'il étoit bien fâché de n'être plus général des Achéens, & qu'il envioit aux Romains une victoire ſi facile & qui leur coûteroit ſi peu: *Car pour moi*, dit-il, *ſi j'avois le commandement, je les taillerois tous en pieces dans les tavernes.*

Après que les Romains eurent défait Antiochus, (*b*) ils s'appliquerent tout de bon à pouſſer leurs affaires du côté de la Grece; & avec toutes leurs forces ils tenoient déja les Achéens comme enveloppés. Ils avoient même un puiſſant parti dans toutes les villes par le moyen des orateurs & des gouverneurs du

les Lacédémoniens n'ont pas plutôt violé les ordonnances de Lycurgue, que de fort grands ils ſont devenus fort petits, & qu'après avoir perdu l'empire de la Grece, ils ont vu leur état en danger d'être entiérement détruit.

(*a*) La troiſiéme année de l'olympiade CXLVI.

(*b*) Antiochus fut défait la troiſiéme année de l'olympiade CXLVIII.

peuple qu'ils avoient gagnés. De ſorte que, par la faveur & par la protection des dieux, leur puiſſance, qui alloit toujours croiſſant, étoit déja parvenue au faîte de la grandeur où leur fortune devoit s'élever. Philopœmen, attentif à toutes leurs démarches, faiſoit comme un bon pilote qui combat contre les vagues & les vents; tantôt forcé par le tems il cédoit en quelque choſe & ſe laiſſoit entraîner, & tantôt ſe roidiſſant il réſiſtoit de toutes ſes forces & n'oublioit rien pour porter ceux qui avoient le plus d'autorité ou d'éloquence à embraſſer le parti de la liberté.

(*a*) Ariſtenete de Mégalopolis, homme qui avoit beaucoup de crédit parmi les Achéens & qui faiſoit la cour aux Romains, lui étoit oppoſé; & un jour il dit en plein conſeil: *Qu'il étoit d'avis que les Achéens ne devoient s'oppoſer en rien aux Romains, ni ſe montrer ingrats envers eux.* Philopœmen ne dit rien d'abord, quoiqu'il ſupportât ce diſcours avec peine; mais enfin voyant qu'il continuoit, & n'étant plus maître de ſa colere, il lui dit tout haut: (*b*) *Eh, mon ami, pourquoi as-tu tant d'impatience de voir la malheureuſe fin des Grecs?*

(*a*) *Ariſtenete de Mégalopolis.*) Il faut encore lire ici *Ariſtene*, car c'eſt le même dont on a déja parlé, & que Polybe & Tite-Live appellent *Ariſtænus.* Il avoit été ſouvent général des Achéens, & il étoit grand partiſan des Romains.

(*b*) *Eh, mon ami, pourquoi as-tu tant d'impatience de voir la malheureuſe fin des Grecs?*) Ce mot eſt fort beau. Philopœmen veut dire qu'il n'y aura plus de Grecs dès qu'ils ſeront ſoumis aux Romains.

Le consul Manius Acilius (*a*), ayant défait Antiochus, demanda aux Achéens qu'ils permissent aux bannis de Lacédémone de retourner dans leur ville, & Flaminius favorisoit cette demande d'Acilius. Philopœmen s'y opposa, non qu'il fût ennemi des bannis; mais c'est qu'il vouloit qu'on n'accordât pas cette grace à la priere de Flaminius & des Romains, & que les bannis en eussent toute l'obligation aux Achéens & à lui. En effet, ayant été élu général (*b*) pour l'année suivante, il ramena lui-même les bannis, tant sa fierté & son grand courage le portoient naturellement à se révolter & à se roidir contre les puissances qui vouloient tout emporter par autorité.

Il fut élu (*c*) pour la huitiéme fois général des Achéens à l'âge de soixante-dix ans; & il espéroit non-seulement qu'il passeroit son année sans guerre, mais encore que les affaires lui permettroient d'achever en repos le peu qu'il avoit encore à vivre; car, comme les maladies semblent diminuer & s'affoiblir à mesure que les forces du corps diminuent, de même dans les villes Grecques l'amour des guerres & des combats s'affoiblissoit à mesure qu'elles sentoient diminuer leur puissance. Mais la déesse de la vengeance (*d*), qui a soin

(*a*) Manius Acilius Glabrio, qui fut consul avec P. Cornélius Scipio Nasica, la premiere année de l'olympiade CXLVII.

(*b*) Il ne fut pas élu l'année suivante, mais deux ans après; c'est-à-dire, la troisiéme année de l'olympiade CXLVII.

(*c*) La premiere année de l'olympiade CXLIX.

(*d*) Némesis.

de punir les paroles hautaines, le fit tomber au bout de ſa courſe, comme un athlete qui, ayant fourni ſa carriere très-heureuſement, tombe au pied de la borne. Car on dit que dans une aſſemblée quelques-uns étant venus à louer un certain perſonnage, comme un grand général, Philopœmen dit: (*a*) *Comment peut-on faire cas d'un homme qui, les armes à la main, s'eſt laiſſé prendre en vie par les ennemis ?*

Peu de jours après il arriva que Dinocrate le Meſſenien qui en particulier étoit ennemi de Philopœmen, & qui étoit haï de tous les gens de bien à cauſe de ſa méchanceté & de ſa mauvaiſe vie, détacha Meſſene de la ligue des Achéens; & en même tems on apprit qu'il étoit ſur le point (*b*) de s'emparer d'un bourg appellé *Colonis*, poſte conſidérable. Philopœmen étoit alors malade de la fievre à Argos. Dès qu'il eut cette nouvelle, il partit pour ſe rendre à Mégalopolis, & fit tant de diligence qu'il y arriva le jour même, ayant fait plus de

(*a*) *Comment peut-on faire cas d'un homme qui, les armes à la main, s'eſt laiſſé prendre en vie par les ennemis ?*) C'étoit le ſentiment de Régulus, qu'Horace a ſi bien exprimé dans l'Ode 5 du livre III. Mais Plutarque a raiſon de trouver cette parole de Philopœmen trop hautaine, car le plus brave homme du monde peut fort bien être pris priſonnier les armes à la main. C'eſt même ſouvent une ſuite de ſon grand courage, comme l'expérience l'a ſouvent fait voir.

(*b*) *De s'emparer d'un bourg appellé Colonis.*) Je ne connois point de bourg de ce nom. Plutarque avoit ſans doute écrit *Coronis*, qui eſt un poſte conſidérable au-deſſous de Meſſene, ſur le bord de la mer. Il en eſt parlé dans Strabon, & Tite-Live lui donne ce nom dans cette même hiſtoire.

quatre cens ſtades (*a*). Il ne s'y arrêta point; mais prenant avec lui quelques gens de cheval (*b*) des plus conſidérables des citoyens, tous jeunes gens qui, pour l'affection qu'ils lui portoient, & auſſi pour l'amour de la gloire, le ſuivirent volontairement, il marcha contre Meſſene.

A moitié chemin, (*c*) ſur la colline appellée *la colline d'Evandre*, il trouva Dinocrate qui venoit à ſa rencontre; il le chargea & le mit en fuite. Mais cinq cens chevaux, qui gardoient le plat-pays de Meſſene, étant ſurvenus, & ceux qui avoient été pouſſés, s'étant ralliés & joints à ces derniers, & occupant toutes les hauteurs de la colline, Philopœmen, qui craignoit d'être enveloppé & qui vouloit ſauver ces jeunes cavaliers qui l'avoient ſuivi, ſe retiroit par des lieux boſſus & difficiles, ſe tenant toujours à la queue, & tournant ſouvent tête aux ennemis pour les attirer à lui & pour les empêcher de ſuivre ſes cavaliers. Mais les ennemis n'oſoient le joindre & ſe contentoient de caracoller tout autour avec de grands cris.

(*a*) Cinquante mille pas.

(*b*) Il ne mena avec lui que ſoixante cavaliers, mais Lycortas s'étoit avancé avec des troupes.

(*c*) *Sur la colline, appellée la colline d'Evandre.*) Perſonne, que je ſache, n'a fait mention de cette *colline d'Evandre*. Mais à quelque diſtance de Meſſene, en tirant vers l'Arcadie, Polybe, & après lui Pauſanias, placent une colline appellée *Evan*, qui eſt ſans doute celle dont Plutarque parle ici. Ceux qui n'ont pas compris que cette colline étoit appellée *Evan* d'une exclamation bacchique, & n'entendant point ce mot, ont cru que c'étoit un nom tronqué, & ont mis *Evandre* ſans ſavoir pourquoi.

Après s'être avancé plusieurs fois contr'eux pour donner le tems à ces jeunes gens de faire leur retraite, il ne se donna pas de garde qu'il se trouva seul au milieu de ce grand nombre d'ennemis. Aucun n'eut pourtant l'audace d'en venir aux mains avec lui ; mais en l'accablant de traits ils firent tant qu'ils le pousserent dans des lieux pleins de rochers & de précipices où il ne pouvoit faire passer son cheval, quoiqu'à grands coups d'éperons il lui déchirât les flancs. Sa vieillesse lui laissoit encore toute sa légéreté & sa force, à cause du continuel exercice où il l'entretenoit & elle ne l'empêchoit nullement de se sauver ; mais malheureusement il étoit affoibli par la maladie & extrêmement fatigué du chemin qu'il avoit fait & du travail qu'il avoit soutenu, de sorte qu'il étoit pesant & qu'il ne pouvoit presque se remuer. En cet état, son cheval venant à broncher, le jetta par terre ; sa chûte fut rude ; il se fit une si grande plaie à la tête, qu'il demeura long-tems étendu sur la place sans voix & sans mouvement.

Les ennemis, le croyant mort, s'approcherent, & commencerent à le tourner pour le dépouiller. Dans ce moment il leva la tête & ouvrit les yeux : les ennemis, voyant qu'il étoit en vie, se jetterent en foule sur lui, lui lierent les mains derriere le dos, & l'accablant de chaînes, ils le menerent en cet état à Messene, en lui faisant, avec une insolence sans bornes, tous les outrages & toutes les indignités dont ils purent s'aviser ; outrages

que ce grand homme n'auroit jamais imaginé, non pas même en ſonge, pouvoir un jour ſouffrir de cet infame Dinocrate.

A la premiere nouvelle, qui fut portée à Meſſene, qu'il étoit pris & qu'on l'amenoit, les Meſſéniens furent ſi tranſportés de joie, qu'ils coururent tous aux portes de la ville. Mais quand ils virent Philopœmen qu'on traînoit ainſi lié & garotté contre ſa dignité & malgré la gloire de ſes exploits & de ſes trophées, la plupart furent touchés de pitié & compatirent à ſon malheur juſqu'à verſer des larmes & à mépriſer & déplorer cette grandeur humaine comme une grandeur trompeuſe & infidele & comme un néant. De ſorte que bientôt il courut preſque dans toutes les bouches un propos plein d'humanité, qu'on devoit ſe ſouvenir des bienfaits qu'on avoit reçus de lui, & de la liberté qu'il avoit rendue à l'Achaïe en chaſſant le tyran Nabis. Mais il y en avoit d'autres, quoiqu'en petit nombre, qui, voulant faire leur cour à Dinocrate, alloient diſant qu'il falloit mettre Philopœmen à la torture & le faire mourir dans les tourmens comme un ennemi dangereux qui ne pardonnoit jamais, & qui deviendroit encore plus redoutable à Dinocrate s'il échappoit après les indignités qu'il lui avoit faites & les chaînes dont il l'avoit chargé. En même tems (*a*) ils le conduiſirent dans le

(*a*) *Ils le conduiſirent dans un lieu appellé* le Tréſor.) Voici comme Tite-Live s'en explique. *Admonent deinde quidam eſſe Theſaurum publicum ſub terra ſaxo qua-*

lieu appellé *le Trésor.* C'est un caveau sous terre qui ne reçoit aucun air ni aucun jour du dehors & qui n'a point de porte, mais qui se bouche avec une grosse pierre qu'on roule à l'entrée. Ils l'enfermerent dans ce caveau; & l'ayant bien bouché avec sa pierre, ils mirent des soldats tout autour pour le garder.

Les jeunes cavaliers Mégalopolitains, revenus de leur frayeur & s'arrêtant au milieu de leur fuite, commencent à s'appercevoir que Philopœmen n'est pas avec eux. Ils le cherchent, ils l'appellent; & comme il ne paroît point & qu'il ne répond point à leur voix, ils s'arrêtent-là assez long-tems & se disent les uns aux autres qu'ils s'étoient sauvés avec honte & contre toute justice, en abandonnant aux ennemis leur général qui n'avoit méprisé sa vie que pour l'amour d'eux. En même tems ils courent çà & là, & s'informant par-tout, enfin ils apprennent qu'il a été pris, & aussitôt ils vont répandre cette nouvelle dans toutes les villes de l'Achaïe. Les Achéens, très-affligés de cette prise & la regardant comme un très-grand malheur, résolurent de le redemander aux Messéniens, de leur en-

drato septum : eo vinctus demittitur, & saxum ingens, quo operitur, machinâ super impositum est. « Là quelques-» uns font ressouvenir qu'il » y a sous terre le Trésor pu-» blic, bien revêtu de pierre » quarrée : on le descend » donc dans ce caveau, & » par le moyen d'une ma-» chine, d'une grue, on en » ferme l'ouverture avec une » grosse pierre dont on avoit » accoutumé de la boucher ». Liv. XXXIX. Ce caveau étoit appellé *le Trésor public*, parce que dans les tems de guerre ils y enfermoient leur argent & ce qu'ils avoient de plus précieux.

voyer pour cet effet une ambaſſade & de ſe préparer cependant à marcher contr'eux avec toutes leurs forces, s'ils le refuſoient.

Pendant que cela s'exécute, Dinocrate, qui craignoit ſur-tout le retardement comme le ſalut de Philopœmen, & qui vouloit prévenir les démarches des Achéens ; dès que la nuit fut venue & que le peuple ſe fut retiré, ouvrit la priſon & y fit deſcendre l'exécuteur pour porter le poiſon à Philopœmen, avec ordre de ſe tenir-là juſqu'à ce qu'il l'eût avalé.

Quand l'exécuteur deſcendit dans le caveau, Philopœmen étoit couché ſur ſon manteau ſans dormir & tout occupé de ſa douleur & de ſa triſteſſe. Dès qu'il vit de la lumiere, & cet homme près de lui tenant ſa lampe d'une main & la coupe de poiſon de l'autre, il ſe releva avec peine à cauſe de ſa grande foibleſſe, ſe mit en ſon ſéant ; & prenant la coupe il demanda à l'exécuteur s'il n'avoit rien entendu dire de ſes cavaliers & ſur-tout de Lycortas. L'exécuteur lui dit qu'il avoit ouï dire qu'ils s'étoient preſque tous ſauvés. Philopœmen le remercia d'un ſigne de tête ; & le regardant avec douceur : *Tu me donnes-là une bonne nouvelle*, lui dit-il, *nous ne ſommes donc pas malheureux en tout.* Et ſans dire une ſeule parole de plus, ſans jetter le moindre ſoupir, il but le poiſon & ſe recoucha ſur ſon manteau. Il ne donna pas beaucoup de peine au poiſon, car il étoit ſi abattu & ſi foible qu'il fut éteint dans un moment.

Quand le bruit de ſa mort fut répandu parmi les Achéens, toutes leurs villes furent plongées dans un deuil & dans un abattement qu'on ne peut exprimer ; & auſſi-tôt tous leurs jeunes gens, qui étoient en âge de porter les armes, & tous leurs magiſtrats ſe rendirent à Mégalopolis. Là, dans un grand conſeil qui fut tenu, on réſolut de ne pas différer un ſeul moment la vengeance de cet horrible attentat ; (*a*) & ayant élu ſur l'heure même Lycortas pour leur général, ils ſe jetterent dans la Meſſénie où ils mirent tout à feu & à ſang. Les Meſſéniens épouvantés prirent enfin le parti d'ouvrir leurs portes & reçurent les Achéens. Dinocrate, prévenant le ſupplice qu'il méritoit, ſe tua lui-même ; & tous ceux qui avoient été d'avis de faire mourir Philopœmen, ſuivirent ſon exemple. Mais ceux qui avoient opiné à lui faire donner la torture, Lycortas les fit prendre pour les faire expirer dans les tourmens.

Après qu'on eut brûlé le corps de Philopœmen, qu'on eut ramaſſé ſes cendres & qu'on les eut miſes dans une urne, on ſe mit en marche pour les porter à Mégalopolis. Cette marche ne ſe fit point turbulemment ni pêle-mêle, mais avec une belle ordonnance & en mêlant à ce convoi funebre une ſorte de pompe triomphale. On voyoit d'abord les gens de pied la tête ceinte de couronnes

(*a*) *Et ayant élu ſur l'heure même Lycortas pour leur général.*) La ſeconde année de l'olympiade CXLIX. Ce Lycortas étoit le pere de l'hiſtorien Polybe.

& tous fondant en larmes. Après cette infanterie ſuivoient les ennemis chargés de chaînes. (*a*) Le fils du général, le jeune Polybe, marchoit enſuite portant dans ſes mains l'urne qui renfermoit les cendres, mais qui étoit ſi couverte de bandelettes & de couronnes qu'elle ne paroiſſoit preſque point. Autour de Polybe marchoient les plus nobles & les plus conſidérables des Achéens. L'urne étoit ſuivie de toute la cavalerie magnifiquement armée & montée ſuperbement, qui fermoit la marche, ſans donner ni de grandes marques d'abattement pour un ſi grand deuil, ni de grands ſignes de joie pour une telle victoire. Tous les peuples des villes & des villages des environs venoient au-devant de ce convoi, comme autrefois ils venoient au-devant de lui-même pour le recevoir & lui faire l'honneur, quand il revenoit de ſes expéditions couvert de gloire ; & après avoir ſalué & touché reſpectueuſement ſon urne, ils la ſuivoient & l'accompagnoient. Ce nombre infini d'hommes & de femmes, de vieillards & d'enfans, qui ſe joignoient à ce convoi, jettoient des cris ſi perçans, que de l'armée ils retentiſſoient juſques dans la ville de Mégalopolis qui répondoit à ces cris par ſes gémiſſemens, preſſée de ſon affliction, & pleurant d'autant plus amérement la mort de ce grand homme, qu'elle étoit perſuadée qu'avec lui étoit morte toute l'autorité, toute la prééminence

(*a*) *Le fils du général, le jeune Polybe.*) C'eſt Polybe l'hiſtorien, qui pouvoit avoir alors vingt-deux ans.

minence qu'elle avoit ſur les Achéens.

Philopœmen fut donc enterré très-honorablement, & les priſonniers de Meſſene furent lapidés autour de ſon tombeau. Toutes les villes par des decrets publics lui décernerent tous les plus grands honneurs (*a*) & pluſieurs ſtatues avec de magnifiques inſcriptions. (*b*) Mais pluſieurs années après, dans les tems les plus calamiteux de la Grece,

(*a*) *Et lui érigerent pluſieurs ſtatues avec de magnifiques inſcriptions.*) Pauſanias rapporte l'inſcription que ceux de Tégée mirent à la ſtatue qu'ils érigerent à ce grand homme ; elle eſt en huit vers élégiaques, & d'une ſi grande beauté, qu'elle mérite d'être rapportée. Le lecteur ne ſera pas fâché de la voir. La voici comme elle eſt rapportée dans *les Arcadiques* de Pauſanias, pag. 280.

Τοῦ δ' ἀρετὰ καὶ δόξα καθ' Ἑλλάδα πολλὰ μετὰ ἀλκαῖς,
Πολλὰ δὲ καὶ βουλαῖς ἔργα ποιησαμένου,
Ἀρκάδος αἰχμητᾶ Φιλοποίμενος, ᾧ μέγα κύδος
Ἕσπετ' ἐνὶ πτολέμῳ δούρατος ἁγεμόνι.
Μανύει δὲ τρόπαια τετυγμένα δισσὰ τυράννων
Σπάρτας αἰξομέναν δ' ἄρατο δουλοσύναν.
Ὧν ἕνεκεν Τεγέα μεγαλόφρονα Κραύγιδος υἱὸν
Στᾶσεν ἀμωμήτου κράντορ' ἐλευθερίας.

La valeur & la gloire de Philopœmen d'Arcadie, de ce grand capitaine qui a exécuté pluſieurs grands exploits par ſa force, & pluſieurs autres par ſa ſageſſe & par ſa prudence, ont retenti dans toute la Grece : Deux trophés érigés de la défaite de deux tyrans de Sparte, & cette ville délivrée du joug de la ſervitude, en ſont des témoins irréprochables. Pour ces grands bienfaits, la ville de Tégée, pleine de reconnoiſſance, a élevé cette ſtatue au magnanime fils de Craugis, comme à l'auteur de ſa liberté.

(*b*) *Mais pluſieurs années après.*) Trente-ſept ans après la mort de Philopœmen, c'eſt-à-dire, la ſeconde année de l'olympiade CLVIII, cent quarante - cinq ans avant l'an premier de l'ere chrétienne.

lorſque Corinthe fut brûlée & détruite par le proconſul Mummius, (*a*) un calomniateur Romain fit tous ſes efforts pour les faire abattre, & le pourſuivit lui-même criminellement comme s'il eût été en vie, l'accuſant d'avoir été l'ennemi des Romains, & de s'être montré toujours mal intentionné pour eux dans toutes leurs affaires; la choſe fut portée au conſeil devant Mummius.

Le calomniateur étala tous les chefs d'accuſation & expliqua tous ſes moyens. (*b*) Mais après que Polybe lui eut répondu pour le réfuter, ni Mummius ni ſes lieutenans ne voulurent ordonner ni ſouffrir que l'on détruisît les monumens de la gloire de ce grand homme, quoiqu'il eût oppoſé comme une digue aux proſpérités de Flaminius & d'Acilius. (*c*) Car ces Romains mettoient de la différence entre la vertu & l'intérêt, comme cela eſt ſéant & raiſonnable; ils diſtinguoient le beau & l'honnête de l'utile, & ils étoient perſuadés que tous les gens de bien con-

(*a*) *Un calomniateur Romain fit tous ſes efforts pour les faire abattre, & le pourſuivit lui-même criminellement.*) Voici une choſe bien ſinguliere. Ce miſérable orateur vouloit faire ſa cour aux Romains, en détruiſant les ſtatues & en aboliſſant la mémoire d'un homme qui avoit toujours été leur ennemi.

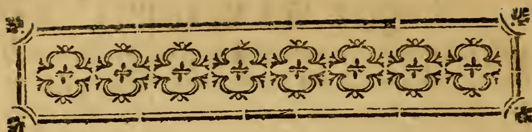
(*b*) *Mais après que Polybe lui eut répondu pour le réfuter.*) Je voudrois bien qu'on nous eût conſervé le diſcours que ce ſage hiſtorien fit en cette occaſion pour réfuter ce miſérable calomniateur.

(*c*) *Car ces Romains mettoient de la différence entre la vertu & l'intérêt.*) Il dit *ces Romains* pour diſtinguer les Romains de ce tems-là, des Romains qui vinrent enſuite. Les véritables Romains ſacrifioient toujours l'intérêt à la vertu, & l'utile à l'honnête.

ſervent de la reconnoiſſance pour leurs bienfaiteurs & cherchent les occaſions de s'acquitter envers eux, en leur rendant la pareille; & qu'ils reſpectent, honorent & vénerent la mémoire des grands hommes qui ſe ſont rendus recommandables par leur vertu. Voilà quant à la vie de Philopœmen.

Fin de la vie de Philopœmen.





T. QUINCTIUS FLAMINIUS.

CELUI que nous avons choisi pour le comparer à Philopœmen, (*a*) c'est Titus Quinctius Flaminius. Tous (*b*) ceux qui voudront savoir comment il étoit fait, n'ont

(*a*) *C'est Titus Quinctius Flaminius.*) Il faut écrire *Flamininus*, & non pas *Flaminius*. Si Plutarque a écrit *Flaminius*, il est tombé dans une grande erreur en confondant les familles, il appelle *Flaminius*, celui que Polybe, Tite-Live, & tous les historiens appellent *Flamininus*, & qui est très-différent de *Flaminius*. *Flamininus* étoit de famille Patricienne, & *Flaminius* de famille Plébéienne. En un mot Cajus Flaminius qui fut tué à la bataille du lac de Thrasymene, & ce T. Quinctius Flamininus, étoient très-différens. Je dois avertir que dans un manuscrit on lit toujours Φλαμινῖνος, *Flamininus*, au lieu de Φλαμίνιος, *Flaminius*, cela m'autorisoit suffisamment à changer ce nom dans le texte, & à remettre *Flamininus* au lieu de *Flaminius*. Mais je n'ai rien voulu changer; il suffit d'en avertir.

(*b*) *Ceux qui voudront savoir comment il étoit fait, n'ont qu'à aller voir la petite statue de bronze que l'on a encore de lui à Rome.*) Je m'étonne qu'un historien sage comme Plutarque, renvoye ses lecteurs à cette statue. Cela étoit bon tout-au-plus pour ceux qui étoient à Rome, & pour le tems où il écrivoit; mais comme ces vies sont faites pour tous les hommes, pour tous les pays, & pour tous les tems, comment veut-il que ceux qui liront cette vie à cinq cens lieues de Rome, & mille ans après lui, entreprennent un si long voyage pour voir cette statue, qui ne subsistera peut-être plus, & pour savoir comment Flaminius étoit fait. Il valoit mieux qu'il prît la peine de nous le dire.

qu'à aller voir la petite ſtatue de bronze que l'on a encore de lui à Rome près du grand Apollon, que l'on a apportée de Carthage, & que l'on a placée vis-à-vis du Cirque, ſur le piédeſtal de laquelle il y a une inſcription Grecque. Et quant à ſon naturel, on dit qu'il étoit fort prompt, tant à ſe mettre en colere & à châtier, qu'à rendre ſervice & à faire plaiſir. Mais c'étoit d'une maniere bien différente, car il ne gardoit pas long-tems ſa colere & ne châtioit que légérement, au lieu qu'il ne faiſoit jamais plaiſir à demi; que les graces qu'il accordoit étoient toujours pleines & entieres, & qu'il conſervoit pour tous ceux à qui il avoit rendu ſervice, la même affection & la même bonne volonté que s'il avoit reçu ce ſervice d'eux, regardant, comme le plus grand de tous ſes biens, de pouvoir cultiver & conſerver ceux qu'il avoit une fois obligés. Naturellement ambitieux & convoiteux d'honneur & de gloire, il vouloit ne devoir qu'à lui-même ſes plus belles & ſes plus grandes actions; (*a*) c'eſt pourquoi il fréquentoit plus volontiers ceux qui avoient beſoin de ſon aide, que ceux qui pouvoient l'aider, cherchant les premiers comme une ample matiere à ſa vertu, & fuyant les autres comme des

(*a*) *C'eſt pourquoi il fréquentoit plus volontiers ceux qui avoient beſoin de ſon aide, que ceux qui pouvoient l'aider.*) Quelle maxime noble & généreuſe! Elle devroit bien faire rougir ces ames baſſes, qui, dans toute leur vie, ne font pas une démarche & ne lient ni commerce ni amitié qu'avec ceux qui peuvent les aider & leur être utiles, & qui dans cette vue font la cour à des gens indignes, & qu'ils ne ſauroient s'empêcher de mépriſer.

concurrens prêts à lui ravir la moitié de ſa gloire.

Il fut nourri & élevé dans le métier des armes; car Rome ayant alors de grandes guerres à ſoutenir, tous les jeunes gens, dès qu'ils étoient en âge de ſervir, alloient apprendre dans les armées à ſe rendre capables de commander. Flaminius fit cet apprentiſſage comme les autres, & il fut tribun de ſoldats dans la guerre contre Annibal (*a*) ſous le conſul Marcellus. Ce conſul ayant été tué dans une embuſcade qu'Annibal lui dreſſa, Flaminius fut fait gouverneur de tout le pays Tarentin & de la ville de Tarente, qui venoit d'être priſe pour la ſeconde fois.

Dans ce commandement il acquit une grande réputation, non-ſeulement de valeur, mais auſſi de probité & de juſtice. C'eſt pourquoi il fut choiſi pour commiſſaire & pour chef des colonies que les Romains envoyerent dans les deux villes de (*b*) Narnia & de Coſſe; ce qui lui éleva ſi fort le courage, que paſſant par-deſſus les autres charges qui étoient les premiers grades par leſquels les jeunes gens étoient obligés de paſſer, le tribunat, la préture & l'édilité, il oſa aſpirer tout-d'un-coup au conſulat, & deſcendit à la place pour le demander, appuyé de la faveur de ces deux colonies. Mais les tribuns Fulvius & Manlius

(*a*) Flaminius fut fait tribun de ſoldats à vingt ans, la quatriéme année de l'olympiade CXLII.

(*b*) Narnia, ville de l'Ombrie, & Coſſe, ville de l'Etrurie.

s'y oppoſoient, diſant que c'étoit une choſe étrange & inouïe, qu'un jeune homme, qui étoit encore novice & qui n'étoit pas encore initié aux premiers myſteres du gouvernement, forçât les loix pour s'élever tout-d'un-coup à la premiere dignité de la république. Le Sénat remit la déciſion aux ſuffrages du peuple; & le peuple d'une commune voix, (*a*) nomma Flaminius conſul avec Sextus Ælius, quoiqu'il n'eût pas encore trente ans.

Quand on tira au ſort les provinces, la guerre contre (*b*) Philippe & contre les Macédoniens échut à Flaminius; & l'on peut dire qu'en cela la fortune favoriſa extrêmement les Romains, car les affaires & les ennemis qu'ils avoient ſur les bras, ne demandoient pas un général qui voulût tout emporter par la guerre & par la force, mais plutôt qui sût employer à propos la douceur & la perſuaſion. En effet, le roi Philippe tiroit de ſon ſeul royaume de Macédoine aſſez d'hommes pour fournir à tous ſes combats; mais ſa principale

(*a*) *Nomma Flaminius conſul avec Sextus Ælius, quoiqu'il n'eût pas encore trente ans.*) Voici une époque sûre qui nous mene sûrement à l'année de la naiſſance de Flamininus. Plutarque nous dit qu'il fut nommé conſul avec Sextus Ælius Pætus, la ſeconde, ou ſelon d'autres, la troiſiéme année de l'olympiade CXLV, l'an de Rome 555 *, 196 ans avant l'ere chrétienne, & qu'il n'avoit pas encore trente ans accomplis; il falloit donc qu'il fût né l'an de Rome 526, la premiere année de l'olympiade CXXXVIII; ce calcul s'accorde avec celui de Tite-Live, qui écrit que lorſqu'il fit publier la liberté des Grecs aux jeux Iſthmiques, ce qui arriva la premiere année de l'olymp. CXLVI, il n'avoit que trente-trois ans, *ſed erat trium ferè & triginta annorum.*

(*b*) Fils de Démétrius II, & pere de Perſée & de Démétrius.

force pour traîner la guerre en longueur, c'étoit la Grece; elle lui fournissoit l'argent, les vivres, les munitions & les retraites, en un mot, c'étoit l'arsenal & le magasin de son armée. De sorte que pendant qu'on n'auroit point détaché les Grecs de l'alliance de Philippe, cette guerre ne pouvoit être terminée par un seul combat.

Alors la Grece n'étoit pas encore accoutumée aux Romains, elle ne commençoit qu'à entrer dans leurs affaires. C'est pourquoi si le général des Romains n'avoit été homme doux & traitable, plus porté à terminer les différens par des conférences, que par la force, assez insinuant pour persuader ceux à qui il parloit, & assez affable pour écouter leurs raisons avec bonté & douceur, (*a*) & toujours prêt à relâcher même de ses droits les plus justes pour trouver des ajustemens, la Grece n'auroit pas si facilement renoncé à un joug auquel elle étoit accoutumée, pour se soumettre à une domination étrangere. Mais c'est ce qui paroîtra mieux par ses actions que nous allons écrire.

Titus ayant remarqué que les généraux, qui avoient été envoyés avant lui contre Philippe, (*b*) comme Sulpitius & Publius,

(*a*) *Et toujours prêt à relâcher même de ses droits les plus justes pour trouver des ajustemens.*) Voilà une grande leçon que Plutarque donne ici. Il n'y a rien de plus contraire au succès des négociations & des conférences, qu'une grande roideur & un trop grand attachement à ses intérêts; il faut savoir se relâcher. Car, comme Plutarque le dit ailleurs, l'habile politique est celui qui sait donner peu pour avoir beaucoup.

(*b*) *Comme Sulpitius &*

n'étoient entrés dans la Macédoine que ſur l'arriere-ſaiſon, & qu'ils n'y avoient fait la guerre qu'avec beaucoup de lenteur, ſe conſumant en des combats de poſtes, & en des eſcarmouches pour forcer quelques paſſages, ou pour enlever des convois, il jugea qu'il ne devoit pas ſuivre leur exemple. Ils avoient paſſé toute l'année de leur conſulat dans Rome à ſe mêler des affaires, & à jouir des honneurs & des prééminences de leur dignité, & ſur la fin de l'automne ils étoient partis pour l'armée. Il ne voulut pas faire comme eux, & en jouiſſant chez lui des mêmes honneurs gagner une année pour commander ainſi deux années de ſuite, l'une à Rome comme conſul, & l'autre à l'armée comme général ou préteur. Mais au contraire, n'ayant d'autre ambition que d'employer utilement l'année même de ſon conſulat à pouſſer la guerre qui lui étoit commiſe, il renonça avec plaiſir aux honneurs & à tous les autres avantages dont ſa charge l'auroit fait jouir à Rome, & demanda au ſénat qu'on lui donnât ſon frere Lucius pour commander ſon armée de mer. Ce qu'ayant obtenu, parmi les ſoldats, qui ſous la conduite de Scipion avoient défait Aſdrubal en Eſpagne, & Annibal en Afrique,

Publius.) Comme P. Sulpitius Galba qui fut conſul avec C. Aurélius Cotta, deux ans auparavant, la quatriéme année de l'olympiade CXLIV, & qui en effet n'arriva en Grece que ſur la fin de cette année-là, & comme Publius, c'eſt-à-dire, comme Publius Villius Tappulus, qui fut conſul avec L. Cornélius Lentulus l'année après Sulpitius, & avant Flamininus, la premiere année de l'olympiade CXLV.

il en choisit environ trois mille, qui étoient encore en état de servir, & pleins de bonne volonté pour le suivre ; il en fit le fort de son armée, & passa ainsi en Epire. Là il trouva que Publius étoit bien campé devant l'armée de Philippe, (*a*) qui depuis long-tems gardoit les passages & les défilés le long de l'Apsus, mais qu'il étoit-là sans rien faire à cause de la difficulté des lieux.

Après avoir donc pris le commandement de l'armée, & renvoyé Publius, il commença à considérer & à examiner l'assiette du lieu. C'est un pays naturellement fortifié comme celui de (*b*) Tempé, mais il n'a pas comme lui de beaux bois, des forêts d'une verdure charmante, des endroits délicieux & d'agréables prairies. A droite & à gauche ce sont de longues & hautes montagnes qui font en bas une vallée fort profonde, le long de laquelle coule l'Apsus assez semblable par sa figure & par sa rapidité au Penée. Il coule au pied de ces montagnes qu'il défend, & ne laisse entre-deux qu'un petit chemin taillé dans le roc, & si escarpé & si étroit, qu'une armée ne pourroit y passer que très-difficilement & avec des peines infinies quand il ne seroit pas défendu,

(*a*) *Qui depuis long-tems gardoit les passages & les défilés le long du fleuve Apsus.*) Dans les gorges des montagnes, l'Apsus est une riviere du pays des Taulantiens, entre l'Epire & l'Illyrie, & l'Aoüs & le Panyasus, autres fleuves au-dessous de Dyrrachium, *Durazzo*. Philippe empêchoit par-là les Romains de pénétrer dans la Macédoine.

(*b*) *Tempé*, lieu délicieux de la Thessalie.

& pour peu qu'on le défendît, il feroit abfolument impraticable.

Il y avoit des gens qui vouloient faire prendre à Flaminius un grand circuit, & le mener par la (a) Daffaretide le long du Lycus, où ils lui difoient que le chemin étoit large & facile. Mais Flaminius, qui craignoit que s'il s'éloignoit de la mer, & qu'il s'engageât dans des lieux maigres, & que l'on ne femoit que difficilement, Philippe s'opiniâtrant à ne pas combattre, il ne manquât enfin de vivres, & ne fût forcé de regagner la mer & de s'en retourner comme fon prédéceffeur, fans avoir rien fait, réfolut d'aller par le haut des montagnes & de forcer ces paffages, quoi qu'il lui en dût coûter. L'armée de Philippe occupoit toutes ces hauteurs, de forte que les Romains pris en flanc des deux côtés étoient accablés d'une grêle de dards & de fleches. Ils ne fe rebutoient pourtant pas. Il fe fit-là plufieurs combats, & il y eut beaucoup de gens bleffés & tués de part & d'autre, fans que l'on vît aucune fin.

Sur ces entrefaites quelques bergers, qui paiffoient leurs troupeaux fur ces montagnes, vinrent à Flaminius lui dire qu'ils favoient un détour qui n'étoit point gardé, par où ils meneroient fon armée, lui promirent de le rendre fur le fommet des montagnes en trois jours au plus tard; & pour garant de leur parole, ils lui donnerent Charops, fils de

(a) Au-deffus de l'Epire.

Machatas, le premier & le plus conſidérable des Epirotes, qui étoit fort affectionné aux Romains, & qui en ſecret les favoriſoit en tout par la crainte qu'il avoit de Philippe.

Flaminius, s'aſſurant ſur le témoignage & ſur la garantie de Charops, envoye un de ſes capitaines avec quatre mille hommes de pied & trois cens chevaux. Ces paſtres liés & garottés, conduiſent ces troupes. Le jour ils demeuroient cachés dans des fonds couverts de bois; & dès que la nuit étoit venue, ils ſe remettoient en marche à la clarté de la Lune, qui heureuſement étoit alors dans ſon plein. Pendant ces trois jours Flaminius ne faiſoit faire aucun mouvement à ſon armée, il attachoit ſeulement quelques eſcarmouches pour amuſer & pour occuper l'ennemi. Mais le matin que ces troupes qu'il avoit détachées devoient paroître ſur les hauteurs, dès la pointe du jour il fit prendre les armes à toute ſon armée, & l'ayant partagée en trois corps, il ſe mit à la tête du corps du milieu; & marchant le long du fleuve par le ſentier qui étoit le plus étroit, il mena toutes ſes bandes droit contre la montagne, toujours expoſé aux traits des Macédoniens, & toujours combattant à coups de main contre ceux qui défendoient les paſſages. Les deux autres corps le ſecondoient ſans ſe ménager en combattant à l'envi avec beaucoup de courage, & en graviſſant ſur ces montagnes avec une merveilleuſe ardeur.

Cependant le Soleil ſe leve, & en même

tems on voit une fumée qui paroît au loin, & qui n'eſt pas d'abord bien épaiſſe, mais qui reſſemble à ces brouillards qui ſe levent le matin ſur la cime des montagnes. Les ennemis ne pouvoient l'appercevoir, parce qu'elle étoit derriere leur dos ; car elle venoit des troupes qui avoient gagné les hauteurs. Et les Romains accablés de fatigue & preſſés par le combat, n'oſoient s'aſſurer que ce fût-là le ſignal dont ils étoient convenus, & n'avoient qu'une opinion flottante & incertaine ; mais enfin ils tournerent leurs eſpérances du côté de leurs vœux. Et bientôt après voyant cette fumée groſſir, obſcurcir l'air, & s'élever en ſe déployant par grands tourbillons, ils ne douterent plus que ce ne fuſſent les feux que leurs amis avoient allumés pour marquer qu'ils avoient gagné les ſommets de la montagne. En même tems ils redoublent leurs efforts ; & ſe jettant impétueuſement ſur l'ennemi avec de grands cris, ils le pouſſent dans les endroits les plus difficiles. Les autres, qui étoient derriere, répondent du haut de la montagne à ces cris avec un bruit épouvantable, & qui effraya tellement les Macédoniens, que perdant courage, ils prirent tous la fuite. Il n'en fut pourtant pas tué plus de deux mille, car la difficulté des lieux empêcha de les pourſuivre.

Les Romains, après avoir pillé leur camp, & avoir pris leurs tentes & leurs eſclaves, s'emparerent de tous les paſſages, & traverſerent toute l'Epire avec tant d'ordre & de

discipline, que bien qu'ils fussent très-éloignés de leurs vaisseaux de charge & de la mer, qu'on ne leur eût pas distribué leur bled du mois, & qu'ils n'eussent point de vivandiers, ils ne toucherent pourtant à chose aucune du pays, quoiqu'ils y trouvassent toutes sortes de bien en abondance & fort à la main. Car Flaminius informé que Philippe dans sa fuite traversant la Thessalie obligeoit les hommes à sortir de leurs maisons pour se retirer dans les montagnes, qu'il brûloit leurs villes, & que toutes les richesses, qu'ils n'avoient pu emporter à cause de leur quantité ou de leur grand poids, il les abandonnoit au pillage à ses troupes, comme quittant & cédant déja le pays aux Romains, se faisoit au contraire un honneur d'obliger ses soldats à épargner & à conserver le pays comme leurs propres terres qui leur avoient été cédées.

Aussi les choses qui arriverent incontinent après, leur firent-elles bientôt sentir ce que leur valoient cette modération & cette bonne discipline; car ils ne furent pas plutôt sur les frontieres de la Thessalie, que toutes les villes sortoient au-devant d'eux, que les Grecs, qui sont en-deçà des Thermopyles, desiroient de voir Flaminius, & que leurs cœurs voloient à sa rencontre; que les Achéens non-seulement renoncerent à l'alliance de Philippe, mais résolurent même par un decret public de s'unir contre lui avec les Romains; enfin que les Etoliens, qui avoient embrassé le parti des Romains, & qui leur étoient extrêmement

affectionnés, ayant offert aux Opuntiens de mettre une bonne garnison dans leur ville & de la défendre, (*a*) les Opuntiens n'y voulurent point entendre; mais ayant appellé Flaminius, ils reçurent sa parole & se donnerent à lui. Et à ce propos on dit que Pyrrhus la premiere fois qu'il vit de dessus une éminence l'armée des Romains marcher dans cette belle ordonnance, dit que *cette marche des Barbares ne lui paroissoit nullement barbare.*

Ceux qui voyoient Flaminius pour la premiere fois, étoient forcés de tenir de lui le même langage; car après avoir ouï dire aux Macédoniens, qu'un homme venoit à la tête d'une armée de Barbares saccageant & ruinant tout, & ne faisant que des esclaves; comme ils virent un homme à la fleur de son âge, d'un air gracieux & humain, d'un esprit doux & accort, qui parloit fort bien grec, & qui n'aimoit que la vraie gloire, ils furent d'abord merveilleusement rassurés & si transportés de joie, que se répandant dans toutes les villes, ils les remplissoient de la même affection qu'ils avoient pour lui; car ils leur faisoient entendre qu'elles trouveroient en lui, non l'artisan de leur servitude, mais l'auteur de leur liberté.

(*a*) *Les Opuntiens n'y voulurent point entendre, mais ayant appellé Flaminius.*) Les Opuntiens ne voulurent point recevoir une garnison des Etoliens, quoiqu'ils tinssent le parti des Romains; parce qu'ils ne se fioient pas à eux, & qu'ils les regardoient comme des peuples inconstans & infideles

Depuis ce tems-là Philippe ayant demandé une entrevue pour tâcher de trouver les moyens de terminer cette guerre, (*a*) Flaminius s'y rendit, & les conférences durerent trois jours. Flaminius offrit à Philippe la paix & l'amitié des Romains, à condition qu'il laisseroit les Grecs en liberté & soumis à leurs loix, & qu'il retireroit ses garnisons de leurs places. Ce que Philippe ayant refusé, alors tout le monde vit clairement, & ceux qui étoient les plus affectionnés au parti de Philippe furent forcés de le reconnoître, que les Romains étoient venus pour faire la guerre, non aux Grecs, mais aux Macédoniens en faveur des Grecs. Tout réussissoit donc à Flaminius sans qu'il fût obligé de recourir aux armes; & comme il traversoit la Béotie, les premiers des Thébains sortirent au-devant de lui. Ils tenoient le parti de Philippe (*b*) à cause de Brachullelis, mais ils respectoient & honoroient Flaminius, & vouloient se ménager auprès de l'un & de l'autre pour conserver

(*a*) *Flaminius s'y rendit, & les conférences durerent trois jours.*) Les conférences se passerent près de Nicée, sur le rivage du golfe de Malée. Le premier jour Flamininus étoit à terre, & Philippe sur la proue de son vaisseau à l'ancre. Le lendemain Philippe descendit, & ils s'aboucherent près de Nicée. Le troisiéme jour ils s'assemblerent sur le rivage auprès de Thronie. Polybe raconte au long dans son dix-septiéme livre, tout ce qui se passa dans ces entrevues.

(*b*) *A cause de Bracchullelis.*) Il faut corriger le texte, & lire *à cause de Brachyllas*, car c'est ainsi que Polybe le nomme toujours. C'étoit un des principaux de la Béotie, & grand partisan de Philippe. Il fut fait général des Béotiens; mais enfin on le fit assassiner par six hommes, à la tête desquels étoit Zeuxippe.

leur amitié. Flaminius les reçut avec beaucoup de douceur & d'humanité, les embrassa, & continua tout doucement son chemin avec eux, en leur faisant mille questions, & en leur contant plusieurs choses; les amusant ainsi à dessein jusqu'à ce que ses soldats, qui étoient demeurés derriere, l'eussent joint. En avançant ainsi insensiblement, il arriva aux portes de Thebes, & entra avec eux dans la ville, ce qui ne leur fut pas fort agréable; mais ils n'oserent s'y opposer, parce qu'il étoit assez bien accompagné.

Dès qu'il fut dans Thebes il fit assembler le conseil; & comme s'il n'eût pas été maître de la ville, il voulut les gagner par la persuasion, & les porter à se déclarer pour les Romains. En quoi il étoit admirablement secondé par le roi Attalus, qui n'oublioit rien pour obliger les Thébains à faire cette alliance. Mais comme Attalus parloit pour Flaminius, apparemment avec plus de véhémence que son âge ne le permettoit & pour étaler son éloquence, au milieu de son discours, il fut surpris d'un violent hoquet ou d'une fluxion qui lui ôta tout-à-coup la voix & le sentiment; il tomba, & peu de jours après on l'embarqua & on le porta en Asie où il mourut. Les Béotiens embrasserent ainsi le parti des Romains. (*a*) Philippe envoya tout aussi-tôt

(*a*) *Philippe envoya tout aussi-tôt des ambassadeurs à Rome.*) Comme on étoit alors en hyver, & que les armées ne pouvoient rien faire, Flamininus trouva à propos de faire savoir au sénat l'état des choses. Ainsi il permit à

des ambaſſadeurs à Rome ; & Flaminius y envoya auſſi de ſon côté ſes députés pour agir auprès du ſénat, & pour l'obliger, ou à le continuer dans ſa charge, la guerre durant encore, ou à lui donner les pouvoirs néceſſaires pour la terminer par une bonne paix ; car comme il étoit ambitieux & jaloux, il craignoit qu'on ne lui envoyât un ſucceſſeur, qui lui raviroit toute ſa gloire.

Ses amis le ſervirent ſi efficacement, que le ſénat refuſa à Philippe tout ce qu'il demandoit, & ordonna que Flaminius ſeroit continué dans ſa charge. Il n'eut pas plutôt reçu ce decret, que le courage enflé de nouvelles eſpérances, il tira vers la Theſſalie, pour terminer par un combat cette guerre contre Philippe. Son armée étoit de vingt-ſix mille combattans, dont les Etoliens avoient fourni ſix mille hommes de pied & quatre cens chevaux. L'armée de Philippe n'étoit pas inférieure en nombre. Marchant donc ainſi l'un contre l'autre, (*a*) ils arriverent en même tems près de la ville de Scotuſe, où ils réſolurent de décider par une bataille tous leurs différends. Ni les officiers, ni les ſoldats de l'une & de l'autre armée ne furent étonnés de ſe trouver en préſence ; au contraire à cette vue ils

Philippe d'envoyer ſes ambaſſadeurs au ſénat, & lui donna deux mois de treve. Il envoya auſſi ſes députés, & toutes les parties intéreſſées, comme les Etoliens, les Achéens, les Athéniens, & le roi Attalus, y envoyerent auſſi les leurs.

(*a*) *Ils arriverent en même tems près de la ville de Scotuſe.*) Philippe campa dans les terres de Scotuſe, ville de la Magnéſie, & Flamininus ſe logea vis-à-vis dans la Pharſale aux environs de Thétidie.

ſentirent tous augmenter leur courage & croître leur ambition ; les Romains penſoient que s'ils étoient vainqueurs des Macédoniens, dont les victoires d'Alexandre avoient rendu le nom ſi fameux, il ne ſe pourroit rien ajouter à leur gloire ; & les Macédoniens ſe flattoient que s'ils battoient les Romains ſi ſupérieurs aux Perſes, ils rendroient le nom de Philippe plus célebre & plus éclatant que celui d'Alexandre même.

Flaminius exhortoit ſes troupes à bien faire leur devoir, & leur repréſentoit qu'ils alloient combattre au milieu de la Grece, c'eſt-à-dire, dans le plus beau & le plus noble de tous les théatres, & contre les plus vaillans & les plus renommés de leurs ennemis. Et Philippe, ſoit par hazard ou par trop de hâte, parce que le tems preſſoit, (*a*) monta ſur un tertre élevé, qui étoit hors de ſon camp, & ne prit pas garde que ce tertre étoit un tombeau qu'on avoit élevé à pluſieurs morts qui y étoient enterrés. De-là il haranguoit ſes ſoldats, & leur diſoit tout ce qu'on a accoutumé de dire en ces occaſions pour encourager des troupes. Mais le funeſte augure du lieu plonge ſes ſoldats dans le découragement ; il en eſt troublé lui-même, & ſe tient en repos ſans rien entreprendre pour ce jour-là.

Le lendemain à la pointe du jour après une

(*a*) *Monta ſur un tertre élevé qui étoit hors de ſon camp, & ne prit pas garde que ce tertre étoit un tombeau.*) Polybe ne dit pas un mot de cette particularité, & Tite-Live qui marque que Philippe monta ſur un tertre, ne rapporte point cette réflexion ſuperſtitieuſe.

nuit fort pluvieuſe, les nuages s'étant tournés en brouillards, (*a*) toute la campagne fut couverte d'une profonde obſcurité, & un air épais & trouble tomba du haut des montagnes dès que le jour eut commencé, & remplit tout l'eſpace qui ſéparoit les deux camps, de maniere que les deux armées ne pouvoient ſe voir. Ceux qui furent envoyés des deux côtés à la découverte, & pour ſe ſaiſir de quelques poſtes, s'étant rencontrés ſans ſe voir, ſe chargerent, & combattirent près des lieux qu'on appelle *Cynoſcéphales*, *têtes de chien*, nom qui leur a été donné, parce qu'ils ſont remplis de pointes de pluſieurs éminences plantées les unes devant les autres, qui repréſentent aſſez bien cette figure.

L'état de cette eſcarmouche fut fort divers, comme cela eſt vraiſemblable en des lieux raboteux & difficiles ; & comme chacun fuyoit & pourſuivoit à ſon tour par pluſieurs fois, & que les deux camps, qui voyoient déja clairement tout ce qui ſe paſſoit, parce que le brouillard étoit tombé, & que l'air s'étoit éclairci, (*b*) envoyoient inceſſamment

(*a*) *Toute la campagne fut couverte d'une profonde obſcurité.*) L'hiſtoire juſtifie ici les fictions de la poéſie. Cette profonde obſcurité, c'eſt ce qu'Homere appelle *une nuit*, qui venant à tomber ſur la campagne, empêche les armées de ſe voir.

(*b*) *Envoyoient inceſſamment du renfort.*) Flamininus envoya deux officiers Etoliens, Archidamus & Eupoleme, avec quinze cens chevaux & deux mille hommes de pied ; & Philippe envoya aux ſiens Héraclide avec la cavalerie Theſſalienne, Léon avec la cavalerie Macédonienne, & Athénagore avec la plus grande partie des étrangers ſoudoyés.

du renfort à ceux qui étoient pouſſés ; bientôt l'affaire fut générale, & les deux armées en vinrent aux mains. Philippe eut de l'avantage à ſon aile droite, parce que tombant impétueuſement de ces lieux hauts ſur les Romains avec ſa phalange, ils ne purent ſoutenir le choc de ces bandes ſerrées & couvertes de leurs boucliers, (*a*) & dont le front préſentoit une haie de piques. Leurs plus braves troupes furent obligées de plier.

Il n'en fut pas de même à ſon aile gauche. Comme ſes rangs étoient rompus & ſéparés par ces terres qui occupoient ce terrein, Flaminius laiſſant-là ſon aile gauche qui étoit défaite, paſſa promptement à ſon aile droite, & chargea vivement cette aile gauche des Macédoniens, qui à cauſe de l'inégalité & de la difficulté des lieux, ne pouvoient ſe maintenir en forme de phalange, ni doubler leurs

(*a*) *Et dont le front préſentoit une haie de piques.*) Pour bien entendre ce que Plutarque dit ici, il faut connoître l'ordonnance de la phalange Macédonienne ; comme Polybe la décrit à la fin de ſon dix-ſeptiéme livre. Le front de cette phalange étoit hériſſé de piques, qu'il préſentoit à l'ennemi. Car les piques du ſecond, du troiſiéme, du quatriéme rang paſſoient au-delà du front de pluſieurs coudées, & celles du cinquiéme paſſoient ſeulement de deux coudées. De ſorte que voilà cinq piques pour chaque ſoldat du premier rang. Ainſi il n'y avoit nulle ſorte d'ordonnance qui pût ſoutenir le front de cette phalange Macédonienne, pourvu qu'elle gardât ſa forme & ſa force. Mais auſſi cela étoit ſujet à de grands inconvéniens, dont le plus grand étoit qu'elle ne pouvoit ſervir que dans des plaines raſes où il n'y eût ni arbres, ni éminences, ni ruiſſeaux, ni foſſés, ni autres coupures. Car ſi le terrein étoit inégal & coupé, elle devenoit inutile, comme cela parut en cette occaſion.

rangs pour donner de la profondeur à ce corps, ce qui fait toute ſa force, & qui n'étoient pas non plus en état de combattre ſéparément d'homme à homme, parce que leur armure étoit ſi peſante, qu'ils ne pouvoient ſe remuer que très-difficilement. Car la phalange Macédonienne reſſemble à un animal d'une force indomptable pendant qu'elle ne fait qu'un ſeul corps, & qu'elle ſe tient ſerrée, les boucliers bien joints; mais quand elle eſt ſéparée & rompue, chacun de ceux qui la compoſent perd la force que lui donne cette union, tant par l'incommodité de ſon armure, que parce qu'il tire bien plus de force & de vigueur des différentes parties de ce tout qui ſe ſoutiennent les unes les autres, qu'il n'en tire de lui-même.

(*a*) Cette aile gauche étant renverſée, les uns ſe mettent à pourſuivre les fuyards; les autres coulant le long de l'aile droite des Macédoniens qui combattent encore, les prennent par les flancs, & en font un grand carnage; de ſorte que ceux mêmes qui avoient déja vaincu étant rompus, prennent la fuite, & jettent leurs armes. Il n'y en eut pas moins de huit mille de tués ſur la place, & on fit environ cinq mille priſonniers. Les Etoliens furent accuſés d'avoir été cauſe que Philippe ſe

(*a*) *Cette aile gauche étant renverſée.*) Je m'étonne que Plutarque n'ait pas fait mention des éléphans dont Flamininus ſe ſervit fort utilement à cette bataille. Ni Polybe ni Tite-Live ne les ont oubliés.

ſauva ; car ils s'amuſerent à piller ſon camp pendant que les Romains étoient occupés à la pourſuite ; de ſorte que quand ils furent revenus, ils ne trouverent preſque plus rien. Ils leur en firent d'abord des reproches, entrerent enſuite en querelle, & enfin ils ſe chargerent d'injures.

Mais ce qui fâcha le plus Flaminius, (a) c'eſt que ces Etoliens s'attribuerent tout l'honneur de cette victoire, & qu'ils prévinrent toute la Grece de cette opinion par le bruit qu'ils en répandirent ; de maniere que dans tous les vers que l'on faiſoit, & dans toutes les chanſons qu'on chantoit dans les rues, les Etoliens étoient toujours mis avant les Romains, comme dans cette épigramme en forme d'épitaphe, qui de toutes les pieces qu'on fit ſur cette aventure, fut celle qui eut le plus de cours : *Paſſant, nous ſommes giſant ſur cette campagne trente mille Theſſaliens, dont on n'a honoré la mort ni de larmes, ni de funérailles, & qui avons été domptés par les armes des Etoliens & des Latins que Flaminius a amenés des plaines Italiques pour la ruine de l'Emathie. Et Philippe avec ſa fierté & ſon*

(a) *C'eſt que ces Etoliens s'attribuerent tout l'honneur de cette victoire.*) Ils ne devoient pas ſe l'attribuer tout entier ; mais il eſt certain qu'ils y avoient beaucoup contribué ; car Polybe aſſure que dans la premiere eſcarmouche qui entraîna le combat général, les Macédoniens chargerent les Romains avec tant de furie, qu'ils les chaſſerent des ſommets des montagnes qu'ils avoient gagnés ; & que ſi la cavalerie Etolienne n'eût fait ferme, les Romains auroient été obligés de prendre la fuite. On peut voir auſſi ce que cet hiſtorien dit dans les *Excerpt. Legat.* art. VI.

audace a pris la ſuite plus vîte que les cerſs les plus légers.

Alcée fit cette épigramme pour inſulter à Philippe en groſſiſſant contre la vérité le nombre des morts. Et comme elle étoit dans la bouche de tout le monde, Flaminius en étoit encore plus affligé que Philippe; car Philippe ne fit qu'en rire, & pour ſe venger d'Alcée, il lui fit ce couplet où il ſuivoit la même figure : *Paſſant, ce chevron dépouillé de ſon écorce & de ſes feuilles, & haut élevé, que tu vois planté ſur ce tertre, c'eſt un gibet qui attend impatiemment le poëte Alcée.* Mais Flaminius, qui avoit l'ambition d'être eſtimé & honoré des Grecs, ne ſupporta pas modérément cette injure; (*a*) c'eſt pourquoi dans la ſuite il n'appella point de compagnon & démêla lui ſeul toutes ſes affaires, ne faiſant pas grand compte des Etoliens.

Ceux-ci en furent très-fâchés; & bientôt après Flaminius ayant prêté l'oreille à quelques propoſitions d'accommodement, & reçu pour cet effet une ambaſſade de la part de Philippe, (*b*) ils allerent dans toutes les villes, diſant

(*a*) *C'eſt pourquoi dans la ſuite il n'appella point de compagnon.*) Plutarque me paroît s'exprimer ici d'une maniere trop vague. Polybe dit ſeulement qu'il ne parloit point aux Etoliens des affaires publiques, qu'il n'en communiquoit point avec eux, & qu'il le faiſoit par lui-même & par ſes amis.

(*b*) *Ils allerent dans toutes les villes, diſant & criant que l'on vendoit la paix à Philippe.*) C'étoit déja la coutume parmi les Grecs, dit Polybe, de ne rien faire pour rien, & de ſe laiſſer gagner par des préſens. Les Etoliens jugeant donc de Flamininus par ce qu'ils faiſoient eux-mêmes, ne pouvoient s'ima-

&

& criant que l'on vendoit la paix à Philippe lorsque l'on pouvoit, pour ainsi dire, rompre le cou à cette guerre, & exterminer la puissance qui la premiere avoit assujetti les Grecs. Ces discours des Etoliens, quoique faux, ne laissoient pas de troubler les amis & les alliés des Romains; mais Philippe étant venu lui-même pour traiter des conditions (*a*), ôta tout le soupçon que l'on pouvoit avoir contre lui, en faisant Flaminius & les Romains absolument maîtres de sa fortune.

Ce fut ainsi que Flaminius termina cette guerre ; il donna le royaume de Macédoine à Philippe, lui ordonna de se retirer entiérement de la Grece, le condamna à payer mille talens, lui enleva tous ses vaisseaux, excepté dix qu'il lui laissa, & prit pour ôtage l'un de ses deux fils, nommé Démétrius, qu'il envoya à Rome. En quoi l'on peut dire qu'il usa très-sagement du présent, & qu'il prévit & prévint très-prudemment l'avenir. (*b*) Car Annibal,

giner que cette facilité qu'il avoit pour Philippe, ne fût pas l'effet de la corruption. *Legat.* VI.

(*a*) Cette conférence se passa à l'entrée de la vallée de Tempé, la quatriéme année de l'olympiade CXLV.

(*b*) *Car Annibal, ce mortel ennemi des Romains, banni de son pays, s'étoit déja retiré auprès du roi Antiochus.*) Je crois que Plutarque se trompe ici, Annibal n'étoit pas encore à la cour d'Antiochus. La paix fut faite avec Philippe, & la liberté des Grecs publiée dans les jeux Isthmiques par la voix du héraut, la premiere année de l'olympiade CXLVI, sous le consulat de L. Furius Purpureo & de M. Cl. Marcellus; & ce ne fut que l'année suivante, sous le consulat de Caton & de Val. Flaccus, qu'Annibal voyant que les Romains avoient envoyé à Carthage trois ambassadeurs pour se plaindre de lui, se déroba secrettement la nuit, alla s'embarquer le lendemain matin près de Thapse,

ce mortel ennemi des Romains, banni de son pays, s'étoit déja retiré auprès du roi Antiochus, (*a*) & le pressoit d'aller au-devant de la Fortune qui lui tendoit les mains, & Antiochus voyant sa puissance considérablement accrue par ses glorieux exploits, qui lui avoient fait donner le surnom de Grand, étoit de lui-même très-porté à aspirer à la monarchie universelle, & sur-tout à prendre les armes contre les Romains. (*b*) Si Flaminius n'avoit donc par sa grande prudence prévu ce qui devoit arriver, qu'il n'eût pas promptement conclu cette paix, que la guerre contre Antiochus se fût jointe au milieu de la Grece à la guerre qu'on avoit contre Philippe, & que les deux plus grands & les plus puissans

arriva le jour même à l'isle de Cercina, où il trouva quantité de vaisseaux marchands: on étoit alors au cœur de l'été. Pour empêcher que quelqu'un de ces marchands n'allât dire à Carthage qu'on l'avoit vu à Cercina, il leur donna à tous un grand repas, qu'il fit durer bien avant dans la nuit, jusqu'à ce qu'il trouva le moment favorable pour s'échapper. Il arriva à Tyr, où il ne séjourna que peu de jours, & navigea à Antioche. Il trouva qu'Antiochus en étoit parti; & après avoir été saluer son fils qui célébroit une grande fête à Daphné, il partit & arriva à Ephese, où il trouva Antiochus. Tite-Live, liv. XXXIII.

(*a*) *Et le pressoit d'aller au-devant de la Fortune qui lui tendoit les mains.*) Car quelle conjoncture plus favorable pour attaquer les Romains, que pendant qu'ils avoient sur les bras Philippe, & que le mécontentement des Etoliens les portoit à prendre les armes contr'eux?

(*b*) *Si Flaminius n'avoit donc par sa grande prudence prévu ce qui devoit arriver.*) Selon Polybe, ce qui porta Flamininus à conclure la paix avec Philippe, ce fut qu'il avoit appris qu'Antiochus étoit parti de la Syrie avec une armée considérable, & qu'il s'avançoit vers l'Europe, & il craignit que Philippe ne profitât de cette conjoncture pour continuer la guerre.

rois qu'il y eût alors, unis d'intérêts, se fussent élevés en même tems contre Rome, il est certain qu'elle se seroit trouvée encore engagée dans des combats & dans des dangers aussi grands que ceux qu'elle avoit eus à soutenir dans les guerres contre Annibal. Mais Flaminius, en mettant si à propos cette paix comme un milieu entre ces deux guerres, & en finissant heureusement l'une avant que l'autre commençât, emporta d'un seul coup la derniere espérance de Philippe, & la premiere d'Antiochus.

Cependant les dix députés que le sénat envoyoit à Flaminius, arriverent en Grece, & selon les instructions qu'ils avoient reçues, ils conseilloient à Flaminius de rendre la liberté à tous les Grecs, mais de retenir les villes de Corinthe, de Chalcis & de Démétriade, & d'y mettre de bonnes garnisons pour s'en assurer contre Antiochus. Sur cela les Etoliens, grands artisans de calomnies & de séditions, effarouchent ces villes, & les portent à se mutiner. Ils vouloient que Flaminius déliât les fers de la Grece, car c'est ainsi que Philippe avoit accoutumé d'appeller ces villes, & ils alloient demandant aux Grecs, *Si de ce qu'ils avoient un collier plus pesant, mais plus poli que celui d'autrefois, ils en étoient si ravis, & s'ils admiroient Flaminius comme leur bienfaicteur de ce que rompant les fers qu'ils avoient aux pieds, il les avoit attachés par le cou.* Flaminius au désespoir de ces criailleries qu'il supportoit très-impa-

tiemment, parla si fortement dans le conseil, qu'enfin il obtint que ces villes seroient délivrées de leurs garnisons, afin que la grace que les Grecs recevoient de lui, fût entiere & parfaite.

On étoit alors (*a*) sur le point de célébrer les jeux Isthmiques. Une infinité de gens étoient accourus de tous côtés pour voir ces jeux; car la Grece se voyant depuis quelque tems libre de guerres, en état de jouir d'une paix sûre & dans l'espérance d'une prochaine liberté, ne songeoit qu'à célébrer des fêtes. Le jour de l'assemblée, dès que le son de la trompette eut ordonné le silence, le héraut s'avançant au milieu, prononça à haute voix, *que le sénat de Rome, & Titus Quinctius Flaminius, général des Romains, avec le pouvoir consulaire, ayant défait en bataille le roi Philippe & les Macédoniens, délivroient de toutes garnisons & de tous impôts les Corinthiens, les Locriens, les Phociens, les Eubéens, les Achéens, les Phthiotes, les Magnésiens, les Thessaliens & les Perrhebes, qu'ils les déclaroient libres, & vouloient qu'ils gardassent leurs loix & leurs privileges.*

D'abord tout le monde n'entendit pas ce que le héraut avoit dit, ou ne l'entendit pas assez distinctement. Tout le stade étoit plein de bruit & de confusion; on ne voyoit que des gens qui alloient & venoient; les uns admiroient; les autres questionnoient, & tous

(*a*) La quatriéme année de l'olympiade CXLV.

demandoient également que l'on recommençât la publication.

La trompette ayant donc encore ordonné le ſilence, le héraut s'avança pour la ſeconde fois ; & pouſſant ſa voix plus qu'il n'avoit fait, il ſe fit entendre très-clairement de toute l'aſſemblée, & l'on ne perdit pas un mot du decret. Auſſi-tôt la joie fit pouſſer des cris ſi forts & ſi perçans, que la mer en retentit. Tout le théatre ſe leva, on ne penſa plus aux athletes, & on alla en foule pour ſaluer, embraſſer & remercier le défenſeur & le ſauveur de la Grece, & l'auteur de ſa liberté.

Alors on vit arriver effectivement ce que juſques-là on avoit pris pour une hyperbole, dont on ſe ſervoit pour exagérer la grandeur & la force exceſſive des cris & des clameurs ; car des corbeaux, qui dans ce moment voloient par hazard ſur l'aſſemblée, tomberent dans le ſtade. Et la raiſon de cet effet ſi ſurprenant, n'eſt que l'air rompu. Car lorſque pluſieurs voix très-fortes jointes enſemble frappent l'air, il eſt forcé de ſe ſéparer. C'eſt pourquoi n'étant plus l'appui des oiſeaux qui volent, & laiſſant un grand vuide, il faut néceſſairement que ces oiſeaux tombent, n'étant plus ſoutenus. A moins qu'on n'aime mieux dire que ces oiſeaux frappés violemment, & bleſſés de cette voix comme d'un trait, tombent & meurent ſur l'heure. Il peut être auſſi qu'il ſe fait alors dans l'air une eſpece de tourbillon comme on voit dans la mer des

tournoyemens d'eau ſe former par la violence de la tourmente.

Dès que l'aſſemblée fut levée, ſi Flaminius n'eût ſagement prévu le concours de ce monde infini, qui alloit l'environner dans un moment, & qu'il ne ſe fût promptement retiré pour ſe mettre à couvert, il n'auroit pu y réſiſter, il auroit été étouffé ſans doute, ſi grande étoit la foule de ceux qui s'empreſſoient autour de lui. Quand ils ſe furent laſſés à crier autour de ſon pavillon juſqu'à la nuit, enfin ils prirent le parti de ſe retirer; & tous ceux qu'ils rencontroient parens, amis & citoyens, ils les arrêtoient, ſe jettoient à leur cou, les baiſoient, les embraſſoient, & ils alloient ſouper enſemble & faire bonne chere.

Là ſe livrant encore plus à la joie, comme on peut penſer, ils ne s'entretenoient que de la Grece. Ils rappelloient tous les grands combats qu'elle avoit entrepris pour la liberté: *Après avoir ſoutenu tant de guerres*, diſoient-ils, *cependant jamais ſa valeur n'a reçu un ſi doux & ſi aſſuré loyer, que lorſque des étrangers ſont venus combattre pour elle. C'eſt alors que ſans avoir preſque verſé une goutte de ſang, & ſans avoir perdu un ſeul homme qui l'ait plongée dans le deuil, elle a remporté le plus beau de tous les prix, & le plus digne d'être diſputé par des hommes. La valeur & la prudence ſont rares dans tous les tems, mais de toutes les vertus la plus rare, c'eſt la juſtice. Les Agéſilas, les Lyſandres, les Nicias, les Alcibiades, ont bien ſu conduire des*

guerres, & gagner des batailles par terre & par mer; mais de tourner tous ces grands ſuccès à l'avantage des autres, c'eſt ce qu'ils n'ont jamais ſu faire; au contraire, ſi l'on en excepte la bataille de Marathon, le combat naval de Salamine, la bataille de Platées, celle des Thermopyles, & les exploits de Cimon ſur (a) l'Eurymédon, & autour de Cypre, toutes les batailles que la Grece a données, elle les a données contre elle-même pour ſe voir réduite ſous le joug, & tous les trophées qu'elle a érigés n'ont été que des monumens de ſes malheurs & de ſa honte. Car elle a ruiné toutes ſes affaires par la méchanceté & par l'envie de ceux qui la conduiſoient. Au lieu que des (b) étrangers qui paroiſſent n'avoir plus avec nous qu'une bien petite étincelle, & des reſtes preſqu'effacés d'une ancienne parenté, & de la part deſquels la Grece ne pouvoit attendre que par une eſpece de miracle, la moindre grace, ni le moindre bienfait, ſont venus d'eux-mêmes eſſuyer les plus grands travaux, & s'expoſer aux dangers les plus terribles pour arracher la Grece à des maîtres difficiles & à des tyrans impitoyables, & pour la mettre en liberté.

Voilà les réflexions que les Grecs faiſoient ſur l'état préſent des affaires, & les effets répondoient à cette glorieuſe proclamation; car dans le même tems Flaminius envoya

(*a*) Fleuve de la Pamphylie.

(*b*) Les Romains qui ſe diſoient deſcendus des Grecs par Enée.

Lentulus en Aſie pour affranchir les (*a*) Bargyliens, Titillius (*b*) en Thrace pour délivrer les villes & les iſles de cette contrée des garniſons de Philippe : Publius Villius s'embarqua pour aller s'aboucher avec Antiochus, & traiter avec lui de la liberté des Grecs qui lui étoient ſoumis ; & Flaminius étant paſſé à Chalcis, & de-là dans la Magnéſie, ôta partout les garniſons, & rendit à tous les peuples leurs loix & leur police.

Quand il fut de retour à Argos, (*c*) il fut fait préſident des jeux Néméens. Il s'acquitta parfaitement de cet emploi, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit augmenter la célébrité & la magnificence de la fête, & fit publier encore dans ces jeux, comme il avoit fait dans les jeux Iſthmiques, la liberté des Grecs par la voix du héraut. En viſitant toutes les villes, il y établiſſoit de bonnes ordonnances, & y réformoit la juſtice, & rappelloit l'amitié & la concorde entre les citoyens, en appaiſant les ſéditions & les querelles, & en faiſant revenir les bannis, mille fois plus content de pouvoir par ſes perſuaſions porter les Grecs à ſe réconcilier les uns avec les autres, & à vivre bien enſemble, qu'il ne l'avoit été d'avoir vaincu les Macédoniens ; (*d*) de ſorte que la

(*a*) Peuples de Carie.

(*b*) *Titillius*, Polybe & Tite-Live l'appellent *I. Stertinius*.

(*c*) La ſeconde année de l'olympiade CXLVI.

(*d*) *De ſorte que la liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui.*) Quelle force de ſens dans ces paroles ! La liberté qui eſt regardée comme le plus grand des biens, parut pourtant aux Grecs le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de

liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui.

On rapporte que le philoſophe Xénocrate ayant été délivré un jour par l'orateur Lycurgue des mains des fermiers, qui le traînoient en priſon pour lui faire payer la taille que les étrangers devoient au tréſor, & ayant rencontré bientôt après les fils de ſon libérateur, il leur dit : *Je paye avec uſure à votre pere le plaiſir qu'il m'a fait, car je ſuis cauſe qu'il eſt loué de tout le monde.* Mais la reconnoiſſance que les Grecs témoignerent à Flaminius & aux Romains pour tous les bienfaits qu'ils en avoient reçus, n'aboutit pas ſeulement à les faire louer de tout le monde, elle ſervit encore infiniment à augmenter leur puiſſance, en obligeant tout le monde à ſe confier en eux & à s'abandonner à leur bonne foi. Car ils ne ſe contentoient pas de recevoir les généraux qu'ils leur envoyoient, ils les demandoient eux-mêmes, ils les appelloient, & ſe remettoient entre leurs mains: Et non-ſeulement les peuples & les villes, mais les princes & les rois mêmes, qui ſe plaignoient de l'injuſtice des rois voiſins, avoient recours à eux & ſe mettoient ſous leur protection & ſauvegarde, de ſorte qu'en peu de tems, par la faveur du ciel, toute la terre fut ſoumiſe à leur domination.

Flaminius ſe glorifia de la liberté qu'il avoit donnée à la Grece plus que de tous ſes autres

Flamininus; car la liberté leur auroit été inutile, ſi la juſtice & la concorde n'euſſent été rétablies parmi eux.

exploits ; car il consacra dans le temple de Delphes plusieurs boucliers d'argent, & son propre bouclier, & mit au bas cette inscription en vers grecs : *Braves jumeaux, fils de Jupiter, Tyndarides, rois de Sparte, qui vous plaisez à dompter des chevaux, Flaminius de la race d'Enée, vous consacre cette offrande, après avoir rendu aux Grecs leur ancienne liberté.* Il consacra aussi à Apollon une couronne d'or avec cette inscription aussi en vers grecs : *Fils de Latone, voici la couronne d'or qu'a mise sur vos cheveux immortels le magnanime général des descendans d'Enée. Grand Dieu, accordez donc au divin Flaminius la gloire que méritent sa force, son courage, & ses grands exploits.*

La ville de Corinthe a eu deux fois l'honneur de servir de théatre à la publication de la liberté des Grecs. La premiere fois, lorsque Flaminius fit faire la proclamation dont nous venons de parler, & la seconde fois de notre tems, lorsque Néron se trouvant à Corinthe, comme on se préparoit à célébrer les jeux Isthmiques, déclara les Grecs libres, & leur rendit leurs privileges & leurs loix. Flaminius fit la publication par la voix d'un héraut, au lieu que Néron la fit lui-même à la fin d'un discours qu'il prononça sur son tribunal au milieu de l'assemblée. Mais cette derniere est postérieure à la premiere de plus de deux cens cinquante ans (*a*).

(*a*) Elle lui est postérieure de deux cens soixante-trois ans.

Après cette grande action Flaminius entreprit la plus belle & la plus juste de toutes les guerres contre Nabis, le plus injuste & le plus cruel des tyrans, qui tenoit Lacédémone dans une dure servitude. Mais la fin ne répondit point aux grandes espérances qu'on avoit conçues de lui; car pouvant le prendre prisonnier, il ne le voulut pas, & lui accorda la paix, abandonnant ainsi les intérêts de Sparte, & la laissant indignement opprimée sous le joug du tyran, (*a*) soit qu'il craignît que si la guerre traînoit en longueur, un nouveau général ne vînt de Rome lui succéder & lui ravir toute sa gloire, soit qu'il y eût été porté par les mouvemens d'une secrette envie, & d'une violente jalousie qu'allumoient en lui les honneurs que l'on rendoit à Philopœmen. Car ce personnage ayant fait voir dans toutes les autres occasions qu'il étoit grand capitaine, avoit sur-tout donné dans cette guerre contre

(*a*) *Soit qu'il craignît que si la guerre traînoit en longueur, un nouveau général ne vînt.*) Tite-Live touche cette raison, mais il en rapporte d'autres qui font plus d'honneur à Flamininus, & il est juste que la grandeur de ce personnage fasse pencher notre jugement de ce dernier côté. L'hyver approchoit, il falloit faire le siege de Lacédémone, qui pouvoit être fort long; le pays ennemi ne fournissoit rien, car on y avoit fait le dégât; il falloit donc faire venir des vivres de loin, & les convois étoient difficiles. D'ailleurs Villius, qui revenoit de la cour d'Antiochus, rapportoit que la paix avec ce prince n'étoit pas trop sûre, & qu'il étoit déja passé en Europe avec une flotte & une armée de terre plus forte qu'auparavant. S'il étoit donc arrivé pendant que les Romains auroient été occupés au siege de Lacédémone, quelles troupes auroit-on opposées à un roi si puissant? Tite-Live, livre XXXIV, 33, 34.

Nabis, des preuves admirables de ſon courage & de ſa capacité. C'eſt pourquoi les Grecs lui rendoient les mêmes reſpects, & lui faiſoient dans les aſſemblées & dans les théatres les mêmes honneurs qu'à Flaminius. De quoi Flaminius étoit extrêmement bleſſé; car il prétendoit qu'un ſimple homme d'Arcadie, qui n'avoit jamais commandé que dans de petites guerres ſur les frontieres de ſon pays, ne devoit pas être ſi honoré & ſi admiré, qu'un conſul Romain qui étoit venu faire la guerre pour le ſalut de toute la Grece. Cependant Flaminius ne manquoit pas de raiſons pour juſtifier en cela ſa conduite; car il diſoit *qu'il n'avoit terminé cette guerre*, (a) *que parce qu'il voyoit qu'il ne pouvoit abſolument ruiner & perdre le tyran, ſans cauſer de très-grands maux à tous les Spartiates.*

De tous les honneurs que les Grecs lui décernerent pour lui marquer leur reconnoiſſance, & qui furent très-grands & en très-grand nombre, il n'y en eut qu'un ſeul qui parut égaler ſes bienfaits; ce fut un préſent qu'ils lui firent, & qui lui fut plus cher que

(a) *Que parce qu'il voyoit qu'il ne pouvoit abſolument ruiner & perdre le tyran, ſans cauſer de très-grands maux aux Spartiates.*) Tite-Live emploie auſſi cette raiſon. Flamininus avouoit lui-même, dit-il, qu'il n'auroit pas fallu prêter l'oreille à cette paix, ſi on avoit pu la rejetter ſans ruiner entiérement Lacédémone. Mais que comme cette guerre ne pouvoit ſe terminer ſans la perte entiere de cette ville, il avoit cru qu'il valoit mieux y laiſſer le tyran entiérement affoibli & après lui avoir ôté tout moyen de nuire, que de le faire mourir par des remedes trop forts & qu'elle ne pouvoit ſupporter, & de ne lui laiſſer que la conſolation de n'avoir péri que pour recouvrer ſa liberté.

tout ce qu'ils avoient fait pour lui, & voici quel fut ce préſent. De tous les Romains qui avoient été faits priſonniers dans les batailles que Rome avoit perdues contre Annibal pendant la ſeconde guerre punique, la plupart avoient été vendus & diſperſés dans toutes les parties du monde, où ils gémiſſoient dans l'eſclavage. Il y en avoit en Grece environ douze cens, objet toujours digne de pitié pour le changement de leur fortune, mais plus digne encore dans cette conjoncture où ſe trouvant les uns avec leurs fils, les autres avec leurs freres, ceux-ci avec leurs amis, ceux-là avec leurs compagnons & leurs citoyens, ils les voyoient libres, & ils ſe voyoient eſclaves; ils les voyoient victorieux, & ils ſe voyoient vaincus & priſonniers. Flaminius, quelque touché qu'il fût de leur malheur, ne voulut pas les ôter par force à leurs maîtres. Mais les Grecs les ayant rachetés à cinq mines (*a*) par tête, & les ayant tous raſſemblés, ils lui en firent préſent, comme il alloit s'embarquer pour s'en retourner à Rome; de ſorte qu'il fit ſon voyage plein de ſatisfaction & de joie, de voir ſes belles actions honorées d'une récompenſe ſi belle & ſi convenable à un grand perſonnage qui aimoit ſa patrie & ſes citoyens. Auſſi ce fut cela qui rendit ſon triomphe plus célebre & plus éclatant; car ces pauvres gens firent en cette occaſion ce que font tous les eſclaves

(*a*) A deux cens cinquante livres, ainſi ces douze cens montoient à la ſomme de trois cens mille livres.

quand on les met en liberté; (*a*) ils ſe firent raſer la tête, prirent des bonnets, & en cet état ils ſuivirent le char de Flaminius le jour de ſon triomphe.

Les dépouilles que l'on portoit en pompe, augmentoient la beauté du ſpectacle. Parmi ces dépouilles on voyoit des caſques Grecs, des targes & des piques Macédoniennes, & une grande quantité d'or & d'argent. Car Itanus (*b*) écrit que dans ce triomphe (*c*) on paſſa en revue trois mille ſept cens treize livres peſant d'or en lingots, & quarante-trois mille deux cens ſoixante-dix livres d'argent, & quatorze mille cinq cens quatorze pieces d'or monnoyé, appellées philippes, ſans compter les mille talens que Philippe devoit payer; il eſt vrai que dans la ſuite les Romains remirent ces mille talens à ce prince à la priere & à la ſollicitation de Flaminius, le déclarerent leur allié, & lui rendirent ſon

(*a*) *Ils ſe firent raſer la tête, prirent des bonnets.*) C'étoit la coutume. C'eſt pourquoi Soſie dit dans la premiere ſcene de l'Amphitryon de Plaute,

Ut ego hodie raſo capite calvus capiam pileum.

« Afin qu'aujourd'hui la tête » raſe & chauve je prenne le » bonnet ». Cette cérémonie ſe faiſoit à Rome dans le temple de la déeſſe Féronie, qui ét it la patrone des eſclaves.

(*b*) Itanus, auteur inconnu.

(*c*) *On paſſa en revue trois mille ſept cens treize livres peſant d'or en lingots.*) La livre d'argent, comme je l'ai déja dit ailleurs, valoit cinquante livres de notre monnoie, & la livre d'or cinq cent, & le philippe valoit environ ſept livres. Ainſi tout l'or & l'argent du triomphe de Flamininus montoit à la ſomme de quatre millions cent vingt-un mille cinq cens quatre-vingt-dix-huit livres.

fils Démétrius, qui étoit en ôtage à Rome.

Quelque tems après (*a*), le roi Antiochus, étant paſſé en Grece avec une groſſe flotte & une puiſſante armée, ſollicitoit les villes, & les portoit à quitter l'alliance des Romains, ou ſemoit de la diviſion entr'elles. Il étoit ſecondé & appuyé par les Etoliens, qui étoient ennemis des Romains depuis long-tems, & qui ne cherchoient qu'une occaſion de faire éclater leur haine. Ils donnoient pour prétexte de la guerre, le deſſein d'affranchir les Grecs qui n'avoient nul beſoin d'être affranchis, puiſqu'ils étoient déja libres, mais manquant d'un prétexte plus ſpécieux & mieux fondé, ils enſeignoient au roi Antiochus à colorer du plus beau de tous les noms ſon injuſte entrepriſe.

Les Romains, qui craignoient ce ſoulevement, & la grande réputation des forces de ce prince, envoyerent contre lui le conſul Manius Acilius, (*b*) & lui donnerent Flaminius pour lieutenant à cauſe du grand reſpect que les Grecs avoient pour lui. Auſſi il ne parut pas plutôt, que ceux qui étoient demeurés fideles, il les rendit encore plus fermes dans le parti des Romains, & pour

(*a*) Trois ans après la paix faite avec Nabis, la premiere année de l'olympiade CXLVI.

(*b*) *Et lui donnerent Flaminius pour lieutenant.*) Plutarque prétend que les Romains donnerent au conſul Manius Acilius, Titus Flamininus pour lieutenant; mais Tite-Live aſſure que ce fut L. Quinctius Flamininus. Il ne ſe contente pas de le nommer par ſon nom, il le déſigne encore par ſon conſulat. *Lucium Quinctium ſuperioris anni conſulem legari ad id bellum placuit.* XXXVI, 1.

les autres, qui commençoient déja à se gâter, il réveilla dans leur esprit la mémoire de l'amitié qu'ils lui portoient ; & s'en servit comme d'un breuvage qu'un habile médecin donne à propos à ses malades au commencement de leur maladie. Par ce moyen il les guérit entiérement, les ramena & les empêcha de pousser plus loin leur faute. Il n'y en eut que très-peu qui lui échapperent, déja entiérement gagnés & corrompus par les Etoliens. Encore Flaminius, quelqu'aigri & irrité qu'il fût contr'eux, ne laissa-t-il pas d'en avoir soin après la bataille. Car Antiochus, défait aux Thermopyles, ayant pris la fuite, & s'étant embarqué très-promptement pour se retirer en Asie, le consul Manius poursuivit les Etoliens, assiégea les uns en personne, & abandonna les autres en proie au roi Philippe. Voilà d'un côté les Dolopes & les Magnésiens, les Athamanes & les (*a*) Apérantes mal menés par le roi de Macédoine, & de l'autre côté le consul Manius, qui après avoir saccagé la ville d'Héraclée, assiégeoit les restes des Etoliens dans Naupacte. (*b*) Flaminius, saisi de compassion pour les Grecs, part du Péloponese sur un vaisseau, se rend auprès du consul devant Naupacte, (*c*) & commence d'abord

(*a*) L'Apérantie, province de Thessalie.

(*b*) *Flaminius, saisi de compassion pour les Grecs, part du Péloponese.*) Il étoit à Chalcis dans l'Eubée. Il en partit sur ce que les Messéniens lui envoyerent des députés, pour lui dire qu'ils étoient prêts à lui remettre leur ville. Liv. XXXVI, 31.

(*c*) *Et commence d'abord*

par le gronder de ce qu'après avoir vaincu il laiſſe remporter à Philippe le prix de ſa victoire, & tout l'avantage de cette guerre ; car pendant que pour ſatisfaire ſa colere & ſa vengeance, il s'amuſe & ſe conſume devant une ſeule place, le Macédonien va ſubjuguant pluſieurs nations entieres & pluſieurs rois.

Dès que les aſſiégés le virent de deſſus leurs murailles, ils ſe mirent à l'appeller, à lui tendre les mains, & à le prier de leur être favorable. Flaminius ne leur répondit rien ; mais s'étant tourné, il verſa des larmes & ſe retira. Quelques jours après il parla encore à Manius, & ayant enfin calmé ſa colere, il fit tant auprès de lui, qu'il l'obligea d'accorder une treve aux Etoliens, pendant laquelle ils pourroient envoyer des ambaſſadeurs à Rome pour tâcher d'obtenir quelques bonnes condi-

par le gronder de ce qu'après avoir vaincu, il laiſſe remporter à Philippe le prix de ſa victoire.) *Manius Acilius*, lui dit-il, *ignorez-vous ce qui ſe paſſe ? ou le ſachant, penſez-vous que cela n'importe pas extrêmement à la république ?* Ces paroles ayant excité l'attente du conſul, qui lui dit, *que ne déclarez-vous ce que c'eſt ? Ne voyez-vous pas*, continua Flamininus, *qu'après avoir défait Antiochus, vous conſumez tout votre tems au ſiege de deux places, lorſque l'année de votre commandement eſt prête à finir, & que cependant Philippe, qui n'a vu ni l'armée, ni les enſeignes des ennemis, a déja ſubjugué non-ſeulement des villes, mais des nations entieres, l'Athamanie, la Perthebie, l'Apérantie & la Dolopie. Or il n'eſt pas tant de notre intérêt que les forces des Etoliens ſoient diminuées, qu'il l'eſt que Philippe ne s'accroiſſe pas extrêmement, & c'eſt une honte pour nous que vos ſoldats & vous, vous n'ayez pas encore pour prix de votre victoire, autant de villes que Philippe a déja de provinces.* Livre XXXVI, 34.

tions. Mais il eut bien d'autres peines, & il lui fallut livrer bien d'autres combats quand il voulut intercéder pour les Chalcidiens auprès de Manius qui étoit entré contre eux dans une furieuſe colere, à cauſe du mariage qu'Antiochus avoit fait chez eux, la guerre déja commencée, mariage qui ne convenoit ni à ſon âge, ni au temps; car ce prince déja vieux, devenu amoureux d'une jeune perſonne, la plus belle de tout le pays, & fille de Cléoptoleme, l'épouſa, ce qui porta les Chalcidiens, ravis de cette alliance, à embraſſer ſon parti avec beaucoup d'affection, & à lui livrer leur ville, comme une place d'armes très-commode pour cette guerre.

Antiochus donc, ayant perdu la bataille, s'enfuit à Chalcis, & prenant ſa jeune femme, toutes ſes richeſſes, & tous ſes amis, il s'embarqua pour paſſer en Aſie. Manius ne perdit point de tems; plein de fureur il marcha contre les Chalcidiens. Flaminius le ſuivit, ménageant tous les momens, & faiſant tous ſes efforts pour l'adoucir, & pour les excuſer. Enfin à force de le prier, & de prier tous les officiers Romains, qui avoient le plus d'autorité dans l'armée & le plus de pouvoir ſur ſon eſprit, il l'appaiſa.

Les Chalcidiens, ſauvés de ce grand danger par ſon ſecours, lui en marquerent leur reconnoiſſance en lui dédiant, & en lui conſacrant les plus beaux de leurs édifices publics, dont nous voyons encore les inſcriptions. Sur la porte du lieu où les jeunes gens s'exercent,

on lit : (*a*) *Le peuple a consacré ce Gymnase à Titus & à Hercule.* D'un autre côté, sur le portail du temple appellé *Delphinion*, il y a : *Le peuple a consacré ce temple à Titus & à Apollon.* (*b*) Et encore de notre tems le peuple de Chalcis nomme un prêtre pour Flaminius, & dans les sacrifices qu'on lui fait, dès que les libations sont finies, on chante un cantique fait en son honneur. Nous ne le rapporterons pas ici tout entier, car il est fort long, & nous nous contenterons d'en rapporter la fin : *Nous honorons la fidélité des Romains, cette fidélité toujours pure & sans tache, & nous nous obligeons par les sermens les plus inviolables d'y répondre par un fidele attachement. Filles du Ciel, divines Muses, chantez le grand Jupiter, chantez Rome & Titus, chantez la fidélité des Romains. O Apollon, divinité secourable ! O Titus, notre Dieu tutélaire, & notre sauveur !*

Tous les autres Grecs lui rendoient de même des honneurs dignes de lui ; & ce qui montre bien que ces honneurs étoient très-véritables, & qu'ils partoient du fond du cœur, sans que la flaterie y eût aucune part, c'est l'unanimité merveilleuse avec laquelle tout le monde concouroit à les lui rendre, à

(*a*) *Le peuple a consacré ce gymnase à Titus & à Hercule.*) Quel honneur pour Flamininus que son nom fût mêlé avec les noms des dieux Sauveurs, comme Apollon & Hercule, & quel raffinement de reconnoissance dans ces peuples !

(*b*) *Et encore de notre tems le peuple de Chalcis nomme un prêtre pour Flaminius.*) Voilà une reconnoissance bien constante, puisqu'elle duroit encore plus de deux cens soixante-dix ans après la mort de Flamininus.

cauſe de la douceur de ſes mœurs. Car il avoit une bonté naturelle qu'on ne peut trop louer; & s'il lui eſt arrivé quelquefois d'avoir des démêlés avec quelqu'un pour des affaires, ou pour quelque point d'honneur, comme avec Philopœmen & avec Diophane, général des Achéens; il n'étoit pourtant jamais fâcheux ni aigre, & ne pouſſoit jamais ſa colere juſqu'aux effets, mais elle aboutiſſoit ſeulement à quelque franchiſe de diſcours qu'autoriſe même la liberté qui doit regner dans les conſeils & dans les délibérations publiques. Il n'y avoit donc perſonne qui pût le trouver amer & vindicatif, mais la plupart des gens le trouvoient trop leger & trop prompt à ſe mettre en colere. Du reſte c'étoit un homme d'un commerce agréable, & d'une converſation, non-ſeulement très-gracieuſe, mais aiguiſée de beaucoup de vivacité & de ſel. Voyant un jour que les Achéens penſoient à ſe rendre maîtres de l'iſle de Zacinthe, pour les en détourner, il leur dit, *que ſi jamais ils s'aviſoient de mettre la tête hors du Péloponeſe, ils courroient le même danger que les tortues qui mettent la tête hors de leur coquille.*

Dans la premiere conférence qu'il eut avec le roi Philippe pour traiter de la paix, Philippe lui ayant dit, *Flaminius, vous êtes venu bien accompagné, & moi je ſuis venu ſeul. Je le penſe bien*, lui répondit vivement Flaminius, *vous y avez mis bon ordre*, (*a*) *car*

(*a*) *Car vous vous êtes défait de tous vos parens & de tous vos amis.*) Philippe en avoit fait mourir un très-

vous vous êtes défait de tous vos parens & de tous vos amis. Dinocrate le Meſſénien s'étant enivré un jour à Rome dans un feſtin, ſe mit à danſer déguiſé en femme, & le lendemain il prioit Flaminius de lui aider dans le deſſein qu'il avoit de porter ceux de Meſſene à quitter l'alliance des Achéens. Flaminius lui répondit : *J'y penſerai, mais je m'étonne qu'ayant dans la tête de ſi grandes entrepriſes, tu puiſſes danſer & chanter à un feſtin.*

Le roi Antiochus avoit envoyé aux Achéens des ambaſſadeurs pour tâcher de les obliger à quitter le parti des Romains. Ces ambaſſadeurs, admis à leur premiere audience, étaloient le grand nombre des troupes du roi leur maître; &, pour les faire paroître davantage, ils les comptoient par tous leurs différens noms. Sur quoi Flaminius, prenant la parole, dit: *Que, ſoupant un ſoir chez un de ſes hôtes, il gronda de la quantité de viandes qu'on lui ſervoit; qu'il lui dit qu'il s'étonnoit comment il avoit pu faire une proviſion ſi grande de tant de différens mets; & que ſon hôte lui répondit, que cette grande quantité de viandes ne devoit pas lui faire de la peine; car,* dit-il, *ce ſont toutes viandes de cochon diverſifiées par l'apprêt & par la ſauſſe. Je vous dis de même, ſeigneurs Achéens, que cette grande quantité de troupes d'Antiochus ne vous étonne point & ne vous faſſe point de peine; ces lanciers, ces piquiers, ces rondachers, ces fantaſſins*

grand nombre; & il étoit ſi féroce dans ſa cruauté, qu'il exterminoit des familles entieres.

qu'on fait ſonner à vos oreilles, ce ſont toutes troupes Syriennes, diverſifiées par leurs petites armes, dont vous ne devez pas faire grand cas.

Après toutes ſes grandes actions qu'il avoit faites en Grece & dans la guerre contre Antiochus, il fut élu cenſeur (*a*). Cette charge eſt la plus grande dignité, & en quelque façon le comble (*b*) des honneurs où puiſſe s'élever un citoyen Romain dans ſa république. On lui donna pour collegue le fils de Marcellus qui avoit été cinq fois conſul. Ils chaſſerent du ſénat quatre ſénateurs qui n'étoient pas des familles les plus notables, & ils donnerent le droit de bourgeoiſie à tous ceux qui ſe préſenterent pour ſe faire enregiſtrer, pourvu qu'ils fuſſent nés de pere & de mere libres. Ils furent forcés à cela par le tribun du peuple, nommé Térentius Culéo, qui, pour inſulter à la nobleſſe, perſuada au peuple de l'ordonner.

Dans ce tems-là les deux perſonnages les plus célebres & les plus puiſſans de Rome, Scipion l'Africain, & Caton, étoient ennemis déclarés. Flaminius nomma Scipion prince du ſénat, comme le premier & le plus homme de bien de la république, & rompit entiérement avec Caton. Et voici l'accident qui cauſa cette rupture : Flaminius avoit un frere nommé Lucius Quinctius Flaminius, qui ne lui reſſembloit en aucune maniere; car il étoit

(*a*) La troiſiéme année de l'olympiade CXLVII.

(*b*) Voyez la vie de Caton.

ſi adonné à ſes plaiſirs & ſi plongé dans les plus infames débauches, qu'il fouloit aux pieds toute ſorte de bienſéance & d'honnêteté. Il avoit avec lui un jeune garçon dont il étoit amoureux, & qu'il menoit par-tout quand il alloit à la tête des armées ou commander dans les provinces. Un jour (*a*), dans un feſtin, ce jeune garçon, pour ſe faire valoir & pour lui faire ſa cour, lui dit qu'il l'aimoit ſi éperduement que, pour le ſuivre, il avoit quitté le ſpectacle d'un combat de gladiateurs, quoiqu'il n'eût jamais vu tuer aucun homme, & qu'il ſouhaitât paſſionnément de le voir; mais qu'il avoit beaucoup mieux aimé lui faire plaiſir, que de s'en faire à lui-même. Lucius, ravi de cette marque de paſſion, lui dit: *Il n'y a rien de perdu, j'y ſuppléerai & ton envie va être ſatisfaite.* En même tems il ordonna qu'on tirât des priſons un des criminels condamnés à mort & qu'on l'amenât dans la ſalle; & ayant fait venir l'exécuteur, il lui commanda de lui couper la tête, ce qui fut exécuté. Valérius Antias écrit que ce fut pour une jeune fille, & non pour un jeune garçon, qu'il fit cette horrible galanterie. Et Tite-Live (*b*) aſſure que Caton lui-même, dans le premier livre de ſes hiſtoires, a écrit qu'un transfuge Gaulois étant venu dans ce moment-là à ſa porte avec ſa femme & ſes

(*a*) Plutarque a déja conté cette hiſtoire dans la vie de Caton.

(*b*) Voyez Tite-Live, livre XXXIX, 42, où il rapporte même ce que Plutarque raconte de Valérius Antias.

enfans, Lucius le fit entrer ſur l'heure dans la ſalle du feſtin, & qu'il le tua lui-même de ſa propre main pour donner à ce jeune garçon le plaiſir de ce ſpectacle. Mais il y a de l'apparence que Caton n'a écrit cette circonſtance que pour rendre ſon accuſation plus forte en aggravant le crime de Lucius. Car que ce malheureux fut, non un transfuge, mais un priſonnier, & un priſonnier condamné à mort, c'eſt ce que la plupart des auteurs aſſurent, & entr'autres Ciceron, dans ſon traité de la vieilleſſe, où il fait parler Caton lui-même qui le dit en termes exprès.

Ce fut ſur cela que Caton, étant cenſeur & purgeant le ſénat, chaſſa de cette aſſemblée Lucius, malgré ſa dignité conſulaire, & quoique la honte de cet affront réjaillît auſſi ſur ſon frere Titus. Voilà pourquoi ces deux freres, dans un état très-humilié & fondant en larmes, s'adreſſerent au peuple pour demander que Caton fût obligé de venir rendre compte des raiſons qui l'avoient porté à plonger une maiſon ſi illuſtre dans une ſi grande infamie. Leur demande parut juſte. Caton ne recula point; il ſe préſenta ſans autre délai ſur la place; & étant monté ſur ſon tribunal avec ſon collegue, il demanda tout haut à Titus *s'il n'avoit aucune connoiſſance de ce feſtin.* Titus ayant dit qu'il n'en avoit aucune, alors Caton déduiſit tout ce qui s'y étoit paſſé; & après avoir fini, il déféra le ferment à Lucius s'il vouloit ſoutenir que, dans tout ce qu'il avoit dit, il eût avancé quelque choſe qui ne fût

fût pas véritable. Lucius garda le silence ; & alors le peuple jugea qu'il avoit mérité cette note d'infamie, & accompagna Caton honorablement jusqu'à sa maison.

Titus, affligé du malheur de son frere, se ligua avec ceux qui haïssoient déja Caton ; & par ce moyen, s'étant rendu le plus fort dans le sénat, il fit casser tous les baux, tous les arrentemens & tous les marchés qu'il avoit faits au nom de la république, & lui suscita à lui-même une infinité de procès & de procès considérables. En quoi je ne sais s'il fit en homme sage & en bon politique de lever ainsi l'étendart & de se porter en implacable ennemi contre un magistrat qui faisoit le devoir de sa charge, & contre un très-bon citoyen, pour un homme de sa maison véritablement, mais qui étoit indigne d'en être, & qui s'étoit attiré l'affront qu'on lui avoit fait. Cependant quelques jours après, le peuple étant assemblé dans le théatre pour voir des jeux, & le sénat étant assis à son ordinaire dans l'endroit le plus honorable, on apperçut Lucius qui s'étoit placé dans les derniers rangs comme un homme accablé du poids de son ignominie. Cet état d'humiliation fit pitié au peuple, il ne put soutenir cette vue ; il se mit à lui crier qu'il avançât, & ne cessa de crier qu'après qu'il fut assis parmi les consulaires qui lui firent place.

L'ambition naturelle de Flaminius fut généralement applaudie pendant qu'elle eut de quoi se nourrir & s'exercer dans les guerres

dont nous venons de parler ; car même on vit avec plaisir qu'après son consulat il voulut être tribun de soldats, sans que personne exigeât cela de lui. Mais après que son grand âge l'eut mis hors d'état d'avoir ni charge ni commandement, (*a*) il fut fort blâmé de ce que, dans ce reste de vie qui n'est plus propre aux affaires, il n'avoit pu se contenir, & qu'il s'étoit laissé emporter à cet amour forcené de

(*a*) *Il fut fort blâmé de ce que dans ce reste de vie, qui n'est plus propre aux affaires, il n'avoit pu se contenir.*) Je suis surpris de ce jugement de Plutarque ; ne diroit-on pas que Flamininus avoit alors quatre-vingts ans ? Cependant quand il alla en ambassade vers Prusias, & qu'il demanda si instamment la mort d'Annibal, qui lui fut accordée, il n'avoit pas quarante-quatre ans, car il étoit né la premiere année de l'olympiade CXXXVIII, & Annibal se fit mourir la premiere année de l'olympiade CXLIX, il n'y a donc que onze olympiades entre deux, c'est-à-dire, quarante-quatre ans. A cet âge n'est-on plus en état de se mêler d'affaires & de servir son pays ? & le sénat ne l'envoye-t-il pas en ambassade vers Prusias ? Il le croyoit donc propre aux affaires. Ce que Plutarque dit ici est d'autant plus surprenant, que dans plusieurs endroits de ses ouvrages, il enseigne qu'il n'y a point d'âge qui dispense un homme de bien de s'entremettre des affaires publiques ; & c'est dans cette vue même qu'il a fait le beau traité, *Si l'homme d'âge doit se mêler du gouvernement*, où il fait voir que c'est un tombeau très-glorieux, pour y être inhumé honorablement, en ajoutant à sa mort la gloire de toute sa vie. Ce seroit une chose bien déplorable qu'un homme renonçât aux affaires publiques, lorsque l'âge a fortifié sa prudence & augmenté son expérience, & l'a rendu par-là plus capable de bien servir son pays. Il faut nécessairement que Plutarque n'ait pas pris garde d'assez près au tems, & qu'il ait reculé de plusieurs années cette ambassade de Flamininus ; & ce qui le prouve, c'est ce qu'il vient de dire : *après que son grand âge l'eut mis hors d'état d'avoir ni charge ni commandement.* Ce n'est pas par l'âge que cet acharnement de Flamininus contre Annibal fut blâmé, mais par sa cruauté & par son indignité.

réputation & à cette passion de jeune homme toujours déplacée dans les vieillards.

Ce fut de cette ambition demesurée que vint cet acharnement qu'il eut contre Annibal, & qui lui attira le blâme & la haine de tout le monde. Car Annibal, s'étant dérobé secrettement de Carthage, s'étoit retiré auprès d'Antiochus ; mais Antiochus ayant été défait en Phrygie, & ayant accepté avec grande joie les conditions de paix qu'on lui offrit, Annibal fut encore obligé de s'enfuir. Il fut longtems errant de côté & d'autre, & enfin il s'arrêta en Bithynie à la cour du roi Prusias. Les Romains n'ignoroient pas sa retraite, mais ils faisoient semblant de ne la pas voir, le méprisant à cause de sa foiblesse & de sa vieillesse, & le regardant comme un homme que la fortune avoit entiérement renversé.

Dans ce tems-là, Flaminius, envoyé en ambassade auprès de Prusias par le sénat pour quelques autres affaires, trouva Annibal à cette cour, & ne put souffrir qu'il fût en vie. Prusias s'employa fortement pour lui, priant, conjurant & pressant Flaminius d'avoir pitié de ce vieillard, son ami, son suppliant, son hôte. Jamais Flaminius ne se laissa fléchir & demanda toujours sa mort.

Il y avoit sur la mort d'Annibal un ancien oracle qui disoit : *La terre Lybisse engloutira le corps d'Annibal.* Les Carthaginois ne doutoient point que l'oracle ne parlât de la Lybie, & qu'il ne lui prédît qu'il seroit enterré

à Carthage où vraiſemblablement il devoit finir ſes jours. Mais dans la Bithynie, aſſez près de la mer, il y a un petit canton ſablonneux avec une petite bourgade appellée *Libyſſa.* C'étoit-là qu'Annibal faiſoit ſa demeure ordinaire; & comme il connoiſſoit le peu de fermeté & la timidité de Pruſias, & qu'il craignoit toujours les Romains, il avoit pratiqué de longue main ſous terre ſept conduits qui répondoient tous à ſa maiſon, & qui, prenant tous de différens côtés, alloient aboutir fort loin par des iſſues imperceptibles.

Il ne fut pas plutôt informé de l'ordre que Flaminius avoit donné à Pruſias, qu'il chercha à ſe ſauver par ces ſouterreins; mais étant tombé entre les mains des gardes du roi qu'on avoit diſpoſés pour l'obſerver, il réſolut de ſe faire mourir. Quelques auteurs rapportent qu'ayant entortillé ſon manteau autour de ſon cou, il ordonna à un de ſes eſclaves d'appuyer ſon genou contre ſon dos, de tirer ce manteau de toute ſa force, & en le tirant de le tordre juſqu'à ce qu'il l'eût entiérement étouffé. Il y en a d'autres qui aſſurent que, ſuivant les exemples de Thémiſtocle & de Midas, il but du ſang de taureau. Mais Tite-Live écrit (*a*) qu'ayant ſur lui du poiſon, il en compoſa un breuvage, & que prenant la coupe il dit: *Délivrons les Romains de leur inquiétude & de leur frayeur, ils ont trouvé trop long & trop dan-*

(*a*) Livre XXXIX, 51, où il raconte toute cette hiſtoire.

gereux d'attendre la mort naturelle d'un vieillard qu'ils haïssent. Certainement Titus ne remportera pas en cette occasion une victoire digne de lui être enviée, ni qui réponde à la gloire de ses devanciers qui, dans la guerre contre Pyrrhus, envoyerent avertir cet ennemi puissant & victorieux qu'il se tînt sur ses gardes, parce qu'on avoit resolu de l'empoisonner.

C'est ainsi qu'on assure que mourut Annibal. Quand la nouvelle de sa mort fut portée au sénat, la plupart des sénateurs trouverent Flaminius trop odieux, trop excessif dans ses précautions & dans ses craintes, & trop cruel d'avoir fait mourir Annibal qu'on laissoit vivre par pitié, vaincu & matté qu'il étoit par l'âge & par ses infortunes, comme un oiseau que la vieillesse a dépouillé de son beau plumage, & qu'on ne laisse pas de nourrir : & de l'avoir fait mourir de sa seule autorité, sans que personne lui en eût donné l'ordre, & seulement par une convoitise de gloire, pour remporter dans la suite des tems le glorieux titre d'auteur de la mort d'Annibal. Et rappellant à ce sujet la douceur & la magnanimité de Scipion l'Africain, ils admiroient davantage ce grand homme qui, après avoir défait en Lybie cet ennemi jusques-là invincible & encore si redoutable aux Romains, ne le chassa point de son pays & ne le demanda point à ses citoyens; mais, comme il l'avoit déja favorablement reçu & fort bien traité dans une

conférence qu'il eut avec lui avant le combat, il le traita de même après sa défaite, & dans les conditions de paix qu'il lui accorda, il ne proposa rien contre lui & n'insulta point à son infortune.

On rapporte qu'ils s'aboucherent (*a*) une autre fois à Ephese, & que, se promenant ensemble, Annibal prit toujours la place d'honneur, comme lui appartenant de droit à cause de sa dignité, que Scipion le souffrit sans mot dire, & continua de se promener bonnement & simplement; qu'ensuite la conversation étant tombée sur les généraux d'armée, Annibal avança que de tous les capitaines Alexandre étoit le premier, Pyrrhus le second, & lui le troisiéme; que Scipion, en souriant, lui dit : *Que seroit-ce donc si je ne vous avois pas vaincu? Oh! Scipion*, repartit Annibal, *si vous ne m'aviez pas vaincu, je ne me nommerois pas le troisiéme, je me nommerois le premier.*

Ainsi la plupart, rapportant & admirant ces grandes actions de Scipion, blâmoient encore davantage Flaminius d'avoir porté ses mains sur un cadavre qui n'appartenoit point aux Romains. Il y en avoit pourtant qui louoient cette action & qui disoient: *Qu'Annibal, pendant qu'il vivoit, étoit un feu caché qui n'attendoit que quelqu'un qui le soufflât; que ce n'étoit ni son corps ni son bras qui étoient redoutables aux Romains pendant*

(*a*) Cette conversation se passa la quatriéme année de l'olympiade CXLVI.

la vigueur de ſon âge, mais que c'étoient ſa grande capacité & ſon expérience jointes à cette animoſité naturelle & à cette haine invétérée qu'il avoit contr'eux, & dont la caducité ne diminue jamais la violence; car le naturel perſévere & domine toujours dans les mœurs; que la fortune ne demeure pas toujours la même, & que, changeant continuellement, elle invite par de nouvelles eſpérances à de nouvelles entrepriſes ceux qui, par la haine qu'ils nous portent, n'ont jamais ceſſé de nous faire la guerre dans leur cœur.

Ce qui arriva dans la ſuite ſervit encore davantage à juſtifier Flaminius; car, d'un côté, on vit un Ariſtonicus, fils de la fille d'un joueur de lyre, remplir l'Aſie de ſéditions & de guerres pour la gloire d'Eumenes dont il étoit fils naturel, & de l'autre côté, on vit Mithridate, après tous les grands coups que Sylla & Fimbria lui avoient portés, après la perte de tant de batailles & après la mort de tant de ſes capitaines qui avoient péri dans les combats, ſe relever de toutes ſes défaites & ſe remontrer encore plus formidable à Lucullus & par terre & par mer. Annibal n'étoit pas même ſi abattu ni ſi humilié que Marius: car il avoit encore un grand roi pour ami, il tiroit de lui de grandes penſions pour ſon entretien, il avoit de grandes relations avec la flotte & avec la cavalerie & l'infanterie de ce prince, au lieu que Marius étoit errant dans la Lybie où il mendioit ſon pain. Cependant les Romains,

qui ne faiſoient que rire & ſe moquer de ſa miſere, égorgés bientôt après & battus de verges au milieu de Rome, ſe virent obligés de ſe proſterner devant lui & d'en recevoir la loi; tant il eſt vrai que dans cette vie rien de tout ce qui eſt préſent ne peut être regardé comme grand ni comme petit par rapport à l'avenir toujours incertain; car l'homme eſt dans un continuel changement, & jamais il n'eſt dans un état fixe, & il ne ceſſe de changer que quand il ceſſe de vivre. C'eſt pourquoi il y a des auteurs qui aſſurent que Flaminius ne fit pas cette action de ſa ſeule autorité, (*a*) mais qu'il fut envoyé en ambaſſade, avec Lucius Scipion, à la cour de Pruſias, uniquement pour demander la mort d'Annibal. Comme cette ambaſſade fut la derniere des actions mémorables de Flaminius, que l'hiſtoire ne nous apprend point qu'il ait rien fait de conſidérable depuis ce tems-là, ni pour la guerre ni pour la paix, & que nous ſavons ſeulement qu'il mourut dans ſa maiſon d'une mort naturelle & tranquille, il eſt tems de faire la comparaiſon.

(*a*) *Mais qu'il fut envoyé en ambaſſade avec L. Scipion à la cour de Pruſias, uniquement pour demander la mort d'Annibal.*) Tite-Live l'inſinue de même, & Annibal n'en doutoit point, car il le dit en propres termes. *Hi legatum conſularem, qui auctor eſſet Pruſiæ per ſcelus occidendi hoſpitis, miſerunt.* XXXIX, 51.

Fin de la vie de Flaminius.



COMPARAISON

DE PHILOPŒMEN

ET DE T. QUINCTIUS FLAMINIUS.

POUR ce qui regarde la grandeur des bienfaits dont la Grece a été comblée, ni Philopœmen, ni aucun des grands hommes de la même nation, plus illuſtres encore que Philopœmen, ne ſont dignes d'être comparés à Flaminius. Car tous ces grands perſonnages étant Grecs ont fait la guerre aux Grecs; (*a*) au lieu que Flaminius, n'étant point Grec, a fait la guerre pour les Grecs. (*b*) Et lorſque Philopœmen, déſeſpérant de pouvoir ſecourir ſes citoyens qui avoient ſur les bras une furieuſe guerre, & qui étoient réduits à la derniere extrêmité, s'en alla en Crete, dans ce même tems-là, Flaminius, ayant défait le roi Philippe au milieu de la Grece, briſoit les fers de tou-

(*a*) *Au lieu que Flaminius n'étant point Grec, a fait la guerre pour les Grecs.*) Voilà une grande différence; les capitaines Grecs ont fait la guerre aux Grecs, & un capitaine Romain fait la guerre pour les Grecs. Mais l'ambition de Rome ne peut-elle pas avoir quelque part à ces grandes actions de Flaminius?

(*b*) *Et lorſque Philopœmen, déſeſperant de pouvoir ſecourir ſes citoyens, s'en alla en Crete.*) Voici encore un grand avantage que Flamininus a ſur Philopœmen, c'eſt que celui-ci quitta ſon pays preſſé par une furieuſe guerre, pour aller ſervir les Crétois, & que Flamininus quitta le ſien pour aller délivrer les Grecs de ſervitude.

tes les villes & de toutes les nations Grecques, & leur rendoit la liberté.

Mais ſi l'on recherche les batailles de l'un & de l'autre, on trouvera que Philopœmen, étant général des Achéens, battit & tailla en pieces plus de Grecs, que Flaminius, en combattant pour les Grecs, ne défit & ne tua de Macédoniens. Et pour ce qui eſt de leurs défauts, l'un pécha par ambition, & l'autre par opiniâtreté; l'un fut prompt à ſe mettre en colere, & l'autre très-difficile à appaiſer. Flaminius laiſſa à Philippe vaincu ſa dignité royale & pardonna aux Etoliens, & Philopœmen, par un emportement de colere, ôta à ſa patrie même beaucoup de bourgs & de villages qui étoient de ſon reſſort, & par conſéquent ſes contribuables.

De plus, Titus demeuroit toujours conſtamment ami de ceux à qui il avoit une fois fait du bien; & Philopœmen étoit toujours prêt à rompre par colere avec ſon meilleur ami & à gâter & détruire toutes les graces qu'il lui avoit faites. En effet, après tous les biens dont il avoit comblé Lacédémone, il raſa ſes murailles & ravagea tout ſon pays; & enfin il la changea toute entiere & renverſa toute la forme de ſon gouvernement. Il ſemble même que, par un excès de colere & par un eſprit de contention trop opiniâtre, il hâta ſa mort lorſqu'il marcha mal-à-propos & trop chaudement contre Meſſene; au lieu de faire

comme Titus, & de conduire ſon entrepriſe avec beaucoup de ſens & de prudence, en prenant toutes les précautions néceſſaires pour en aſſurer le ſuccès.

Que ſi l'on regarde au nombre des guerres qu'ils ont faites, & des trophées qu'ils ont érigés, l'expérience de Philopœmen paroîtra plus nourrie & plus aſſurée & l'emportera de beaucoup; (*a*) car la guerre que Flaminius eut contre Philippe fut décidée en deux ſeuls combats : au lieu que cette quantité de batailles, que Philopœmen a gagnées, ne laiſſe aucun lieu à la fortune de rien diſputer à ſa grande capacité.

Il y a plus encore, Flaminius acquit ſa réputation en ſe ſervant de la puiſſance de ſa république qui étoit alors dans toute ſa vigueur & dans toute ſa force; & Philopœmen cimenta la ſienne dans le tems que la Grece étoit ſur ſon déclin. De ſorte que tous ces grands ſuccès ſont pour celui-ci ſon propre ouvrage, & pour l'autre l'ouvrage de tous les Romains; car Titus eut l'avantage de commander de bonnes troupes, & Philopœmen eut la gloire de rendre bonnes celles qu'il commandoit.

(*a*) *Car la guerre que Flaminius eut contre Philippe, fut décidée en deux ſeuls combats, au lieu que cette quantité de batailles.*) Il eſt plus aiſé que la fortune s'arroge quelque choſe en une ou deux occaſions, qu'il ne l'eſt qu'elle s'attribue la gloire de pluſieurs ſuccès. Le grand nombre de ces ſuccès met en ſûreté la capacité & l'expérience du capitaine; la fortune eſt trop volage & trop changeante pour mériter qu'on les mette ſur ſon compte.

Et quant à ce que tous les combats de Philopœmen ont été contre les Grecs, ce n'eſt pas une marque de ſon bonheur, mais une forte preuve de ſa vertu & de ſon courage; car par-tout où toutes les autres choſes ſont égales, celui qui excelle n'excelle que par ſa vertu. En effet, Philopœmen, ayant eu affaire contre les plus braves & les plus aguerris des Grecs, ſurmonta les plus ruſés par ſes fineſſes & les plus vaillans par ſon audace & par ſon courage. Ajoutez à cela que Titus gagna toutes ſes batailles par les moyens qu'il avoit en main, en ſe ſervant de l'armure connue de ſon tems & de l'ordonnance qu'il avoit trouvée toute établie; & que Philopœmen gagna les ſiennes en changeant l'armure reçue & l'ordonnance qui étoit en uſage. (*a*) De maniere que ce qui contribue le plus à remporter des victoires, fut imaginé & inventé par l'un, & ſeulement pratiqué & employé par l'autre.

Pour ce qui eſt des exploits perſonnels & des coups de main, il y en a pluſieurs & de très-grands de Philopœmen, & pas un ſeul de Flaminius. Au contraire, on dit qu'un Etolien, nommé Archimede, raillant

(*a*) *De maniere que ce qui contribue le plus à remporter des victoires, fut imaginé & inventé par l'un, & ſeulement pratiqué & employé par l'autre.*) Or il n'eſt pas douteux que celui qui imagine, qui invente & qui change ce qui eſt défectueux, ne ſoit ſupérieur à celui qui ne fait que ſe ſervir de ce qui eſt déja tout établi & tout trouvé; mais on peut dire auſſi que celui qui ſe ſert de ce qui eſt déja trouvé, & qui n'y change rien, parce qu'il eſt très-bon, eſt louable de n'y rien changer.

ce dernier, lui reprocha que dans une occasion, lorſque l'épée à la main il couroit contre les Macédoniens qui faiſoient ferme & qui combattoient encore, au lieu de combattre, il s'étoit arrêté & faiſoit aux dieux des prieres les mains levées vers le ciel.

D'ailleurs tout ce que Flaminius a fait de beau, il l'a fait pendant qu'il étoit ou général d'armée ou lieutenant; au lieu que Philopœmen ne s'eſt pas montré aux Achéens moins vertueux ni moins homme d'exécution, ſimple particulier, que lorſqu'il étoit à la tête des troupes. Car étant capitaine général, il chaſſa véritablement Nabis de Meſſene & délivra les Meſſéniens; mais n'étant que ſimple particulier, il ferma la porte de Sparte au général Diophane & à Flaminius, & par cette audace il ſauva les Lacédémoniens. Auſſi étoit-il ſi fort né pour commander qu'il ſavoit non-ſeulement commander ſelon les loix, (*a*) mais commander aux loix mêmes quand l'utilité publique le requéroit; car il croyoit devoir ne pas attendre que ceux qu'il devoit gouverner lui déféraſſent le commandement, & ſe ſervir d'eux quand l'occaſion le demandoit, (*b*) perſuadé que dans ces occaſions

(*a*) *Mais commander aux loix mêmes, quand l'utilité publique le requéroit.*) Car c'étoit commander aux loix que de prendre de lui-même le commandement ſans attendre qu'il lui fût déféré par ſes citoyens. Ces occaſions ſont rares & ſingulieres, & il n'appartient pas à tout le monde d'imiter un exemple qui pourroit être très-dangereux.

(*b*) *Perſuadé que dans ces*

le véritable général n'eſt pas celui que le peuple choiſit, mais celui qui penſe le mieux pour le peuple.

Les actions de clémence & d'humanité que Titus fit en faveur des Grecs, ſont certainement glorieuſes & méritent de grandes louanges; mais les actes de fermeté & de conſtance, que Philopœmen fit contre les Romains pour le maintien de la liberté, ſont encore plus glorieux & plus dignes d'éloge; (*a*) car il eſt beaucoup plus aiſé de faire du bien aux foibles, qu'il ne l'eſt de nuire aux puiſſans, en s'oppoſant à leurs entrepriſes. Après avoir comparé ces deux grands hommes; comme la différence qui eſt entr'eux eſt fort difficile à démêler, voyons (*b*) ſi, en donnant au Grec la couronne de

occaſions le véritable général n'eſt pas celui que le peuple choiſit, mais celui qui penſe le mieux pour le peuple.) Autre principe qui pourroit être d'une dangereuſe conſéquence. Il n'y a qu'un grand homme de bien & un homme, qui, par de grandes actions, s'eſt acquis une autorité ſuffiſante, & a donné de fortes preuves de ſon amour & de ſa fidélité pour ſon pays, qui puiſſe le mettre en pratique, & les occaſions en ſont rares.

(*a*) *Car il eſt beaucoup plus aiſé de faire du bien aux foibles, qu'il ne l'eſt de nuire aux puiſſans, en s'oppoſant à leurs entrepriſes.*) Cela eſt certain. Les actes de fermeté & de conſtance que l'on fait contre les puiſſans en s'oppoſant à leurs entrepriſes injuſtes, ſont mille fois plus glorieux & plus louables que la clémence & l'humanité que l'on déploie, en faiſant du bien aux foibles & aux malheureux. Ce dernier eſt de l'homme, & l'autre eſt du héros.

(*b*) *Si en donnant au Grec la couronne de l'expérience militaire & du grand art de commander, & au Romain celle de la bonté & de la juſtice.*) Voilà un beau partage. Plutarque ne décide point entre ces deux grands hommes, & nous laiſſe la choſe à

l'expérience militaire & du grand art de commander, & au Romain celle de la bonté & de la juſtice, nous n'aurons pas porté un bon & équitable jugement.

juger; pour moi j'avoue que la couronne de la bonté & de la juſtice me paroît plus précieuſe & plus deſirable, que celle de l'expérience militaire & de l'art de commander. On ne porte celle-ci qu'à certaines grandes fêtes, & trois ou quatre fois en toute ſa vie; & l'autre eſt un ornement de tous les jours, & que la mort même ne fait pas perdre.

Fin de la comparaiſon de Philopœmen & de Flaminius.





PYRRHUS.

Quelques hiſtoriens racontent qu'après le déluge, Phaëton fut le premier qui regna ſur les Teſprotiens & les Moloſſes, & que ce prince fut un de ceux qui vinrent en Epire avec Pélaſge. (*a*) D'autres rapportent que Deucalion & Pyrrha, après avois bâti le temple de Dodone, s'établirent dans ce pays des Moloſſes. Pluſieurs ſiecles après, (*b*) Néoptoleme, fils d'Achille*, y étant venu avec beaucoup de troupes, s'empara de tout le pays, laiſſa après lui une longue ſucceſſion de rois, qui furent appellés *les Pyrrhides*; car dans ſon enfance il avoit eu le ſurnom de Pyrrhus (*c*), & (*d*) il donna ce même nom à l'ainé de ſes enfans, qu'il eut de la princeſſe Lanaſſa, fille de Cléodes, fils d'Hyllus. Et ce fut de-là qu'Achille même eut en Epire les honneurs divins, ayant été ſur-

(*a*) *D'autres rapportent que Deucalion & Pyrrha, après avoir bâti le temple de Dodone.*) Ce temple de Jupiter à Dodone eſt donc le plus ancien de tous les temples. Mais les Grecs ont attribué à Deucalion ce qui ne fut fait que long-tems après lui.

(*b*) Depuis le déluge de Deucalion juſqu'à Néoptoleme, il y a environ trois cens quarante ans.

(*c*) C'eſt-à-dire, *le Roux*.

(*d*) *Et il donna ce même nom à l'ainé de ſes enfans.*) Il eut huit enfans de la princeſſe Lanaſſa. Pyrrhus étoit l'ainé; mais étant mort fort jeune, ſon frere Piélus, qui étoit le ſecond, ſuccéda à ſon pere.

nommé en langage du pays *Aſpetos*, (*inimitable.*)

(*a*) Après les premiers rois de cette branche, ceux qui les ſuivirent immédiatement devinrent ſi barbares, & leur puiſſance & leurs vies tomberent dans une telle obſcurité, qu'on n'en trouve aucun veſtige dans l'hiſtoire. Le premier, dont elle fait mention, (*b*) c'eſt *Tarrutas*, qui ayant le premier orné ſes villes de mœurs Grecques, fit refleurir les lettres & les arts, établit des loix pleines d'humanité & de juſtice, & ſe rendit célebre.

De ce Tarrutas fut fils Alcétas; d'Alcétas, Arrubas; d'Arrubas, & de la princeſſe

(*a*) *Après les premiers rois de cette branche.*) C'eſt-à-dire, après Néoptoleme & ſon fils Piélus, les treize ou quatorze rois qui ſuivirent juſqu'à Tarrutas, ſont entiérement inconnus dans l'hiſtoire : à peine a-t-elle conſervé les noms de quelques-uns.

(*b*) *C'eſt Tarrutas qui ayant le premier orné ſes villes de mœurs Grecques.*) Juſtin n'attribue pas ceci à Tarrutas, mais à Arrybas, fils d'Alcétas I, qui fut envoyé à Athenes pour y être inſtruit, & dont il dit que, *Quantò doctior majoribus ſuis, tantò & gratior populo fuit. Primus itaque leges & ſenatum annuoſque magiſtratus, & reipublicæ formam compoſuit. Et ut à Pyrrho ſedes, ſic vita cultior populo ab Arryba ſtatuta.* Lib. XVII. Voici la généalogie telle qu'on peut la ramaſſer.

Tarrutas ou Tharymbas.
|
Alcétas I.
|
Néoptoleme & Arrubas.
|
Alcétas II, & Eacide.
|
Pyrrhus II, & deux filles, Déïdamie & Troïade.

Troïade, naquit Eacide. Cet Eacide épousa Phthia, fille de Ménon le Thessalien, qui acquit beaucoup de réputation dans la guerre Lamiaque, & qui, après Léosthene, fut celui de tous les alliés qui eut le plus d'autorité. De sa femme Phthia il eut deux filles, Deïdamie & Troïade, & un fils nommé Pyrrhus. Les Molosses se souleverent (*a*), le chasserent de son royaume, appellerent les fils de Néoptoleme, frere d'Arrubas, & s'étant rendus maîtres de tous les amis d'Eacide, ils les firent mourir. Pyrrhus encore à la mammelle fut sauvé des mains des meurtriers qui le cherchoient, par deux fideles serviteurs de son pere, nommés Androclide & Angelus, qui l'ayant enlevé assez à tems, prirent la fuite avec quelques domestiques, & quelques nourrices pour donner du lait à l'enfant.

Tout ce train rendoit leur fuite difficile & lente; aussi furent-ils bientôt atteints. Dans cette extrêmité ils remettent l'enfant entre les mains d'Androcléon, d'Hippias, & de Néander, trois jeunes hommes très-fideles, très-robustes, & très-dispos, leur ordonnent de courir, sans s'arrêter, pour gagner la ville de Mégare, qui étoit de la Macédoine (*b*), & cependant ils s'attachent à ceux qui les poursuivent, & moitié priant, moitié combattant, ils les amusent & les arrêtent jusqu'à nuit close. Ainsi s'étant à

(*a*) Au commencement de l'olympiade CXIV.

(*b*) Car il y avoit une autre ville de ce nom près d'Eleusine.

grand'peine défaits d'eux, ils coururent rejoindre ceux qui emportoient le jeune prince.

Ceux-ci vers le coucher du Soleil ſe croyoient déja au but de leurs eſpérances; mais tout-à-coup ils s'en trouverent bien éloignés, car ils rencontrerent devant eux une grande riviere qui baigne les murailles de la ville, & qui eſt ſi rapide, qu'elle en eſt horrible à voir. Ils voulurent la ſonder pour chercher un gué, mais ils la trouverent impraticable; car outre qu'elle eſt naturellement roide & profonde; elle étoit alors extrêmement enflée par les torrens dont les pluies avoient groſſi ſon cours, joint que l'obſcurité de la nuit rendoit toutes choſes plus effroyables. Ils déſeſpéroient donc abſolument de pouvoir jamais ſans autre ſecours paſſer l'enfant & ſes nourrices, lorſque de l'autre côté de la riviere ils entendirent le bruit de quelques gens du pays qui paſſoient; ils ſe mirent à les prier de leur aider à ce paſſage, & leur montrant le jeune prince autant que la nuit le pouvoit permettre, ils crioient & les conjuroient de les ſecourir. Mais ces gens-là ne les entendoient point, à cauſe du bruit cauſé par la rapidité du fleuve. Ils s'arrêtoient donc là tous, les uns criant, & les autres prêtant l'oreille ſans pouvoir entendre.

Enfin quelqu'un de la troupe de Pyrrhus s'aviſa de prendre une écorce de chêne, où avec l'ardillon d'une agraffe il écrivit la fortune du prince, & le preſſant beſoin qu'il

avoit d'être ſecouru. Enſuite roulant cette écorce autour d'une pierre qui ſervoit comme de leſt à ſon jet, il la lança à l'autre rive du fleuve. D'autres diſent que l'ayant lardée au bout d'un javelot, il la darda de cette maniere.

Ceux qui étoient de l'autre côté ayant lû cette écorce, & voyant qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, ſe mirent à couper des arbres qu'ils lierent enſemble, & dont ils firent des radeaux, ſur leſquels ils paſſerent la riviere. Il arriva par hazard que celui qui paſſa le premier, avoit nom Achille; il ſe chargea du prince & le paſſa, ſes compagnons paſſerent les autres comme ils ſe rencontrerent.

Ce jeune prince & ceux de ſa ſuite ayant ainſi paſſé la riviere, & étant échappés par ce moyen à la pourſuite de leurs ennemis; continuerent leur route, traverſerent la Macédoine, & arriverent en Illyrie à la cour du roi Glaucias. (*a*) Ils trouverent ce prince aſſis auprès de ſa femme dans ſon palais; ils approchent, & ſe proſternant, ils mettent l'enfant à terre au milieu de la ſalle, & implorent ſa protection. Le roi qui craignoit Caſſandre, mortel ennemi d'Eacide, demeure tout rêveur, & garde le ſilence fort longtems, penſant au parti qu'il avoit à pren-

(*a*) *Ils trouverent ce prince aſſis auprès de la reine ſa femme dans ſon palais.*) Juſtin appelle cette princeſſe *Béroa*, & il dit qu'elle étoit de la race des Eacides. Voilà pourquoi on choiſit la cour de Glaucias pour l'aſyle de Pyrrhus.

dre. Dans ce moment Pyrrhus ſe traînant de lui-même, & avec ſes petites mains prenant le bord de la robe de Glaucias, ſe leva ſur ſes pieds, & embraſſa ſes genoux. Cette action fit d'abord rire le prince, & enfin elle le toucha de pitié; car il crut voir un ſuppliant qui ſe refugioit chez lui, & qui le conjuroit avec larmes. D'autres diſent qu'il ne ſe traîna pas vers Glaucias, mais vers l'autel des dieux domeſtiques, qui étoit dans la ſalle, & que ſe levant il étendit ſes petits bras le long de l'autel comme pour l'embraſſer; & que par-là cette aventure parut à Glaucias une affaire de religion qui intéreſſoit les dieux. C'eſt pourquoi prenant le petit Pyrrhus, il le remit entre les mains de la reine, & lui ordonna de l'élever (*a*) avec ſes propres enfans. Peu de tems après ſes ennemis le redemanderent; & Caſſandre, pour le ravoir, offrit au roi deux cens talens; mais le roi refuſa de le rendre; (*b*) & dès que cet enfant eut atteint la douziéme année de ſon âge, il le ramena lui-même en Epire avec une puiſſante armée, & le rétablit dans ſes états.

(*a*) Juſtin ajoute qu'il l'adopta.

(*b*) *Et dès que cet enfant eut atteint la douziéme année de ſon âge, il le ramena lui-même en Epire.*) C'eſt-à-dire, dès qu'il fut entré dans ſa douziéme année, & cela s'accorde avec Juſtin, qui dit que Pyrrhus avoit onze ans quand il fut remis ſur le trône. Mais le même Juſtin ne dit pas que Glaucias le ramena en Epire; il dit que les Epirotes ayant changé leur haine en compaſſion, le rappellerent & lui donnerent des tuteurs pour adminiſtrer ſon royaume juſqu'à ce qu'il fût en âge.

Pyrrhus avoit ſur ſon viſage un air de majeſté plus terrible que vénérable. Ses dents de la mâchoire ſupérieure n'étoient point diſtinctes & ſéparées ; ce n'étoit qu'un os continu, qui avoit ſeulement de petites coches marquées dans les endroits où les dents doivent être diviſées. Il paſſoit pour avoir la vertu de guérir les rateleux, en ſacrifiant un coq blanc, & en preſſant doucement de ſon pied droit le viſcere des malades couchés ſur le dos. Il n'y avoit point d'homme ſi pauvre ni ſi abject auquel il ne fît ce remede quand il en étoit prié ; & pour récompenſe, il ne prenoit que le coq même qui avoit été ſacrifié, & ce préſent lui étoit très-agréable. On dit auſſi que le gros orteil de ſon pied droit avoit une vertu divine, comme cela parut après ſa mort ; car ſon corps ayant été brûlé ſur le bûcher & réduit en cendres, on trouva ce gros doigt entier, & ſans aucune marque qu'il eût été endommagé par le feu, comme on le verra dans la ſuite (*a*).

A l'âge de dix-ſept ans, ſe croyant aſſez affermi ſur le trône, il quitta ſa ville capitale, & alla faire un voyage en Illyrie pour ſe trouver aux noces d'un des fils de Glaucias, avec leſquels il avoit été élevé. Les Moloſſes, profitant de ſon abſence, ſe révolterent encore, chaſſerent tous ſes amis, pillerent ſes biens, & ſe donnerent à Néoptoleme. Pyrrhus ayant ainſi perdu ſon royaume, & ſe voyant dénué de tout ſecours, ſe retira auprès de ſon beau-

(*a*) Mais Plutarque a oublié d'en parler.

frere Démétrius, fils d'Antigonus, qui avoit épousé sa sœur Déïdamie, qui encore fort jeune, avoit été accordée à Alexandre, fils d'Alexandre le Grand & de Roxane, & étoit déja appellée sa femme. Mais toute cette maison ayant péri malheureusement, Démétrius épousa cette princesse qu'on regardoit comme veuve, & qui n'étoit plus dans la premiere jeunesse.

(*a*) A la bataille qui fut donnée dans les plaines d'Ipsus (*b*), & où tous les rois de la terre combattirent, Pyrrhus, quoiqu'encore fort jeune, accompagna toujours Démétrius, renversa tout ce qui se trouva devant lui, & se distingua parmi les plus braves. Démétrius ayant été défait, il ne l'abandonna point, il lui conserva les villes Grecques qui lui avoient été confiées; & après le traité de paix qu'il fit avec Ptolémée, il alla pour lui en ôtage en Egypte.

Pendant qu'il fut à la cour de ce prince, & dans les chasses, & dans tous les exercices, il donna des preuves de sa force, de son adresse, & de sa grande patience dans tous les travaux. Et voyant que de toutes les femmes de Ptolémée, Bérénice étoit celle qui avoit le plus de pouvoir, & qui surpassoit toutes les

(*a*) *A la bataille qui fut donnée dans les plaines d'Ipsus, & où tous les rois de la terre combattirent.*) Il dit que tous les rois de la terre y combattirent, parce que là étoient Lysimachus, Séleucus, Ptolémée, Cassandre, Antigonus, Demétrius. Je crois que cette bataille fut donnée la troisiéme année de l'olympiade CXIX, 300 ans avant l'ere chrétienne.

(*b*) Dans la Phrygie.

autres en esprit & en sagesse, il s'attacha à elle particuliérement ; car autant qu'il savoit mépriser ceux qui étoient au-dessous de lui, autant savoit-il faire sa cour à ceux qui étoient au-dessus, & s'insinuer auprès de ceux qui pouvoient lui être utiles. Et comme il étoit sage & modéré dans ses mœurs & dans toute sa conduite, il fut préféré à beaucoup de jeunes princes, qui poursuivoient en mariage la princesse Antigone, que Bérénice avoit eue de son premier mari Philippe, avant que d'être mariée à Ptolémée.

Après ses noces il brilla encore davantage, & fut encore plus estimé ; & par le secours de sa femme Antigone, qui avoit beaucoup de vertu, il obtint des troupes & de l'argent pour aller se rétablir dans son royaume d'Epire. Il y fut reçu avec joie, à cause de la haine que l'on avoit pour Néoptoleme, qui gouvernoit avec beaucoup de violence & de dureté. Mais Pyrrhus, craignant que ce prince n'allât solliciter le secours de quelques autres rois, aima mieux traiter avec lui & l'associer à son royaume.

Quelque tems après il se trouva des gens qui les aigrirent l'un contre l'autre, & qui semerent entr'eux des jalousies & des soupçons. Ce qui anima & irrita davantage Pyrrhus, naquit de cet accident : de toute ancienneté les rois d'Epire avoient accoutumé de tenir une assemblée dans un lieu de la Molosside, appellé *Passaron*. Là, après avoir fait un sacrifice à Jupiter Martial, ils prêtoient serment

ment à leurs ſujets, & recevoient le ſerment d'eux. Les rois juroient *de gouverner ſelon les loix*, & les ſujets juroient *de maintenir & de défendre ſelon les loix, leur royaume & leur couronne.* Les deux rois étant donc aſſemblés avec leur ſujets & leurs amis dans ce lieu pour cette cérémonie, & les ſermens prêtés de part & d'autre, ils ſe firent de grands préſens.

Il ſe trouva là un homme, nommé Gélon, qui étoit un des meilleurs & des plus fideles ſerviteurs de Néoptoleme. Ce Gélon, en rendant ſes reſpects à Pyrrhus, (*a*) lui fit préſens de deux paires de bœufs pour le labourage. Myrtile, un des échanſons de ce prince, demanda à ſon maître ces bœufs. Pyrrhus les lui ayant refuſés, & les ayant donnés à un autre, Myrtile en fut au déſeſpoir. (*b*) Gélon, qui s'apperçut de ſa douleur & de ſon reſſentiment, (*c*) le pria à ſouper. Il y a

(*a*) *Lui fit préſent de deux paires de bœufs pour le labourage.*) C'étoit la coutume. Ce jour-là les ſujets faiſoient des préſens à leur roi; & dans ce préſent de deux paires de bœufs donnés à un roi, on reconnoît la ſimplicité de ces anciens tems. Le bœuf étoit très-conſidéré, comme le principal inſtrument de l'agriculture. C'eſt pourquoi Héſiode ne l'oublie pas dans les préceptes qu'il donne à Perſa. *Il faut avoir d'abord*, dit-il, *une maiſon, une femme & des bœufs pour le labourage.*

(*b*) *Gélon qui s'apperçut de ſa douleur & de ſon reſſentiment.*) Ce même homme qui vient de donner à Pyrrhus ces deux paires de bœufs, le voilà qui cherche à faire empoiſonner ce prince? & au contraire celui qui vient d'être refuſé, lui demeure fidele.

(*c*) *Le pria à ſouper.*) Dans le manuſcrit de Saint-Germain-des-Prés, on lit à la marge en cet endroit, Εἰγέ σοι, Μύρτιλε, τῆς πίστεως. Mais

même des auteurs qui ajoutent qu'échauffé par le vin, il eut avec lui un commerce infame; car ce Myrtile étoit jeune, beau & bien fait.

Après le ſouper il lui jetta quelque propos contre Pyrrhus, & le ſollicita d'embraſſer le parti de Néoptoleme, & d'empoiſonner Pyrrhus. Myrtile fit ſemblant de mordre à l'hameçon, & loua ce complot, comme s'il étoit véritablement gagné; mais il ne fut pas plutôt ſorti, qu'il alla tout découvrir à ſon maître. Pyrrhus lui ordonna de mener Alexicrate, chef des échanſons, chez Gélon, comme un homme prêt à entrer dans la conſpiration; car il vouloit avoir plus d'un témoin d'une ſi noire entrepriſe. Gélon étant trompé par ce moyen, Néoptoleme, qui étoit trompé comme lui, & qui penſoit que l'affaire alloit ſon train, & qu'elle étoit ſur le point d'être exécutée, ne put ſe retenir; l'excès de ſa joie le porta à découvrir cette trame à ſes amis. Un ſoir étant allé faire collation chez ſa ſœur Cadmie, il en lâcha quelques mots, croyant n'être entendu de perſonne; car il n'y avoit ame vivante dans la chambre, que Phénarete, femme de Samon, intendant des troupeaux de Néoptoleme.

ces paroles ne ſont nullement du texte de Plutarque, c'eſt une exclamation d'un lecteur, homme de bien, qui ravi de la fidélité de Myrtile, s'écrie & écrit à la marge, Εὐγέ σοι, &c. *Bien te ſoit, Myrtile, pour cette fidélité que tu as eue pour ton maître.* On a ſouvent été trompé à ces ſortes de notes marginales, & on les a reçues dans le texte fort mal-à-propos, en ne diſtinguant pas ce qui eſt de l'auteur de ce qui eſt du lecteur.

Cette Phénarete étoit couchée ſur un petit lit, le viſage tourné contre la muraille, & faiſoit ſemblant de dormir. Ayant donc tout entendu ſans qu'on s'en doutât, dès le lendemain matin elle alla chez Antigone, femme de Pyrrhus, & lui détailla tout ce que Néoptoleme avoit dit à ſa ſœur en ſa préſence.

Pyrrhus en fut d'abord informé, & n'en fit rien paroître ſur l'heure. Mais à un ſacrifice qu'il fit aux dieux, il pria Néoptoleme de venir ſouper chez lui, & le tua, ſentant bien que les principaux d'Epire étoient pour lui; car de longue main ils le preſſoient de ſe défaire de Néoptoleme, de ne pas ſe contenter d'une partie du royaume qui lui appartenoit tout entier, & de ſuivre ſes hautes deſtinées qui l'appelloient à une plus grande gloire. Avec cette bonne volonté des principaux de ſon royaume, cet attentat venu encore par-deſſus, le détermina; il ne balança point, il prévint Néoptoleme & s'en défit.

Le ſouvenir qu'il conſervoit des obligations qu'il avoit à Bérénice & à Ptolémée, fit qu'il donna le nom de *Ptolémée* au premier fils qu'il eut de ſa femme Antigone, & qu'il appella *Bérénice* la ville qu'il fit bâtir dans la Cherſoneſe d'Epire. Depuis ce tems-là, ne concevant que de grands & vaſtes deſſeins, & dévorant déja par ſes eſpérances tout ce qui étoit autour de lui, il ſe trouva d'abord engagé dans une guerre contre les Macédoniens, dont voici le prétexte: Antipater,

l'ainé des enfans de Caſſandre, avoit tué ſa mere Theſſalonique, & chaſſé ſon frere Alexandre. Celui-ci envoya vers Démétrius le prier de le ſecourir, & implora auſſi le ſecours de Pyrrhus. Démétrius remettant de jour à autre à cauſe des affaires qu'il avoit ſur les bras, Pyrrhus fut plus diligent; il ſe rendit auprès de lui, & lui demanda pour prix de ſon aſſiſtance, (*a*) la ville de Nymphéa, toute la côte maritime de la Macédoine & de tous les pays conquis, qui n'étoient pas de l'ancien royaume de Macédoine. Il demanda encore l'Ambracie, l'Acarnanie, & l'Amphilochie. Le jeune Alexandre lui ayant abandonné toutes ces places, il les retint pour lui en y mettant de bonnes garniſons, & alloit conquérant les autres pour ce jeune prince, en chaſſant devant lui ſon frere Antipater.

Le roi Lyſimachus avoit bonne envie de marcher au ſecours d'Antipater, mais les embarras d'affaires où il ſe trouvoit engagé ne lui en donnant pas le loiſir: comme il ſavoit que Pyrrhus conſervoit chérement le ſouvenir des obligations qu'il avoit à Pto-

(*a*) *La ville de Nymphéa.*) Près d'Apollonie, dans le pays des Taulantiens, ſur la côte de la mer Adriatique. On peut croire auſſi que c'eſt Appollonie même, qui étoit ainſi appellée à cauſe de la célebre roche, dite *Nymphæum*, qui étoit dans ſon voiſinage, & qui eſt ſi bien décrite dans la vie de Sylla & dans Dion, liv. XLI. Au lieu de *Nymphea*, le ſavant Palmérius a cru qu'il falloit lire *Tymphea*; car dans ces quartiers-là il y avoit une ville de ce nom. Stephanus. Τύμφη ὄρος Θεσπρωτικόν, καὶ Τυμφαία πόλις. *Tymphé, montagne de la Theſprotie, & la ville Tymphea.*

lémée, & qu'il ne pouvoit ni ne vouloit lui rien refuser, il lui écrivit de fausses lettres sous le nom de Ptolémée, qui le pressoit de retirer ses troupes, & de recevoir pour prix de cette complaisance trois cens talens d'Antipater. Pyrrhus n'eut pas plutôt ouvert les lettres, qu'il reconnut la fourberie de Lysimachus; car la suscription de la lettre n'étoit pas celle dont Ptolémée avoit accoutumé de se servir quand il lui écrivoit, *à mon fils Pyrrhus, salut;* mais il y avoit *le roi Ptolémée au roi Pyrrhus, salut.* Irrité de cette fraude, dans le moment il vomit mille injures contre le roi Lysimachus, & bientôt après il ne laissa pas d'écouter des propositions d'accommodement. On en vint jusques-là que les trois princes s'aboucherent pour jurer sur les sacrifices les articles de la paix dont ils étoient convenus. Quand on eut avancé les trois victimes, qui étoient un bouc, un taureau & un bélier, il arriva que le bélier tomba mort de lui-même avant qu'on l'approchât de l'autel. Tous les assistans ne firent que rire de cette aventure; (*a*) mais le devin Théodotus empêcha Pyrrhus de jurer, en lui déclarant que par ce signe le dieu prédisoit la mort à l'un des trois princes. Ainsi Pyrrhus

(*a*) *Mais le devin Théodotus empêcha Pyrrhus de jurer, en lui déclarant que par ce signe le dieu prédisoit la mort à l'un des trois princes.*) On ajoutoit alors beaucoup de foi aux explications que les devins donnoient aux signes & aux prodiges. Cependant ici de trois princes il n'y en a qu'un de superstitieux. Pyrrhus refuse de jurer la paix, les deux autres la jurent. La prédiction du devin eut son effet, le jeune Alexandre fut tué.

ſe déſiſta de cette paix. Les deux autres ne laiſſerent pas de paſſer outre.

Les affaires d'Alexandre étant donc pacifiées & aſſez bien rétablies, cela n'empêcha pas que Démétrius ne ſe rendît auprès de lui. Il parut bien d'abord qu'il venoit ſans en être prié, & il fit grand'peur à ſon hôte. A peine eurent-ils été quelques jours enſemble, que leurs ſoupçons augmentant & ſe défiant l'un de l'autre, ils ſe tendoient réciproquement des embûches; mais Démétrius, profitant d'un moment favorable, prévint Alexandre, le tua, & ſe fit proclamer roi de Macédoine.

Il avoit déja depuis aſſez long-tems quelques ſujets de plainte contre Pyrrhus; car il ſe ſouvenoit des courſes qu'il avoit faites dans la Theſſalie; d'ailleurs la maladie naturelle des princes & des rois, le deſir de s'étendre & de s'agrandir, rendoit leur voiſinage ſuſpect & redoutable à l'un & à l'autre. Cette défiance augmenta encore infiniment après la mort de Déïdamie (*a*). Enfin ayant occupé chacun une partie de la Macédoine, comme ils eurent le même royaume à diſputer, ils tirerent de-là de nouveaux prétextes de faire éclater leur haine.

Démétrius mena ſon armée contre les Etoliens, & les ayant ſoumis, il laiſſa Pantauchus dans le pays avec des troupes pour les contenir; & avec le reſte de ſes forces, il marcha contre Pyrrhus. Pyrrhus, averti de ſa marche, ſe mit incontinent en

(*a*) Femme de Démétrius.

campagne pour aller à sa rencontre, mais s'étant égarés dans le chemin, ils se manquerent. Démétrius se jetta sur l'Epire, d'où il emmena un grand butin, & Pyrrhus tombant sur Pantauchus en Etolie, lui livra bataille (*a*); le combat fut très-rude & très-opiniâtre entre l'infanterie, & sur-tout entre les deux chefs. Car Pantauchus, qui en courage, en force & en adresse pour les coups de main, passoit sans contredit, pour être au-dessus de tous les capitaines de Démétrius, & qui avoit beaucoup de fierté, d'ambition & d'audace, défioit Pyrrhus & le provoquoit à en venir aux mains avec lui. Pyrrhus, qui de son côté en force, en courage & en soif d'honneur, ne cédoit à aucun prince, ni roi, & qui aimoit beaucoup mieux s'approprier la gloire d'Achille par sa vertu, que de se l'arroger seulement par la naissance, fendoit les bataillons pour aller à la rencontre de Pantauchus.

En s'abordant, ils commencerent par lancer leurs javelots. Après quoi en étant venus aux coups de main, ils se servirent de leurs épées avec autant d'adresse que de force. Pyrrhus reçut une blessure, & blessa son ennemi en deux endroits, près du cou & à la cuisse, lui fit tourner le dos, & le renversa par terre, mais il ne put l'achever; car les amis de Pantauchus le lui arracherent & l'enleverent. Les Epirotes, fiers de cette victoire de leur

(*a*) Cette bataille fut donnée la quatriéme année de l'olympiade CXXII, 287 ans avant l'ere chrétienne.

roi, & pleins d'admiration pour ſon courage; firent de ſi grands efforts, qu'ils rompirent & taillerent en pieces la phalange des Macédoniens, & que ſe mettant à pourſuivre les fuyards, ils en tuerent encore un grand nombre, & firent environ cinq mille priſonniers.

Cette défaite n'inſpira pas tant de colere & de haine aux Macédoniens contre Pyrrhus, qu'elle augmenta la bonne opinion qu'on avoit de lui, & l'admiration dont on étoit déja pénétré pour ſa valeur, & qu'elle fournit de nouveaux ſujets de parler & de s'entretenir de ſon courage & de ſon audace avec tous ceux qui le virent dans l'action, & qui éprouverent dans le combat la force de ſes armes. Ils crurent voir le regard, la viteſſe, & les mouvemens d'Alexandre, & appercevoir en lui une imitation & une ombre de cette force, de cette violence & de cette impétuoſité avec leſquelles il chargeoit les ennemis, & renverſoit tout ce qui oſoit lui faire tête. Les autres rois n'imitoient Alexandre que par la pourpre de leurs habits, par le nombre de leurs gardes, par leur penchement de cou, & par une maniere de parler fiere & hautaine; Pyrrhus étoit le ſeul qui le repréſentât par ſes exploits d'armes, & par ſes grands coups de main. Et pour ce qui eſt de ſa ſcience & de ſa grande habileté dans l'art de mener des troupes, & de ranger des armées en bataille, on en peut tirer les preuves des traités mêmes qu'il a compoſés ſur ce ſujet. Auſſi dit-on

qu'Antigonus, interrogé qui étoit le plus grand capitaine, répondit, *Pyrrhus, pourvu qu'il vieilliſſe*; faiſant entendre par-là que de tous les capitaines de ſon tems, c'étoit le ſeul qui méritât ce nom. (*a*) Mais Annibal diſoit que de tous les capitaines en général, Pyrrhus étoit le premier en expérience & en capacité, Scipion le ſecond, & lui le troiſiéme, comme nous l'avons écrit dans la vie de Scipion. Auſſi n'avoit-il d'autre application, ni d'autre étude que la ſcience de la guerre, & ne parloit d'autre choſe dans toutes ſes converſations; regardant cette ſcience comme la plus grande & la ſeule digne d'un roi, & toutes les autres comme des gentilleſſes, dont il ne faiſoit nul compte. L'on dit à ce propos que quelqu'un lui ayant demandé dans un feſtin, lequel lui paroiſſoit le meilleur joueur de flûte, de Python, ou de Cæphiſias, il répon-

(*a*) *Mais Annibal diſoit que de tous les capitaines en général, Pyrrhus étoit le premier en expérience & en capacité, Scipion le ſecond, & lui le troiſiéme, comme, &c.*) Je ne ſais pas ce que Plutarque avoit écrit dans la vie de Scipion. On pourroit croire qu'il y a ici deux fautes de mémoire; l'une d'avoir dit qu'il avoit écrit dans la vie de Scipion ce que nous voyons qu'il a écrit effectivement dans la vie de Flamininus; & l'autre, qu'il a rapporté ce jugement d'Annibal tout autrement qu'il eſt ici. Car il dit qu'Annibal & Scipion l'Africain s'étant abouchés à Epheſe, & la converſation étant tombée ſur les généraux d'armée, Annibal avança que de tous les capitaines Alexandre étoit le premier, Pyrrhus le ſecond, & lui le troiſiéme. Ce qu'il dit ici eſt bien différent; car Pyrrhus, qu'il n'a mis-là que le ſecond, il le met ici le premier, place qu'il avoit donnée à Alexandre, & il nomme Scipion le ſecond, dont il n'avoit point parlé. Annibal auroit il jugé & parlé différemment en deux différentes rencontres?

dit, *Polyperchon eſt meilleur capitaine*; voulant dire par-là que c'étoient-là les choſes dont il étoit ſéant à un roi de s'inſtruire pour les connoître & en bien juger.

Il étoit doux & affable à ſes amis, & très-lent à ſe mettre en colere, mais très-prompt & très-ardent à rendre les plaiſirs qu'on lui avoit faits. De-là vint qu'il fut ſi affligé de la mort d'Æropus, qui lui avoit rendu de grands ſervices. Ce n'étoit pas ſa mort qui l'affligeoit, car il diſoit, *qu'il avoit payé le tribut à la nature*; mais il ſe reprochoit & ſe blâmoit d'avoir trop différé à lui marquer ſa reconnoiſſance, & d'avoir par ces délais perdu l'occaſion de lui rendre les plaiſirs qu'il en avoit reçus. Car il n'en eſt pas des plaiſirs comme des dettes; les dettes peuvent toujours ſe payer aux héritiers des créanciers, mais les plaiſirs, ſi on ne les rend à leurs auteurs pendant qu'ils ſont en vie, chagrinent & affligent dans la ſuite celui qui les doit, s'il eſt honnête homme, & qu'il ait de la juſtice & de la généroſité.

Un jour qu'il étoit en Ambracie, comme ſes amis lui conſeilloient d'en chaſſer un certain homme qui diſoit beaucoup de mal de lui, il répondit: *Laiſſons-le plutôt ici mal parler de nous parmi peu de gens, que de l'envoyer ſemer ſes médiſances par tout le monde.* Une autre fois on lui amena des gens, qui à table avoient dit contre lui mille choſes outrageuſes, & que l'on avoit pris ſur le fait; il leur demanda, *s'il étoit vrai qu'ils lui euſſent dit toutes ces*

injures. Oui, ſeigneur, répondit un de ces jeunes gens, *& nous en aurions bien dit d'autres, ſi le vin ne nous eût manqué.* Pyrrhus ſe prit à rire & les renvoya.

Après la mort d'Antigone, il épouſa pluſieurs femmes, pour accommoder ſes affaires, & augmenter ſa puiſſance par les grandes alliances qu'il contractoit. Car il épouſa la fille d'Autoléon, roi des Péoniens; Bircenna, fille de Bardullis, roi des Illyriens, & Lanaſſa, fille d'Agathoclès de Syracuſe, qui lui apporta en dot l'iſle de Corcyre dont ſon pere s'étoit emparé. De ſa premiere femme Antigone il eut un fils appellé Ptolémée; de Lanaſſa, il eut Alexandre, & de Bircenna, il eut Hélénus qui fut le plus jeune. Tous ces princes étoient naturellement guerriers; mais il fomenta & augmenta encore en eux cette ardeur martiale, en les élevant dans les armes dès leur enfance, & en aiguiſant ainſi de bonne heure leur courage pour ce métier. On dit qu'un de ces jeunes princes encore enfant, lui ayant demandé auquel il laiſſeroit ſon royaume, il répondit, *à celui qui aura l'épée la plus pointue.* (*a*) Parole qui ne differe pas beau-

(*a*) *Parole qui ne differe pas beaucoup de l'imprécation tragique de ce pere.*) Il parle de l'affreuſe imprécation qu'Œdipe fait contre ſes enfans, & il a en vue ce paſſage des Phéniciennes d'Euripide, où Jocaſte dit de ce prince, v. 67.

Ἀρὰς ἀρᾶται παισὶν ἀνοσιωτάτας
Θηκτῷ σιδήρῳ δῶμα διαλαχεῖν τόδε.

Il fait contre ſes enfans les imprécations les plus impies & les plus terribles, il prie qu'ils ſe mettent en poſſeſſion de ſes états à la pointe de l'épée.

coup de l'imprécation tragique de ce pere, qui demande aux dieux *que ſes enfans faſſent leurs partages avec l'épée*, tant l'ambition eſt une paſſion brutale & ennemie de toute ſociété !

Après le gain de la bataille contre Pantauchus, Pyrrhus de retour chez lui, couvert de gloire, jouiſſoit avec plaiſir de ſa réputation, & de la grandeur où il s'étoit élevé par ſon courage. Les Epirotes lui ayant donné en cette occaſion le ſurnom d'*Aetos*, (*Aigle*) : *C'eſt donc par vous que je le ſuis*, leur dit-il, *car vos armes ont été les ailes qui m'ont élevé, & qui m'ont ſoutenu dans un vol ſi haut.*

Quelque tems après, ſur les nouvelles que Démétrius étoit dangereuſement malade, (*a*) il ſe jetta tout-d'un-coup ſur la Macédoine pour y faire une courſe, & pour en emmener du butin. Et il fut bien près de ſe rendre maître de tout le royaume, & de s'emparer même ſans combat du palais du roi ; car il pouſſa juſqu'à Edeſſe, qui étoit la capitale, ſans trouver perſonne qui s'opposât à lui ; & au contraire pluſieurs naturels du pays venoient ſe rendre dans ſon camp, & groſſir ſes troupes.

Ce preſſant danger réveilla Démétrius, & le força de ſe lever malgré ſa grande foibleſſe. Et ſes amis & ſes capitaines ayant ramaſſé une armée en très-peu de tems, marcherent contre Pyrrhus avec autant d'ardeur que de

(*a*) La troiſiéme année de l'olympiade CXXIII, 284 ans avant l'ere chrétienne.

diligence. Mais Pyrrhus, qui étoit venu pour piller, & non pour combattre, ne les attendit point & ſe retira. Il perdit une grande partie de ſes gens dans ſa retraite, les Macédoniens ayant toujours été à ſes trouſſes, & l'ayant continuellement chargé ſur le chemin.

Démétrius, pour avoir chaſſé de ſon pays cet ennemi avec tant de facilité, ne l'en mépriſa pas, & ne l'en négligea pas davantage. Mais comme il avoit de grands deſſeins dans la tête, & qu'il ſongeoit à ſe remettre en poſſeſſion du royaume (*a*) de ſon pere avec une armée de cent mille hommes & une flotte de cinq cens vaiſſeaux, il ne jugea à propos ni de s'arrêter & de faire la guerre à Pyrrhus, ni de laiſſer après ſon départ à la Macédoine, un ennemi ſi voiſin & ſi dangereux. Il fit donc la paix avec lui, pour marcher avec plus de ſûreté contre les autres rois (*b*).

Les grands préparatifs de Démétrius, & le traité qu'il venoit de conclure ayant fait découvrir ſon véritable deſſein, les autres rois fort alarmés, envoyerent des couriers à Pyrrhus avec des lettres, par leſquelles ils lui témoignoient leur étonnement, de ce qu'au lieu de profiter de l'occaſion qui lui étoit ſi favorable, il la livroit à Démétrius, & qu'il attendoit la commodité de ſon ennemi pour aller lui faire la guerre. Ils lui reprochoient que pouvant facilement le chaſſer de la Macédoine, pendant qu'il faiſoit de ſi

(*a*) Du royaume d'Aſie.
(*b*) Contre Seleucus, Ptolemée & Lyſimachus.

grandes entreprises, & qu'il se jettoit dans de si grands embarras, il remettoit jusqu'à ce qu'il n'eût plus d'affaires, & qu'il se fût agrandi & fortifié, pour aller le combattre, & défendre contre lui dans le pays des Molosses, les temples des dieux, & les tombeaux de ses peres; & cela, après s'être vu enlever tout fraîchement par ce prince sa femme avec l'isle de Corcyre. Car la reine Lanassa, mal satisfaite de ce que Pyrrhus lui préféroit ses autres femmes, quoique Barbares, s'étoit retirée à Corcyre; & voulant se remarier à quelqu'autre roi, elle avoit appellé Démétrius, bien informée que de tous les rois, c'étoit celui qui se portoit le plus facilement à faire des noces. Et Démétrius étant passé à Corcyre, l'avoit épousée, & avoit laissé une bonne garnison dans l'isle.

Ces rois ne se contenterent pas d'écrire ces lettres, ils se mirent en même tems en campagne pour inquiéter par leurs divers mouvemens Démétrius, qui différoit de jour à autre, & qui travailloit à ramasser tout ce qui étoit nécessaire pour son expédition. Car Ptolemée s'étant embarqué avec une grosse armée de mer, vint en Grece où il fit révolter plusieurs villes. Lysimachus traversant la Thrace, tomba sur la haute Macédoine, qu'il courut & ravagea; & Pyrrhus de son côté ayant aussi pris les armes, marcha contre la ville de (*a*) Béroé, s'attendant bien, comme cela arriva, que Démétrius iroit à la rencontre

(*a*) Ville de l'Emathie, province de la basse Macédoine.

de Lysimachus, & laisseroit la basse Macédoine sans défense.

La nuit avant son départ, il lui sembla en songe qu'Alexandre le Grand l'appelloit; qu'étant allé à lui, il le trouva couché dans son lit, qu'il le reçut très-favorablement, & avec des propos très-gracieux, & lui promit qu'il le secourroit de très-bon cœur; & que lui Pyrrhus s'étant enhardi, lui avoit demandé: *Mais, seigneur, comment pourrez-vous me secourir, malade comme vous êtes?* & qu'Alexandre lui avoit répondu, *Je te secourrai de mon seul nom;* qu'en même tems il étoit monté (*a*) sur un cheval de Nisée, & avoit marché devant lui comme pour lui montrer le chemin.

Cette vision ne laissa pas de l'encourager & de le fortifier. Usant donc de diligence, & traversant la Thessalie, il arriva devant Béroé, s'en empara, & y ayant logé la plus grande partie de son armée, il soumettoit toutes les autres villes par ses lieutenans.

Démétrius ayant reçu ces nouvelles, & s'appercevant qu'il y avoit quelque esprit de révolte dans le camp des Macédoniens, craignit que s'il les menoit plus avant, ces

(*a*) *Sur un cheval de Nisée.*) C'étoient des chevaux d'un certain canton au-dessous des portes Caspiennes, dont le terroir étoit très-propre à nourrir des chevaux. Strabon rapporte qu'il y avoit-là une prairie qui, à cause de cela, étoit appellée *Hippobote*, c'est-à-dire, *qui nourrit des chevaux*, car on y tenoit d'ordinaire jusqu'à cinquante mille jumens au pâturage. Les grands & excellens chevaux de Nisée, dont les rois de Perse se servoient, venoient de là; d'autres disent qu'ils venoient d'Arménie. Strabon, liv. XI.

troupes ſe trouvant en préſence d'un roi Macédonien (*a*), & qui avoit une grande réputation, ne ſe tournaſſent de ſon côté. C'eſt pourquoi renonçant au deſſein de marcher contre Lyſimachus, il tourna contre Pyrrhus, qui étoit étranger, & haï des Macédoniens, & alla planter ſon camp près de Béroé. Ce voiſinage fit que beaucoup de gens ſortis de la place alloient dans ſon armée, où ils combloient d'éloges Pyrrhus, diſant qu'il étoit invincible dans les combats, le plus magnanime & le plus généreux de tous les hommes, & celui qui traitoit avec le plus d'humanité & de douceur ceux qui tomboient en ſon pouvoir. Outre ces habitans du pays, il y en avoit encore d'autres que Pyrrhus envoyoit ſous main, & qui faiſant ſemblant d'être Macédoniens, alloient diſant que c'étoit-là le tems favorable pour ſe délivrer de la cruauté de Démétrius, & pour embraſſer le parti de Pyrrhus, prince très-populaire, & qui aimoit particuliérement les ſoldats.

Ces diſcours ébranlerent & exciterent la plus grande partie de l'armée de Démétrius; de ſorte que la plupart promenoient les yeux ſur le camp ennemi pour voir s'ils ne découvriroient point Pyrrhus, afin de s'aller rendre à lui. Par hazard dans ce moment il avoit ôté ſon caſque, & avoit la tête nue; mais bientôt s'étant raviſé, & ayant fait réflexion que cela l'empêchoit d'être reconnu, il remit ſon

(*a*) De Lyſimachus.

caſque, & ſur le moment on le reconnut au pennache éclatant qui l'ombrageoit, (*a*) & aux cornes de bouc qui en faiſoient le cimier. Auſſi-tôt il y eut des Macédoniens qui coururent à lui par troupes, & qui lui demanderent le mot comme à leur général, & d'autres ſe couronnerent de branches de chêne, parce qu'ils voyoient que ſes ſoldats en étoient couronnés. Il y en eut même qui eurent l'inſolence de dire à Démétrius en face, que le meilleur parti qu'il avoit à prendre, c'étoit de ſe retirer, & de céder tout à Pyrrhus. Démétrius voyant que le mouvement de l'armée étoit d'accord avec ces diſcours, plein de frayeur, il ſe coula doucement, & prit la fuite, enveloppé d'un méchant manteau, & la tête couverte d'un bonnet à la Macédonienne. Un moment après Pyrrhus arrive dans ſon camp, s'en rend le maître ſans coup férir, & ſe fait proclamer roi de Macédoine (*b*).

Sur ces entrefaites ſurvient le roi Lyſimachus, qui prétend d'abord (*c*) qu'il n'a

(*a*) *Et aux cornes de bouc qui en faiſoient le cimier.*) Dans le manuſcrit de Saint-Germain-des-Prés, au lieu de τοῖς τραγικοῖς κέρασιν, & *aux cornes de bouc*, il y a τοῖς στρατηγικοῖς κέρασιν, *aux cornes de commandant*; mais j'oſe aſſurer que c'eſt une faute de copiſtes, qui ignorant les uſages de ces tems-là, & ne comprenant pas ce que ſignifioient ces cornes de bouc, a écrit τοῖς στρατηγικοῖς, qu'il ne comprenoit pas davantage. Ces princes ornoient leurs caſques de figures de différentes bêtes; le caſque de Pyrrhus avoit des deux côtés deux cornes de bouc; dans les médailles on voit la tête d'Alexandre avec un caſque de même.

(*b*) La quatriéme année de l'olympiade CXXIII, 283 ans avant l'ere chrétienne.

(*c*) *Qu'il n'a pas moins con-*

pas moins contribué que Pyrrhus à la fuite de Démétrius ; & que par conséquent il doit avoir sa part du royaume de Macédoine. Pyrrhus, qui ne s'assuroit pas entiérement encore de la fidélité des Macédoniens, & qui la tenoit pour suspecte, donna les mains aux prétentions de Lysimachus ; ainsi ils partagerent entr'eux les villes & les provinces. Cet accord leur parut avantageux à l'un & à l'autre dans la conjoncture où ils se trouvoient ; car il étouffa la guerre qui alloit s'élever entr'eux. Mais bientôt après ils s'apperçurent que ce partage, bien loin d'être la fin de leur haine, fut au contraire le commencement de leurs plaintes réciproques & de leurs divisions. Car, ceux dont les mers, les montagnes, les déserts inhabitables ne sauroient terminer l'avarice & l'ambition & dont les bornes qui séparent l'Europe, & l'Asie, ne sauroient borner la cupidité, com-

tribué que Pyrrhus à la fuite de Démétrius.) Comment y avoit-il contribué, puisque tout étoit fait quand il arriva? Il prétendoit que le bruit de sa marche avoit hâté les Macédoniens d'abandonner Démétrius, & Démétrius de se dérober & de quitter la partie. Cette prétention étoit sans doute très-frivole, & n'auroit pas été écoutée dans un autre tems ; mais la conjoncture fut un excellent titre pour la faire valoir. Lysimachus arrivoit avec une armée, & il étoit Macédonien. Pyrrhus craignoit donc avec raison, que cette armée qui venoit de quitter Démétrius, ne le quittât de même pour ce prince Macédonien. Ce fut ce qui le détermina à donner les mains à la prétention de Lysimachus, & à partager avec lui le royaume de Macédoine, de peur de le perdre entier. Dans les plus grandes affaires de la politique, c'est d'ordinaire le moment qui décide & qui donne la loi ; l'histoire en fournit mille exemples. Ce qui arriva bientôt après justifia la crainte de Pyrrhus.

ment, étant voiſins & limitrophes, pourroient-ils ſe tenir en repos & s'empêcher de commettre des injuſtices pour envahir un bien qui eſt ſi près d'eux & ſi fort à leur bienſéance ? Cela n'eſt pas poſſible ; il faut qu'ils ſoient toujours en guerre, ayant toujours en eux ces malheureuſes ſemences d'envie & d'uſurpation. La guerre & la paix, ces noms ſi reſpectables, ſont pour eux deux ſortes de monnoie qui ont cours, dont ils ſe ſervent toujours pour leurs intérêts, & jamais pour la juſtice. Encore ſont-ils plus louables quand ils font une guerre ouverte, que quand ils déguiſent ſous les ſaints noms de juſtice, d'amitié & de paix, ce qui n'eſt qu'une treve & qu'une ſurſéance de leurs injuſtices. Pyrrhus eſt une grande preuve de cette vérité. Car s'élevant encore contre Démétrius, qui avoit un peu rétabli ſes affaires, & s'oppoſant à ſa puiſſance, qui revenoit de ſon affoibliſſement comme d'une grande maladie, il marcha au ſecours des Grecs, & alla en perſonne à Athenes. Là étant monté à la citadelle, il fit un ſacrifice à la déeſſe ; & étant redeſcendu dans la ville le jour même, il témoigna aux Athéniens, *qu'il étoit très-ſatisfait de l'affection qu'ils lui avoient marquée, & de la confiance qu'ils avoient en lui,* (a) *mais que s'ils étoient ſages, ils ne permettroient plus à*

(*a*) *Mais que s'ils étoient ſages, ils ne permettroient plus à aucun roi d'entrer dans leur ville.*) Il leur parloit ainſi pour les empêcher de ſe joindre à Démétrius ; ce qui l'auroit fort incommodé. Les Athéniens profiterent ſi bien de cet avis, qu'ils chaſſerent la garniſon de Démétrius.

aucun roi d'entrer dans leur ville, & qu'ils ſermeroient leurs portes à tous ceux qui ſe préſenteroient.

Depuis ce tems-là il fit encore la paix avec Démétrius. Et bientôt après Démétrius étant paſſé en Aſie, Pyrrhus, à l'inſtigation de Lyſimachus, lui débaucha la Theſſalie, & attaqua les garniſons Grecques qu'il avoit dans les places, trouvant les Macédoniens plus ſouples & plus ſoumis quand il les menoit à la guerre, que quand il les tenoit en repos, & n'étant pas lui-même d'une nature fort tranquille & qui pût longuement ſupporter la paix.

Enfin Démétrius ayant été défait en Syrie, Lyſimachus, qui ſe vit libre de toute crainte de ce côté-là, & dans un grand repos d'ailleurs, marcha d'abord contre Pyrrhus, qui étoit alors dans la ville d'Edeſſe. En arrivant aux environs, il trouva les convois qu'on menoit au roi, s'en rendit maître, & affama preſque le prince dans ſa place avec ſon armée. D'un autre côté par ſes lettres & par ſes diſcours il corrompit les principaux des Macédoniens; car il les accabloit de reproches, & leur faiſoit honte de ce qu'ils s'étoient choiſi pour maître un étranger, dont les ancêtres avoient toujours été ſoumis aux Macédoniens, & qu'ils tenoient éloignés de la Macédoine les amis & les familiers d'Alexandre.

Ces reproches entraînerent la plupart des Macédoniens. Pyrrhus, qui craignit les ſuites,

ſe retira avec ſes Epirotes & les troupes de ſes alliés, & perdit la Macédoine de la même maniere qu'il l'avoit gagnée. C'eſt pourquoi les rois n'ont pas raiſon de blâmer les particuliers de ce qu'ils changent quelquefois de parti ſelon leurs intérêts; car ces particuliers ne font en cela que ſuivre leur exemple, & pratiquer les leçons d'infidélité & de trahiſon, qu'ils leur donnent par toute leur conduite, & en ne ſe montrant que trop ſouvent perſuadés, que celui-là avance le plus ſes affaires & travaille le mieux pour ſon utilité, qui dans tous ſes deſſeins conſulte & ſuit le moins la juſtice.

Pyrrhus s'étant donc alors retiré en Epire, & ayant abſolument abandonné la Macédoine, la fortune lui ouvroit les moyens de jouir de ſon état ſans aucun trouble, & de vivre en paix en gouvernant juſtement ſes peuples. Mais lui, eſtimant que de ne faire de mal à perſonne, & de n'en recevoir de perſonne, c'étoit une vie languiſſante, & pleine d'un dégoût mortel; comme Achille, il ne pouvoit ſupporter l'inaction, *Il dévoroit ſon cœur, demeurant dans ſon quartier*, (*a*) *& ſoupirant après les alarmes & les combats.* Preſſé donc par cette humeur bouillante & inquiette, il embraſſa la premiere occaſion que la fortune lui offrit, de ſe jetter dans de nouvelles affaires.

Les Romains faiſoient la guerre aux Tarentins. Ceux-ci ne pouvant ni la ſoutenir ni la

(*a*) Paſſage du premier livre de l'Iliade.

terminer à cauſe de l'audace & de la méchanceté de ceux qui les gouvernoient, délibererent d'appeller Pyrrhus, & de le faire leur général, comme celui de tous les princes qui jouiſſoit d'un plus grand loiſir, & qui étoit un très-grand capitaine. Des plus anciens des citoyens & de ceux qui avoient le plus de ſens, les uns s'oppoſerent à cette délibération, mais ils furent vaincus par les cris & par la violence du peuple; & les autres voyant ce déſordre ſe retirerent, & renoncerent à ces aſſemblées tumultueuſes.

Il y avoit alors dans la ville un citoyen fort honnête homme, & d'un eſprit doux, appellé Méton. Le jour que l'on devoit faire paſſer le decret pour appeller Pyrrhus, le peuple étant déja aſſemblé, Méton ceignant ſa tête d'une couronne de fleurs fanées, prenant un flambeau à la main, comme ceux qui ont fait la débauche, & qui ſont ivres, & faiſant marcher devant lui une ménétriere, s'en alla ainſi en maſque juſqu'au milieu de l'aſſemblée. Là, comme cela arrive dans une populace qui eſt la maîtreſſe & où la démocratie eſt mal réglée, les uns ſe mettent à battre des mains, les autres à rire de toute leur force; perſonne ne s'oppoſe à lui, au contraire on ordonne à la ménêtriere de jouer de ſa flûte, & à lui de chanter, en s'avançant au milieu de l'aſſemblée. Comme on croyoit qu'il ſe diſpoſoit à obeir, il ſe fit un grand ſilence Alors Méton, au lieu de chanter, éleva la voix, & dit: *Hommes de Tarente, vous faites fort bien de*

ne pas empêcher ceux qui veulent se réjouir & aller en masque pendant qu'ils le peuvent encore; & si vous étiez sages vous-mêmes, vous vous rejouiriez aussi, & vous vous hâteriez de jouir d'une liberté, qui sera de peu de durée; car je vous avertis que dès que Pyrrhus sera ici, vous aurez bien d'autres affaires, il faudra changer de manieres & de mœurs, & mener une autre vie.

Ces paroles toucherent la plupart des Tarentins, & il s'éleva un bruit qui courut toute l'assemblée, qu'il disoit la vérité. Mais ceux qui craignoient d'être livrés aux Romains, si la paix venoit à se faire, grondoient le peuple, & l'accabloient d'injures de ce qu'il souffroit si doucement qu'on se moquât de lui avec tant de licence & d'indignité; & se jettant tous sur Méton, ils le chasserent de l'assemblée. Ainsi le decret étant passé, ils envoyerent en Epire des ambassadeurs (*a*), non-seulement des Tarentins, mais de tous les Grecs d'Italie, avec de magnifiques présens pour Pyrrhus. Ils eurent ordre de dire à Pyrrhus, *qu'ils n'avoient besoin que d'un capitaine sage, expérimenté & de réputation, qu'ils ne manquoient pas de bonnes troupes, & qu'en rassemblant seulement les forces des Lucaniens, des Messapiens, des Samnites & des Tarentins, ils mettroient sur pied une armée de vingt mille chevaux, & de trois cens cinquante mille hommes de pied.* Cette

(*a*) La quatriéme année de l'olympiade CXXIV, 279 ans avant l'ere chrétienne.

grande promesse n'éleva pas seulement le courage à Pyrrhus, elle inspira encore aux Epirotes un violent desir, & une forte passion de marcher à cette guerre.

Il y avoit alors à la cour de Pyrrhus un Thessalien, nommé Cynéas, homme d'un grand sens, & qui ayant été disciple de Démosthene, passoit pour celui des orateurs de ce tems-là qui pouvoit mieux le rappeller dans l'esprit de ses auditeurs, comme l'ombre & l'image de la force & de l'éloquence de ce grand maître. Il s'étoit attaché à Pyrrhus, & ce prince s'en servoit pour l'envoyer en ambassade vers les villes avec lesquelles il avoit quelque chose à traiter. Dans tous ces emplois, Cynéas confirma la vérité de ce mot d'Euripide, que (*a*) *l'éloquence emporte tout ce que le fer ennemi pourroit emporter.* Aussi Pyrrhus disoit-il que l'éloquence de Cynéas lui avoit gagné plus de villes, qu'il n'en avoit conquis par les armes; c'est pourquoi il avoit beaucoup de considération pour lui, le combloit d'honneurs, & l'employoit à toutes ses plus grandes affaires.

Cynéas, voyant donc Pyrrhus se préparer à passer en Italie, & le trouvant un jour d'assez bonne humeur & assez de loisir, il entra avec lui en conversation, & l'attaquant, il lui dit: *Seigneur, les Romains passent pour de grands hommes de guerre, & ils commandent à plusieurs nations très-belliqueuses & très-aguerries; si Dieu nous fait la grace de les*

(*a*) C'est un vers des Phéniciennes d'Euripide.

vaincre,

vaincre, quel avantage tirerons-nous de notre victoire? Pyrrhus lui répondit : *Cynéas, tu me demandes-là une chose qui parle d'elle-même. Les Romains une fois vaincus, il n'y aura dans leur pays ni ville Barbare, ni ville Grecque qui ose nous résister ; nous serons d'abord maîtres de toute l'Italie dont la grandeur, la force & la puissance doivent être moins ignorées de toi que d'homme du monde.* A ces mots, Cynéas fut quelques momens sans parler; enfin il continua : *Mais, Seigneur, quand nous serons maîtres de l'Italie, que ferons-nous?* Pyrrhus qui ne voyoit pas encore où il en vouloit venir : *Voilà*, lui dit-il, *la Sicile qui nous tend les bras, isle abondante en toutes sortes de biens, très-peuplée & très-facile à prendre; car depuis la mort d'Agathocle, tout y est en combustion; il n'y a point de chef dans leurs villes, & tout y est gouverné par des orateurs, esprits remuans & vénaux. Tout ce que vous dites-là*, répondit Cynéas, *est très-vraisemblable; mais la Sicile prise, sera-ce la fin de nos expéditions? Au contraire*, repartit vivement Pyrrhus, *si Dieu nous accorde la victoire & que nous réussissions, ce ne seront-là que les préludes de plus grandes entreprises. En effet, de la Sicile, qui est-ce qui pourroit s'empêcher de passer en Afrique & à Carthage? Il n'y a qu'un pas. Agathocle* (*a*) *lui-même étant parti secrettement de Syracuse, & ayant traversé ce petit trajet de*

(*a*) Il y avoit alors trente-un ans de cette expédition d'Agathocle.

mer avec peu de vaisseaux, pensa bien s'en rendre maître. Or l'Afrique soumise, quelqu'un osera-t-il ni dire ni penser qu'aucun de tous ces ennemis qui nous font aujourd'hui de la peine & qui nous harcelent de toutes parts, ose seulement lever la tête? Non certainement, répondit Cynéas en l'interrompant: (*a*) *Car,* continua Pyrrhus, *tu vois bien qu'avec une si grande puissance il nous sera bien aisé de recouvrer la Macédoine & de regner tranquillement sur toute la Grece. Cela est évident,* répondit Cynéas; *mais quand nous aurons tout conquis, que ferons-nous? Ce que nous ferons! nous vivrons en repos, nous passerons les jours entiers en banquets, en conversations, en fêtes, nous ne penserons qu'à nous réjouir.* Alors Cynéas l'arrêtant, *Eh! Seigneur,* lui dit-il, *qui est-ce qui nous empêche dès aujourd'hui de vivre en repos, de faire des banquets, de célébrer des fêtes, de nous réjouir?* (*b*) *Nous avons dès maintenant en notre*

(*a*) *Car,* continua Pyrrhus, *tu vois bien.*) Les interpretes s'étoient fort trompés sur ce passage, en donnant ces paroles à Cynéas; c'est Pyrrhus qui doit parler ici: ce n'est pas à Cynéas à fournir des raisons à Pyrrhus: c'est donc Pyrrhus qui continue. La faute est venue de ce qu'on ne s'est pas apperçu que Plutarque supprime les *dit-il, répondit-il*, c'est la matiere qui conduit, cela est assez sensible.

(*b*) *Nous avons dès maintenant en notre puissance, sans aucune peine, sans aucun soin.*) Ceci renferme une grande leçon, si nous en savions profiter. Quoique ce soit un sentiment que le bon sens peut inspirer seul, je croirois qu'Horace avoit en vue cette réponse de Cynéas, quand il dit dans l'épître XI du livre premier: « Toute la » peine que nous prenons » est inutile, ce n'est qu'une » laborieuse oisiveté; nous » cherchons le bonheur par » mer & par terre. Ce que

puissance, sans aucune peine, sans aucun soin, ce que vous voulez aller acheter par tant de travaux, par tant de périls & par tant de maux que nous souffrirons & que nous ferons souffrir aux autres.

Ce discours de Cynéas affligea Pyrrhus sans le corriger; il voyoit bien qu'il abandonnoit une félicité sûre, mais il n'avoit pas la force de renoncer à des espérances qui flattoient ses desirs & son ambition. Il envoya donc d'abord Cynéas aux Tarentins avec trois mille hommes de pied; & bientôt après quantité de vaisseaux plats, de galeres & toutes sortes de bateaux de passage étant arrivés de Tarente, il y embarqua vingt éléphans, trois mille chevaux, vingt mille hommes d'infanterie, deux mille archers & cinq cens frondeurs.

Tout étant prêt il fit voile. Dès qu'il eut gagné la pleine mer, il s'éleva hors de saison un vent de nord si impétueux qu'il l'emporta; d'abord le vaisseau où il étoit fut obligé de céder à sa violence. Enfin ses pilotes & ses mariniers firent de si grands efforts, qu'il résista & aborda à la côte d'Italie avec des peines infinies & un très-grand danger; mais le reste de sa flotte ne put tenir sa route, tous ses vaisseaux furent dispersés; les uns furent poussés loin des rivages d'Italie dans les mers

» vous cherchez est ici; il est » même à Ulubres, si vous » avez un esprit tranquille & » égal ».

Strenua nos exercet inertia : navibus atque
Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis, hîc est,
Est Ulubris, animus si te non deficit æquus.

de Lybie & de Sicile, les autres ne pouvant doubler le cap de Iapygie, furent ſurpris par la nuit; & la mer, qui étoit fort haute & fort irritée, les battant très-violemment de ſes vagues amoncelées, les pouſſa contre la côte en des endroits difficiles & hériſſés de rochers où ils furent fort maltraités.

Pendant que la galere capitaineſſe où étoit Pyrrhus n'eut à combattre que les flots qui venoient de la haute mer, elle réſiſta à tous leurs coups, parce qu'elle étoit grande & forte; mais un vent de terre s'étant élevé, alors cette galere battue par la proue fut en très-grand danger de s'entrouvrir par les grandes ſecouſſes qu'elle ſouffroit. Car de l'expoſer encore à une mer ſi furieuſe & à un vent qui n'avoit point de tenue & qui changeoit à tout moment, de tous les maux dont on étoit menacé, celui-là paroiſſoit le plus terrible.

Dans cette extrêmité Pyrrhus ne balança point, il ſe jetta à la mer; ſes amis & ſes gardes ſe jetterent après lui, faiſant à l'envi tous leurs efforts pour le ſecourir & le ſauver. Mais la nuit qui étoit fort noire, & les vagues qui étoient pouſſées impétueuſement contre la côte & repouſſées avec un grand mugiſſement, rendoient le ſecours très-difficile. Enfin après avoir lutté toute la nuit contre les vents & les vagues, le lendemain le jour étant déja grand, & le vent conſidérablement baiſſé, ce prince fut jetté ſur le rivage, le corps entiérement foible & abattu, mais le

courage toujours grand, toujours invincible, qui ſeul l'empêchoit de ſuccomber.

En même tems les Meſſapiens, ſur la côte deſquels le flot l'avoit jetté, accoururent pour lui donner tous les ſecours qui étoient en leur pouvoir. Ils allerent auſſi au-devant de quelques-uns de ſes vaiſſeaux qui étoient échappés, & dans leſquels il ſe trouva peu de cavalerie; mais deux mille hommes de pied & deux éléphans. Pyrrhus les ayant raſſemblés, marcha avec eux à Tarente.

Dès que Cynéas fut averti de ſon arrivée, il ſortit au-devant de lui avec ſes troupes. Pyrrhus, arrivé dans Tarente, ne voulut d'abord rien faire par la force & malgré les Tarentins, juſqu'à ce qu'il eût des nouvelles que ſes vaiſſeaux étoient ſauvés, & que la plus grande partie de ſon armée l'eût rejoint. Mais quand toutes ſes troupes furent arrivées, alors voyant les habitans de Tarente ſi amollis, qu'on ne pouvoit les obliger à ſe mettre en état ni de ſe ſecourir eux-mêmes, ni de ſecourir les autres, qu'en leur faiſant une très-grande violence, & qu'ils comptoient que, pendant qu'il combattroit pour eux, ils demeureroient tranquillement dans leurs maiſons à ſe baigner, à ſe parfumer & à faire l'amour, il commença par fermer tous les lieux d'exercice & tous les parcs où ils avoient accoutumé, en ſe promenant de s'entretenir de nouvelles & de régler toutes les affaires de la guerre dans leurs diſcours; & il leur ôta leurs feſtins, leurs momons & leurs aſſemblées pour ces

converſations hors de ſaiſon. Il leur fit prendre les armes ; & dans les montres & les revues il ſe rendit très-ſévere & très-inexorable pour tous ceux qui y manquoient, de ſorte qu'il y en eut pluſieurs qui, n'étant pas accoutumés à une diſcipline ſi exacte, quitterent la ville, appellant une ſervitude inſupportable, de ne pouvoir plus vivre à leur fantaiſie dans les délices & les voluptés.

Dans ce tems-là (*a*) il reçut nouvelles que le conſul Lévinus s'avançoit contre lui avec une puiſſante armée, & qu'il étoit déja dans la Lucanie où il brûloit & ſaccageoit tout. Quoiqu'il n'eût pas encore reçu les ſecours de ſes alliés, comme il trouvoit très-honteux de ſouffrir que les ennemis s'approchaſſent davantage & vinſſent faire le dégât juſqu'à ſa vue, il ſe mit en campagne avec le peu de troupes qu'il avoit. Mais il envoya devant un héraut aux Romains pour leur demander ſi, avant que de commencer la guerre, ils ne voudroient pas conſentir à terminer à l'amiable les différends qu'ils avoient avec les Grecs d'Italie, en le prenant pour juge & pour arbitre. Le conſul Lévinus répondit au héraut *que les Romains refuſoient Pyrrhus pour arbitre, & ne le craignoient point pour ennemi.*

Cette réponſe reçue, Pyrrhus s'avança, alla camper dans la plaine qui eſt entre les villes de Pandoſie & d'Héraclée ; & ſur l'avis que les Romains étoient fort près de lui,

(*a*) La premiere année de l'olympiade CXXXV, 278 ans avant l'ere chrétienne.

& (a) qu'ils étoient campés de l'autre côté du fleuve de Siris, il monta à cheval & s'approcha de la rive pour reconnoître leur ſituation. Quand il vit la belle ordonnance de leurs troupes, leurs gardes avancées, le bel ordre qui regnoit par-tout & la bonne aſſiette de leur camp, il en fut émerveillé; & s'adreſſant à un de ſes amis qui ſe trouva près de lui: *Mégaclès*, lui dit-il, *cette ordonnance des Barbares n'eſt nullement barbare : nous verrons ſi le reſte y répondra.* Et déja inquiet de l'avenir, il réſolut d'attendre l'arrivée de ſes alliés, ſe contentant d'avancer un corps de troupes ſur la riviere pour s'oppoſer aux Romains, s'ils vouloient tenter le paſſage. Mais les Romains, qui vouloient prévenir les ſecours qu'il vouloit attendre, ſe hâterent de paſſer. L'infanterie paſſa à gué, & la cavalerie partout où elle pouvoit : de ſorte que le corps avancé de Pyrrhus, craignant d'être enveloppé, ſe retira vers le gros de l'armée.

A cette nouvelle, Pyrrhus tout troublé ordonne aux capitaines de ſon infanterie de mettre promptement leurs troupes en bataille, & d'attendre ſes ordres ſous les armes; & avec toute ſa cavalerie qui étoit d'environ trois mille chevaux, il s'avança

(a) *Qu'ils étoient campés de l'autre côté du fleuve de Siris.*) C'eſt ainſi qu'il faut lire *du fleuve de Siris*, & non pas *du fleuve de Liris ;* car le *Liris* eſt de la Campanie, & le *Siris* eſt de la grande Grece, & paſſe près d'Héraclée. Strabon les a fort bien diſtingués ; en un mot c'eſt du *Siris* qu'il s'agit ici.

en diligence, espérant qu'il surprendroit encore les Romains embarrassés au passage & dispersés çà & là sans aucun ordre. Mais quand il vit en decà de la riviere, briller quantité de boucliers Romains, & leur cavalerie marcher contre lui en belle ordonnance; alors il serra ses rangs & commenca l'attaque, se faisant d'abord remarquer à la beauté & à l'éclat de ses armes qui étoient très-riches, & donnant à connoître par ses actions que la réputation qu'il avoit acquise n'étoit pas au-dessus de sa vertu. Car se livrant & s'abandonnant au combat sans s'épargner en aucune maniere, & renversant tout ce qui se trouvoit devant lui, il ne perdoit pas un moment sa prudence ordinaire; & au milieu des plus grands dangers il conservoit tout son bon sens, donnoit ses ordres comme s'il eût été fort loin du péril, & couroit çà & là pour rétablir les affaires, & pour soutenir ceux qui étoient les plus pressés.

Dans le fort de la mêlée, Léonatus de Macédoine vit un cavalier Italien qui s'attachoit à Pyrrhus, qui piquoit toujours à lui, qui changeoit de poste quand il en changeoit, & qui régloit tous ses mouvemens sur les siens. Il dit au roi : *Seigneur, voyez-vous ce Barbare qui monte un cheval noir aux pieds blancs? Il paroît avoir quelque grand dessein dans la tête; car il a toujours les yeux sur vous, il n'en veut qu'à vous, & plein d'ardeur, de fierté & de colere, il néglige tous les autres*

pour ne s'attacher qu'à vous. C'eſt pourquoi donnez-vous de garde de cet homme. Pyrrhus lui répondit : *Léonatus, il n'y a perſonne qui puiſſe éviter ſa deſtinée ; mais je t'aſſure que ni cet Italien ni aucun autre ne ſe réjouira aujourd'hui de m'avoir approché.*

Comme il finiſſoit ces mots, le cavalier Italien, prenant ſa pique par le milieu & faiſant tourner ſon cheval, pouſſa droit à Pyrrhus & lui porta un grand coup qui ne bleſſa que ſon cheval. En même tems Léonatus perça de ſa pique le cheval du cavalier. Les deux chevaux étant tombés, Pyrrhus fut d'abord environné d'une foule de ſes amis qui l'enleverent & qui tuerent le cavalier Italien qui combattit avec beaucoup de courage. Il étoit de la ville de Farentum, commandoit une compagnie d'hommes d'armes, & avoit nom Oplacus.

Cette aventure enſeigna à Pyrrhus à ſe précautionner davantage & à prendre plus garde à lui. Voyant ſa cavalerie qui plioit, il envoya ordre à ſon infanterie d'avancer, la mit promptement en bataille ; & après avoir donné ſes armes & ſon manteau à un de ſes amis, nommé Mégaclès, & s'être déguiſé ſous les ſiennes, il chargea impétueuſement les Romains. Ceux-ci le reçurent avec beaucoup de courage. Le combat fut long-tems diſputé, & la victoire long-tems douteuſe ; on dit que les uns & les autres plierent ſept fois & revinrent ſept fois à la charge. Le changement d'armes de Pyrrhus

fut bien fait à propos pour lui ſauver la vie, mais il penſa lui être funeſte & lui arracher la victoire des mains; car les ennemis ſe jetterent en foule ſur Mégaclès qu'ils prenoient pour le roi. Le premier qui le bleſſa & qui le jetta par terre, ce fut un cavalier nommé Dexoüs. Cet homme, lui arrachant ſon armet & ſon manteau, & pouſſant à toute bride vers le conſul Lévinus, il lui montra cet armet & ce manteau, lui criant *qu'il avoit tué Pyrrhus.* Ces dépouilles étant portées dans tous les rangs comme en triomphe, ce fut une joie inexprimable dans toute l'armée des Romains, tout y retentit de cris de victoire; & dans l'armée des Grecs ce fut une conſternation générale & un découragement univerſel.

Pyrrhus, qui s'apperçut du terrible effet de cette mépriſe, parcourut diligemment toutes les lignes la tête nue, tendant la main à ſes ſoldats, & ſe faiſant connoître à ſa voix & à ſon geſte. Le combat étant rétabli, ce furent enfin les éléphans qui déciderent principalement du gain de la bataille; car Pyrrhus, voyant que les Romains étoient rompus par ces animaux épouvantés & que leurs chevaux, avant même que de les approcher, en étoient effrayés & emportoient leurs maîtres, mena promptement contr'eux ſa cavalerie Theſſalienne pendant qu'ils étoient en déſordre, & les mit en fuite avec un grand meurtre.

Denys d'Halicarnaſſe écrit qu'il mourut à cette battaille près de quinze mille Romains,

& Hiéronymus n'en met que ſept mille. Et du côté de Pyrrhus, le même Denys compte treize mille morts, & Hiéronymus un peu moins de quatre mille. Mais c'étoient tous les plus braves des amis & des capitaines de Pyrrhus, & ceux auxquels il avoit le plus de confiance, & dont il ſe ſervoit dans les occaſions les plus périlleuſes.

Pyrrhus, ſans perdre tems, s'empara du camp des Romains qu'il trouva abandonné; retira pluſieurs villes de leur alliance, ravagea tout le pays & s'approcha juſqu'à trois cens ſtades de Rome. Les Lucaniens & les Samnites l'ayant joint après le combat, il les gronda fort de leur retardement; mais on voyoit bien à ſon air qu'il étoit ravi & que ſa fierté en étoit augmentée d'avoir défait avec ſes ſeules troupes & celles des Tarentins, ſans le ſecours de ſes alliés, cette armée des Romains ſi nombreuſe & ſi aguerrie.

Les Romains, de leur côté, eurent tant de courage & de magnanimité, qu'après une ſi grande perte ils ne rappellerent point le conſul Lévinus, quoique l'on rapporte que Fabricius dit en cette occaſion, *que les Epirotes n'avoient pas vaincu les Romains, mais que Pyrrhus avoit vaincu Lévinus*; voulant dire par-là que cette défaite étoit l'ouvrage du grand ſens & de la bonne conduite du général, & non de la valeur & de la ſupériorité de ſes troupes. Faiſant donc de nouvelles levées pour remplir les légions, & tenant ſur cette guerre des diſcours pleins de fierté & d'audace,

comme n'ayant le courage nullement abattu, ils causerent quelque sorte d'étonnement & de surprise à Pyrrhus. C'est pourquoi il jugea à propos de leur envoyer le premier une ambassade pour les sonder, & voir s'ils ne voudroient pas entendre à quelque voie d'accommodement, pensant bien que de prendre la ville de Rome & de s'en rendre maître, ce n'étoit pas là une petite affaire, ni qui pût être exécutée avec les forces qu'il avoit; au lieu que, s'il pouvoit les obliger à faire la paix, cela serviroit infiniment à augmenter sa réputation après une si grande victoire.

Cynéas, étant donc envoyé à Rome, s'aboucha avec les premiers de la ville, & leur envoya à tous & à leurs femmes des présens de la part du roi. Il n'y en eut pas un seul qui les reçût; ils répondirent tous & leurs femmes mêmes: *Que, quand Rome auroit fait publiquement un traité avec le roi, ils seroient disposés à lui obéir & à lui donner des marques de leur amitié & de leur reconnoissance.*

Cynéas, introduit dans le sénat pour son audience publique, fit une harangue où avec beaucoup de douceur il proposa des conditions très-avantageuses & très-capables de tenter & de persuader. Mais le sénat, sans paroître seulement ébranlé, les rejetta toutes, quoique Pyrrhus offrît de leur rendre sans rançon les prisonniers qu'il avoit faits à cette bataille, qu'il promît de leur aider à conquérir toute l'Italie; & qu'il ne demandât autre chose

que leur amitié & une entiere sûreté pour les Tarentins. Il y en avoit pourtant plusieurs qui paroissoient incliner à faire la paix, disant qu'ils avoient été déja vaincus dans un grand combat, & qu'ils étoient à la veille d'en voir un plus grand encore, les forces de Pyrrhus étant considérablement augmentées par la jonction de plusieurs peuples d'Italie, ses confédérés.

Il y avoit alors un personnage illustre, nommé Appius Claudius, qui, à cause de sa grande vieillesse & de la perte de ses yeux, s'étoit retiré des affaires & vivoit en repos. Ce grand homme ayant appris les offres qu'on faisoit au sénat de la part de Pyrrhus, & entendu le bruit sourd qui couroit que le sénat étoit disposé à les accepter, il ne put se retenir; mais plein d'impatience, il ordonna à ses esclaves de le prendre, & se fit porter au travers de la grande place au lieu où le sénat étoit assemblé. Quand il fut à la porte, ses fils & ses gendres le prenant & le soutenant l'introduisirent dans la salle. Le sénat le voyant entrer garda le silence pour marquer son respect & pour faire honneur à un personnage si considérable.

Dès qu'il fut à sa place, sans se donner le tems de s'asseoir, il parla en ces termes: *Romains, jusqu'ici j'ai regardé comme un malheur d'avoir perdu la vue,* (a) *mais*

(a) *Mais aujourd'hui je regarde comme un plus grand malheur de n'avoir pas perdu aussi l'ouïe.*) Car s'il y a des choses qu'on est malheureux de voir, il y en a aussi qu'on

aujourd'hui je regarde comme un plus grand malheur de n'avoir pas perdu aussi l'ouïe, & d'entendre les honteuses résolutions que vous prenez, & les malheureux traités que vous allez faire, qui vont détruire & ruiner toute la gloire que Rome s'est acquise par ses travaux. Que sont donc devenus ces propos hautains que vous teniez & qui ont retenti par toute la terre, que, si cet Alexandre le Grand étoit venu en Italie du tems de notre jeunesse & de la vigueur de l'âge de nos peres, il ne conserveroit plus aujourd'hui la réputation d'invincible, mais que par sa fuite ou par sa mort il auroit ajouté un nouveau lustre à la gloire de Rome? Vous faites bien voir maintenant que tous ces grands discours n'étoient que vaine vanterie & folle présomption; vous qui craignez aujourd'hui les Chaoniens & les Molosses qui ont toujours été la proie des Macédoniens; vous qui tremblez au seul nom de Pyrrhus qui a passé sa vie à faire la cour à un des gardes de ce même Alexandre. Présentement il erre comme un bandit par l'Italie, bien moins pour secourir les Grecs de cette contrée, que pour fuir les ennemis qu'il a dans son pays. Et il a l'insolence de vous promettre la conquête

est malheureux d'entendre. Avant lui Œdipe avoit dit dans la piece de Sophocle : *Ne me dites pas que j'ai mal fait de me priver de la lumiere, &c. Ah! si l'on pouvoit aussi se priver de l'ouïe, je ferois ce double sacrifice à mon désespoir; & pour fermer la porte à la connoissance des maux dont je suis environné, je serois bientôt aussi sourd qu'aveugle.* Mais Appius n'a pu prendre ce sentiment dans Sophocle, qu'il ne connoissoit point; il l'a pris dans la nature.

de l'Italie avec ces mêmes troupes qui n'ont pu le mettre en état de conſerver une petite partie de la Macédoine. Ne vous flattez donc pas qu'en faiſant amitié & alliance avec lui, vous en ſerez débarraſſés; vous ne ferez que vous attirer tous ſes alliés qui ne manqueront pas de vous tomber ſur les bras, vous mépriſant & vous regardant comme des gens aiſés à vaincre par quiconque voudra vous attaquer, ſi Pyrrhus ſe retire, non-ſeulement ſans porter la peine de ſon inſolence, mais encore après avoir obtenu les Tarentins & les Samnites pour ſalaire & pour prix de s'être moqué des Romains.

Après qu'Appius eut ainſi parlé, tous les vœux ſe déclarerent pour la guerre, & on renvoya Cynéas avec cette réponſe : *Que Pyrrhus ſortît promptement de l'Italie, & que s'il vouloit enſuite il envoyât demander la paix; mais que, tant qu'il ſeroit en armes dans leur pays, les Romains lui feroient la guerre de toutes leurs forces, quand même il auroit battu dix mille Lévinus.*

On dit que, pendant que Cynéas travailloit à faire cet accommodement, il prit un ſoin particulier de s'inſtruire des mœurs & des coutumes des Romains, d'examiner leur maniere de vivre, tant publique que particuliere, & d'étudier la forme de leur gouvernement; & qu'ayant été bien informé de tout dans les converſations qu'il eut avec les principaux, il en fit un fidele rapport à Pyrrhus, & lui dit entr'autres choſes que *le*

sénat lui avoit paru une assemblée de plusieurs rois. Et sur la grande quantité de peuple qu'il avoit vue, il lui dit *qu'il craignoit qu'ils ne combatissent contre une autre hydre*. Car déja le consul Lévinus avoit une armée deux fois plus grande que la premiere, & il laissoit encore à Rome une infinité de Romains capables de porter les armes & de faire plusieurs armées aussi nombreuses que celle qu'il venoit de lever.

Le retour de Cynéas à Tarente fut suivi de l'arrivée des ambassadeurs que les Romains envoyoient à Pyrrhus pour traiter de la rançon ou de l'échange des prisonniers. Du nombre de ces ambassadeurs étoit Fabricius, dont Cynéas dit à Pyrrhus que les Romains faisoient un très-grand cas, le regardant comme un homme de bien & comme un grand capitaine, mais qu'il étoit d'une extrême pauvreté. Pyrrhus le reçut avec une très-grande distinction, lui fit toutes sortes d'honneurs & le pressa de recevoir quantité d'or qu'il lui offrit, non pour le porter à aucune chose indigne de lui, mais comme un simple présent qui devoit être le gage de leur amitié & de leur hospitalité. Fabricius ayant refusé ses offres, il ne lui en parla pas davantage ce jour-là ; mais le lendemain voulant le surprendre & l'étonner, comme il n'avoit encore jamais vu d'éléphant, il ordonna au capitaine de ses éléphans d'en armer le plus grand, de le mener dans le lieu où il seroit en conversation avec Fabricius, & de le tenir-là derriere une tapisserie pour le

faire paroître quand il l'ordonneroit. Cela étant exécuté & le ſignal donné, on retira la tapiſſerie, & cet animal énorme parut tout-à-coup levant ſa trompe ſur la tête de Fabricius, & jettant un cri horrible & épouvantable. Fabricius, s'étant tourné tout doucement ſans témoigner ni crainte ni ſurpriſe, dit à Pyrrhus en ſouriant : *Seigneur, ni votre or ne m'émut hier, ni votre éléphant ne m'émeut aujourd'hui.*

Le ſoir, quand ils furent à table, on parla de beaucoup de choſes ; & après avoir parcouru les affaires de la Grece & diſcouru des philoſophes, Cynéas fit tomber la converſation ſur Epicure (*a*), & détailla ce que les Epicuriens penſent des dieux & du gouvernement des états. Il dit qu'ils faiſoient conſiſter la fin & le ſouverain bien de l'homme dans la volupté ; qu'ils fuyoient les dignités & les charges comme la ruine & la peſte du bonheur ; qu'ils ne donnoient à la divinité ni amour, ni haine, ni bénignité, ni colere, qu'ils ſoutenoient qu'elle n'avoit aucun ſoin des hommes, & qu'ils la reléguoient dans une vie tranquille où elle paſſoit tous les ſiecles ſans affaires & plongée dans toutes ſortes de délices & de voluptés.

Pendant que Cynéas parloit encore, Fabricius, à qui cette doctrine étoit nouvelle, s'écria de toute ſa force : *O grand Hercule ! que Pyrrhus & les Samnites épouſent cette ſecte*

(*a*) Epicure vivoit encore, & il ne mourut que douze ans après cette converſation.

pendant qu'ils feront la guerre aux Romains.

Pyrrhus, admirant la grandeur d'ame de cet homme, & charmé de la sagesse de ses mœurs, desira encore avec plus de passion de traiter amitié & alliance avec sa ville, au lieu de lui faire la guerre. Et le prenant en particulier, il le conjura qu'après avoir moyenné un accommodement entre lui & Rome, il voulût bien s'attacher à lui & vivre dans sa cour où il seroit le premier de tous ses amis & de tous ses capitaines. Fabricius lui répondit tout bas : *Seigneur, vous ne pensez pas à ce que vous me demandez ; cela ne vous seroit ni avantageux ni utile : car ceux qui vous honorent & qui vous admirent présentement, s'ils m'avoient une fois connu, m'aimeroient beaucoup plus pour leur roi que vous-même.* Voilà quel étoit Fabricius.

Pyrrhus ne se fâcha point de cette réponse & ne la reçut pas en tyran ; au contraire, il apprit à ses amis la magnanimité de ce Romain, & ne confia qu'à lui ces prisonniers, afin que, si le sénat ne vouloit pas lui accorder la paix, ils lui fussent renvoyés après qu'ils auroient embrassé leurs parens & leurs amis, & célébré la fête des Saturnales, comme en effet ils lui furent renvoyés après la fête, le sénat ayant ordonné la peine de mort contre tous ceux qui demeureroient & qui ne se rendroient pas auprès de lui.

L'année suivante, (*a*) Fabricius ayant pris

(*a*) La troisiéme année de l'olympiade CXXV, 277 ans avant l'ere chrétienne.

le commandement de l'armée, un inconnu vint à lui dans ſon camp & lui rendit une lettre du médecin du roi qui lui offroit d'empoiſonner Pyrrhus ſi les Romains lui promettoient une récompenſe proportionnée au grand ſervice qu'il leur rendroit en terminant une ſi terrible guerre ſans aucun danger pour eux. Fabricius, déteſtant l'injuſtice & l'atroce méchanceté de cet homme, & faiſant entrer ſon collegue Emilius dans ſes ſentimens, écrivit promptement à Pyrrhus pour l'avertir de ſe précautionner contre cette malheureuſe trame. Sa lettre étoit conçue en ces termes :

CAIUS FABRICIUS ET QUINTUS EMILIUS, Conſuls,

AU ROI PYRRHUS,

SALUT.

Il paroît que vous vous connoiſſez mal en amis & en ennemis ; & vous en tomberez d'accord quand vous aurez lu la lettre qu'on nous a écrite. Car vous verrez que vous faites la guerre à des gens de bien & d'honneur, & que vous donnez toute votre confiance à des méchans & à des perfides. Ce n'eſt pas pour l'amour de vous que nous vous donnons cet avis, c'eſt pour l'amour de nous-mêmes, afin que votre mort ne donne point une occaſion de nous calomnier ; & que l'on ne croye pas que nous avons eu recours à la trahiſon & à la fraude, parce que nous déſeſpérions de terminer heureu-

ſement cette guerre par notre courage & par notre vertu.

Pyrrhus, ayant lu cette lettre, & ayant bien avéré la conſpiration, fit punir ſon médecin; & pour témoigner à Fabricius & aux Romains ſa reconnoiſſance, il lui renvoya tous ſes priſonniers ſans rançon, & lui dépêcha encore Cynéas pour tâcher de convenir de la paix avec lui.

Les Romains, qui ne vouloient recevoir de leur ennemi ni grace, ni récompenſe pour n'avoir pas commis contre lui la plus abominable des injuſtices, ne dédaignerent pas de recevoir de lui les priſonniers, mais ils lui en renvoyerent un pareil nombre des Tarentins & des Samnites. Et pour ce qui regardoit le traité d'amitié & de paix, ils ne permirent pas ſeulement à Cynéas d'en parler, que Pyrrhus n'eût vuidé l'Italie avec ſon armée, & qu'il n'eût regagné l'Epire ſur les mêmes vaiſſeaux qui l'avoient porté. Mais, comme ſes affaires demandoient un ſecond combat, il aſſembla ſon armée, ſe mit en marche & attaqua les Romains près de la ville d'Aſculum.

Là il fut aculé dans des lieux impraticables à la cavalerie, & contre une riviere très-difficile, & dont le rivage étoit marécageux; de ſorte que ſes éléphans n'ayant point de paſſage ni d'eſpace pour ſe joindre à ſon infanterie, il y eut de ſon côté beaucoup de morts & beaucoup de bleſſés. La nuit ſeule, qui ſépara les combattans, le ſauva d'une entiere défaite. Le

lendemain cherchant à avoir ſa revanche dans un lieu plus uni & plus égal, où ſes éléphans puſſent jouer & ſe mêler avec les ennemis, il envoya de grand matin quelques troupes ſe ſaiſir de ces poſtes difficiles où il avoit combattu le jour précédent, mit ſon armée en bataille & mêla beaucoup de piquiers & d'archers parmi ſes éléphans. En cet état il s'ébranla & marcha avec beaucoup d'impétuoſité & de roideur contre les Romains, ſes rangs bien ordonnés & bien ſerrés.

Les Romains, n'ayant plus le ſecours de ces lieux favorables qui donnoient le moyen d'éviter l'ennemi & de l'enfermer ſans qu'il pût s'étendre, furent obligés d'en venir aux mains de fond & de plein pied. D'abord ils ſe hâterent de repouſſer & de renverſer l'infanterie de Pyrrhus avant l'arrivée des éléphans; & ce fut là qu'ils firent de merveilleux efforts, en donnant de grands coups d'épée contre les piques des ennemis ſans épargner leurs perſonnes, ne viſant qu'à frapper, & ne ſe mettant point en peine de ſe couvrir & de parer les coups qu'on leur portoit. Mais enfin après une longue réſiſtance, ils furent obligés de plier, & la déroute commença par l'endroit que Pyrrhus attaquoit, ſi forte fut l'impreſſion qu'il fit avec ſa phalange. Les éléphans acheverent de renverſer & de diſſiper le reſte, les Romains ne pouvant ſe ſervir de leur courage contre ces animaux féroces, mais étant forcés de céder comme à l'effort d'une vague impétueuſe qui menace d'accabler, ou comme à

un tremblement de terre, plutôt que d'attendre d'être écrasés, sans pouvoir combattre ni se donner le moindre secours, & que de mourir ainsi pour rien dans des tourmens & des douleurs insupportables. Leur fuite ne fut pas longue pour gagner leur camp, car il étoit fort proche.

Hiéronymus écrit qu'il n'y fut tué du côté des Romains que six mille hommes, & que du côté de Pyrrhus, dans les listes mêmes du roi, on ne comptoit que trois mille cinq cens morts. Mais Denys d'Halicarnasse (*a*) soutient qu'il n'y eut pas deux combats près de la ville d'Asculum, & que la défaite des Romains ne fut ni bien claire ni bien nette ; qu'il n'y eut qu'un seul combat qui dura jusqu'au coucher du soleil ; que les deux armées eurent beaucoup de peine à se séparer ; qu'elles ne se séparerent qu'après que la nuit fut venue, & qu'après que Pyrrhus eut été blessé au bras d'un coup d'épieu, & que son bagage eut été pillé par les Samnites ; & qu'il y fut tué environ quinze mille hommes des deux côtés. Les uns & les autres s'étant retirés, comme quelqu'un félicitoit Pyrrhus de sa victoire, on dit qu'il lui répondit : *Si nous en remportons encore une pareille, nous sommes perdus.*

En effet il avoit perdu à cette bataille la plus grande partie des troupes qu'il avoit amenées d'Epire, & tous ses amis & tous ses capitaines, excepté un bien petit nombre ; il n'en avoit pas d'autres pour les faire venir &

(*a*) Ce livre de Denys d'Halicarnasse est perdu.

pour remplacer les morts, & il trouvoit ses alliés refroidis & découragés. Au lieu qu'il voyoit que les Romains rétablissoient très-facilement & très-promptement leurs légions; car tous les hommes dont ils avoient besoin, ils les tiroient sans peine de Rome, comme d'une fontaine inépuisable dont ils avoient la source dans leurs maisons; & que, bien loin de perdre courage & de se laisser abattre par tant de pertes, au contraire, la colere aiguisant leur courage, (*a*) ils tiroient de leurs défaites mêmes de nouvelles forces & une nouvelle ardeur pour continuer la guerre.

Pyrrhus, ayant la tête remplie de ces pensées si affligeantes, retomba pourtant bientôt dans ces vaines espérances qui le flattoient; car voilà tout-à-coup de nouvelles entreprises qui se présentent à lui, qui tiennent son esprit en balance, & qui l'embarrassent pour le choix. D'un côté, il arrive des députés de Sicile qui viennent lui remettre entre les mains Syracuse, Agrigente & la ville des Léontins, & le prier de venir chasser les Carthaginois de leur isle & la délivrer des tyrans; & de l'autre côté, (*b*) il arrive dans le même tems de Grece des

(*a*) *Ils tiroient de leurs défaites mêmes de nouvelles forces.*) La louange que Pirrhus donne ici aux Romains, est la même qu'Annibal leur donna bientôt après; comme Horace l'explique dans l'ode IV du quatriéme livre.

Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro.

« Cette nation tire de nouvelles forces & une nouvelle vigueur de ses pertes & de ses blessures ». Ce n'est point une exagération du poëte, la poésie parle-là comme l'histoire.

(*b*) *Il arrive dans le même tems de Grece des couriers qui*

couriers qui viennent lui donner avis que Ptolemée, surnommé *Céraunus* (*foudre*), avoit été tué à une bataille qu'il avoit donnée contre les Gaulois dans la Macédoine; & que dans cette conjoncture il se présenteroit fort àpropos aux Macédoniens qui avoient besoin d'un roi.

Pyrrhus commença d'abord par se plaindre de la fortune, de ce qu'elle rassembloit en un seul & même moment deux occasions si différentes de faire de grandes choses. Ensuite affligé de ce qu'en embrassant l'une, il falloit nécessairement abandonner & perdre l'autre, il fut long-tems flottant & irrésolu, pensant profondément à laquelle il devoit se déterminer. Enfin il lui parut que les affaires que les Siciliens avoient sur les bras, étoient plus grandes à cause du voisinage de l'Afrique, & qu'elles lui promettoient une plus ample moisson de gloire. Il pencha donc de ce côté-là; & sans perdre un moment il dépêcha Cynéas, comme il avoit accoutumé pour parler aux villes & pour les avertir de son arrivée. Cependant il mit une grosse garnison

viennent lui donner avis que Ptolemée surnommé Céraunus, avoit été tué à une bataille.) Ptolemée Céraunus, frere de Ptolemée Philadelphe, avoit été tué sous le consulat de Lévinus, trois ans avant que Pyrrhus reçut ces couriers; bien loin que les Macédoniens manquassent de roi, il y en avoit déja eu trois ou quattre depuis la bataille. D'abord Méléagre succéda à Ptolemée, Antipater à Méléagre, Sosthene à Antipater, & Antigonus qui avoit succédé à Sosthene, regnoit actuellement, dans le tems que Pyrrhus reçut ces couriers. Plutarque veut dire apparemment qu'on faisoit entendre à Pyrrhus que les Macédoniens le préféreroient à Antigonus, à cause de sa grande réputation.

dans Tarente malgré les habitans qui lui repréſentoient qu'il devoit demeurer avec eux pour exécuter les choſes pour leſquelles il étoit venu, qui étoient de faire la guerre aux Romains; ou que, s'il vouloit abandonner leur pays, il devoit leur laiſſer leur ville en l'état où il l'avoit trouvée. Mais il leur répondit très-rudement, & leur ordonna de ſe tenir en repos juſqu'à ſon retour, & s'embarqua.

Dès qu'il fut abordé en Sicile, il trouva toutes choſes diſpoſées comme il l'avoit eſpéré; les villes ſe livroient à l'envi entre ſes mains; & de tout ce où il falloit employer les armes & la force, rien ne lui réſiſtoit d'abord. Avec trente mille hommes de pied, deux mille cinq cens chevaux & une flotte de deux cens voiles, il alloit chaſſant les Carthaginois devant lui, & renverſoit leur domination. La plus forte place qu'ils euſſent, & la mieux pourvue de gens de défenſe, c'étoit la ville d'Eryx *(a)*; Pyrrhus réſolut de la forcer. Quand ſon armée fut prête à donner l'aſſaut, il s'arma de toutes pieces; & s'avançant vers les murailles, il fit un vœu à Hercule, & lui promit un ſacrifice & des jeux publics pour honorer la valeur, ſi dans cette journée par de grandes actions il ſe montroit aux Grecs de Sicile digne de ſes ancêtres & de l'armée qu'il commandoit. En même tems il fait donner le ſignal par les trompettes, fait écarter les Barbares de la

(*a*) Ville ſituée ſur une haute montagne près de Drépanum.

muraille à coups de traits, & les échelles étant plantées, il monte le premier.

Là il eſt aſſailli par une foule d'ennemis, mais il chaſſe les uns de la muraille, ou les précipite en bas, & à grands coups d'épée il fait mordre la pouſſiere aux autres, & ſe fait autour de lui un rempart de morts. Dans ce grand péril il ne reçut pourtant pas la moindre bleſſure; car il paroiſſoit ſi terrible aux Barbares, qu'ils n'oſoient ſoutenir ſa vue; & en cette occaſion il prouva par ſes grands exploits qu'Homere a bien jugé de la valeur, & qu'il en a parlé avec grande connoiſſance, quand il a fait voir que c'eſt la ſeule de toutes les vertus qui a des mouvemens, des tranſports divinement inſpirés, & des ſaillies de fureur, qui élevent l'homme au-deſſus de lui-même.

La ville étant priſe, il accomplit ſon vœu; il fit un magnifique ſacrifice à Hercule, & donna le ſpectacle de toutes ſortes de jeux & de combats.

De tous les Barbares, ceux qui habitoient la ville de Meſſine, & qu'on appelloit *Mamertins*, étoient ceux qui incommodoient le plus les Grecs; car ils les avoient faits la plupart leurs tributaires, & les accabloient d'impôts, étant plus forts, en plus grand nombre, & d'ailleurs très-belliqueux. C'eſt pourquoi même ils eurent le nom de *Mamertins*, qui dans la langue Latine ſignifie *Martiaux*. Pyrrhus, ayant pris leurs collecteurs qui levoient les impôts, les fit tous mourir; & les ayant défaits eux-mêmes

dans un grand combat, il rasa toutes leurs forteresses.

Les Carthaginois, voyant ses grands progrès, commencerent à le rechercher, & lui envoyerent offrir de l'argent & des vaisseaux, s'il vouloit leur accorder la paix & son amitié. Mais, comme il aspiroit à de plus grandes choses, il leur répondit qu'ils n'avoient d'autre moyen d'obtenir son amitié & la paix qu'en abandonnant la Sicile & qu'en mettant la mer de Lybie pour bornes entre les Grecs & eux. Et le courage enflé de ses prospérités & des forces qu'il avoit en main, il ne pensoit qu'à poursuivre les grandes espérances qui l'avoient attiré en Sicile.

La premiere & la principale étoit la conquête de l'Afrique. Il avoit assez de vaisseaux pour ce grand dessein, mais il manquoit de matelots; & pour en ramasser il ne ménagea pas beaucoup les villes, mais les traita en maître avec beaucoup de rigueur, en les forçant de lui en fournir, & en les châtiant très-sévérement quand elles n'obéissoient pas à ses ordres. Ce n'étoit pas-là la conduite qu'il avoit tenue d'abord; car en arrivant il avoit tâché de gagner l'affection des peuples; il étoit gracieux à tous, témoignoit avoir en eux une entiere confiance, & ne leur causoit aucune peine ni le moindre chagrin. Etant donc devenu, d'homme doux & populaire, un insupportable tyran, sa grande sévérité le fit passer non-seulement pour ingrat, mais encore pour infidele; cependant ils four-

niſſoient tout ce qu'il demandoit ; car c'étoit une néceſſité indiſpenſable, quoique d'ailleurs ils fuſſent fort indiſpoſés contre lui, à cauſe de ce qu'il venoit de faire à Thonon & à Soſtrate, les deux capitaines qui avoient le plus de pouvoir dans la ville de Syracuſe. C'étoit eux qui lui avoient perſuadé de venir en Sicile, qui à ſon arrivée lui avoient remis la ville entre les mains, & qui avoient été les principaux inſtrumens de tout ce qu'il avoit fait dans cette iſle. Malgré toutes ces obligations, on s'apperçut de ſon refroidiſſement pour eux, car il ne vouloit ni les mener avec lui, ni les laiſſer dans la ville en ſon abſence, parce qu'il s'en défioit. Soſtrate, craignant quelque mauvais tour, prit le parti de s'éloigner ; Thonon, qui ne fut pas ſi prudent, fut ſeul ſa victime ; car Pyrrhus l'accuſa d'être dans les ſentimens de Soſtrate & le fit mourir. Cet injuſte procédé dérangea ſes affaires, non petit à petit & l'une après l'autre, mais tout à la fois. La haine, que les villes conçurent pour lui, fut ſi grande, que les unes ſe liguerent avec les Carthaginois, & les autres avec les Mamertins, pour le détruire.

Dans le tems qu'il ne voyoit par-tout que révoltes contre lui, que nouvelles entrepriſes & qu'un ſoulevement général, il reçut des lettres des Samnites & des Tarentins qui lui mandoient qu'ils ne pouvoient plus ſuffire à ſoutenir la guerre dans leurs villes, étant chaſſés de toute la campagne, & qui le con-

juroient de venir très-promptement les secourir. Ces lettres arriverent bien à propos pour donner à son départ un prétexte honnête, & pour faire croire que ce n'étoit ni une fuite ni un abandonnement de la Sicile, comme s'il eût désespéré d'y réussir. Mais la vérité étoit que, ne pouvant se rendre maître de l'isle, comme d'un vaisseau agité par la tourmente, il chercha à en descendre & se jetta en Italie pour la seconde fois (*a*). On dit qu'étant embarqué & ayant fait voile, il tourna la vue vers l'isle, & dit à ceux qui étoient autour de lui : *Mes amis*, (*b*) *quel beau lieu d'exercice nous laissons-là aux Carthaginois & aux Romains !* & cela arriva bientôt après comme il l'avoit conjecturé.

A son embarquement il fut attaqué par les Barbares, de sorte qu'il fut obligé de combattre dans le port même contre les Carthaginois. Dans ce combat il perdit plusieurs de ses navires. Il gagna pourtant l'Italie avec ceux qui lui restoient ; & à son arrivée il trouva les Mamertins qui avoient passé avant lui, au nombre d'environ dix mille. Ils n'oserent pas lui présenter la bataille en pleine campagne, mais ils l'attendirent dans des passages difficiles, & tombant sur lui ils mirent toute son armée en désordre. Il perdit là deux de ses éléphans, & la plus grande partie de son arriere-garde qui fut taillée en pieces. Il

(*a*) La premiere année de l'olympiade CXXVI, 274 ans avant l'ere chrétienne.

(*b*) *Quel beau lieu d'exercice.*) Le Grec dit, *quelle palestre.*

y marcha de l'avant-garde pour la ſecourir & pour en ſauver les reſtes, il fit des efforts prodigieux en combattant, ſans ſe ménager, contre ces Barbares qui étoient très-aguerris & pleins de courage; mais ayant été bleſſé à la tête d'un coup d'épée, il fut obligé de s'éloigner un peu du lieu du combat.

Cette retraite éleva encore davantage le courage des ennemis. L'un d'eux remarquable par ſa taille avantageuſe & par l'éclat de ſes armes, s'avançant bien loin devant ſes compagnons, défia le roi avec une voix pleine de fierté & d'audace, & lui cria *qu'il ſe montrât s'il étoit encore en vie.*

Pyrrhus, irrité & piqué de ce défi, retourne au combat malgré ſes gens, accompagné de ſes gardes & plein de colere, tout couvert du ſang qui couloit de ſa plaie & le viſage affreux à voir: il pouſſe au travers de ſes bataillons droit au Barbare; & le prévenant, il lui décharge ſur le milieu de la tête un ſi grand coup de ſon cimeterre, que par la force du bras, aidée de l'excellente trempe du cimeterre, le tranchant deſcendit juſqu'à la ſelle & le fendit en deux; de ſorte que dans le même moment les deux moitiés tomberent chacune de leur côté. Ce grand exploit arrêta les Barbares qui le regardoient avec étonnement & avec admiration, non comme un homme, mais comme un Dieu.

Pyrrhus, continuant donc ſa marche plus tranquillement, arriva à Tarente avec vingt mille hommes de pied & trois mille chevaux;

& prenant d'abord les meilleures troupes qu'il trouva dans la place, il s'avança à grandes journées contre les Romains qui étoient campés dans le pays des Samnites. Les affaires de ces Samnites étoient en très-mauvais état, & leur courage très-abattu, parce qu'ils avoient été défaits en plusieurs rencontres par les Romains. D'ailleurs ils avoient un secret ressentiment contre Pyrrhus, de ce qu'il les avoit abandonnés pour courir en Sicile; de-là vint qu'il y en eut très-peu qui se joignissent à lui. Quoique privé de leur secours, il ne laissa pas de partager son armée en deux corps; il envoya l'un dans la Lucanie pour s'opposer à l'un des consuls, (*a*) & pour l'empêcher de secourir son collegue, & lui avec l'autre corps il marcha contre l'autre consul Manius Curius qui s'étoit retranché dans un lieu avantageux près de la ville de Benevent pour attendre le secours qui lui venoit de la Lucanie; & parce que les devins, par les signes des oiseaux & des sacrifices, le détournoient de rien entreprendre, & le forçoient de se tenir en repos.

Pyrrhus, se hâtant donc d'attaquer ce dernier avant que l'autre l'eût pu joindre, choisit ce qu'il avoit de meilleur dans ses troupes, & ses éléphans les mieux dressés & les plus aguerris, & se mit en marche sur la brune pour le surprendre dans son camp. Mais, comme il avoit de grands circuits à faire par

(*a*) A. Cornélius Lentulus, collegue de Manius Curius Dentatus.

des chemins fourrés & couverts de bois, les torches, dont il ſe ſervoit pour s'éclairer, vinrent à lui manquer, & la plupart de ſes ſoldats s'égarerent, ce qui apporta beaucoup de retardement pour les rallier. Cependant la nuit finit, & le jour venant à paroître le découvrit aux ennemis comme il deſcendoit les montagnes, ce qui excita d'abord dans leur camp beaucoup de mouvement & de trouble. Mais Manius, ayant eu les ſacrifices favorables, & voyant que le tems preſſoit, ſortit de ſes retranchemens avec quelques troupes, & tomba ſur les premiers qui étoient deſcendus; & les ayant renverſés & mis en fuite, il effraya tous les autres; de ſorte qu'il y en eut beaucoup de tués, & qu'il y eut même quelques éléphans pris.

Ce ſuccès donna à Manius la hardieſſe de ſortir de ſon fort avec toute ſon armée pour combattre en platte campagne. La bataille étant donc engagée, il eut d'abord l'avantage à l'une de ſes ailes & pouſſa les ennemis; mais à l'autre aile il fut renverſé par les éléphans & pouſſé juſqu'à ſon camp. Dans cet état il appella à ſon ſecours les troupes qu'il avoit laiſſées pour garder ſes retranchemens, & qui étoient en armes & toutes fraîches. Ces troupes deſcendirent promptement de ces lieux avantageux, & à coups de piques & de dards elles forcerent les éléphans à tourner le dos & à ſe renverſer ſur leurs propres bataillons, ce qui y cauſa une telle confuſion & un ſi grand déſordre, que les

Romains remporterent enfin la victoire, & avec la victoire l'avantage de regner ſur toutes les nations. Car le courage qu'ils avoient témoigné dans cette journée, & les grandes choſes qu'ils avoient faites dans tous ces combats, augmenterent leur fierté, accrurent auſſi leurs forces & leur acquirent la réputation d'invincibles; de ſorte que bientôt ils ſe rendirent maîtres de toute l'Italie & enſuite de la Sicile.

C'eſt ainſi que Pyrrhus ſe vit déchu des eſpérances qu'il avoit conçues de conquérir l'Italie & la Sicile, après avoir employé à toutes ces guerres ſix années entieres, & ruiné ſes affaires entiérement. Il eſt vrai que dans toutes ces défaites il conſerva un courage invincible, & qu'en expérience pour la guerre, en audace & en valeur, il paſſa toujours pour le premier de tous les rois & capitaines de ſon tems. Mais ce qu'il avoit acquis par ſes grands exploits, il le perdoit par ſes vaines eſpérances; car le deſir de courir après ce qu'il n'avoit pas l'empêchoit de conſerver & de mettre en ſûreté ce qu'il avoit. C'eſt pourquoi Antigonus le comparoit à un homme qui joue aux dés & qui amene de grands coups, mais qui ne ſait pas profiter de ce que le dé lui donne.

Il repaſſa en Epire avec huit mille hommes de pied & cinq cens chevaux; & comme il n'avoit point de fonds pour nourrir ces troupes, il cherchoit la guerre pour fournir à leur entretien. Ayant donc reçu le renfort

de quelques Gaulois qui ſe joignirent à lui, il ſe jetta dans la Macédoine où regnoit Antigonus, fils de Démétrius. Son deſſein étoit de la piller & d'en emmener un grand butin; mais s'étant rendu maître de pluſieurs villes ſans aucune peine, & ayant débauché à Antigonus deux mille ſoldats, il ſe livra à de plus hautes eſpérances, marcha contre Antigonus même, l'attaqua dans des défilés, & mit toute ſon armée en déſordre. Les Gaulois, qui faiſoient l'arriere-garde d'Antigonus, en aſſez grand nombre, ſoutinrent courageuſement ſes efforts. Le combat fut fort rude, mais enfin la plupart furent taillés en piéces; & ceux qui commandoient les éléphans ayant été enveloppés, ſe rendirent & livrerent les éléphans.

Après ce grand avantage, (*a*) Pyrrhus, donnant plus à la fortune qu'au raiſonnement, pouſſa contre la phalange Macédonienne qui étoit remplie de trouble & de frayeur, à cauſe

(*a*) *Pyrrhus, donnant plus à la fortune qu'au raiſonnement.*) Je ne vois pas pourquoi Plutarque accuſe ici Pyrrhus d'avoir plus donné à la fortune qu'au raiſonnement, quand après avoir battu l'arriere-garde d'Antigonus & pris ſes éléphans, il alla attaquer la phalange Macédonienne, que la défaite de cette arriere-garde avoit jettée dans le trouble & dans la frayeur; il ſemble au contraire qu'il ſuivit en cela les regles de la prudence, comme la ſuite même le juſtifia. Apparemment Plutarque a cru que Pyrrhus, foible comme il étoit, & affoibli encore par la perte qu'il venoit de faire à ce combat, devoit ſe contenter de ce premier avantage, & ne pas s'expoſer à en perdre tout le fruit, en allant attaquer cette phalange, qui, ſi elle avoit voulu ſe défendre, l'auroit mis en grand danger. Notre hiſtoire du dernier ſiecle pourroit nous fournir des exemples pour juſtifier ce jugement de Plutarque.

de la défaite de ſon arriere-garde. Mais voyant qu'elle refuſoit de combattre & d'en venir aux mains avec lui, il tendit la main à tous les capitaines & chefs des bandes, les appellant tous par leur nom, & attira à lui toute cette infanterie d'Antigonus, qui fut obligé de prendre la fuite pour tâcher de conſerver dans l'obéiſſance quelques places maritimes.

Au milieu de ces grands ſuccès, Pyrrhus, perſuadé que rien ne contribueroit tant à ſa réputation, que ce qu'il venoit de faire contre les Gaulois, fit choiſir les plus belles & les plus riches de leurs dépouilles, (*a*) & les conſacra dans le temple de Minerve Itonienne, avec cette inſcription en vers élégiaques: *Pyrrhus, roi des Moloſſes, conſacre à Minerve Itonienne ces boucliers des fiers Gaulois, après avoir défait l'armée entiere d'Antigonus; & ce n'eſt pas merveille qu'il ait remporté une ſi grande victoire: les Eacides ſont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois, les plus vaillans hommes du monde.*

Après ce combat, il reprit toutes les villes de Macédoine, & s'étant rendu maître (*b*) d'Egues, il traita fort durement ſes habitans, & laiſſa en garniſon dans leur ville une partie de ces Gaulois qu'il avoit dans ſes troupes. Or les Gaulois ſont les plus avares

(*a*) *Et les conſacra dans le temple de Minerve Itonienne.*) Minerve avoit deux temples ſous ce nom; l'un dans la Theſſalie près de Lariſſe, & l'autre dans la Béotie, près de Coronée. Plutarque parle ici du premier. Minerve fut appellée Itonienne du nom d'Itonus, fils d'Amphictyon.

(*b*) Ville de la Macédoine, ſur le fleuve Aliacmon.

& les plus avides de tous les hommes ; ils n'eurent pas plutôt pris possession de la ville, qu'ils commencerent à fouiller dans les tombeaux des rois qui avoient là leur sépulture, enleverent toutes les richesses qui y étoient enfermées, & par une insolence sacrilege ils dissiperent & jetterent aux vents les ossemens de ces princes. Il parut que Pyrrhus passa légérement cet attentat, & qu'il s'en mit fort peu en peine ; soit que les grandes affaires, qu'il avoit alors sur les bras, l'obligeassent d'en différer la recherche, soit que craignant ces Barbares, il n'osât en faire la punition ; mais cette connivence le décria fort parmi les Macédoniens.

Quoique ses affaires ne fussent pas encore dans un état de consistance & de sûreté, qui dût lui faire attendre la durée de sa fortune, il laissa encore aller son esprit à de nouvelles espérances ; & se moquant d'Antigonus, il l'appelloit *effronté*, & disoit *qu'il avoit toute honte bue d'oser encore porter la pourpre, au lieu de prendre l'habit d'un simple particulier.*

Dans ce tems-là, Cléonyme le Spartiate arriva auprès de lui pour le solliciter de passer à Lacédémone avec son armée. Pyrrhus prêta très-volontiers l'oreille à cette proposition. Cléonyme étoit de la race royale ; mais, comme il paroissoit homme violent, & qui penchoit vers la monarchie, il n'étoit point aimé à Sparte ; on n'avoit aucune confiance en lui, & Aréus regnoit tranquillement à sa place. C'étoit-là l'ancien sujet de plainte qu'il

avoit généralement contre tous ſes citoyens. Sur ſes vieux jours il avoit épouſé une très-belle femme, appellée Chélidonide, fille de Léotychidas. Cette jeune femme étant devenue éperduement amoureuſe d'Acrotatus, fils du roi Aréus, qui étoit beau, bien fait & dans la fleur de ſa jeuneſſe, rendit ſon mariage non-ſeulement très-triſte, mais encore très-honteux pour ſon mari Cléonyme que l'amour & la jalouſie tranſportoient également; car ſa honte étoit publique, & il n'y avoit pas un Spartiate qui ne sût le mépris que ſa femme avoit pour lui. Ainſi ces chagrins domeſtiques s'étant joints à ceux qui lui venoient du dehors par rapport à ſa fortune, aigri par la colere & par le reſſentiment, il mena (*a*) contre Sparte Pyrrhus avec vingt-cinq mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux & vingt-quatre éléphans.

Ce grand appareil de guerre fit d'abord connoître que Pyrrhus venoit moins pour rendre Cléonyme maître de Sparte, que pour ſe rendre lui-même maître du Péloponeſe. Il eſt vrai que dans ſes diſcours il le nia fortement aux Lacédémoniens qui lui envoyerent des ambaſſadeurs à Mégalopolis; car il les aſſura qu'il n'étoit venu que pour mettre en liberté les villes qu'Antigonus occupoit dans le pays; & il leur témoigna même qu'il avoit deſſein d'envoyer les plus jeunes de ſes enfans à Sparte s'ils vouloient bien le permettre,

(*a*) La quatriéme année de l'olympiade CXXVI, 271 ans avant l'ere chrétienne.

afin qu'ils fussent élevés dans les mœurs & dans la discipline des Spartiates, & qu'ils eussent ce grand avantage, par-dessus tous les autres princes & rois, d'avoir été nourris en bonne école.

En faisant ces beaux semblans, & en amusant de ces belles paroles tous ceux qui venoient à sa rencontre pendant sa marche, il ne fut pas plutôt entré dans les terres de Sparte, qu'il se mit à les ravager & à les piller. Et comme les ambassadeurs se plaignoient à lui de ce qu'il faisoit contr'eux ces actes d'hostilité, sans leur avoir auparavant déclaré la guerre: *Bon*, leur répondit-il, *eh ne savons-nous pas que vous autres Lacédémoniens, vous ne declarez jamais ce que vous avez résolu de faire?* Un de ceux qui étoient présens, nommé Mandricidas, lui dit en son langage laconique: *Si tu es un Dieu, tu ne nous feras point de mal; car nous ne t'en avons point fait; mais si tu n'es qu'un homme, nous en trouverons quelqu'autre qui sera plus vaillant que toi.*

En s'entretenant ainsi, il arriva le soir même devant Lacédémone. Cléonyme vouloit qu'il l'attaquât sans différer un moment; mais Pyrrhus, à ce qu'on dit, craignant que ses soldats ne pillassent la ville, s'ils s'en rendoient maîtres la nuit, se retint & dit qu'il remettoit au lendemain à donner l'assaut quand il feroit jour. Car il étoit bien informé qu'il y avoit peu d'hommes de défense dans la ville; que cette irruption si soudaine ne leur avoit pas donné le tems de se préparer, & que le

roi Aréus lui-même étoit abſent, étant allé en Crete au ſecours des Gortyniens. Et voilà ce qui fut la principale cauſe du ſalut de la ville, le mépris qu'on eut pour la grande foibleſſe où elle ſe trouvoit, & pour le peu de gens qu'elle avoit pour la défendre. Car Pyrrhus, dans la confiance que perſonne ne prendroit ſeulement les armes, au lieu de l'attaquer d'abord, s'amuſa à aſſeoir ſon camp devant ſes murailles, pendant que dans la place les Ilotes & les amis de Cléonyme s'empreſſoient à orner & à préparer ſa maiſon, ne doutant point que Pyrrhus n'y vînt ſouper avec lui le ſoir même.

Dès que la nuit fut venue, les Lacédémoniens délibérerent d'envoyer les femmes en Crete, mais elles s'y oppoſerent. Et il y en eut une, nommée Archidamie, qui, ayant pris une épée, entra dans le ſénat; & portant la parole au nom de toutes les autres, elle fit ſes plaintes & demanda à tous ces hommes qui étoient-là aſſemblés: *Pourquoi ils avoient ſi mauvaiſe opinion d'elles, que de s'imaginer qu'elles puſſent aimer ou ſouffrir la vie après la ruine de Sparte.*

Dans ce même conſeil il fut réſolu de tirer une tranchée parallele au camp des ennemis, & d'y enfoncer aux deux bouts des chariots juſqu'au moyeu des roues, afin qu'ayant une aſſiette ferme & inébranlable, ils arrêtaſſent les éléphans & les empêchaſſent de paſſer. Comme ils étoient occupés à ce travail, les femmes & les filles vinrent ſe joindre à eux,

les unes les robes troussées dans leurs jupes, & les autres en simple tunique, pour leur aider; & après avoir exhorté ceux qui devoient combattre à se reposer pendant la nuit, elles mesurerent la longueur de la tranchée, & en prirent pour leur tâche la troisiéme partie qu'elles eurent achevée avant le jour; elle avoit six coudées de largeur, quatre de profondeur & huit cens pieds de long, selon Phylarque; & un peu moins, selon Hiéronymus.

Dès que le jour parut, les ennemis commençant à se mettre en mouvement, elles présenterent elles-mêmes les armes à tous les jeunes gens; & leur quittant la tranchée qu'elles avoient faite, elles les exhorterent à la bien garder, & leur représenterent vivement, *quelle douceur ce seroit pour eux de vaincre aux yeux de leur patrie, ou quelle gloire de mourir entre les bras de leurs meres, de leurs femmes, après s'être montrés dignes de Sparte par leur valeur.* Pour Chélidonide, s'étant retirée en son particulier, elle prépara un cordon, fatal instrument de sa mort, si la ville venoit à être prise, pour ne pas tomber entre les mains de son mari.

Pyrrhus marcha donc à la tête de son infanterie pour attaquer de front les Spartiates qui l'attendoient de l'autre côté de la tranchée, les boucliers bien serrés. Cette tranchée n'étoit pas seulement difficile à passer, les soldats de Pyrrhus ne pouvoient même s'approcher du bord & s'y tenir ferme, à cause

que la terre, qui ne venoit que d'être remuée, s'ébouloit facilement. Ce que voyant son fils Ptolemée, il prit deux mille Gaulois & l'élite des Chaoniens, courut le long de la tranchée, & tâchoit de s'ouvrir un passage à l'endroit des chariots. Mais ils étoient enfoncés si avant en terre & si serrés, que non-seulement ils leur fermoient le passage, mais ils empêchoient même les Lacédémoniens d'en approcher pour les défendre; cependant les Gaulois s'aviserent de relever & de dégager les roues pour traîner les chariots dans la riviere voisine.

Le jeune Acrotatus s'apperçut le premier de ce danger, traversa promptement la ville avec trois cens soldats qu'il prit avec lui; & faisant un grand circuit, il alla prendre Ptolemée par les derrieres sans être découvert, parce qu'il marcha par des chemins creux. Dès qu'il se montra, il tomba brusquement sur les derniers & les força de tourner tête pour combattre contre lui. Dans ce désordre ils s'entre-poussoient les uns les autres & tomboient la plupart dans le fossé & sous les chariots. Enfin, après un long combat & une grande effusion de sang, ils furent repoussés & obligés de prendre la fuite. Les vieillards & la plupart des femmes étoient de l'autre côté de la tranchée, & voyoient ces grands faits d'armes d'Acrotatus qui, l'affaire finie, traversa encore la ville & s'en retourna à son poste, couvert de sang, joyeux & fier de sa victoire. En cet état il parut plus grand

& plus beau aux yeux de toutes ces femmes, & il n'y en eut pas une qui ne portât envie à Chélidonide d'avoir un amant ſi généreux. Il y eut même des vieillards qui le ſuivirent, en criant : *Continue, brave Acrotatus, jouis des amours de ta Chélidonide, & fais ſeulement de beaux enfans à Sparte.*

Le combat fut encore plus opiniâtre du côté de Pyrrhus. Les Spartiates y combattirent avec beaucoup de courage ; pluſieurs s'y diſtinguerent : entr'autres Phyllius qui, après avoir réſiſté long-tems & tué de ſa main tous ceux qui s'étoient préſentés devant lui pour forcer le paſſage, enfin ſentant ſes forces lui manquer par le grand nombre de bleſſures qu'il avoit reçues, & la quantité de ſang qu'il avoit perdu, il appella un des officiers qui commandoit à ce poſte, lui céda ſa place & alla tomber mort au milieu des ſiens, pour ne pas laiſſer ſon corps aux ennemis.

La nuit vint ſéparer les combattans. Pyrrhus couché dans ſa tente, eut en ſonge cette viſion : il lui ſembla qu'il lançoit des foudres ſur Lacédémone, & qu'il la mettoit toute en feu, dont il étoit très-aiſe. La joie qu'il en eut le réveilla. Sur l'heure même il fit venir tous ſes officiers, leur ordonna de tenir ſon armée en bataille, & retint ſes principaux amis auxquels il raconta ce ſonge ; ne doutant point que le lendemain il n'emportât la ville d'aſſaut.

Tous ceux qui étoient-là, émerveillés du ſonge, entroient dans ſon opinion ; il n'y eut

que le ſeul Lyſimachus qui n'en jugea pas de même. Ce ſonge lui déplut, & il dit que comme tous les endroits qui ont été frappés de la foudre, ſont conſacrés par la religion, & demeurent fermés afin que perſonne n'y paſſe, (*a*) il craignoit que par ce ſonge, Dieu ne l'avertît que Lacedémone lui ſeroit fermée, & qu'il n'y mettroit pas le pied.

Pyrrhus, qui ſentit ſans doute la vérité & la force de cette explication, l'éluda en diſant *que c'étoit-là une matiere très-propre à être agitée dans les aſſemblées du peuple aux portes des villes, & qu'il n'y avoit qu'obſcurité & incertitude dans ces ſortes de viſions; mais que ce qu'il y avoit de certain, c'étoit qu'il falloit que chacun prît les armes, & qu'il ſe dît à lui-même, (b) le meilleur de tous les augures, c'eſt de combattre pour Pyrrhus.* En finiſſant ces mots il ſe leva, & à la pointe du jour il commença l'attaque.

Les Lacédémoniens ſe défendirent avec un

(*a*) *Il craignoit que par ce ſonge, Dieu ne l'avertît que Lacédémone lui ſeroit fermée.*) Cette explication eſt ſi naturelle & ſi heureuſe, qu'elle pourroit preſque autoriſer ceux qui prétendent qu'il y a effectivement un art d'expliquer les ſonges; mais il ne laiſſe pas d'être certain que cet art n'eſt que pure illuſion. Il eſt vrai que comme les Payens avoient la tête remplie de ces ſortes d'images empruntées de leurs ſacrifices ou de leurs dieux, & toutes chimériques, ils s'étoient fait un faux art de les expliquer, & il ſe trouvoit quelquefois par hazard que leurs explications étoient heureuſes.

(*b*) *Le meilleur de tous les augures, c'eſt de combattre pour Pyrrhus.*) C'eſt une parodie d'un vers célebre, que Hector dit à Polydamas dans le douziéme livre de l'Iliade. *Le meilleur de tous les augures, c'eſt de combattre pour la patrie.* Il n'y a qu'un mot de changé, *Pyrrhus* au lieu de *patrie.*

courage & une ardeur au-delà de leurs forces. Les femmes ne les abandonnoient point, elles ſe tenoient toujours près d'eux à fournir des armes, à donner à boire & à manger à ceux qui en avoient beſoin, & à retirer les bleſſés. Les Macédoniens travailloient avec une merveilleuſe diligence à combler le foſſé par quantité de bois & d'autres matieres qu'ils jettoient par-deſſus les armes & les morts; & les Lacédémoniens de leur côté redoubloient leurs efforts & leur réſiſtance pour les empêcher.

Tout-à-coup ils voyent Pyrrhus, qui ayant forcé l'endroit où étoient les chariots, & s'étant ouvert un paſſage, pouſſoit à toute bride contre la ville. Ceux qui étoient commandés pour défendre ce poſte, jettent de grands cris; les femmes y répondent avec des hurlemens effroyables, & ſe mettent à courir. Pyrrhus s'avance, & renverſe tout ce qui s'oppoſe à lui. Il étoit déja bien près de la ville, lorſque ſon cheval percé d'un trait Crétois, & effarouché par la douleur, l'emporta bien loin de la mêlée, & en mourant le jetta à terre dans un lieu fort penchant & fort périlleux. Pendant que ſes amis s'empreſſent autour de lui, les Spartiates accourent, & à coups de traits ils repouſſent les Macédoniens au-delà de la tranchée.

En même tems Pyrrhus fit ceſſer le combat dans tous les endroits, ſe flattant que les Lacédémoniens ſe relâcheroient, ou même qu'ils ſe rendroient, parce qu'ils avoient eu

beaucoup de gens tués dans ces deux combats, & qu'ils étoient presque tous blessés. Mais la bonne fortune de la ville, soit qu'elle eût assez éprouvé par elle-même toute la vertu de ses habitans, ou qu'elle se piquât de montrer en cette occasion combien elle a de pouvoir dans les choses les plus désespérées, sur le moment que les Lacédémoniens voyoient mourir toutes leurs espérances, amena à leur secours, de Corinthe, Amynias le Phocéen, un des généraux d'Antigonus, avec des troupes étrangeres. Et ceux-ci ne furent pas plutôt entrés dans la ville, qu'on vit arriver de Crete le roi Aréus avec deux mille hommes de pied. En même tems toutes les femmes se retirerent dans leurs maisons, voyant qu'on n'avoit plus besoin de leur secours, & qu'il n'étoit plus nécessaire qu'elles se mêlassent de la guerre. Tous les vieillards, que la nécessité avoit forcés malgré leur âge à prendre les armes, furent renvoyés, & on mit les nouveaux venus à leur place.

Ces deux renforts arrivés aux Lacédémoniens dans le même jour, ne firent qu'animer Pyrrhus davantage & rallumer son ambition. Il trouvoit qu'il lui seroit plus glorieux de prendre la place malgré ses nouveaux défenseurs, & de l'enlever à son roi. Après quelques essais, comme il vit qu'il n'en remportoit que des blessures, il se déporta de cette entreprise, & se mit à ravager le plat pays, dans la résolution d'y passer l'hyver. Mais la destinée est inévitable. Il s'étoit allumé à

Argos une grande ſédition entre deux des principaux citoyens, Ariſteas & Ariſtippe. Ce dernier paroiſſoit vouloir s'appuyer de la faveur & de la protection d'Antigonus ; & Ariſteas pour le prévenir ſe hâta d'appeller Pyrrhus.

Pyrrhus, qui rouloit inceſſamment eſpérances ſur eſpérances, qui ſe ſervoit de ſes ſuccès comme d'une occaſion de nouvelles entrepriſes, & qui tâchoit toujours par de nouvelles tentatives de réparer ſes malheurs, ne prenoit jamais ſes défaites ni ſes victoires pour la fin des maux & des peines qu'il cauſoit aux autres, & qu'il ſe faiſoit à lui-même. Il n'eut donc pas plutôt reçu le courier d'Ariſteas, qu'il ſe mit en marche pour Argos. Le roi Aréus lui dreſſa pluſieurs embuſcades dans le chemin ; & ayant occupé les paſſages les plus difficiles, il tailla en pieces les Gaulois & les Moloſſes qui faiſoient ſon arriere-garde.

Le jour de ſon départ, ſur les entrailles des victimes, dont le foie ſe trouva ſans tête, le devin avoit prédit à Pyrrhus la perte de quelqu'un de ceux qui lui étoient les plus chers. Mais Pyrrhus dans le tumulte & le déſordre de ce combat oubliant cette menace, & faiſant peu d'uſage de ſa raiſon, envoya ſon fils Ptolemée avec quelques troupes au ſecours de cette arriere-garde, qui étoit fort maltraitée, & marchant le plus diligemment qu'il lui fut poſſible, il dégagea ſon armée de ces pas ſi dangereux. Le combat devint furieux

autour de Ptolemée; car cette arriere-garde étoit attaquée par les plus braves des Lacédémoniens conduits par un capitaine de réputation, nommé Evalcus.

Dans la mêlée, un Crétois de la ville d'Aptere, qui avoit nom Oroiſus, homme de main, & très-léger à la courſe, ſe coulant à côté du jeune prince, qui combattoit avec une extrême valeur, lui donna un grand coup d'épée dans le flanc, & le renverſa mort par terre. Ptolemée tombé, ſes troupes ſe débanderent, & prirent la fuite. Les Lacédémoniens ſe mirent à les pourſuivre, & les menerent battant avec tant de chaleur, que ſans s'en appercevoir, ils étoient déja dans la plaine, & fort éloignés de leur infanterie, qui n'avoit pu ſuivre.

Pyrrhus, qui venoit d'apprendre la mort de ſon fils, & qui en reſſentoit une vive douleur, mena promptement contre eux ſa cavalerie de Moloſſes, & ſe jettant le premier au milieu, dans un moment il fut tout couvert de ſang par le meurtre qu'il fit des Lacédémoniens, car il étoit toujours invincible & terrible dans les batailles; mais dans cette occaſion, où la vengeance & la douleur aiguiſoient ſon courage, il ſe ſurpaſſa lui-même; & par ſa force & par ſon audace il effaça tout ce qu'il avoit fait dans les autres combats. Il cherchoit par-tout Evalcus dans la mêlée, & l'ayant apperçu, il pouſſa ſon cheval contre lui. Evalcus lui gagne le flanc, & lui déchargeant un grand coup d'épée, il penſa lui

abattre la main qui tenoit la bride. Mais le coup ne porta que sur les rênes qu'il coupa. Et Pyrrhus profitant de ce moment, le perce de sa javeline, & sautant en même tems à terre, il combat à pied, & fait un carnage effroyable de tous ces braves Lacédémoniens qu'il renverse sur le corps d'Evalcus. Et ce fut la seule ambition des capitaines qui causa à Sparte cette grande perte sans aucune nécessité, car la guerre étoit déja finie. Mais Pyrrhus, après avoir fait ce sacrifice aux mânes de son fils, & après avoir comme honoré de ce grand combat ses funérailles, & soulagé en quelque maniere son affliction en assouvissant sa colere & sa vengeance dans le sang de ses ennemis & de ses meurtriers, continua sa route vers Argos.

En arrivant il apprit qu'Antigonus occupoit les hauteurs qui bordent la plaine. Il planta son camp près de la ville de Nauplia (*a*), & le lendemain matin il envoya un héraut à Antigonus, avec ordre de l'appeller méchant & perfide, & de le défier de descendre dans la plaine, & de venir disputer le royaume, & vuider leur querelle par un combat. Antigonus lui fit réponse, *qu'il faisoit la guerre moins avec les armes qu'avec le tems; & que si Pyrrhus étoit las de vivre, il trouveroit bien des chemins pour courir à la mort.* En même tems il leur vint à tous deux des ambassadeurs d'Argos, pour les prier de se retirer, & de permettre que leur ville ne fût assujettie à

(*a*) Ville voisine d'Argos, sur le golfe Argolique.

aucun

aucun d'eux, mais qu'elle demeurât amie de l'un & de l'autre. Antigonus reçut volontiers cette propoſition, & donna aux Argiens ſon fils en ôtage. Pyrrhus promit auſſi de ſe retirer; mais comme il ne donnoit aucun gage de ſa parole, il fut ſoupçonné de mauvaiſe foi.

Sur ces entrefaites, il arriva à Pyrrhus & aux Argiens des ſignes & des préſages très-effrayans. Pyrrhus venoit de faire un grand ſacrifice, les têtes des bœufs qui avoient été immolés, étant coupées & ſéparées, on vit tout d'un coup ces têtes tirer la langue & lécher leur propre ſang. Et dans Argos la prophéteſſe d'Apollon Lycien, appellée Apollonide, ſortit comme forcenée, (*a*) criant qu'elle voyoit la ville pleine de ſang & de morts, & un aigle qui venoit fondre ſur la mêlée, & qui diſparoiſſoit dans le moment.

La nuit venue, Pyrrhus s'approcha des murailles, & ayant trouvé la porte, appellée *Diamperes*, ouverte par Ariſteas, il eut le tems de faire entrer ſes Gaulois, & de ſe ſaiſir de la place avant que d'être apperçu. Mais quand il voulut faire entrer ſes éléphans, la porte ſe trouva trop baſſe, de ſorte qu'il fallut leur ôter les tours qu'ils avoient ſur le dos, & quand ils furent entrés, les remettre; ce qui dans l'obſcurité ne put ſe

(*a*) *Criant qu'elle voyoit la ville pleine de ſang & de morts.*) Voici l'hiſtoire qui parle comme la poéſie. Dans le vingtiéme livre de l'Odyſſée d'Homere, on voit des ſignes tout ſemblables qui arrivent aux pourſuivans.

faire ſans beaucoup d'embarras, de déſordre & de bruit, & ſans une perte de tems conſidérable, ce qui les fit découvrir. Les Argiens voyant les ennemis dans leur ville, (*a*) courent à la fortereſſe appellée *Aſpis*, ſe retirent dans les lieux les plus avantageux pour s'y défendre, & envoient Antigonus le prier de venir les ſecourir. Antigonus s'approche des murailles, mais il n'entre point, & demeure en dehors aux aguets pour obſerver ce qui ſe paſſera, & pour profiter de l'occaſion, & ſe contente d'envoyer ſon fils avec ſes officiers & ſes meilleures troupes.

En même tems arrive auſſi dans Argos le roi Aréus avec mille Crétois & les plus diſpos des Spartiates. Toutes ces troupes s'é-

(*a*) *Courent à la fortereſſe appellée* Aſpis.) A Argos on célebroit toutes les années, en l'honneur de Junon, une fête appellée ἥραια, *Junonia*, où l'on immoloit cent bœufs, & qui par cette raiſon étoit auſſi appellée *Hecatombæa*, la fête de l'Hécatombe. A cette fête tous les jeunes gens s'exerçoient pour gagner un prix qui étoit propoſé. Au-deſſus du théatre il y avoit un quartier fort d'aſſiette; à l'endroit le plus difficile on clouoit un bouclier d'airain, de maniere qu'il étoit fort difficile à arracher. Tous les jeunes gens éprouvoient à cela leurs forces, & celui qui parvenoit à l'arracher étoit déclaré vainqueur, & pour prix de ſa victoire il recevoit une couronne de myrte & un bouclier d'airain. De-là le lieu où ſe faiſoit ce combat étoit appellé *Aſpis*, c'eſt-à-dire, *le bouclier*. Ce prix n'étoit pas ſeulement propoſé à la jeuneſſe d'Argos, les étrangers étoient auſſi reçus à le diſputer, comme cela paroît par l'ode VII des Olympioniques de Pindare, où Diagoras, de l'iſle de Rhodes, eſt loué d'avoir remporté ce prix :

Ὅ τ' ἐν Ἄργει χαλκὸς ἔγνω νιν.

Le bouclier d'airain d'Argos l'a connu; c'eſt-à-dire, *à Argos il a remporté le prix du bouclier d'airain.*

tant jointes, chargent avec furie les Gaulois, & les mettent en désordre. (*a*) Pyrrhus, qui venoit le long du gymnase, appellé *Cyllarabis*, accourt avec des cris pleins de fierté & des clameurs de victoire. Ses Gaulois lui répondent; mais voyant que leurs cris n'étoient pas des cris de fierté, d'audace & de confiance, mais des cris de frayeur, comme de gens qui ne sont plus bonne contenance, & qui sont fort pressés, il poussa à eux avec sa cavalerie, qui ne marchoit qu'avec beaucoup de peine & de danger à cause des trous, des canaux & des égoûts dont la ville est pleine. D'ailleurs on ne pouvoit ni voir ce qui se passoit à cause de l'obscurité, ni entendre les ordres à cause de la confusion & du tumulte qui regnoient par-tout. Les troupes se séparoient & s'égaroient deçà & delà dans des rues étroites; & les officiers ne pouvoient remédier à ce désordre, ni apporter aucune discipline dans ces ténebres au milieu de ces cris confus, & dans ces détours étroits, où il étoit difficile d'entendre & impossible d'obéir. Ainsi, les uns & les autres attendoient le jour sans rien entreprendre.

Dès que le jour eut paru, Pyrrhus fut fort troublé de voir la citadelle Aspis remplie d'ennemis; mais ce qui augmenta infiniment

(*a*) *Pyrrhus qui venoit le long du gymnase appellé* Cyllarabis.) C'étoit un gymnase près d'une des portes d'Argos. Il en est parlé dans Pausanias, qui dit qu'il étoit ainsi appellé du nom d'un fils de Sthénélus. Il ajoute que dans ce gymnase il y avoit une statue de Minerve surnommée *Pænia*.

ſon trouble, c'eſt qu'étant arrivé ſur la place, parmi les ouvrages excellens dont elle eſt embellie, il vit un loup & un taureau de bronze qui vont ſe charger & combattre. A cette vue il rappella dans ſon eſprit un ancien oracle qu'il avoit reçu, qui lui prédiſoit, *que ſa deſtinée étoit de mourir lorſqu'il verroit un loup combattre contre un taureau.* Les Argiens racontent que ces deux figures de bronze furent faites & miſes dans leur place publique en mémoire d'un ancien accident, qui étoit arrivé dans leur pays. Ils diſent que lorſque Danaüs entra pour la premiere fois ſur leurs terres, comme il paſſoit dans la contrée (*a*) Thyréatide, par le chemin de Pyramia qui mene à Argos, il vit un loup qui attaquoit un taureau; frappé de cette vue, (*b*) il ſuppoſa d'abord en lui-même que le loup étoit pour lui, que c'étoit ſon image; car lui étranger, il venoit attaquer les naturels habitans du pays, de même que le loup attaquoit ce taureau. Il s'arrêta donc à voir ce combat; & le loup ayant été le plus fort, il fit ſes prieres à Apollon Lycien, & continua ſon entrepriſe où il réuſſit; car ſon parti ayant pris le deſſus, il fit chaſſer Gélanor, qui regnoit alors ſur les Argiens.

(*a*) Le territoire de la ville de Thyréa, entre les terres des Argiens & celles des Lacédémoniens.

(*b*) *Il ſuppoſa d'abord en lui-même que le loup étoit pour lui.*) Il n'y a rien de plus naturel ni de plus ordinaire, que de rapporter les choſes qu'on voit à l'état préſent de ſa fortune. Le loup eſt étranger, & le bœuf eſt un animal domeſtique. Ces ſortes de contes ſont des contes faits après coup.

Voilà quelle fut l'origne de ces deux figures.

Pyrrhus les voyant, & s'appercevant d'ailleurs que rien de tout ce qu'il avoit eſpéré n'avançoit, abattu & déſeſpéré, ne penſoit plus qu'à ſe retirer. Mais comme il craignoit les portes de la ville qui étoient trop étroites, il manda à ſon fils Hélénus, qu'il avoit laiſſé dehors avec la meilleure partie de ſon armée, de démolir un pan de la muraille, & de recueillir ſes gens qui ſortiroient par-là, en cas que les ennemis vouluſſent leur faire obſtacle. Celui qu'il envoyoit, n'ayant pas bien entendu cet ordre à cauſe de la hâte qu'il avoit, & du bruit qu'on faiſoit autour de lui, fit un rapport tout contraire. Le jeune prince prenant ce qui lui reſtoit d'éléphans & ſa meilleure infanterie, entra dans la ville pour aller ſecourir ſon pere.

Comme il entroit, Pyrrhus commençoit à ſe retirer; & pendant que la place lui peut donner du terrein, il ſe battoit en retraite, & tournant ſouvent viſage, il devenoit aſſaillant & repouſſoit avec courage ceux qui le pourſuivoient. Mais après qu'il eut été pouſſé hors de la place, & qu'il ſe fut engagé dans la rue étroite qui menoit à la porte, il ſe trouva embarraſſé dans les troupes que ſon fils Hélénus menoit à ſon ſecours. Il avoit beau leur crier qu'ils reculaſſent pour dégager la rue, ils ne l'entendoient point dans le tumulte; & quand les plus avancés, & les plus diſpoſés à exécuter ſes ordres, l'auroient entendu, ils auroient

été empêchés de lui obéir par ceux qui les ſuivoient en foule, & qui venoient inceſſamment les uns ſur les autres. D'ailleurs un des plus grands éléphans étoit tombé tout de travers au milieu de la porte, où il bramoit effroyablement ſans qu'on pût le relever; de ſorte qu'il auroit ſeul fermé le chemin à ceux qui auroient voulu reculer.

Parmi les éléphans qui étoient entrés, il y en avoit un, appellé Nicon; cet éléphant cherchant à relever ſon maître, qui avoit été abattu par les bleſſures qu'il avoit reçues, donna de front contre ceux qui reculoient ſur lui, & renverſa pêle-mêle amis & ennemis, juſqu'à ce qu'il eût trouvé le corps de ſon maître. Il le releva avec ſa trompe, & le portant ſur ſes deux dents, il retourna en arriere vers la porte, comme forcené, culebutant & foulant aux pieds tous ceux qui ſe rencontroient devant lui. Etant donc tous ainſi preſſés & ſerrés les uns contre les autres, aucun ne pouvoit s'aider lui-même; mais toute cette multitude, étant comme une ſeule maſſe & un ſeul corps bien uni & bien emboîté, ne pouvoit ni reculer ni avancer, ni faire aucun mouvement que toute enſemble. Ils rendoient peu de combats contre ceux qui les harceloient, & qui les ſuivoient en queue; & ils ſe faiſoient eux-mêmes plus de maux, qu'ils n'en recevoient de leurs ennemis; car s'il y en avoit quelqu'un qui trouvant un moment favorable, tirât l'épée, ou

baiſsât la pique, il ne pouvoit plus ni la retirer, ni la relever ; mais l'une & l'autre alloient néceſſairement donner dans le corps des premiers qui ſe rencontroient, de ſorte qu'ils périſſoient miſérablement les uns par les mains des autres.

Pyrrhus voyant cette tempête & cette tourmente de ſes gens pouſſés & repouſſés comme par des flots, ôta l'éclatante aigrette qui diſtinguoit ſon caſque, & qui le faiſoit reconnoître, la donna à un de ſes amis ; & ſe confiant en la bonté de ſon cheval, il ſe jetta au milieu des ennemis qui le pourſuivoient. Comme il combattoit en déſeſpéré, un des ennemis l'approcha, & lui donna un grand coup de javeline au travers de la cuiraſſe ; la bleſſure ne fut ni grande, ni dangereuſe. Pyrrhus tourné auſſi-tôt contre celui qui l'avoit frappé, & qui n'étoit qu'un ſimple ſoldat, fils d'une pauvre femme d'Argos même. Cette mere regardoit le combat de deſſus le toît d'une maiſon, comme toutes les autres femmes. Voyant donc ſon fils s'attacher à Pyrrhus, hors d'elle-même & ſaiſie de frayeur pour le grand péril auquel il s'expoſoit, elle prit à deux mains une groſſe tuile, & la jetta contre Pyrrhus. Cette tuile lui tomba juſtement ſur la tête, qui n'avoit que le ſimple armet tout dégarni, & coulant ſur le chignon du cou, elle lui rompit les vertebres. Sur le moment d'épaiſſes ténebres lui couvrent les yeux, ſes mains lâchent les rênes, & il tombe de ſon cheval

près du tombeau de Lycimnius ſans être reconnu de perſonne.

Par hazard un certain Zopyre, qui ſervoit dans les troupes d'Antigonus, & deux ou trois autres ſoldats étant accourus en cet endroit, le reconnurent; & l'ayant traîné ſous une porte, comme il commençoit à revenir de ſa défaillance, Zopyre tira ſon cimeterre d'Illyrie, & alloit lui couper la tête. Dans ce moment il ouvrit les yeux, & le regarda d'un air ſi menaçant & ſi terrible, que Zopyre effrayé, les mains tremblantes, & voulant pourtant exécuter ſon deſſein, ne put bien aſſener ſon coup, tant il étoit éperdu de trouble & d'effroi, mais le frappa au-deſſous de la bouche, lui fendit le menton; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il lui ſépara enfin la tête du corps.

Le bruit de cet accident fut bientôt répandu. Alcyonée, fils d'Antigonus, vint auſſi-tôt demander la tête pour la reconnoître; & l'ayant priſe, il pouſſa à toute bride vers ſon pere, qu'il trouva aſſis avec quelques-uns de ſes amis, & la jetta à ſes pieds. Antigonus l'ayant regardée & reconnue, chaſſa ſon fils à grands coups de bâton, l'appellant impie & barbare; & mettant ſon manteau devant ſes yeux, il ſe mit à pleurer, en ſe ſouvenant de la mort de ſon ayeul (*a*) Antigonus & de celle de ſon pere (*b*) Démé-

(*a*) De ſon ayeul Antigonus premier, qui fut tué à la bataille d'Ipſus.

(*b*) De ſon pere Démétrius premier, qui fut retenu priſonnier par ſon gendre Seleucus, & mourut en priſon.

trius, deux exemples qu'il avoit dans ſa maiſon des changemens de la fortune. Et après avoir magnifiquement orné le corps & la tête de Pyrrhus, il les mit ſur le bûcher, & les fit brûler honorablement. Bientôt après Alcyonée ayant rencontré Hélénus, fils de Pyrrhus, en pauvre état, & couvert d'un méchant manteau, il le traita très-humainement, & le mena à ſon pere. Antigonus, ravi, lui dit : *Mon fils, cette derniere action vaut mieux que la premiere ; mais elle n'eſt pas encore telle qu'elle devoit être, car tu ne lui as pas ôté ces méchans habits, qui ſont plus de honte aux vainqueurs, qu'au vaincu.* Ayant ainſi parlé, il embraſſa Hélénus, lui fit toutes ſortes d'honneurs, le remit en équipage, & le renvoya en Epire. Et après s'être rendu maître du camp & de toute l'armée de Pyrrhus, il traita ſes amis & ſes ſerviteurs avec beaucoup d'humanité, de généroſité & de courtoiſie.

Fin de la vie de Pyrrhus.



CAIUS MARIUS.

NOUS ne ſaurions dire quel étoit le troiſiéme nom de Caïus Marius, non plus que celui de Quintus Sertorius, qui tint longtems l'Eſpagne, ni celui de Lucius Mummius, qui détruiſit Corinthe. Car le nom d'*Achaicus*, d'Achéen, qu'on donna à ce dernier, fut un ſurnom tiré de ſa victoire, comme celui d'*Africain*, qui fut donné à Scipion, & celui de *Macédonien*, qui fut donné à Métellus. Poſidonius a voulu ſe ſervir ſur-tout de cet argument pour réfuter ceux qui ont cru que le troiſiéme nom des Romains étoit leur nom propre, comme *Camillus*, *Marcellus*, *Caton*; car ſi cela étoit, dit-il, il s'enſuivroit delà que ceux qui n'avoient que deux noms, n'en auroient point eu de propre. (*a*) Mais Poſidonius ne prend

(*a*) *Mais Poſidonius ne prend pas garde que par ce raiſonnement.*) Poſidonius avoit condamné ceux qui croyoient que le troiſiéme nom des Romains étoit le nom propre. Et il les avoit condamnés ſur cette unique raiſon, qu'il s'enſuivroit de-là que ceux qui n'avoient que deux noms n'en avoient point de propre, puiſqu'ils n'avoient pas ce troiſiéme, qui étoit ſeul le nom propre ſelon leur ſentiment. Et Plutarque condamne à ſon tour Poſidonius ſur ce que ſi le premier nom étoit le nom propre, comme il le ſoutenoit, les femmes étoient donc ſans nom propre, puiſque jamais on n'a donné aux femmes le premier des trois noms qu'on a donnés aux hommes. Mais je ne ſais ſi

pas garde que par ce raiſonnement il fait d'un autre côté que les femmes ſont ſans nom propre ; car il n'y a jamais eu de femme à qui on ait donné le premier des trois noms qu'on donne aux hommes, & que Poſidonius prétend être leur véritable nom, & que des deux autres le premier eſt le nom commun, le nom de famille, comme les *Pompeïens*, les *Manliens*, les *Cornéliens* ; car c'eſt comme on dit les *Héraclides*, les *Pélopides*, & que le dernier eſt un nom de diſtinction, un ſurnom qui ſert comme d'épithete, & qui eſt tiré du naturel, des actions, des paſſions, des aventures, ou de la figure du corps de ceux auxquels on l'a donné, comme *Macrinus*, *Torquatus*, *Sylla* ; car ces ſurnoms ſont comme ceux de *Mnémon*, d'*Aigle*, de *Callinicus*. (*a*) Mais ſur cela la

cela eſt abſolument vrai ; il me ſemble avoir vu dans l'antiquité des femmes appellées *Caïa*, *Lucia*, *Publia*, & Valere Maxime dit expreſſément, *antiquarum mulierum frequenti in uſu prænomina fuerunt, Rutilia, Ceſellia, Rodocilla, Mutrulla, Burra, à colore dicta. Iſta prænomina à viris tracta ſunt, Caïa, Lucia, Publia, Mærea.*

(*a*) *Mais ſur cela la diverſité de l'uſage fourniroit de grands ſujets de diſſertation.*) Cela eſt certain ; car, comme Ruauld le remarque, autre a été l'uſage des premiers tems de la république, & autre celui des derniers ſous les empereurs. Poſidonius avoit raiſon par rapport à ſon tems ; car alors, dit-il, c'étoit le premier des trois noms qui étoit le nom propre. Et Plutarque a auſſi raiſon par rapport au ſien, car alors on faiſoit le nom propre du troiſiéme. Cette matiere des noms & ſurnoms des Romains, a été traitée par de très-ſavans hommes. Ceux qui voudront s'enfoncer dans cette diſcuſſion très-ennuyeuſe & très-peu utile, n'ont qu'à lire Sigonius, Robortellus, Brodæus, Politien & autres. Pour moi j'ai toujours cru que des trois noms, *Marcus Furius Camillus*, le ſecond étoit le nom

diverſité de l'uſage fourniroit de grands ſujets de diſſertation.

Pour ce qui eſt de l'air & de la figure de Marius, nous avons vu de lui à Ravenne dans les Gaules, une ſtatue de marbre, qui repréſente parfaitement tout ce que l'on rapporte de la ſévérité & de la rudeſſe de ſes mœurs. Car étant né robuſte, courageux, & uniquement propre aux armes, & ayant eu une éducation plus guerriere que civile, il apporta dans le commerce des hommes un naturel ſauvage & rebours, & quand il fut en autorité, il ſe montra toujours intraitable & féroce; on dit même qu'il ne voulut jamais ni apprendre les lettres Grecques, ni ſe ſervir de cette langue dans aucune affaire ſérieuſe & importante, trouvant qu'il étoit ridicule d'apprendre & d'employer la langue d'un peuple aſſujetti.

Après ſon ſecond triomphe, donnant au peuple des jeux à la maniere des Grecs, pour la dédicace d'un temple, il entra dans le théatre, mais il ne fit que s'aſſeoir, & ſortit un moment après. On rapporte que Platon diſoit ſouvent au philoſophe Xénocrate, dont les mœurs lui paroiſſoient trop farouches & trop ſauvages : *Mon ami, ſacrifie aux Graces*. Si quelqu'un avoit pu perſuader de même à Marius de ſacrifier aux Muſes & aux Gra-

général de la famille, la famille des Furiens; le premier, le nom propre qui diſtinguoit les branches, & ceux qui les compoſoient; & le troiſiéme étoit un ſurnom & comme un nom de guerre, qui enfin devenoit le nom propre, comme nous le voyons encore parmi nous.

ces Grecques, jamais il n'auroit ajouté à tant de commandemens d'armée si glorieux, à tant de charges si honorables une fin si honteuse & si malheureuse, s'étant abandonné à une colere implacable, à une ambition importune & déplacée, & à une avarice insatiable, qui, comme des vents impétueux, le jetterent dans une vieillesse pleine d'injustices & de cruautés horribles, où il périt misérablement, comme on va le voir dans le détail de sa vie.

Il étoit né de parens entiérement inconnus, pauvres, & qui étoient obligés de travailler de leurs mains pour gagner leur vie. Son pere avoit nom *Marius*, comme lui, & sa mere s'appelloit *Fulcinie.* Il ne vint que tard à la ville, & par conséquent il ne commença que tard à connoître les mœurs & les manieres de Rome, & à avoir commerce avec les gens polis. Jusques-là il avoit toujours vécu (*a*) dans un bourg appellé Cirrhajaton, dans le pays des Arpinates, où il mena une vie très-grossiere, si on la compare à la vie douce & polie des villes, mais tempérante, sage

(*a*) *Dans un bourg appellé Cirrhajaton.*) Il y a de l'apparence que ce nom est corrompu, & qu'il faut lire *Cernetum*, comme Xylander l'a corrigé sur ce passage de Pline, liv. III, chap. 5, où en décrivant la premiere région de l'Italie, il parle de *Cernetum*, & ajoute *Cernetani, qui Mariani cognominantur.* « Les habitans de *Cernetum* à qui on » donnoit le surnom de *Mariani* ». Il y a de l'apparence qu'on les nommoit ainsi, pour faire entendre qu'ils étoient compatriotes de Marius. C'est une chose assez étonnante, qu'on ne sache pas plus certainement dans quel lieu précisément étoit né un homme comme Marius, qui a tant fait parler de lui dans le plus grand théatre du monde.

& très-ſemblable à celle des anciens Romains.

Sa premiere campagne fut contre les Celtibériens (*a*), lorſque Scipion l'Africain aſſiégeoit Numance. Son capitaine ne fut pas long-tems ſans s'appercevoir qu'en force, en courage, & autres qualités pour la guerre, il étoit fort au-deſſus de tous ceux de ſon âge; & que la nouvelle diſcipline que Scipion avoit introduite dans les armées, en ſubſtituant une vie dure & frugale à la vie molle & ſomptueuſe qui les corrompoit, il l'avoit embraſſée ſans peine, comme y étant déja formé & habitué.

On dit qu'un jour il combattit un des ennemis à la vue de ſon général, & le tua. C'eſt pourquoi Scipion tâchoit de ſe l'attacher en lui faiſant toutes ſortes d'honneurs, & en l'appellant ſouvent à ſa table; & l'on raconte qu'un ſoir, que Marius avoit l'honneur de ſouper avec lui, la converſation étant tombée par hazard ſur les capitaines qui vivoient alors, quelqu'un de la compagnie demanda à Scipion, ſoit qu'il doutât véritablement, ou qu'il voulût lui faire ſa cour, *quel capitaine le peuple Romain auroit après lui qui pût le remplacer.* Scipion frappant doucement de la main ſur l'épaule de Marius, qui étoit aſſis au-deſſous de lui: *Ce ſera à l'aventure celui-ci*, répondit-il; tant ces deux hommes étoient heureuſement nés, l'un pour marquer dès ſa jeuneſſe combien il ſeroit grand

(*a*) La troiſiéme année de l'olympiade CLXI, 133 ans avant l'ere chrétienne.

un jour, & l'autre, pour bien connoître & conjecturer les grandes & glorieuſes ſuites qu'auroit un tel commencement. Il eſt certain que ce mot de Scipion fut pour Marius comme une voix divine qui l'éleva à de hautes eſpérances. Ce fut ce mot, qui, plus que toute autre choſe, le porta à ſe jetter dans le gouvernement de la république. Il fut d'abord tribun du peuple (*a*) par la faveur & par la protection de Cécilius Métellus, à la maiſon duquel il étoit attaché de pere en fils.

Dans ſon tribunat il voulut faire paſſer une loi ſur la maniere de donner les voix & les ſuffrages. Comme cette loi paroiſſoit diminuer l'autorité des nobles dans les jugemens, le conſul Cotta s'y oppoſa, & perſuada au ſénat de la rejetter, & de citer Marius devant lui pour venir rendre raiſon de la propoſition qu'il en avoit faite. Le décret étant donné, Marius entra dans le ſénat, non avec l'embarras & l'étonnement d'un jeune homme, qui avant que d'avoir fait aucune action d'éclat, s'ingéroit de réformer la république, mais avec l'aſſurance & la confiance que lui donnoient par avance les grandes actions qu'il devoit faire un jour. D'abord il menaça Cotta de le traîner en priſon, ſi tout-à-l'heure il ne révoquoit ſon décret. Cotta s'étant tourné vers Métellus, lui demanda ſon avis. Métellus ſe levant appuya l'avis du conſul. En

(*a*) La ſeconde année de l'olympiade CLXV, 117 ans avant l'ere chrétienne.

même tems Marius fit appeller un licteur qui étoit à la porte, & lui commanda de mener en prison Métellus. Celui-ci en appella aux autres tribuns; mais aucun d'eux ne vint à son secours, de sorte que le sénat abandonna & annulla son décret. Marius sortit du sénat tout glorieux, & alla à la place, à l'assemblée du peuple, & fit passer & autoriser sa loi.

Ce commencement le fit passer d'abord pour un homme roide, qui seroit inaccessible à la crainte, qui ne démordroit jamais de rien par honte ni par respect, & qui seroit toujours prêt à s'opposer & à résister au sénat pour soutenir les intérêts du peuple. Mais par une action toute contraire il effaça bientôt cette opinion, que l'on avoit conçue de lui. Quelqu'un ayant proposé une loi, qui portoit que l'on distribueroit gratuitement du bled aux citoyens, Marius s'y opposa de toutes ses forces; & l'ayant emporté, il se fit honorer & respecter également des uns & des autres, comme un homme incapable de favoriser l'un des deux partis contre l'utilité publique.

Après le tribunat il demanda la grande édilité. Car il y a deux rangs d'édiles; le premier est celui des édiles curules, ainsi appellés de certains siéges à bâtons courbés sur lesquels ils sont assis quand ils rendent la justice; & l'autre, qui est beaucoup moindre, c'est celui des édiles, qu'on appelle du peuple. On élit les édiles curules les premiers, &

ensuite dans le même jour on procede à l'élection des autres.

Marius voyant donc clairement qu'il alloit être refusé pour la premiere édilité, se borna d'abord à demander la seconde; mais comme cette poursuite parut trop insolente & trop opiniâtre, il ne réussit pas mieux à celle-ci. Et bien qu'il eût essuyé ainsi deux refus dans le même jour, ce qui n'étoit jamais arrivé qu'à lui, il ne rabattit pourtant rien de sa fierté & de son audace.

Peu de tems après il poursuivit la préture, & pensa encore être refusé. Enfin il fut élu le dernier, mais on l'accusa d'avoir brigué contre les loix, & d'avoir corrompu ses juges. Et ce qui le rendit le plus suspect, (*a*) ce fut un domestique de Cassius Sabacon, que l'on vit dans l'enclos où l'on fait les élections, parmi ceux qui donnoient leurs suffrages. Or ce Sabacon étoit un des plus intimes amis de Marius. Il fut donc appellé devant les juges & interrogé; il répondit, que brûlant de soif à cause de l'excessive chaleur, il avoit demandé de l'eau fraîche; que son valet lui en avoit apporté dans une tasse, & s'étoit retiré après qu'il eut bu. Ce Sabacon bientôt après, fut chassé du sénat par les censeurs de la nomination suivante, (*b*) & il parut mériter cette note d'infamie, ou

(*a*) *Ce fut un domestique de Cassius Sabacon.*) Ce Sabacon avoit fait aller son valet pour donner sa voix parmi les autres; ce qui étoit défendu, car les esclaves n'avoient point de suffrage.

(*b*) *Et il parut mériter cette note d'infamie, ou à cause de cette fausse déposition, ou à*

à cause de cette fausse déposition, ou à cause de son intempérance.

Caïus Hérennius fut encore appellé en témoignage contre Marius; mais il répondit, que ce n'étoit pas la coutume à Rome que l'on témoignât contre ses cliens, & que les loix déchargeoient de cette nécessité les patrons; c'est ainsi que les Romains appellent les protecteurs; & la famille de Marius, & Marius lui-même avoient toujours été sous la clientelle de la maison des Hérenniens. Les juges ayant reçu cette excuse d'Hérennius, (a) Marius lui-même s'y opposa, disant que la premiere charge publique, à laquelle il avoit eu l'honneur d'être nommé, l'avoit délivré & dégagé de cette condition de client, ce qui n'étoit pas absolument vrai; car toute charge de magistrature ne délie pas les cliens qui en sont revêtus, des devoirs envers leurs patrons, & ne les dispense ni eux ni leur race du respect & de la soumission qu'ils leur doivent, mais seulement celle à laquelle la loi attache le droit du siége curule. Cependant, malgré toutes ces raisons, l'affaire de Marius alloit fort mal les premiers jours; & il étoit en grand danger

cause de son intempérance.) Car si ce qu'il disoit de son valet, & qu'il étoit allé lui chercher un verre d'eau, & s'étoit retiré ensuite, étoit faux, il méritoit d'être chassé du sénat à cause de cette fausse déposition; & s'il étoit vrai, il le méritoit de même à cause de son intempérance de n'avoir pu résister à la soif pendant l'élection.

(a) *Marius lui-même s'y opposa.*) Il aimoit mieux essuyer le danger de cette accusation de brigue, & se tirer de la condition de client qui lui paroissoit honteuse.

d'être condamné, tant les juges lui étoient contraires ; mais le dernier jour il fut abſous contre l'attente de tout le monde, les juges s'étant trouvés partagés & les ſuffrages égaux. Il ſe gouverna paſſablement dans ſa préture.

L'année ſuivante on tira au ſort les provinces, & l'Eſpagne ultérieure lui échut. On dit qu'il la purgea de ſes voleries & de ſes pirateries ; car cette province étoit encore alors barbare & ſauvage, & les Eſpagnols ne trouvoient preſque rien de plus beau, que de vivre de brigandages & de vols.

Quand il fut de retour à Rome, & qu'il voulut ſe mêler des affaires publiques, il ſe trouva qu'il n'avoit ni les richeſſes ni l'éloquence ; les deux moyens, dont ceux qui étoient alors les plus avancés & les plus conſidérés ſe ſervoient pour mener le peuple. Mais ſes citoyens mettant en ligne de compte la grandeur de ſon courage, ſa patience & ſa perſévérance dans les travaux, & ſa maniere de vivre ſimple & populaire, il fut bientôt élevé aux honneurs, & par ces honneurs il parvint à de grandes richeſſes & à une grande puiſſance, juſques-là qu'il fit un très-grand mariage, car il épouſa Julie, qui étoit de la maiſon des Céſars, & qui fut tante de Jule-Céſar, qui devint le plus grand des Romains. (*a*) Cette parenté fit que Céſar ſe porta avec

(*a*) *Cette parenté fit que Céſar ſe porta avec ardeur à reſſuſciter les honneurs de Marius.*) Ce paſſage doit être expliqué par ce que Plutarque dit dans la vie de Céſar, *qu'à ſon convoi ce prince eut l'audace de produire les images de Marius, qu'on voyoit alors pour la premiere fois depuis*

ardeur à reſſuſciter les honneurs de Marius, qui étoit ſon oncle, comme nous l'avons écrit dans ſa vie.

La tempérance de Marius étoit accompagnée d'une fermeté & d'une conſtance admirables dans les plus grandes douleurs. En voici une belle preuve. Il avoit ſes deux jambes pleines de varices, & ne pouvant ſupporter la difformité qu'elles cauſoient, il réſolut de ſe mettre entre les mains des chirurgiens. Il donna une de ſes jambes ſans vouloir être lié, & ſouffrit les inciſions les plus douloureuſes ſans faire le moindre mouvement, ſans jetter le moindre ſoupir, avec un viſage égal & aſſuré, & dans un profond ſilence. Mais quand le chirurgien eut travaillé ſur la premiere jambe, & qu'il demanda l'autre, Marius refuſa de la donner, diſant, que *l'amendement qu'il lui promettoit, ne valoit pas la douleur qu'il venoit de lui faire.*

(*a*) Environ ce tems-là le conſul Quintus Cécilius Métellus, nommé général pour aller faire la guerre contre Jugurtha, prit Marius pour un de ſes lieutenans, & le mena en Afrique. Marius, qui vit que c'étoit-là

la victoire de Sylla, & que le peuple témoigna l'admiration qu'il avoit pour ſon courage d'avoir, après un ſi longtems, ramené dans la ville les honneurs de Marius, en les arrachant comme des enfers où ils étoient enſevelis. Voyez la vie de Céſar.

(*a*) *Environ ce tems-la le conſul Quintus Cécilius Métellus.*) C'eſt Quintus Cécilius Métellus qui fut conſul avec M. Junius Silanus, la quatriéme année de l'olympiade CLXVII, 107 ans avant l'ere chrétienne, & qui de cette expédition, remporta le ſurnom de Numidicus.

une occaſion à ſouhait pour livrer de beaux combats, & pour faire de grandes actions, dédaigna de ſuivre l'exemple de ſes collegues, de ſervir à l'élévation de Métellus, & de rapporter toutes ſes actions à augmenter ſa réputation & ſa gloire. Il crut qu'il ne devoit travailler qu'à ſa propre grandeur, & ſe flattant que ce n'étoit pas Métellus qui l'avoit pris pour ſon lieutenant, mais que c'étoit la fortune qui l'avoit conduit à ce tems favorable, & qui l'avoit amené en Afrique, comme dans un grand & magnifique théatre où il pourroit faire voir ce qu'il étoit; il donna des preuves ſignalées de ſon courage, de ſa valeur & de toutes ſes autres qualités guerrieres. Car la guerre étant toujours accompagnée de dangers infinis & d'extrêmes difficultés, jamais, ni par crainte, il ne refuſa aucune grande fonction, quelque péril qui l'accompagnât; ni par hauteur, il n'en dédaigna aucune, quelque petite & baſſe qu'elle pût être; mais ſurpaſſant toujours ſes égaux en bon ſens & en prévoyance, & diſputant toujours de frugalité, de tempérance & de patience avec ſes inférieurs, il acquit les bonnes graces des uns & des autres; car chacun trouve un grand ſoulagement & une grande conſolation dans ſes travaux & dans ſes peines, à voir ſes compagnons les partager volontairement avec lui. Il ſemble que cela ôte du ſervice la néceſſité & la contrainte, & lui donne un air de liberté. Et le plus agréable ſpectacle pour le ſoldat Romain,

(*a*) c'eſt de voir ſon capitaine manger le même pain que lui à la vue de tout le monde, couché comme lui ſur une ſimple paillaſſe, & mettre comme lui la main à l'œuvre, lorſqu'il faut tirer une tranchée & fortifier un camp. Car il n'eſtime & n'admire point tant les capitaines, qui lui diſtribuent de l'argent ou des charges, que ceux qui partagent ſes périls & ſes travaux, & il aime beaucoup mieux ceux qui travaillent avec lui, que ceux qui le laiſſent vivre dans le relâchement & dans la pareſſe.

C'eſt ce que faiſoit Marius; par-là il gagna tous les ſoldats, & remplit toute l'Afrique & Rome même du bruit de ſon nom & de ſa

(*a*) *C'eſt de voir ſon capitaine manger le même pain que lui à la vue de tout le monde.*) Je ne ſais ſi j'oſerai dire ici ma penſée; je vais la hazarder. Ces derniers mots, *à la vue de tout le monde*, me ſont ſuſpects; *de voir ſon capitaine* dit tout, & il ne me paroît pas néceſſaire d'ajouter, *à la vue de tout le monde.* Au lieu de ces mots, ἐσθίων ἐν ὄψει κοινὸν ἄρτον, je crois que Plutarque avoit écrit, ἐσθίων ἐν ὄξει κοινὸν ἄρτον, *mangeant le même pain que lui, le pain le plus commun, trempé dans du vinaigre.* Car c'étoit-là une grande marque de la tempérance & de la frugalité de Marius, de manger du pain commun, & au lieu de viande & d'autres mets, de ne prendre que du vinaigre pour le tremper. Il paroît par quelques paſſages de l'antiquité, que les ſoldats, les eſclaves & ceux qui travailloient aux champs, n'avoient ordinairement pour leur nourriture que du pain, du ſel & du vinaigre, où ils trempoient leur pain. En voici un de Plaute, dans le Rudens, acte IV, ſcen. 2.

Sed hic rex cum aceto pranſurus eſt, & ſale ſine bono pulmento.

« Mais ce beau roi, qui » vient de faire de ſi grands » projets, n'aura pour toute » ſauce ce ſoir à ſon ſou- » per qu'une petite pincée » de ſel & un peu de vinai- » gre, où il trempera ſon » pain ».

grande réputation, ceux qui étoient à l'armée écrivant à Rome à leurs parens & à leurs amis, *qu'on ne verroit jamais la fin de cette guerre contre les Barbares, & qu'on n'en ſeroit jamais délivré que quand on auroit élu Marius conſul, & qu'on lui en auroit donné la conduite*, ce qui fâchoit & affligeoit beaucoup Métellus; mais ce qui l'affligea encore davantage, ce fut ce qui arriva à Turpilius. Cet homme étoit ami de Métellus, & lié avec lui de pere en fils par les liens de l'hoſpitalité, il l'avoit ſuivi à cette guerre & avoit dans ſon armée (*a*) l'emploi de capitaine des ouvriers. Métellus lui confia la garde de Vacca, grande & groſſe ville. Turpilius crut s'aſſurer de ſes habitans en ne leur faiſant aucune injuſtice, & en les traitant avec beaucoup de douceur & d'humanité; mais il ſe trompa, & il ne ſe donna pas de garde qu'il ſe trouva entre les mains des ennemis, (*b*) car les habitans reçurent Jugurtha dans leur ville. Il eſt vrai qu'ils ne firent aucun mal à Turpilius, & qu'ils obtinrent la permiſſion de le renvoyer ſain & ſauf à ſon armée. D'abord il fut accuſé de trahiſon & mis au conſeil. Marius fut un

(*a*) *L'emploi de capitaine des ouvriers.*) Il y a dans le texte, Τευτόνων ἀρχὴν: mais les interpretes ont bien vu que les Teutons ne peuvent avoir place ici, & qu'au lieu de Τευτόνων il falloit lire Τεκτόνων. Or cet emploi de capitaine des ouvriers étoit un emploi conſidérable; & on le voit bien, puiſque Métellus confia à ce Turpilius la garde d'une place auſſi importante que Vacca.

(*b*) *Car les habitans reçurent Jugurtha dans leur ville.*) Ils tuerent la garniſon Romaine; il n'y eut que ce Turpilius qui commandoit la garniſon, qui échappa; & ce fut ce qui le rendit ſuſpect.

de ſes juges ; il ne ſe contenta pas de lui être très-contraire, il aigrit encore la plupart des autres contre lui, de ſorte que Métellus fut forcé malgré qu'il en eût à la pluralité des voix de le condamner à la mort.

(*a*) Peu de tems après ſon innocence fut reconnue, & on avéra la fauſſeté de l'accuſation ; tous les autres juges partageoient la douleur de Métellus, qui étoit très-affligé d'avoir fait mourir un innocent. Marius ſeul en tiroit un ſujet de triomphe ; il s'en vantoit comme d'une belle action, & il n'avoit pas de honte d'aller diſant par-tout, que *c'étoit lui qui avoit attaché à la conſcience de Métellus* (*b*) *une furie vengereſſe, qui le puniſſoit à tous momens d'avoir fait mourir ſon hôte.*

Depuis ce moment ils furent ennemis déclarés ; & l'on rapporte qu'un jour Métellus lui dit à lui-même en ſe moquant & en le raillant, *Eh bien, mon brave, tu penſes donc à nous quitter & à t'embarquer pour aller briguer à Rome le conſulat ? car tu ne ſerois pas content d'attendre que tu fuſſes conſul avec mon fils.* Or ce fils de Métellus étoit encore alors très-jeune.

Cependant Marius ne laiſſoit pas de pourſuivre ſon congé avec beaucoup d'inſtance ;

(*a*) *Peu de tems après ſon innocence fut reconnue.*) Cette innocence n'étoit pas encore reconnue quand Sallufte écrivoit.

(*b*) *Une furie vengereſſe qui le puniſſoit à tous momens d'avoir fait mourir ſon hôte.*) L'expreſſion Grecque eſt remarquable, προστετριμμένος ἀλάστορα τῷ Μετέλλῳ ξενοκτόνον.

Métellus

Métellus y apportoit toujours de nouveaux délais. (*a*) Enfin comme il n'y avoit plus que douze jours jusqu'à l'élection des consuls, il le laissa partir. Marius fit une diligence inouïe ; car en deux jours & une nuit il arriva du camp à Utique qui est sur la mer. Là il fit un sacrifice avant que de s'embarquer ; & l'on dit que le devin l'assura *que le Dieu lui promettoit non-seulement de très-grandes prospérités, mais des prospérités au-dessus de toutes ses espérances*. Fier de cette magnifique promesse il s'embarqua, & eut le vent si favorable, qu'en quatre jours il traversa la mer & arriva à Rome.

Le peuple le reçut avec beaucoup de marques de joie ; & un des tribuns l'ayant mené à la place où se tenoit l'assemblée, après avoir proposé plusieurs chefs d'accusation contre Métellus, il demanda le consulat, se faisant fort que bientôt il tueroit Jugurtha, ou qu'il l'ameneroit à Rome pieds & poings liés ; il fut élu consul (*b*) tout d'une voix. Il se mit d'abord à lever des troupes, & contre les loix & les coutumes Romaines, (*c*) il enrôla les esclaves & les pauvres qui n'avoient ni feu,

(*a*) *Enfin comme il n'y avoit plus que douze jours.*) Car il crut qu'il n'arriveroit pas à tems pour se trouver à Rome à l'élection des consuls, mais il se trompa.

(*b*) La seconde année de l'olympiade CLXVIII, 105 ans avant l'ere chrétienne.

(*c*) *Il enrôla les esclaves & les pauvres qui n'avoient ni feu ni lieu.*) Florus se contente de dire, *quum pro obscuritate generis sui capite censos sacramento adegisset*, les Romains appelloient *capite censos* ceux qui n'ayant aucun bien étoient compris dans le cens par leur seul nom.

ni lieu. Les généraux qui avoient été avant lui, n'avoient jamais reçu ces ſortes de gens dans leurs troupes; mais ils avoient toujours confié les armes, comme tous les autres honneurs, à ceux qui en étoient dignes, & dont le bien étoit connu. Car par ce moyen chacun laiſſoit à la république ſon bien comme un gage de ſa fidélité, & de l'application qu'il auroit à bien faire. Mais ce ne fut pas là ce qui décria le plus Marius, & qui le fit le plus haïr; ſes diſcours hautains & pleins de mépris & d'inſolence offenſerent les premiers de Rome; car il eut la folie de dire publiquement *que ſon conſulat étoit une dépouille qu'il remportoit ſur la molleſſe & ſur la lâcheté des riches & des patriciens. Et que pour lui il s'enorgueilliſſoit & faiſoit parade devant le peuple de ſes propres bleſſures, & non pas de vains tombeaux & d'images étrangeres.* Souvent même en parlant des autres généraux, qui avoient été battus en Afrique, comme un Beſtia, un Albinus, il lui échappoit de dire, *qu'ils deſcendoient véritablement de maiſons illuſtres, mais que c'étoient des lâches & des ignorans, qui s'étoient attiré leurs malheurs par leur incapacité & par leur peu de courage.* Après quoi, pouſſant l'orgueil juſqu'à l'excès de la démence, il demandoit à ceux qui l'écoutoient, *s'ils ne penſoient pas que les ancêtres de ces deux hommes auroient bien mieux aimé laiſſer des deſcendans qui lui reſſemblaſſent, que de laiſſer ces malheureux, vu même que ce n'étoit pas par leur nobleſſe*

que ces grands hommes s'étoient illustrés, mais par leur vertu, & par leurs grands exploits, aussi glorieux pour eux, qu'utiles à la république. Et tous ces discours il ne les tenoit pas en vain par présomption seulement & par sotte gloire, ni dans la vue de s'attirer pour néant la haine des nobles; mais il étoit incité & aiguillonné par le peuple, qui charmé de voir le sénat méprisé & baffoué, & prenant un singulier plaisir à entendre ces paroles hautaines, car il ne mesure le courage qu'à la vanité, le poussoit à n'épargner pas les plus nobles & les plus puissans pour plaire à la multitude.

Quand il fut arrivé en Afrique, Métellus vaincu par l'envie, & très-affligé de ce que la guerre étant presque terminée, & ne lui restant plus que Jugurtha seul à prendre, Marius venoit lui ravir la couronne qui lui étoit due, & lui enlever le triomphe qu'il avoit mérité, sans s'être jamais signalé que par son ingratitude, n'eut pas la force de l'attendre, ni de le voir, & lui céda la place. Ce fut Rutilius, un de ses lieutenans, qui remit l'armée entre les mains de Marius. Mais avant la fin de cette même guerre, la déesse de la Vengeance eut soin de punir cet acte perfide; car Sylla vint enlever à Marius la gloire d'avoir fini cette guerre, comme Marius l'avoit enlevée à Métellus. Je raconterai ici en peu de mots comment cela arriva; car dans la vie de Sylla j'ai fait au long le détail de cette aventure.

Bocchus, roi de la Numidie ſupérieure, étoit beau-pere de Jugurtha; & s'il ne lui donna pas de grands ſecours dans cette guerre, c'eſt parce que d'un côté il déteſtoit ſon infidélité, & que de l'autre, il redoutoit l'agrandiſſement de ſa puiſſance. Mais après que Jugurtha, fugitif, vagabond, & réduit par la néceſſité à n'avoir que lui pour derniere reſſource, ſe fut réfugié dans ſon palais, il le reçut plus par honte comme ſon ſuppliant, que par affection comme ſon gendre; & le tenant entre ſes mains, il faiſoit ſemblant en public d'intercéder pour lui auprès de Marius, & de lui écrire ouvertement & franchement qu'il ne le livreroit jamais; & en ſecret il prenoit des meſures pour exécuter la trahiſon qu'il avoit méditée. Il manda à Sylla, qui étoit queſteur de l'armée de Marius, & de qui il avoit reçu de grands ſervices dans cette guerre, de le venir trouver. Sylla ne craignit point de ſe mettre à la diſcrétion du Barbare, & y alla.

Dès qu'il fut arrivé, Bocchus changea de ſentiment, & fut frappé de quelque repentir; mais bientôt il reprenoit ſon premier deſſein. Il fut pluſieurs jours dans cette incertitude, tantôt réſolu de livrer Jugurtha, & tantôt de retenir Sylla. Enfin ſa premiere réſolution fut la plus forte, il remit Jugurtha tout en vie entre les mains de Sylla. Et ce fut là l'origine & la ſemence de cette haine implacable & cruelle qui éclata entre Sylla & Marius, & qui penſa ruiner de fond en comble

la ville de Rome ; car la plupart, par envie contre Marius, diſoient que la priſe de Jugurtha étoit l'ouvrage de Sylla ſeul, & Sylla lui-même, pour appuyer ce bruit, avoit fait faire un anneau qu'il portoit toujours, où il étoit repréſenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus ; & il s'en ſervit toujours pour ſon cachet, irritant & déſeſpérant par-là Marius, qui étoit homme ambitieux & jaloux, & qui ne pouvoit ſouffrir que perſonne voulût entrer en partage de ſa gloire & de ſes hauts faits. Sylla étoit encore pouſſé & excité à cela par les ennemis de Marius, qui attribuoient les premiers & les plus grands ſuccès de cette guerre à Métellus, & les derniers avec l'honneur de l'avoir terminée, à Sylla, afin que le peuple ceſsât d'admirer Marius, & de l'élever au-deſſus de tous les autres capitaines.

Mais cette envie & cette haine, dont on étoit animé contre Marius, ces plaintes & ces calomnies que l'on ſemoit contre lui, tout cela fut bientôt calmé & diſſipé par le grand danger qui vint tout-à-coup du côté du couchant menacer l'Italie. Car la ville n'eut pas plutôt vu qu'elle avoit beſoin d'un grand capitaine, & commencé à chercher quel ſeroit le pilote qui pourroit la défendre contre cette affreuſe tempête de guerre qui la venoit aſſaillir, qu'aucun de toutes les maiſons les plus nobles & les plus puiſſantes n'oſa ſe préſenter pour briguer le conſulat, & que tous d'une commune voix le défére-

rent à Marius (*a*), quoiqu'il fût absent.

On avoit à peine reçu à Rome la nouvelle de la prise de Jugurtha, qu'on y apprit la descente des Cimbres & des Teutons. D'abord on eut de la peine à croire ce qu'on disoit du nombre & de la force de ces armées, mais bientôt après on connut que tout ce qu'on en rapportoit, étoit encore au-dessous de la vérité; car il y avoit trois cens mille hommes portant les armes, & ils étoient suivis d'un plus grand nombre de femmes & d'enfans, tous demandant des terres capables de nourrir cette multitude innombrable, & des villes pour s'y établir, comme ils avoient oui dire que les Celtes avoient fait avant eux, s'étant emparés de l'Italie la meilleure & la plus fertile qu'ils ôterent aux Toscans (*b*).

(*c*) Le peu de commerce que ces peuples avoient avec leurs voisins, & le grand éloignement des pays qu'ils occupoient, font qu'on ne sait au vrai ni quelles nations c'étoient, ni d'où elles étoient parties pour venir se répandre comme un gros nuage sur la Gaule & sur l'Italie. On conjecturoit seu-

(*a*) La premiere année de l'olympiade CLXIX, 102 ans avant l'ere chrétienne.

(*b*) Sous le regne de Tarquinius Priscus.

(*c*) *Le peu de commerce que ces peuples avoient avec leurs voisins.*) Ces peuples ont été si peu connus, qu'on a fait sur cela des fables infinies. On peut voir le septiéme livre de Strabon, qui approuve la conjecture de Posidonius, qui croit que les Cimbres étoient des peuples errans & des bandits qui ne faisoient que piller, & qui s'étendirent par les armes jusqu'aux Palus Méotides, & donnerent au bosphore le nom de *Cimmérien*, comme *Cimbrien*, les Grecs donnant le nom de Cimmériens aux Cimbres.

lement que c'étoient quelques nations de la Germanie, à cauſe de leur grande taille, & de leurs yeux pers, (*a*) & parce que les Germains appellent les voleurs & les bandits, *des Cimbres.*

D'autres diſent que la Celtique, à cauſe de la profondeur & de la vaſte étendue de ſon continent, qui s'étend depuis la mer Océane & les climats ſeptentrionaux vers le levant juſqu'aux Palus Méotides, touche d'un côté à la Scythie Pontique, & qu'à cauſe du voiſinage ces deux nations ſe mêlerent enſemble, & ſortirent de leur pays, non pas tout-à-la-fois ni tout de ſuite, mais chaque année vers le printems, & que gagnant ainſi peu à peu du terrein par les armes, enfin après pluſieurs années elles eurent traverſé ce grand continent de l'Europe, & arriverent en Italie. C'eſt pourquoi, bien qu'elles euſſent pluſieurs noms différens ſelon la diverſité des peuples qui les compoſoient, toute leur armée fut pourtant compriſe ſous un nom général, & appellée les *Celto-Scythes.*

D'autres enfin prétendent que ces nations étoient une partie de ces Cimmériens, connus des anciens Grecs, & que cette petite partie ayant pris la fuite, ou ayant été chaſ-

(*a*) *Et parce que les Germains appellent les voleurs & les bandits, des Cimbres.*) Feſtus dit que ce ſont les Gaulois qui leur donnent ce nom. *Cimbri lingua Gallica latrones dicuntur.* Mais l'ancienne langue Gauloiſe eſt la même que la Germaine. Il y a de l'apparence que ce mot *Cimbre* n'eſt point Gaulois; mais que les Gaulois l'ont emprunté de la nation même pour le donner aux voleurs & aux bandits. Voyez les Remarques ſur Feſtus.

ſée par les Scythes après quelque ſédition, elle paſſa des Palus Méotides en Aſie ſous la conduite d'un chef appellé Lygdamis. Mais les autres, qui étoient le plus grand nombre, & ce qu'il y avoit de plus belliqueux, habitoient à l'extrêmité de la terre près de l'Océan Septentrional, dans un pays toujours couvert d'épaiſſes ténebres, & ſi rempli de bois, que le ſoleil ne le pénetre jamais de ſes rayons à cauſe de la hauteur & de l'épaiſſeur de ces forêts, qui ſont d'ailleurs ſi vaſtes & ſi profondes, qu'elles s'étendent juſqu'à la forêt Hercinienne. Ils étoient ſous cette partie du ciel où l'élévation du pole eſt ſi haute à cauſe de la déclinaiſon des cercles paralleles, qu'elle fait preſque le point vertical de ces peuples, & que les nuits égales aux jours, partagent le tems en deux parties égales. (*a*) Et c'eſt ce qui a donné à Homere l'idée de la fable de ſes enfers, qu'il place dans le pays des Cimmériens.

Voilà donc d'où partirent ces Barbares pour venir en Italie. D'abord ils furent appellés *Cimmériens*, & enfin *Cimbres*, ſans que leurs mœurs euſſent aucune part à cette appellation. Mais quant à ces choſes, on les

(*a*) *Et c'eſt ce qui a donné à Homere l'idée de la fable de ſes enfers, qu'il place dans le pays des Cimmériens.*) Il eſt vrai que les ténebres du pays des Cimmériens ont donné à Homere l'idée de la fable de ſes enfers, tels qu'il les repréſente dans l'onziéme livre de l'Odyſſée. Mais il ne les place pas dans le pays des Cimmériens Scythiques, il les place dans la Campanie près du lac Averne, de Baïes & de Cumes. On peut voir Strabon, livre V, & les Remarques ſur Feſtus, au mot *Cimmerii.*

devine plutôt par conjecture, qu'on ne les ſait avec certitude par le témoignage de l'hiſtoire. Il eſt toujours conſtant, & la plupart des hiſtoriens en conviennent, que leur nombre, bien loin d'être moindre, étoit encore plus grand que nous ne l'avons dit. Et pour le courage, l'audace, la vivacité & la force qu'ils témoignoient dans les combats, on peut les comparer à l'impétuoſité & à la violence de la foudre ; rien ne pouvoit tenir devant eux, ni réſiſter à leurs efforts ; par-tout où ils paſſoient, les peuples étoient entraînés comme des troupeaux dont ils faiſoient leur proie.

Pluſieurs armées Romaines, & pluſieurs capitaines (a) de réputation qu'on avoit envoyés pour défendre la Gaule de delà les monts, furent enlevés honteuſement ; & ce fut même la mauvaiſe réſiſtance qu'ils firent à ces premiers efforts, qui donna à ces Barbares l'aſſurance de dreſſer leur chemin vers Rome ; car ayant ſi facilement vaincu ceux qu'ils avoient rencontrés, & amaſſé de grandes richeſſes, ils réſolurent de ne s'arrêter & de ne s'établir nulle part, qu'ils n'euſſent ruiné Rome & ſaccagé toute l'Italie.

Les Romains, informés de tous côtés de cette réſolution, appellerent Marius au commandement de l'armée ; & il fut élu conſul pour la ſeconde fois, quoique la loi défendît de nommer un abſent, & celui qui n'auroit

(a) Caſſius Longinus, Aurélius, Scaurus, Cæpion & n. Mallius.

pas laissé le tems ordonné entre le premier & le second consulat, & qu'il y eût des gens qui s'opposoient à son élection en vertu de cette loi ; mais le peuple les renvoya bien loin, disant que ce n'étoit pas la premiere fois que la loi avoit cédé à l'utilité publique ; & que la nécessité où l'on se trouvoit alors, n'étoit ni moins forte, ni moins pressante que celle qui avoit autrefois obligé le peuple de nommer Scipion consul (*a*) contre les loix ; car les Romains le nommerent, non par la crainte de perdre leur ville, mais par l'envie d'aller détruire Carthage.

L'élection fut donc faite ; & Marius ayant ramené son armée d'Afrique, prit possession du consulat le premier de Janvier, dont les Romains font le commencement de leur année, & entra en triomphe dans Rome, faisant voir aux Romains un spectacle qu'ils avoient de la peine à croire, même en le voyant ; Jugurtha captif, pendant la vie duquel aucun Romain ne pouvoit espérer de voir la fin de cette guerre, & de venir à bout de ses ennemis, tant le caractere de cet homme étoit divers & propre à s'accommoder à tous les états de la fortune, & à se plier à tous les accidens, & tant son courage étoit mêlé de ruse & de finesse. On dit que dans la marche du triomphe il perdit le sens ; qu'après la cérémonie il fut mené en prison, & que les sergens se hâtant d'avoir sa dé-

(*a*) Il fut nommé consul avant l'âge de trente ans, & il en falloit quarante-deux.

pouille, lui déchirerent toute ſa robe, & lui arracherent les deux bouts des oreilles pour avoir les bagues qu'il y portoit. En cet état il fut jetté tout nud & plein de trouble dans une foſſe profonde ; & comme on l'y jettoit, il dit en ſouriant : *Par Hercule, que vos étuves ſont froides !* Après avoir été ſix jours entiers dans cette foſſe à lutter contre la faim, & à ſe flatter toujours de l'eſpérance de la vie, qu'il deſiroit ardemment, enfin il reçut le ſalaire que méritoient ſes forfaits.

(*a*) On dit qu'il fut porté dans ce triomphe trois mille ſept livres peſant d'or, cinq mille ſept cent ſoixante-quinze d'argent, & dix-ſept mille vingt-huit drachmes en eſpeces.

Après le triomphe, Marius aſſembla le ſénat dans le capitole ; & ſoit par mégarde, ou par une oſtentation incivile & groſſiere, (*b*) il y entra avec ſa robe triomphale ; mais s'étant d'abord apperçu que le ſénat en étoit

(*a*) *On dit qu'il fut porté dans ce triomphe trois mille ſept livres peſant d'or.*) Selon le calcul qui a déja été fait pluſieurs fois, la livre d'or à cinq cens livres, & la livre d'argent à cinquante, ces trois mille ſept livres peſant d'or, faiſoient quinze cens trois mille cinq cens livres de notre monnoie, & les cinq mille ſept cens ſoixante-quinze livres d'argent montoient à la ſomme de deux cens quatre-vingt-huit mille ſept cens cinquante livres, & les dix-ſept mille vingt-huit drachmes faiſoient huit mille cinq cens quatorze livres ; de ſorte que tout l'or & l'argent de ce triomphe faiſoit dix-huit cens mille ſept cens ſoixante-quatre livres.

(*b*) *Il y entra avec ſa robe triomphale.*) Ce que jamais triomphateur n'avoit fait avant lui. Ce fut la marque d'un orgueil inſupportable, & comme d'un homme qui vouloit inſulter en quelque ſ[illegible] pher.

ſcandaliſé, il ſe leva, alla reprendre ſa robe bordée de pourpre, & revint ſe mettre à ſa place.

Etant parti avec l'armée, il exerçoit les troupes juſques dans leur marche même, accoutumant le ſoldat à faire toutes ſortes de courſes & de longues traites, à porter tout ſon bagage, & à préparer lui-même ce qu'il falloit pour ſa nourriture; de ſorte que longtems encore après lui, tous ceux qui ſe portoient volontiers au travail, & qui exécutoient doucement & ſans mot dire, ce qui leur étoit ordonné, (*a*) on les appelloit *les mulets de Marius.* On donne auſſi une autre raiſon de ce proverbe; on dit que Scipion aſſiégeant Numance, voulut viſiter non-ſeulement les armes & les chevaux de ſes troupes, mais les mulets & les chariots, pour voir comment chacun avoit ſoin de tenir en état tout ſon équipage. Marius produiſit à cette montre ſon cheval, qu'il panſoit lui-même, & qui étoit très-gras & très-bien tenu, & ſon mulet, qui étoit en ſi bon point, ſi doux & ſi fort, qu'il effaçoit tous les autres. Scipion fut ravi de voir ces bêtes de Marius; & comme il en parloit fort ſouvent, il arriva delà qu'en parlant d'un homme

(*a*) *On les appelloit les mulets de Marius.*) Feſtus donne une raiſon plus vraiſemblable pourquoi les ſoldats furent appellés *mulets de Marius.* D'abord on donna ce nom par plaiſanterie aux ſoldats même de Marius, parce qu'il les avoit accoutumés à porter tout leur bagage ſur leurs épaules, & enſuite ce nom-là paſſa aux ſoldats que l'on voyoit ainſi chargés comme des mulets.

laborieux, aſſidu & patient dans le travail, pour lui donner une louange mêlée de raillerie, on l'appelloit *mulet de Marius*.

Il ſemble qu'en cette rencontre il arriva un inſigne bonheur à Marius; car les Barbares ayant tourné leur marche vers l'Eſpagne, qu'ils inonderent (*a*) comme par une ſorte de reflux, il eut le tems d'exercer ſes ſoldats & de les endurcir au travail, de leur élever & fortifier le courage; & ce qui eſt encore plus conſidérable, de ſe faire connoître à eux, & de les accoutumer à ſa diſcipline. Car ſes manieres rudes & farouches, qu'ils ne pouvoient ſupporter d'abord, & ſa ſévérité inflexible dans les punitions & les châtimens, dès qu'ils furent accoutumés à ne plus faillir & à bien obéir, leur parurent non-ſeulement juſtes, mais ſalutaires. La violence de ſon naturel, ſes emportemens dans ſa colere, la rudeſſe étonnante de ſa voix, la fierté de ſon regard, & l'air farouche de ſon viſage, quand ils furent un peu nourris avec lui, ne leur parurent plus redoutables pour eux, mais terribles pour leurs ennemis.

Mais ce qui plaiſoit plus aux troupes, c'étoit ſa droiture dans ſes jugemens, & en voici une belle preuve : il avoit avec lui un neveu, appellé Caïus Luſius, capitaine d'une

(*a*) *Comme par une ſorte de reflux.*) D'abord ils vont pour inonder l'Italie, voilà le flux; mais ils changent enſuite, & au lieu de pouſſer vers l'Italie, ils ſe rabattent ſur l'Eſpagne. Voilà pourquoi Plutarque dit, *comme par une ſorte de reflux.*

compagnie d'hommes d'armes. Ce n'étoit point un mauvais ſujet d'ailleurs ; mais il avoit ce vice qu'il aimoit les beaux garçons. Etant donc devenu amoureux d'un jeune homme, appellé Trébonius, qui étoit dans ſa compagnie, il le ſollicita pluſieurs fois, & tâcha de le gagner, mais il n'en put jamais rien obtenir. Enfin laſſé de ſes refus, une nuit il lui envoya par un de ſes domeſtiques un ordre de le venir trouver ſur l'heure. Le jeune homme y alla ; car il n'étoit pas permis à un ſubalterne de déſobéir à ſon officier. Il ne fut pas plutôt entré dans ſa tente, que Luſius ſe mit en devoir de le forcer. Ce que voyant Trébonius, il tira ſon épée & le tua. Cela ſe paſſa pendant l'abſence de Marius.

A ſon retour dans le camp il apprit la mort de ſon neveu, & en même tems il fit citer Trébonius pour venir être jugé devant lui. Il comparut. Beaucoup de gens ſe préſenterent pour l'accuſer, & perſonne ne ſe préſenta pour le défendre. Le jeune homme ne ſe découragea point ; il s'avança hardiment, déduiſit le fait tel qu'il s'étoit paſſé, & nomma pluſieurs témoins qui ſavoient & avoient vu que Luſius l'ayant ſollicité pluſieurs fois de répondre à ſon infame deſir, il l'avoit toujours refuſé ; & que lui ayant ſouvent offert de grands dons, il les avoit toujours rejettés, préférant l'honnêteté à toutes les richeſſes. Marius, ravi & plein d'admiration, commanda qu'on lui apportât

la couronne, dont Rome récompensoit les plus grands exploits; & l'ayant prise, il en couronna lui-même Trébonius, comme celui qui avoit fait une très-belle action dans un tems qui demandoit de grands exemples.

La nouvelle de ce jugement portée à Rome, n'aida pas peu Marius à lui faire obtenir son troisiéme consulat; outre que comme on attendoit les Barbares le printems suivant, les soldats Romains refuserent de marcher à cette guerre, & de combattre des ennemis si terribles sous un autre général. Cependant ils n'arriverent pas si-tôt qu'on le croyoit; & ce troisiéme consulat de Marius se passa encore sans qu'on vît les Barbares.

Comme le tems de la nouvelle élection approchoit, & L. Aurélius, collegue de Marius au consulat, étant venu à mourir, Marius laissa son armée sous les ordres de Manius Aquilius, & vint à Rome. Il se présentoit beaucoup de gens de bien qui briguoient le consulat; mais L. Saturninus, celui de tous les tribuns qui avoit le plus de crédit & d'autorité sur le peuple, ayant été gagné par Marius, tâchoit par toutes ses harangues de porter le peuple à le nommer consul pour la quatriéme fois. Et comme Marius faisoit le difficile, & disoit ouvertement qu'il ne vouloit plus de cette charge, Saturninus l'appelloit traître à la patrie, de refuser le commandement de l'armée dans un si pressant danger. Il n'y avoit personne qui ne vît que c'étoit un jeu joué, & que Saturninus étoit

aposté par Marius pour faire rejetter son refus qui n'étoit qu'une feinte. Mais le peuple voyant que c'étoit un tems où l'on avoit besoin & de la grande capacité de Marius & de sa bonne fortune, lui décerna ce quatriéme consulat, & lui donna pour collegue Catulus Lutatius, homme honoré des nobles, & bien voulu du peuple.

Marius ayant appris que les ennemis étoient déja fort proche, passa promptement les Alpes, alla planter son camp sur le bord du Rhône où il se fortifia, & y amassa de très-grandes provisions de bouche, afin que faute de vivres, il ne pût être forcé d'en venir à un combat mal-à-propos & malgré lui. Mais comme le transport de ces vivres, dont il avoit besoin pour son armée, étoit fort long, très-dangereux, & de grande dépense par mer, il trouva le moyen de le rendre très-prompt & très-facile. Les embouchures du Rhône étoient remplies de vase & de gravier par les courans de la mer; & toute sa rive, couverte d'une bourbe profonde que le flot y entassoit, en rendoit l'entrée très-difficile & impraticable aux vaisseaux de charge. Marius menant-là son armée, qui n'avoit rien à faire, creusa un grand fossé où il détourna une grande partie du fleuve; & conduisant ce fossé jusqu'à un endroit commode de la côte, il eut soin de le rendre assez profond pour recevoir de grands bateaux, & de tourner son embouchure de maniere qu'elle fût plate, facile, & à l'abri des vagues & des

vents. Ce foſſé porte encore aujourd'hui ſon nom, & eſt appellé *foſſa Mariana*, le foſſé de Marius.

Les Barbares s'étant partagés en deux corps d'armée; l'un, qui étoit celui des Cimbres, prit par le haut du pays des Noriciens (*a*), pour aller forcer les paſſages que gardoit Catulus; & l'autre, qui étoit celui des Teutons & des Ambrons, prit par la Ligurie (*b*), le long de la mer, pour attaquer Marius. Les Cimbres furent plus long-tems à ſe préparer & à ſe mettre en marche; mais les Teutons & les Ambrons étant partis d'abord, & ayant traverſé fort diligemment la Ligurie & les Alpes, ſe trouverent bientôt devant Marius, & préſenterent à ſon armée un nombre infini d'ennemis, tous affreux à voir, dont la voix ne tenoit rien de la voix des autres hommes, & dont les cris jettoient la terreur dans l'ame des plus aſſurés. Ils embraſſerent une grande étendue de pays; & après s'être campés, ils défioient Marius, & l'appelloient à une bataille. Marius, peu touché de toutes leurs bravades, tenoit ſes gens bien reſſerrés dans ſon camp, reprenant aigrement ceux qui faiſoient les fiers & qui parloient témérairement; & pour ceux qui ſe laiſſant emporter à la colere vouloient ſortir pour en venir aux mains avec l'ennemi, il les appelloit *traîtres à la patrie*, & leur diſoit, *qu'il ne s'agiſſoit point-là de ſatisfaire leur ambition, d'élever des trophées, & de*

(*a*) Au-deſſus de la Baviere. (*b*) Par le pays de Genes.

gagner des triomphes, mais de chasser de dessus leur tête cette nuée grosse d'orages, & de sauver l'Italie.

C'est ce qu'il représentoit en particulier aux capitaines & aux principaux officiers ; & pour les soldats, il les faisoit tenir long-tems sur les remparts de son camp les uns après les autres, pour les accoutumer à soutenir la vue de la terrible figure des ennemis, à entendre, sans s'effrayer, leur ton de voix brutal & sauvage, & à n'être point étonnés de leur armure & de leurs mouvemens, en se rendant peu à peu ordinaire & familier par l'habitude de le voir, ce qui d'abord avoit paru le plus étrange & le plus formidable. Car il étoit persuadé que dans les choses terribles la nouveauté ment beaucoup à l'imagination, & lui fait paroître des choses qui ne sont point, & que l'accoutumance au contraire fait perdre aux choses naturellement les plus terribles, la plus grande partie de ce vain épouvantail qui fait notre effroi.

Il arriva de-là que cette vue non-seulement diminua de jour en jour leur étonnement & leur surprise, mais encore qu'aux menaces des Barbares & à leurs bravades excessives leur colere se réveillant, échauffa & enflamma leur courage. Car les ennemis ne se contentoient pas d'enlever, d'emporter, de saccager tout ce qui étoit aux environs, ils venoient même les insulter dans leurs retranchemens avec une insolence & une audace mortifiante & insupportable. Les soldats s'en

plaignoient hautement, & leurs plaintes & leurs murmures allerent jusqu'aux oreilles de Marius : *Quelle lâcheté Marius a-t-il donc reconnue en nous*, disoient-ils, *pour nous empêcher de combattre, & pour nous tenir ainsi comme des femmes sous la clef & sous la sévere garde de portiers ? Allons, faisons-lui voir que nous sommes hommes & hommes libres. Allons lui demander s'il attend d'autres soldats qui combattent pour la liberté, & s'il veut nous garder comme ses prisonniers pour se servir de nous quand il faudra creuser des tranchées, nettoyer des bourbiers, & détourner des rivieres ? C'est sans doute pour ces beaux ouvrages qu'il nous a exercés si longtems par tant de travaux & tant de fatigues, & il s'en retourne à Rome présenter à ses citoyens les beaux fruits de ses consulats ? Que craint-il donc ? Craint-il le malheur de Carbon & de Cæpion, que les ennemis ont battus ? Mais Carbon & Cæpion étoient bien inférieurs à Marius en réputation & en valeur, & leur armée étoit bien plus foible que la sienne. Encore seroit-il plus glorieux de hazarder & de perdre quelque chose en combattant, que de nous tenir-là, tranquilles spectateurs des dégâts que les terres de nos alliés souffrent de ces Barbares.*

Marius, ravi d'entendre leurs plaintes, les adoucissoit & les appaisoit en leur disant que ce n'étoit point qu'il se défiât de leur courage, mais qu'averti par quelques oracles des dieux, il attendoit l'occasion & le lieu fa-

vorable pour la victoire. (*a*) Car il menoit par-tout avec lui une femme Syrienne, nommée *Marthe*, qui paſſoit pour une grande prophéteſſe. On la portoit en litiere avec de grands honneurs & de grands reſpects, & il ne faiſoit des ſacrifices que quand elle l'ordonnoit. D'abord elle avoit demandé audience au ſénat pour lui communiquer ſes prophéties, & le ſénat l'avoit rebutée ſans vouloir l'écouter. (*b*) Mais s'étant adreſſée aux femmes, elle leur donna des preuves de ſa ſcience dans l'avenir. Et un jour dans l'amphithéatre, s'étant trouvée aſſiſe aux pieds de la femme de Marius, pour voir le combat de deux célebres gladiateurs, elle lui nomma heureuſement celui qui remporteroit la victoire. La femme de Marius charmée l'envoya à ſon mari, qui témoigna une grande admiration & une eſpece de vénération pour elle. On la voyoit tous les jours ſe promener en litiere dans le camp ; & quand elle alloit aſſiſter aux ſacrifices, elle avoit une grande mante de pourpre qui s'attachoit à ſa gorge

(*a*) *Car il menoit par-tout avec lui une femme Syrienne nommée Marthe.*) Nous ſavons par l'Evangile que Marthe étoit un nom de femme dans ce pays-là. Preſque dans tous les tems, on trouve des exemples de pareilles fourberies, que les plus grands hommes ont employées pour ſe concilier le reſpect des peuples, en leur perſuadant que Dieu avoit d'eux un ſoin tout particulier. Dans ces occaſions le menſonge une fois reçu, fait le même effet que la vérité même.

(*b*) *Mais s'étant adreſſée aux femmes.*) C'eſt preſque toujours par les femmes que commencent à gagner créance les devins, les ſorciers, les diſeurs de bonne aventure, & autres tels charlatans, & la raiſon n'en eſt pas bien cachée.

avec des agraffes, & elle portoit à la main une pique environnée de bandelettes & de couronnes de fleurs.

Cette comédie (*a*) donna à la plupart des gens sujet de douter si Marius produisoit cette femme, véritablement persuadé qu'elle avoit le don de prophétie, ou s'il faisoit semblant de le croire pour aider à une fourberie dont il espéroit tirer de grands secours. (*b*) Ce qu'il y a de certain, c'est que l'histoire des vautours, telle (*c*) qu'Alexandre de Myndes la raconte, est véritablement digne d'admiration. Il dit que deux vautours

(*a*) *Donna sujet de douter si Marius produisoit cette femme, véritablement persuadé.*) En effet il y a lieu à ce doute. D'un côté la crédulité de Marius pour les devins, & sa superstition outrée sur les signes & sur les présages, peuvent fort bien faire croire qu'il étoit la dupe de cette Syrienne, & qu'il la prenoit pour une véritable prophétesse. N'avons-nous pas vu des hommes d'un excellent esprit, abusés par des femmes de ce caractere? Et de l'autre côté, la fable qu'il inventa pour rassurer ses compagnons, de cette aire d'aigle qui étoit tombée sur sa robe avec sept aiglons, & ces vautours apprivoisés dont il se servoit si habilement, comme Sertorius se servit de sa biche peu d'années après, jettent un grand air de manege & de fourberie politique sur tout ceci. Pour moi, je croirois que Marius étoit en même tems & superstitieux & fourbe.

(*b*) *Ce qu'il y a de certain, c'est que l'histoire des vautours.*) Plutarque, quelquefois superstitieux, voudroit par cette histoire, ou plutôt par cette fable des vautours, accréditer celle de Marthe, & faire passer cette femme pour une véritable prophétesse, en qui Marius avoit une extrême confiance. Voilà le sens de ces paroles, *ce qu'il y a de certain.*

(*c*) *Alexandre de Myndes.*) Je ne sais si cet Alexandre de Myndes n'est pas plutôt Alexon de Myndes dont parle Diogene Laërce, & qui avoit fait des livres intitulés *Contes fabuleux*. Je crois qu'il faut corriger, ou Plutarque par Diogene Laërce, ou celui-ci par Plutarque.

avoient accoutumé de se faire voir dans son camp toutes les fois qu'il devoit gagner quelque bataille. On les reconnoissoit à leurs colliers d'airain ; car les soldats, les ayant pris un jour, leur avoient mis ces colliers & les avoient relâchés ensuite. Depuis ce jour-là ils s'étoient apprivoisés & familiarisés avec ces soldats, & leur faisoient comme des caresses ; & les soldats, de leur côté, étoient ravis quand ils les voyoient, ne doutant point qu'ils n'eussent quelque succès favorable.

En cette occasion il arriva plusieurs signes & prodiges, qui, pour la plupart, parurent ordinaires & communs ; mais d'Amerie & de Tuderte, villes d'Italie, on eut nouvelles qu'une nuit on avoit vu dans le ciel des lances de feu & des boucliers qui étoient d'abord partagés en deux bandes, & qui, bientôt après s'étant mêlés, avoient parfaitement représenté la disposition & les mouvemens de deux armées qui combattent, & que les uns ayant plié, & les autres s'étant opiniâtrés à les poursuivre, enfin ils avoient tous disparu & s'étoient perdus vers le couchant. Dans le même tems arriva de (*a*) Pessinonte (*b*) Batabacès, le grand-prêtre de la mere des dieux, qui annonça que la déesse lui avoit parlé du fond de son sanctuaire, & lui

(*a*) Ville sur la frontiere de la Phrygie. La déesse Cybele y avoit un beau temple, où elle étoit particuliérement honorée.

(*b*) *Batabacès.*) Ce grand-prêtre est nommé Batacès dans un manuscrit.

avoit dit, *que la victoire & tous les avantages de cette guerre demeureroient aux Romains.*

Le ſénat ajouta foi à ce rapport, & ordonna qu'on bâtiroit un temple à la grande déeſſe pour la remercier de la victoire. Mais, quand Batabacès voulut ſe repréſenter au peuple pour lui faire part de la même promeſſe, (a) le tribun Aulus Pompéïus l'en empêcha, l'appella charlatan & le chaſſa outrageuſement de la tribune; mais ce fut là juſtement ce qui fit ajouter encore plus de foi à ſa prédiction; car l'aſſemblée congédiée, (b) Aulus Pompéïus ne fut pas plutôt rentré dans ſa maiſon, qu'il fut ſurpris d'une fievre ſi violente, que l'on vit manifeſtement & que le bruit ſe répandit dans toute la ville qu'il mourroit avant le ſeptiéme jour.

Marius ſe tenant donc ainſi en repos ſans rien entreprendre, les Teutons tenterent de le forcer dans ſon camp; mais ayant été accablés d'une grêle de traits qu'on leur tiroit

(a) *Le tribun Aulus Pompeïus l'en empêcha.*) Cela étoit bien hardi après ce que le ſénat venoit de faire & d'ordonner. Apparemment ce tribun étoit ennemi de Marius, & vouloit lui faire envoyer un ſucceſſeur.

(b) *Aulus Pompéïus ne fut pas plutôt rentré dans ſa maiſon.*) Plutarque dit cela comme ſi ce tribun n'eût pu mourir dans cette conjoncture, ſans que la déeſſe s'en fût mêlée, & ſans qu'elle eût voulu le punir de l'outrage fait à ſa prédiction & à ſon grand-prêtre. Mais c'eſt la coutume des hommes: un accident qui arrive naturellement dans une occaſion remarquable, leur paroît arrivé par des raiſons qu'ils tirent de la circonſtance, & qui le plus ſouvent n'y a aucune part. Outre cela, combien de fois n'eſt-il pas arrivé que pour juſtifier une prophétie, on a commis le crime néceſſaire pour qu'elle s'accomplît.

des retranchemens, & ayant perdu beaucoup de monde, ils résolurent d'aller en avant, dans la confiance qu'ils passeroient les Alpes tranquillement & sans aucune affaire. Ils plient donc bagage & passent le long du camp des Romains. Ce fut alors qu'on reconnut mieux que jamais leur nombre effroyable à la longueur du tems que dura leur marche ; car on dit qu'ils furent six jours entiers à défiler devant les retranchemens de Marius en marchant continuellement. Comme ils passoient fort près des Romains, ils leur demandoient par moquerie, *s'ils ne vouloient rien mander à leurs femmes, car ils seroient bientôt auprès d'elles.*

Quand les Barbares eurent achevé de passer, & qu'ils furent un peu avancés, Marius leva son camp & les suivit en queue, se postant toujours près d'eux, choisissant toujours des lieux forts d'assiette, & se retranchant pour passer les nuits sans rien craindre. Les Barbares, qui s'avançoient toujours, arriverent en un lieu qu'on appelle *Aquæ Sextiæ* (a), d'où ils n'avoient plus que très-peu de chemin à faire pour arriver aux Alpes. C'est pourquoi Marius, résolu de leur livrer bataille en cet endroit, se posta dans un lieu très-avantageux, mais qui manquoit d'eau, ce qu'il fit exprès pour aiguiser par-là le courage de ses troupes. Car, comme plusieurs témoignoient leur mécontentement de ce qu'on avoit choisi un camp si incommode,

(a) La ville d'Aix.

où

où ils mourroient tous de ſoif, Marius, leur montrant de la main une groſſe riviere qui couloit le long du camp des Barbares, leur dit, *que c'étoit-là qu'ils devoient acheter leur boiſſon au prix de leur ſang : Pourquoi donc*, lui répondirent-ils, *ne nous y menez-vous pas pendant que nous avons encore du ſang dans les veines*? Alors il leur repartit avec douceur : *Je vous y menerai auſſi, mais avant toutes choſes il faut fortifier notre camp.* A ces mots ces ſoldats, quoique très-fâchés, s'appaiſerent. Mais les valets de l'armée, n'ayant point d'eau pour eux ni pour les équipages, coururent en foule à la riviere, portant les uns des cognées, les autres des haches, ceux-ci des épées, ceux-là des piques, avec leurs cruches pour puiſer, & être en état de combattre ſi les Barbares vouloient les en empêcher.

Il n'y eut d'abord qu'un petit nombre d'ennemis qui tomberent ſur eux, car c'étoit juſtement l'heure que les uns dînoient après le bain, & que les autres ſe baignoient encore, le lieu fourniſſant quantité de ſources d'eaux chaudes ; ce qui fut cauſe que les Romains ſurprirent une partie de ces Barbares, qui, attirés par ces bains délicieux, s'amuſoient à ſe donner du bon tems, à faire bonne chere & à ſe livrer à la volupté. Mais les cris des premiers en ayant attiré pluſieurs autres, il ne fut plus au pouvoir de Marius de retenir ſes ſoldats qui craignoient pour leurs valets. Outre que les meilleures troupes

des ennemis, celles qui avoient déja défait Manlius & Cœpion, (on les appelloit Ambrons, & ils faiſoient ſeuls plus de trente mille hommes) ſe leverent promptement & coururent aux armes. Ils avoient le corps chargé & appeſanti par la bonne chere qu'ils avoient faite, mais ils n'en avoient que plus de réſolution & plus de fierté; & rendus plus gais par le vin qu'ils avoient bu, ils s'avançoient, non point en déſordre, ni en courant comme des furieux, ni en jettant des cris confus & inarticulés; mais en frappant leurs armes de meſure & en marchant tous enſemble en cadence à ce bruit, & en répétant à tout moment leur nom, *Ambrons*, *Ambrons*, ſoit pour s'appeller les uns les autres, ſoit pour étonner d'avance leurs ennemis, en leur apprenant à qui ils alloient avoir à faire.

Les Liguriens, qui, de tous les peuples d'Italie dont l'armée de Marius étoit compoſée, furent les premiers qui commencerent la charge, ayant entendu les cris des ennemis, leur répondirent par le même cri, *Ambrons*, *Ambrons*, qui étoit leur ancien nom. Car le nom d'Ambrons eſt le nom général que les Liguriens donnent à leur nation. De ſorte que ce cri retentit également dans les deux armées avant qu'elles en vinſſent aux mains; tous les officiers des deux partis, le répétant à l'envi, & s'efforçant de ſe ſurpaſſer les uns les autres en force de voix, tous ces cris redoublés irriterent & allumerent les courages. Mais les Ambrons avoient la riviere à

paſſer ; cela rompit leur ordonnance ; & avant qu'ils puſſent ſe remettre en bataille, les Liguriens chargerent avec furie les premiers & commencerent le combat. Les Romains accoururent en même-tems pour ſoutenir les Liguriens, & deſcendant des lieux avantageux qu'ils occupoient, ils tomberent ſi rudement ſur les Barbares, qu'ils les renverſerent. La plupart furent tués ſur le bord du fleuve où ils s'entre-pouſſoient les uns les autres, & qui fut bientôt rempli de ſang & de morts. Les Romains font main-baſſe ſur tous ceux qui ſont paſſés & qui n'oſent ſe rallier pour faire tête, (*a*) & ils les menent battant juſqu'à leur camp & à leurs chariots.

Là, les femmes, venant contr'eux avec des épées & des haches, grinçant les dents de rage & de douleur, & jettant des cris horribles, frappent également ſur ceux qui fuient & ſur ceux qui pourſuivent, ſur les premiers comme traitres, & ſur les autres comme ennemis, ſe jettent au milieu de la mêlée, ſaiſiſſent avec les mains nues les épées des Romains, leur

(*a*) *Et ils les menent battant juſqu'à leur camp & à leurs chariots.*) Voici les Ambrons qui paſſent la riviere ; ils ſont culebutés par les Romains, & enſuite les Romains les pourſuivent juſqu'à leur camp & à leurs chariots. Ces troupes qui ſont attaquées au paſſage de la riviere, n'ont pas encore de camp en-deçà. Apparemment ce paſſage ne doit pas être entendu du camp des Ambrons, mais de celui des Teutons qui étoient en-deçà de la riviere, quoique Plutarque n'en parle point. Cela eſt ſi vrai, que dans un moment nous allons voir les Teutons aller attaquer les Romains ſur la hauteur où Marius les avoit poſtés. Mais comment ces Teutons étoient-ils paſſés? Cette action n'eſt pas aſſez détaillée.

arrachent leurs boucliers, reçoivent des blessures, se voient mettre en pieces sans se rebuter, & témoignent jusqu'à la mort un courage véritablement invincible. Voilà comme on raconte que ce combat sur le bord de la riviere se donna plutôt par hazard que de propos délibéré, & par ordre du général.

Les Romains, après avoir taillé en pieces la plus grande partie des Ambrons, se retirerent; & la nuit étant venue incontinent, on n'entendit point leur armée retentir de chants de victoire, comme cela étoit naturel après un si grand succès; ils ne se mirent point à boire, à faire bonne chere & à se réjouir dans leurs tentes; & le doux sommeil, qui est le plus agréable rafraîchissement que puissent recevoir des hommes fatigués, & qui ont heureusement combattu, ne ferma point leurs paupieres; mais ils passerent toute la nuit dans la frayeur & dans le trouble. Car leur camp n'étoit ni fermé ni retranché; ils avoient encore devant eux plusieurs milliers de Barbares qui n'avoient pas combattu; & tous ceux qui étoient échappés de la défaite des Ambrons, s'étant mêlés avec eux, ils jettoient toute la nuit des cris affreux qui ne ressembloient point à des clameurs & à des gémissemens d'hommes, mais qui étoient comme des hurlemens & des mugissemens de bêtes, mêlés de menaces & de lamentations, & qui, poussés en même tems par cette quantité innombrable de Barbares, faisoient retentir les montagnes des environs & tout le canal du

fleuve. Toute la plaine mugiſſoit de ce bruit épouvantable, le cœur des Romains étoit ſaiſi de crainte, & Marius lui-même frappé d'étonnement, car ils s'attendoient tous à un combat de nuit plein de déſordre & de tumulte. Les Barbares ne ſortirent pourtant point cette nuit ni le lendemain, mais ils paſſerent tout ce tems-là à ſe préparer & à ſe mettre en bataille.

Cependant Marius ſachant qu'au-deſſus du camp des Barbares il y avoit des creux & des ravins couverts de bois, y envoya Claudius Marcellus avec trois mille hommes d'infanterie pour s'y mettre en embuſcade & prendre les ennemis par derriere quand le combat ſeroit engagé. Il donna ordre aux autres de repaître de bonne heure & de repoſer. Le lendemain au point du jour, il les mit en bataille ſur la hauteur devant ſon camp, & envoya devant ſa cavalerie dans la plaine. Ce que voyant les Teutons, ils n'eurent pas la patience d'attendre que les Romains fuſſent auſſi deſcendus afin de les combattre de plein pied & avec un égal avantage pour le terrein; mais, tranſportés de colere, ils prennent leurs armes & vont de furie attaquer ſur la hauteur. Marius envoie par-tout ſes officiers leur donner l'ordre d'attendre l'ennemi ſans branler; & dès qu'il ſe ſeroit avancé à la portée du trait, de lancer leurs javelots, de mettre enſuite l'épée à la main, & de le repouſſer en le heurtant avec leurs boucliers; car les lieux étant gliſſans à cauſe de leur pente, ni

les coups, que ces Barbares donneroient, n'auroient de roideur, ni leur ordonnance ſerrée ne pourroit ſe maintenir, leurs corps étant toujours dans un branle inégal & continuel comme dans une tourmente, à cauſe du penchant & de l'inégalité du terrein.

En donnant ces ordres, il étoit le premier à les exécuter. Car il n'y avoit point d'homme qui fût plus adroit aux armes, ni qui eût le corps mieux exercé que lui, & il ſurpaſſoit tous les autres en courage & en audace. Les Romains faiſant donc tête aux Barbares, & les arrêtant tout court comme ils tâchoient de monter, ceux-ci preſſés commencerent à reculer peu-à-peu & à regagner la plaine. Les premiers bataillons commençoient à ſe rallier & à ſe remettre en bataille; mais les clameurs, la confuſion & le déſordre regnoient parmi les derniers: car Marcellus, attentif à ce qui ſe paſſoit, avoit ſaiſi le moment. Le cri de la charge ayant retenti juſqu'aux côteaux voiſins ſous leſquels il étoit en embuſcade, il s'étoit levé avec ſa troupe; & courant impétueuſement avec de grands cris de victoire, il étoit tombé ſur les derniers, les prenant par derriere & les taillant en pieces. Ceux-ci pouſſés avec cette furie attirent à eux les premiers & les obligent à faire face pour les ſoutenir. Dans un moment toute leur armée fut remplie de trouble; vivement preſſés à la tête & à la queue, ils ne purent long-tems ſoutenir ce double choc,

ils se débanderent & prirent la suite (*a*).

Les Romains les poursuivirent, en tuerent ou firent prisonniers plus de cent mille; & s'étant rendus maîtres de leurs tentes, de leurs chariots & de tout leur bagage, hors de ce qui fut pillé, ils donnerent tout à Marius d'un commun consentement; & ce présent si grand & si magnifique parut encore inférieur au service qu'il avoit rendu dans un si pressant danger. Il y a d'autres historiens qui ne sont d'accord avec les premiers, ni sur ce présent des dépouilles, ni sur le nombre des morts; ils disent seulement que depuis cette bataille les Massiliens fermerent leurs vignes de clôtures faites des ossemens de ceux qui y avoient été tués; & que ces corps morts, qui pourrirent & qui furent consumés dans leurs champs, & les pluies de l'hiver qui survinrent, engraisserent tellement la terre, la pénétrerent & l'imbibèrent si fort, que l'été suivant elle porta une quantité étonnante de toutes sortes de fruits, & confirma ce que dit Archiloque, *que rien n'engraisse plus la terre que le sang.* On assure aussi, avec beaucoup de vraisemblance, qu'après de grandes batailles il tombe ordinairement de grandes pluies, soit que quelque bon démon veuille purger la terre en l'inondant par des eaux pures & descendues du ciel, soit que le sang & la corruption exhalent une vapeur humide &

(*a*) Marius gagna cette bataille dans son quatrième consulat, la seconde année de l'olympiade CLXXIX, 100 ans avant l'ere chrétienne.

forte, qui condenſe & altere l'air, très-aiſé de ſa nature à changer pour la moindre petite cauſe.

Après la bataille, Marius, parmi les armes & les dépouilles des ennemis, choiſit les plus riches, les plus entieres & celles qui pouvoient orner le plus ſon triomphe, & faire plus de plaiſir à voir, les mit à part; & ayant entaſſé toutes les autres ſur un grand bûcher, en fit aux dieux un ſacrifice magnifique. Toute ſon armée étoit autour du bûcher, couronnée de branches de laurier; (*a*) & lui vêtu de la robe de pourpre & ceint à la maniere Romaine, il prit un flambeau allumé, & l'élevant vers le ciel avec ſes deux mains, il alloit mettre le feu au bûcher, lorſque tout-à-coup on vit quelques-uns de ſes amis venir vers lui à toute bride. Il ſe fit d'abord un profond ſilence dans l'attente de ce qu'apportoient ces couriers.

Dès qu'ils furent près de Marius, ils mirent pied à terre; & courant le ſaluer & l'embraſſer, ils lui annoncerent la bonne nouvelle qu'il étoit conſul pour la cinquiéme fois, & lui rendirent ſes lettres. Une ſi grande joie étant donc ſurvenue par-deſſus celle qu'on avoit déja d'une victoire ſi complette, toute l'armée, pour témoigner le plaiſir qu'elle en

(*a*) *Et lui vêtu de la robe de pourpre, & ceint à la maniere Romaine.*) C'eſt ce que Virgile a compris dans ce vers du ſeptiéme livre de l'Enéide :

Ipſe Quirinali trabeâ, cinctuque Gabino
Inſignis . . . . .

reſſentoit, ſe mit à jetter de grands cris de triomphe, qu'elle accompagnoit du bruit guerrier de ſes armes; & tous les officiers mirent ſur la tête de Marius de nouvelles couronnes, & dans ce moment il mit le feu au bûcher & acheva ſon ſacrifice.

Mais celle qui ne permet jamais qu'aucune des grandes proſpérités ſoit pure, & qui varie la vie de l'homme par le mêlange des biens & des maux, ſoit qu'on l'appelle Fortune, ou Vengeance divine, ou Néceſſité naturelle, & attachée à toutes les choſes humaines, peu de jours après cette grande joie, fit recevoir à Marius la terrible nouvelle de ce qui étoit arrivé à ſon collegue Catulus, & aſſembla contre Rome une nouvelle terreur & une nouvelle tempête, comme un autre nuage noir au milieu de la bonace & d'un air ſerein; car Catulus, qui étoit oppoſé aux Cimbres pour leur fermer les paſſages, renonçant à garder les pas des Alpes, de peur que, forcé par-là de ſéparer ſon armée en pluſieurs poſtes, il n'en fût trop affoibli, prit le parti de deſcendre en Italie, mit la riviere d'Athéſis (*a*) devant lui, fit aux deux côtés des retranchemens & de bons forts pour défendre les gués, & y bâtit un pont pour pouvoir porter du ſecours aux places qui étoient au-delà, ſi les Barbares, après avoir franchi les détroits, entreprenoient de les forcer; mais ces Barbares avoient tant de mépris pour leurs ennemis, & étoient ſi pleins

(*a*) L'Adige.

de folle arrogance, que plus pour montrer leur force & leur audace, que pour aucun ſervice utile & néceſſaire, ils s'expoſoient à la neige tout nuds, grimpoient au ſommet des montagnes au travers des monceaux de neige & de glace; & quand ils étoient au haut, mettant leurs boucliers ſous eux, ils s'abandonnoient ainſi au penchant de ces monts, & ſe laiſſoient couler le long de ces rochers dont la pente étoit fort roide, qui étoient fort coupés & qui avoient ſous eux des fondrieres & des abîmes épouvantables.

Enfin, après qu'ils ſe furent campés près des Romains, & qu'ayant ſondé la riviere ils eurent vu qu'ils ne pouvoient la paſſer, ils entreprirent de la combler; & coupant des tertres entiers, comme autrefois les géans, déracinant les plus gros arbres, détachant d'énormes maſſes de rochers, & roulant de groſſes buttes de terre, ils les traînoient dans le fleuve dont ils reſſerroient par-là le cours. Et pour ébranler les poutres qui ſervoient comme de fondement au pont des Romains, ils jettoient au-deſſus de groſſes maſſes qui, étant rapidement entraînées par le fil de l'eau, battoient rudement le pont, & lui donnoient des ſecouſſes ſi terribles, qu'il ne pouvoit réſiſter long-tems.

La plupart des ſoldats Romains, ſaiſis de frayeur à cette manœuvre, abandonnerent leur grand camp & ſe retirerent. Là, Catulus ſe montra tel que doit être un grand & parfait capitaine; il fit voir qu'il préféroit à ſa gloire

particuliere la gloire de ſon pays. Car voyant qu'il ne pouvoit perſuader à ſes troupes de demeurer, & qu'elles plioient bagage dans un grand effroi, il ordonna qu'on levât l'aigle pour marcher; & courant à la tête des premiers qui marchoient déja, il ſe mit à les conduire, (*a*) afin que toute la honte de cette retraite tombât ſur lui plutôt que ſur ſa patrie, & qu'il parût que ſes ſoldats, bien loin de prendre la fuite, ſuivoient leur général.

Les Barbares attaquerent le fort au-delà de l'Athéſis; & s'en étant rendus maîtres, pleins d'admiration pour les Romains qui l'avoient défendu avec beaucoup de valeur, & qui s'étoient glorieuſement expoſés pour leur patrie, ils les renvoyerent en leur accordant une honnête capitulation, (*b*) qu'ils jurerent ſur leur taureau d'airain. On dit que ce taureau fut pris enſuite après la bataille, & porté dans la maiſon de Catulus comme une glorieuſe dépouille & comme une marque éclatante de ſa victoire. Après la priſe du fort, tout le pays des environs étant ſans défenſe,

(*a*) *Afin que toute la honte de cette retraite tombât ſur lui plutôt que ſur ſa patrie.*) On a vu des capitaines ſe mettre à la tête de leurs troupes qui fuyoient, mais c'étoit pour les tromper en quelque ſorte, en faiſant accroire par ce moyen à la plupart que ce n'étoit pas une fuite, mais un effet de leur ordre. Mais il eſt rare de voir un général vouloir attirer ſur lui ſeul la honte d'une retraite pour l'épargner à ſon pays. C'eſt-là le dernier degré de la vertu.

(*b*) *Qu'ils jurerent ſur leur taureau d'airain.*) Je n'ai rien trouvé nulle part de ce taureau d'airain, ſur lequel les Cimbres juroient: Plutarque en parle pourtant comme d'une choſe connue. Les Cimbres adoroient-ils un taureau?

les Barbares ſe répandirent par-tout & le pillerent.

Dans cette extrêmité, Marius fut appellé à Rome. Dès qu'il y fut arrivé, tout le monde crut qu'il auroit les honneurs du triomphe, & le ſénat les lui décerna avec un très-grand plaiſir ; mais il les refuſa, ſoit qu'il ne voulût pas priver de la part de cette gloire ſes ſoldats qui avoient eu tant de part à ſes grands exploits, (*a*) ou qu'il voulût raſſurer le peuple contre le danger préſent, en dépoſant entre les mains de la Fortune de Rome la gloire de ſes premiers ſuccès, juſqu'à ce qu'il l'eût rendue plus éclatante par les derniers ; & après avoir parlé au ſénat & au peuple, & dit tout ce qui convenoit en telle occaſion, il alla joindre Catulus ; il le fortifia par ſa venue, & fit venir encore ſon armée des Gaules.

Dès qu'elle fut arrivée, il paſſa le Pô pour tenir les Barbares éloignés de la partie de l'Italie qui eſt en-deçà. Mais les Barbares différoient de hazarder la bataille, attendant toujours les Teutons avec impatience ; & fort étonnés de leur retardement, ſoit qu'ils ignoraſſent véritablement leur défaite, ou qu'ils vouluſſent faire ſemblant de ne le pas

(*a*) *Ou qu'il voulût raſſurer le peuple contre le danger préſent, en dépoſant entre les mains de la Fortune de Rome la gloire de ſes premiers ſuccès.*) Cela eſt penſé profondément. Rien n'étoit en effet plus capable de raſſurer le peuple, que de voir Marius différer ſon triomphe, & le mettre comme en dépôt entre les mains de la Fortune de Rome, comme une dépoſitaire fidelle, qui ne manqueroit pas de le bien garder & de le rendre en tems & lieu.

croire, car ils battoient outrageusement tous ceux qui leur en portoient les nouvelles. Enfin ils envoyerent à Marius des ambassadeurs lui demander, pour eux & pour leurs freres, des terres & des villes suffisantes pour les loger & pour les nourrir.

Marius demanda à ces ambassadeurs *qui étoient ces freres dont ils parloient*; & les ambassadeurs ayant répondu que *c'étoient les Teutons*, toute l'assemblée se mit à faire des éclats de rire; & Marius, en se moquant, leur dit: *Laissez-là désormais vos freres & ne vous en mettez point en peine; ils ont la terre que nous leur avons donnée & qu'ils garderont éternellement.* Les Barbares, sentant l'ironie, se mirent à l'accabler d'injures & le menacerent qu'il alloit être puni de ses brocards, présentement par les Cimbres, & bientôt après par les Teutons, dès qu'ils seroient arrivés. *Mais ils le sont*, leur repliqua Marius, *les voici, & il ne seroit pas honnête que vous nous quittassiez avant que d'avoir salué & embrassé vos freres.* En même tems il ordonna qu'on amenât les rois des Teutons chargés de chaînes; car ils avoient été pris par les Séquaniens (*a*), comme ils s'enfuyoient dans les Alpes.

Dès que les ambassadeurs eurent fait ce rapport aux Cimbres, ils prirent les armes, & sans perdre un moment, ils marcherent contre Marius qui ne bougeoit & qui se contentoit de garder son camp. On dit que ce

(*a*) Les Francomtois.

fut en cette occaſion que Marius introduiſit le changement qu'il fit aux piques. Juſqu'à lui, la hampe qui entroit dans le fer, & le fer qui recevoit la hampe, étoient cloués avec deux chevilles de fer. Marius n'en laiſſa qu'une ; & ôtant l'autre, il en mit à ſa place une de bois fort mince, & par conſéquent aiſée à rompre ; il imagina cela très-prudemment, afin que la pique lancée contre le bouclier de l'ennemi, & s'y attachant, n'y demeurât pas toute droite, mais que la cheville de bois venant à ſe rompre, la hampe pliât à l'endroit du fer ; & qu'ainſi la hampe, tenant encore à la cheville de fer, traînât à terre & embarraſsât l'ennemi.

Bojorix, roi des Cimbres, à la tête d'une petite troupe de cavalerie, s'approcha du camp de Marius ; & l'appellant à haute voix, il le défioit à prendre le jour & le lieu pour deſcendre en bataille & décider qui demeureroit maître du pays. Marius lui répondit, *que jamais les Romains ne prenoient conſeil de leurs ennemis ſur le combat, mais que cependant il vouloit bien faire ce plaiſir-là aux Cimbres.* Ils convinrent donc que ce ſeroit le troiſiéme jour après celui-là, & dans la plaine de Verceil qui paroiſſoit commode aux Romains pour y déployer leur cavalerie, & aux Barbares pour y étendre leurs nombreux bataillons.

Ni les uns ni les autres ne manquerent au rendez-vous. Ils ſe mettent en bataille. Catulus avoit ſous lui vingt mille trois cens

hommes d'infanterie, & Marius trente-deux mille. Catulus fut mis au centre, & les troupes de Marius furent partagées ſur les deux ailes, (*a*) comme l'écrit Sylla qui ſe trouva à cette bataille. Et l'on dit que Marius rangea ainſi l'armée malicieuſement, dans l'eſpérance qu'avec les deux ailes il tomberoit ſur ſes ennemis & les romproit; & qu'ainſi la victoire ſeroit entiérement dûe à ſes troupes, ſans que Catulus y eût aucune part & qu'il ſe fût ſeulement mêlé avec les Barbares; car toutes les fois qu'un front de bataille eſt fort large & fort étendu, il arrive ordinairement que les ailes ſont avancées & le centre enfoncé; & ce qui confirme ce fait, ajoute-t-on, c'eſt l'apologie que Catulus même fut obligé de faire, dans laquelle il ſe plaignit hautement de la malice de Marius, & du mauvais tour qu'il lui avoit joué.

Les Cimbres faiſoient ſortir leur infanterie de leurs forts doucement & ſans bruit, & les rangeoient en bataille en leur donnant autant de profondeur que de front; de ſorte que c'étoit une bataille quarrée dont chaque face occupoit trente ſtades (*b*) de terrein. Leur cavalerie, qui étoit de quinze mille chevaux, marchoit en ſuperbe équipage. Tous les cavaliers avoient des caſques en forme de gueules

(*a*) *Comme l'écrit Sylla.*) Sylla avoit fait pluſieurs livres de ſes actions, car on en trouve le vingt-uniéme livre cité. L'ouvrage ne fut pas même achevé, car il mourut auparavant. Plutarque en parle dans la vie de Sylla & dans celle de Lucullus.

(*b*) Trois mille ſept cens cinquante pas.

ouvertes, & de mufles de toutes ſortes de bêtes étranges & épouvantables; & les rehauſſant par des pennaches faits comme des ailes, & d'une hauteur prodigieuſe, ils paroiſſoient encore plus grands. Ils étoient armés de cuiraſſes de fer très-brillantes, & couverts de boucliers tout blancs. Ils portoient chacun deux javelots à darder de loin; & quand ils avoient joint l'ennemi, ils ſe ſervoient de grandes & fortes épées. En cette rencontre ils n'allerent pas heurter les Romains de front; mais prenant à droite ils avançoient peu-à-peu, cherchant à les enfermer entr'eux & leur infanterie qui étoit à la gauche.

Les généraux Romains s'apperçurent incontinent de cette ruſe, mais ils ne purent retenir leurs ſoldats, l'un d'eux s'étant mis à crier que les ennemis fuyoient, tous les autres ſe mirent auſſi-tôt à courir pour les pourſuivre. Cependant l'infanterie des Barbares s'avançoit comme les flots de la vaſte mer. Dans ce moment, Marius, s'étant lavé les mains, les éleva vers le ciel, & voua aux dieux une hécatombe; & Catulus, élevant auſſi ſes mains, (*a*) fit vœu de conſacrer la Fortune de ce jour, en lui dédiant un temple. Et l'on dit que Marius, ayant fait ſon ſacrifice, on ne lui eut pas plutôt montré les entrailles des victimes, qu'il s'écria, *la victoire eſt à moi.*

(*a*) *Fit vœu de conſacrer la Fortune de ce jour, en lui dédiant un temple.*) Ce temple fut dédié à la Fortune ſous ce titre, *A la Fortune de ce jour*, *FORTUNÆ hujus diei*: ce qui paroît bien remarquable.

Mais, quand on ſe fut ébranlé pour donner, il arriva un accident qui, comme l'écrit Sylla, (*a*) parut un effet de la vengeance divine contre Marius. Il s'éleva, comme cela eſt vraiſemblable, une ſi grande pouſſiere, (*b*) que les deux armées en furent couvertes & cachées. Marius, qui s'étoit ébranlé le premier pour charger avec ſes troupes, eut le malheur de manquer l'ennemi dans cette obſcurité où les deux armées étoient enſevelies; & ayant pouſſé fort loin au-delà de leur bataille, il fut long-tems errant dans la plaine ſans pouvoir ſe retrouver. Cependant le bonheur de Catulus fit que les Barbares tomberent ſur lui, & que, contre l'intention de Marius, il n'y eut que lui & ſes ſoldats, au nombre deſquels étoit Sylla, qui ſoutinſſent tout l'effort de cette bataille. La chaleur du jour, qui étoit fort grande, & le ſoleil, qui donnoit dans le viſage des Cimbres, aiderent beaucoup aux Romains. Car ces Barbares, naturellement endurcis à ſupporter les plus grandes gelées, & nourris dans des lieux froids & couverts de bois, ne pouvoient

(*a*) *Parut un effet de la vengeance divine contre Marius.*) En effet Marius avoit rangé malicieuſement ſon armée pour avoir ſeul la gloire du ſuccès, & pour en priver ſon confrere Catulus, & voilà Catulus qui ſoutient ſeul tout l'effort des Barbares, pendant que Marius s'eſt égaré.

(*b*) *Que les deux armées en furent couvertes & cachées.*) Voilà ce qui a donné lieu à Homere de parler ſi ſouvent d'une nuit qui couvre les combattans, & qui les empêche de ſe voir. Ce poëte peint toujours la nature. Il ſemble au reſte que Plutarque entre en lice contre lui dans la deſcription qu'il fait de cette bataille, tant ſes images ſont nobles & poëtiques, & pourtant vraies.

résister au chaud, mais fondoient tout en eau, étoient tout haletans, & n'avoient que la force de mettre leurs boucliers devant leur visage pour se garantir du soleil ; car ce combat se donna après le solstice d'été, trois jours avant la nouvelle lune du mois d'Août, qui étoit alors appellé *Sextilis*. La poussiere ne fut pas moins favorable que le soleil aux troupes de Catulus, & elle servit beaucoup à augmenter leur audace & leur confiance, en leur cachant la plus grande partie de leurs ennemis ; car il s'en fallut beaucoup qu'ils ne vissent leur nombre infini. Mais chaque corps ayant couru de vitesse charger ce qui étoit devant lui, ils en étoient aux mains avant que d'avoir pu être effrayés par cette vue. D'ailleurs ils étoient si endurcis par la fatigue & au travail, si exercés & si aguerris, qu'on ne vit pas un seul Romain suant ou haletant, quoique la chaleur fût extrême, l'attaque vive, & qu'ils eussent couru de toute leur force pour charger. Car c'est (*a*) ainsi que Catulus lui-même l'a écrit, en relevant beaucoup la force & le courage de ses troupes.

La plupart donc des ennemis & tous les plus braves furent taillés en pieces ; car tous

(*a*) *Ainsi que Catulus lui-même l'a écrit.*) Catulus avoit écrit l'histoire de son consulat & de tout ce qu'il avoit fait ; Cicéron en fait l'éloge dans son Brutus, où il dit qu'il avoit imité le style de Xénophon, & qu'il l'avoit adressée au poëte Furius son ami particulier. C'est grand dommage que cette histoire se soit perdue. Ce Catulus étoit aussi un poëte très-élégant, & deux épigrammes qui restent de lui, marquent l'agrément de son esprit, & en même tems la dépravation de ses mœurs.

ceux des premiers rangs, afin qu'ils ne puſſent rompre leur ordonnance, (*a*) étoient liés les uns aux autres par de longues cordes qui tenoient à leurs baudriers; tous les autres furent renverſés & pouſſés juſqu'à leur camp. Là, on vit les choſes du monde les plus tragiques & les plus épouvantables. Les femmes, vêtues de robes noires, étoient ſur leurs chariots, & tuant les fuyards; les unes leurs maris, les autres leurs freres, celles-là leurs peres, celles-ci leurs fils; & prenant leurs petits enfans, elles les étouffoient de leurs propres mains, & les jettoient ſous les roues des chariots & ſous les pieds des chevaux, & ſe tuoient enſuite elles-mêmes. On dit qu'il y en eut une qui ſe pendit au bout de ſon timon, après avoir attaché par le cou à ſes deux talons deux de ſes enfans, l'un deçà, l'autre delà. Les hommes, faute d'arbres pour ſe pendre, ſe mettoient au cou un nœud coulant qu'ils attachoient aux cornes ou aux jambes des bœufs; & piquant ces bêtes pour les faire marcher, ils périſſoient miſérablement, ou étranglés ou foulés aux pieds. Cependant, quoiqu'ils périſſent ainſi par tant de différentes voies, on ne laiſſa pas de faire plus de ſoixante mille priſonniers.

Le nombre des morts monta à plus de ſix-vingt mille. Les ſoldats de Marius pillerent

(*a*) *Etoient liés les uns aux autres par de longues cordes.*) Ridicule invention pour obliger les ſoldats à garder leurs rangs, & pour les empêcher de rompre leur ordonnance. Ces cordes étoient auſſi pour leur ſervir à lier leurs priſonniers après la victoire.

les bagages; mais les dépouilles, les enſeignes & les trompettes furent portées, dit-on, dans le camp de Catulus qui ne manqua pas de ſe ſervir de cela, comme d'une preuve que c'étoit à lui ſeul que la victoire étoit dûe. Sur quoi il s'éleva une grande diſpute entre ſes troupes & celles de Marius. Pour les accorder & pour en prévenir les ſuites, on prit pour arbitres les ambaſſadeurs de Parme qui ſe trouverent préſens. Les ſoldats de Catulus les menerent ſur le champ de bataille viſiter les morts; & ils leur firent voir qu'ils étoient tous percés des piques de Catulus qui étoient très-reconnoiſſables, parce que Catulus avoit eu ſoin de faire graver ſon nom ſur le bois de toutes les piques de ſes ſoldats. Cela n'empêcha pas que toute la gloire de cette action ne fût donnée à Marius, tant à cauſe de ſa premiere victoire, que de ſa dignité. Bien plus, le peuple lui donna le magnifique titre de troiſiéme fondateur de Rome, eſtimant que le danger, dont il venoit de les délivrer, n'étoit pas moins grand que celui dont les Gaulois les avoient autrefois menacés. (*a*) Dans leurs maiſons, en faiſant bonne chere & en ſe réjouiſſant avec leurs femmes & leurs

(*a*) *Dans leurs maiſons, en faiſant bonne chere & ſe réjouiſſant avec leurs femmes & leurs enfans, ils offroient à Marius les prémices de leur ſouper, & lui faiſoient des libations.*) Rien ne marque tant les ſentimens d'un reſpect & d'une vénération véritable & ſincere, que ces actions qui ſe paſſent dans l'intérieur des familles. Ce que les Romains font ici pour Marius, c'eſt ce qu'Horace dit qu'ils faiſoient de ſon tems pour Auguſte. Voyez l'ode v & l'ode xv du livre 4.

enfans, ils offroient à Marius les prémices de leur ſouper, & lui faiſoient des libations en même tems qu'à leurs dieux; & ils vouloient qu'il fît ſon entrée publique dans la ville pour ſes deux triomphes, ce qu'il ne voulut jamais. Mais il triompha avec Catulus, voulant montrer de la modération dans des proſpérités ſi grandes, & craignant peut-être auſſi les troupes de Catulus, qu'il voyoit très-réſolues de s'oppoſer à ſon triomphe, s'il n'aſſocioit leur général à cet honneur.

Il paſſa ainſi ſon cinquiéme conſulat, & aſpira au ſixiéme qu'il deſira avec plus d'ardeur & plus d'empreſſement que perſonne n'en avoit jamais témoigné pour le premier. Il faiſoit ſa cour au peuple & tâchoit de lui complaire en tout, non-ſeulement contre ſa dignité, mais encore contre ſon naturel, s'efforçant de paroître doux, facile & populaire. Mais on dit que, dans tout ce qui regardoit le gouvernement, dans toutes les brigues & cabales, l'excès de ſon ambition le rendoit très-timide; & que l'intrépidité & l'audace, qu'il témoignoit dans les combats, l'abandonnoient dans les aſſemblées du peuple, où le moindre blâme, la moindre louange le mettoient ſi fort hors de lui-même, qu'il ne ſe poſſédoit plus. On dit pourtant qu'ayant donné le droit de bourgeoiſie tout à la fois à mille habitans de (*a*) Caméries, qui avoient parfaitement bien ſervi dans une guerre, comme cela parut contraire à la loi, & que

(*a*) Ville de la Marche d'Ancone.

quelques-uns voulurent s'en plaindre, (*a*) il dit *que le bruit des armes l'avoit empêché d'ouïr la loi.* Cependant il paroît que ſon penchant le portoit davantage à redouter & à craindre les cris du peuple dans les aſſemblées. Dans les armées il conſervoit ſa dignité & ſa grandeur par néceſſité; au lieu que dans les aſſemblées, dès qu'on lui refuſoit le premier degré d'honneur, il avoit recours à la bienveillance & à la faveur du peuple, ſacrifiant toujours la vertu à la fortune, & ſe ſouciant fort peu d'être eſtimé le plus généreux & le plus noble, pourvu qu'il devînt le plus grand. Par ce procédé il heurta toute la nobleſſe; mais celui qui étoit le plus odieux & qu'il craignoit davantage, c'étoit Métellus (*b*) qu'il avoit déja traité avec beaucoup d'ingratitude, & qui, étant naturellement plein de vertu & aimant la vérité, étoit l'ennemi déclaré de tous ceux qui ſe gliſſoient dans les bonnes graces du peuple par de méchantes voies, & qui ne parloient que pour le flatter; voilà pourquoi il réſolut de le chaſſer de la ville. Pour cet effet il attira chez lui dans ſa familiarité Glaucias & Saturninus, les deux hommes de Rome les plus inſolens & les plus ſéditieux, & qui avoient à leur diſpoſition toute la tourbe des néceſſiteux &

(*a*) *Il dit que le bruit des armes l'avoit empêché d'ouïr la loi.*) C'eſt ce qui a fait dire avec raiſon, que *parmi les armes les loix ſe taiſent.* INTER *arma ſilent leges.* Quand les guerres ne feroient que ce mal, elles devroient être abhorrées.

(*b*) Métellus Numidicus, dont il avoit été lieutenant.

des mutins; il se servoit d'eux pour appuyer les loix qu'il vouloit faire passer; & appellant secrettement les gens de guerre, il les mêla dans les assemblées du peuple, & fit chasser Métellus par sa faction.

(*a*) L'historien Rutilius, homme de bien & très-véritable, mais qui en son particulier étoit ennemi de Marius, écrit qu'il obtint ce sixiéme consulat en répandant beaucoup d'argent dans les tribus, qu'il l'acheta à beaux deniers comptans, que par ce moyen il fit refuser Métellus, & qu'à sa place il eut Valérius Flaccus, moins pour collegue que pour valet. Le peuple n'avoit jamais donné tant de consulats à aucun homme avant lui, (*b*) qu'au seul Valérius Corvinus, mais il y eut cette différence, qu'entre le premier & le sixiéme consulat de Corvinus il y eut quarante-cinq ans d'intervalle; au lieu que Marius ayant été consul une premiere fois, deux ans après

(*a*) *L'historien Rutilius, homme de bien & très-véritable.*) C'est P. Rutilius Rufus qui avoit été consul l'année avant le second consulat de Marius. Il avoit écrit sa vie en latin, & une histoire Romaine en grec. C'étoit un homme d'une vertu & d'une probité consommées. Cicéron en fait l'éloge en plusieurs endroits. Il fut envoyé en exil six ou sept ans après ce sixiéme consulat de Marius. Sylla voulut ensuite le rappeller, mais il refusa de revenir. Cicéron lui reproche en quelque endroit d'être mort de douleur de ce que son frere avoit été refusé pour le consulat.

(*b*) *Qu'au seul Valérius Corvinus, mais il y eut cette différence.*) Ce Valérius Corvinus fut consul pour la premiere fois à l'âge de vingt-trois ans, la seconde année de l'olympiade CVIII, l'an de Rome 406, 345 ans avant l'ere chrétienne; & il le fut pour la sixiéme fois la quatriéme année de l'olympiade CXIX, l'an de Rome 452, 299 ans avant l'ere chrétienne. Voilà les quaranre-cinq ans entre son premier & son sixiéme consulat.

il le fut cinq fois de ſuite ſans interruption & d'un même train de fortune. Mais à ſon dernier conſulat il s'attira une grande haine par les énormes fautes qu'il commit pour favoriſer ce Saturninus. Une des plus grandes fut la protection qu'il lui donna après le meurtre de Nonius que Saturninus tua, parce qu'il étoit ſon concurrent pour le tribunat. Enſuite ce Saturninus, nommé tribun du peuple, propoſa la loi que Marius avoit dreſſée pour le partage des terres. (*a*) Il étoit porté expreſſément par cette loi : *Que le ſenat viendroit jurer en pleine aſſemblée qu'il approuveroit & obſerveroit tout ce que le peuple auroit ordonné, & qu'il ne s'oppoſeroit à choſe quelconque.*

Marius fit ſemblant dans le ſénat de contre-

(*a*) *Il étoit porté expreſſément par cette loi, que le ſénat viendroit jurer en pleine aſſemblée, qu'il approuveroit & obſerveroit tout ce que le peuple auroit ordonné.*) On ne pouvoit imaginer de loi plus inique; car c'étoit ſoumettre le ſénat au peuple, & rendre le peuple abſolument le maître. Il y a ſur cela dans le premier livre *de l'Orateur* de Cicéron un endroit admirable. Craſſus avoit dit en pleine aſſemblée du peuple, *Nolite ſincre nos cuiquam ſervire niſi vobis univerſis, quibus & poſſumus & debemus.* Sur cela Antigonus dit, *Quæ vero addidiſti, non modo ſenatum ſervire poſſe populo, ſed etiam debere, quis hoc philoſophus tam mollis, tam languidus, tam enervatus, tam omnia ad voluptatem corporis, doloremque referens probare poſſet? Senatum ſervire populo, cui populus ipſe moderandi & regendi ſui poteſtatem quaſi quaſdam habenas tradidiſſet; itaque hæc cum à te divinitus & ego dicta arbitrarer, P. Rutilius Rufus, homo doctus, & philoſophiæ deditus non modo parum commodè, ſed etiam turpiter & flagitiosè dicta eſſe dicebat.* Metellus n'étoit pas moins homme de bien que Rutilius; ainſi Marius étoit bien sûr que jamais il ne conſentiroit à cette loi, & qu'il refuſeroit de prêter un ſerment ſi injuſte.

dire

dire & de condamner cet article, diſant hautement : *Que pour lui il ne prêteroit jamais ce ſerment ſi injuſte, & qu'il ne penſoit pas qu'aucun homme ſage pût le prêter. Car ſi la loi n'étoit point mauvaiſe & pernicieuſe en elle-même, c'étoit faire tort au ſénat de le forcer à jurer une choſe qu'il devoit plutôt faire par raiſon & de ſa pure & franche volonté.*

Ce n'eſt pas qu'en parlant ainſi, il pensât ce qu'il diſoit, mais il tendoit à Métellus un piége inévitable; car faiſant conſiſter, d'un côté, la plus grande partie de la vertu & de l'habileté dans le menſonge, il ſavoit bien que pour lui il ne tiendroit aucun compte de tout ce qu'il auroit avancé dans le ſénat; & de l'autre côté, connoiſſant Métellus pour un homme ferme, & qui étoit perſuadé que *la vérité*, comme dit Pindare, *eſt le fondement de la plus haute vertu*, il eſpéra que, prévenu & trompé par le refus qu'il venoit de faire dans le ſénat de donner ce ſerment, il le refuſeroit de même & n'en démordroit point, ce qui lui attireroit immanquablement la haine du peuple, & une haine implacable, comme cela arriva en effet. Car Métellus ayant proteſté qu'il ne jureroit point, le ſénat ſe leva, & peu de jours après, Saturninus ayant appellé les ſénateurs à la tribune pour les obliger à prêter ce ſerment, Marius y vint comme les autres.

Dès qu'il parut il ſe fit un grand ſilence, tous les yeux étant attachés ſur lui dans

l'attente de ce qu'il feroit. Alors Marius, envoyant promener toutes les belles choses qu'il avoit si fiérement dites du bout des levres dans le sénat, déclara en propres termes: (a) *Qu'il n'avoit pas le cou assez gros pour s'en tenir sur une affaire de telle conséquence, à ce qu'il avoit dit une fois; que pour lui il jureroit & qu'il obéiroit à la loi si c'étoit une loi.* Il ajouta finement cette condition, comme une couverture qui cachoit sa honte, & jura en même tems.

Le peuple, ravi d'entendre son serment, battit des mains, & le combla de louanges. Mais les nobles en furent très-fâchés & détesterent en leur cœur un changement si lâche. Tous les sénateurs jurerent l'un après l'autre, de peur du peuple, jusqu'à ce qu'on fût venu à Métellus. Alors Métellus, quelques instances & quelques prieres que lui fissent ses amis de jurer, & de ne pas s'exposer aux peines capitales dont Saturninus menaçoit ceux qui refuseroient ce serment, ne rabattit rien de sa fierté & de sa constance ordinaire, & ne jura point; mais demeurant ferme dans ses principes, & prêt à tout souffrir pour ne rien faire de honteux, il se retira de la place, s'entretenant avec ceux qui l'accompagnoient, & leur disant: *Que de faire le mal, de quelque nature qu'il fût, c'étoit d'un méchant homme;*

(a) *Qu'il n'avoit pas le cou assez gros.*) C'est-à-dire, qu'il n'étoit pas assez orgueilleux, assez présomptueux; car le gros cou est pris pour une marque d'arrogance & d'orgueil. C'est pourquoi Job dit du superbe, *pingui cervice armatus est.* XV, 26.

que de ſaire le bien lorſqu'il n'y avoit nul danger & qu'on pouvoit le faire impunément, c'étoit d'un homme qui n'avoit rien au-deſſus de l'ordinaire & du commun; mais que de faire le bien avec de grands dangers, c'étoit-là le propre de l'homme véritablement vertueux & de l'honnête homme.

Dès ce moment, Saturninus fit un decret par lequel le peuple ordonnoit aux conſuls de faire publier qu'on interdiſoit le feu & l'eau à Métellus, & qu'on défendoit à tous les ſujets de la république de le recevoir chez eux. La plus vile populace étoit même toute prête, & s'offroit à le tuer. Tous les gens de bien, compatiſſant à ſon malheur, ſe rendoient en foule chez lui, déterminés à le défendre; mais il ne voulut pas que pour ſon intérêt on en vînt à une ſédition: & il ſortit de la ville, faiſant ce raiſonnement fort ſage: *Ou les affaires changeront & deviendront meilleures, & le peuple ſe repentira, & alors je reviendrai, rappellé avec honneur; ou elles demeureront au même état, & en ce cas-là le plus sûr & le meilleur eſt d'être éloigné.* Mais toutes les marques d'affection & d'eſtime que Métellus reçut par-tout, dans ſon exil, & comment il vécut à Rhodes entiérement appliqué à la philoſophie, c'eſt ce qu'il ſera mieux de détailler dans ſa vie que nous nous propoſons (*a*) d'écrire.

Après le grand ſervice que Marius venoit

(*a*) On ne ſait pas ſi Plutarque fit cette vie comme il ſe l'étoit propoſé.

de recevoir de Saturninus, il ſe vit forcé de ſouffrir cet homme qui ſe portoit à toutes ſortes d'inſolences & de violences ; & il ne ſe donna pas de garde que par-là il fit à la république un très-grand mal : car il lâcha la bride à ce monſtre qui, par armes & par meurtres, tendoit ouvertement à la tyrannie & à la ruine du gouvernement. Voulant donc ménager les nobles, & faire auſſi ſa cour au peuple, il fit une action très-indigne, & l'action d'un homme double. Un ſoir, les principaux de la ville étant allés chez lui pour le porter à ſe déclarer contre Saturninus, & Saturninus s'y étant rendu en même tems, il le fit entrer à leur inſu par la porte de derriere. Enſuite, faiſant ſemblant d'avoir un dévoyement, ſous ce prétexte il alloit tantôt à l'un, tantôt aux autres, courant ainſi à pluſieurs repriſes dans ſa maiſon ; & par tous ces voyages il ne fit que les animer & les aigrir davantage les uns contre les autres. Mais enfin le ſénat & les chevaliers s'étant unis contre lui & ſe plaignant hautement, il fut obligé de faire venir des gens armés ſur la place pour réprimer les ſéditieux qu'il favoriſoit en ſecret & qu'il ne pouvoit plus défendre. Saturninus, Glaucias & ceux de leur cabale ſe retirerent dans le capitole. Ils y furent aſſiégés & enfin on les prit par la ſoif, car on rompit les conduits d'eau. Ne pouvant donc plus tenir, ils appellerent Marius, & ſe rendirent à lui ſous la foi publique. Marius fit tout ce qu'il put pour les ſauver,

mais inutilement ; (*a*) ils ne furent pas plutôt descendus dans la place qu'ils furent assommés.

Depuis ce moment, Marius fut si brouillé avec la noblesse & avec le peuple, que, quand le tems de faire de nouveaux censeurs fut arrivé, quoique tout le monde s'attendît qu'il se présenteroit, il n'osa le faire ; mais craignant d'essuyer un refus, il laissa nommer des censeurs qui étoient fort au-dessous de lui. Il est vrai qu'il mettoit cela en beau & qu'il s'en faisoit un mérite ; disant qu'il n'avoit pas voulu demander cette place pour ne pas s'attirer la haine du peuple en faisant une recherche exacte de ses vie & mœurs.

Un des tribuns du peuple ayant fait la requisition pour rappeller Métellus de son exil, Marius s'y opposa de toutes ses forces & par ses paroles & par ses actions ; mais voyant qu'il ne pouvoit l'empêcher, il s'en désista ; & le decret étant passé, comme il ne pouvoit supporter de voir Métellus de retour, il quitta la ville & s'embarqua pour la Cappadoce & la Galatie, alléguant pour prétexte qu'il alloit s'acquitter des sacrifices qu'il avoit voués à la mere des dieux. Mais ce n'étoit pas-là le véritable sujet de son voyage ; il en avoit un autre bien différent, & qui étoit ignoré du peuple : c'est qu'étant de sa nature

(*a*) *Ils ne furent pas plutôt descendus dans la place, qu'ils furent assommés.*) Le peuple les assomma & les déchira à coups de bâtons & à coups de pierres. *Populus fustibus saxisquè coopertum Saturninum in ipsa quoque morte laceravit.* Flor.

peu né pour la paix, & peu propre au gouvernement politique, devant toute ſa grandeur aux armes; & voyant que, par l'inaction & par le repos, toute ſa puiſſance & toute ſa gloire ſe fanoient & ſe flétriſſoient, il cherchoit à ſuſciter aux Romains de nouvelles affaires; car il eſpéroit qu'en excitant contr'eux les rois, & en animant ſur-tout Mithridate qui paroiſſoit le plus diſpoſé à prendre les armes, il obligeroit le peuple à le mettre à la tête de ſes armées, & que par-là il rempliroit la ville de nouveaux triomphes, & ſa maiſon des dépouilles du Pont & de toutes les richeſſes du roi.

Pendant qu'il fut à la cour de Mithridate, ce prince le traita avec toute ſorte de conſideration & de marques d'eſtime; mais pour toutes ces careſſes & pour tous ces grands honneurs, Marius ne rabattit rien de ſa fierté ordinaire, & ne lui parla jamais avec amitié & douceur; mais il lui dit ſéchement: *Prince, il n'y a point-là de milieu, il faut que vous vous rendiez plus puiſſant que les Romains, ou que vous faſſiez, ſans mot dire, tout ce qu'ils vous commanderont.* Ces paroles hardies étonnerent Mithridate, qui avoit bien ouï parler pluſieurs fois de la liberté ou plutôt de l'audace du langage Romain, mais qui ne l'avoit jamais éprouvée.

Marius, de retour à Rome, fit bâtir une maiſon près de la place, ſoit, comme il diſoit lui-même, pour épargner à ceux qui l'accompagnoient tous les jours, la peine d'aller ſi

loin, ſoit qu'il crût que ce voiſinage groſſiroit ſa cour, & que ſon éloignement étoit ſeul la cauſe de ce qu'il y avoit moins de gens à ſa porte qu'à celle des autres, en quoi il ſe trompoit. La véritable cauſe de ſa ſolitude étoit qu'ayant moins de douceur, de grace & de politeſſe que les autres, & étant moins propre aux affaires, on le laiſſoit-là en tems de paix, comme un inſtrument qui n'eſt bon que pour la guerre. Il n'étoit point ſi affligé de voir ſa gloire & ſa réputation effacées par celle des autres; mais il ne pouvoit ſupporter que Sylla s'agrandît par l'envie que les nobles lui portoient, & qu'il dût les commencemens de ſa fortune aux querelles & aux diſſentions ou il étoit entré contre lui. Mais après que Bocchus, roi de Numidie, ayant été déclaré allié des Romains, eut conſacré dans le capitole les victoires de Sylla chargées de trophées, & près d'elles toute l'hiſtoire de Jugurtha en vingt ſtatues d'or qui repréſentoient comme Bocchus livroit Jugurtha entre les mains de Sylla, cela mit Marius entiérement hors de lui-même, comme Sylla attirant à lui toute la gloire de ſes exploits. Forcené de colere & de jalouſie, il ſe préparoit à employer la force pour abattre ce monument qui lui étoit ſi injurieux; & Sylla ſe préparoit de ſon côté à faire tous ſes efforts pour repouſſer cette violence.

(*a*) Comme cette ſédition étoit ſur le point

(*a*) *Comme cette ſédition étoit ſur le point d'éclater, la guerre des alliés ſurvint tout-à-coup qui la réprima.*) Cette

d'éclater, la guerre des alliés survint tout-à-coup, qui la réprima; car les plus belliqueuses nations de l'Italie & les plus abondantes en hommes, s'éleverent contre les Romains, & penserent renverser leur empire, tant elles étoient redoutables, non-seulement par leur adresse aux armes & par la force du corps, mais encore par l'audace & par la grande capacité de leurs généraux (*a*) qui ne cédoient en rien aux plus grands capitaines de Rome.

Cette guerre, qui fut si variée par les divers accidens qui lui arriverent, & par les différens jeux que la fortune y joua, ajouta autant de gloire & de puissance à Sylla, qu'elle en ôta à Marius. Car Marius parut lent dans toutes ses entreprises, irrésolu, paresseux & plein de délais, soit que la vieillesse eût éteint l'activité & le feu qui étoient en lui, car il avoit soixante-cinq ans passés; ou, comme il le disoit lui-même, qu'étant accablé de fluxions, & qu'ayant de la peine à se remuer, il ne soutînt le poids de cette guerre que par honneur & au-delà de ses forces; cependant en cet état il ne laissa pas de gagner une grande bataille où il tua sur la place six mille des ennemis, & jamais il ne leur donna prise sur lui. Il souffroit qu'on l'environnât de tranchées,

guerre des alliés qui fut aussi appellée la guerre des Marses, s'alluma la troisiéme année de l'olympiade CLXXII, 662 ans depuis Rome bâtie, & 88 ans avant l'ere chrétienne. On peut voir le dix-huitiéme chapitre du troisiéme livre de Florus, qui donne un grand jour à ce que Plutarque dit ici.

(*b*) Popédias, Afranius, Vettius, Télésinus.

qu'on l'accablât de brocards, qu'on le défiât tous les jours au combat, sans jamais se laisser aller à aucun mouvement d'impatience & de colere. On rapporte que Popédius Silo, qui, de tous les généraux des ennemis étoit le plus considérable & le plus autorisé & par sa réputation & par le grand nombre de troupes qu'il commandoit, lui cria un jour : *Si tu es si grand capitaine, Marius, descends en pleine campagne pour combattre contre nous ;* & que Marius lui répondit : *Et si tu es si grand capitaine toi-même, Popédius, force-moi à descendre & à combattre malgré moi.*

Une autre fois, les ennemis lui ayant donné une occasion de les attaquer avec avantage, & les Romains l'ayant laissé échapper par timidité, quand ils se furent retirés les uns & les autres, il appella ses soldats à une assemblée, & là il leur dit : *Je suis en doute lesquels je dois appeller les plus lâches, ou vos ennemis, ou vous ; car ni les ennemis n'ont osé vous regarder quand vous leur avez tourné le dos, ni vous n'avez osé regarder les ennemis quand ils vous ont prêté le flanc.* Enfin il fut obligé d'abandonner le commandement, comme ne pouvant plus s'aider de sa personne à cause de son extrême foiblesse.

Les troupes des alliés ayant été battues en plusieurs rencontres, leurs affaires étoient en si mauvais état, que l'on voyoit bien que cette guerre alloit bientôt être finie ; plusieurs des principaux faisoient déja des brigues à Rome pour avoir la conduite de la guerre contre

Mithridate, & tâchoient de gagner le peuple par le moyen des orateurs, lorſque, contre l'attente de tout le monde, le tribun Sulpitius, homme très-hardi & très-inſolent, mit en avant Marius, le nomma général de l'armée Romaine contre Mithridate avec le titre de proconſul.

Cela partagea le peuple; les uns prirent le parti de Marius, & les autres celui de Sylla. Ces derniers envoyoient Marius aux bains chauds de Baïes, & lui ordonnoient d'aller ſoigner & traiter ſon corps débilité par la vieilleſſe & par les fluxions, comme il le diſoit lui-même; car Marius avoit près de Miſene une maiſon de campagne très-magnifique, où il vivoit avec plus de luxe & de molleſſe, qu'il n'étoit ſéant à un homme qui avoit été à la tête de ſi groſſes armées, & qui avoit ſi glorieuſement terminé tant de guerres. On dit que Cornélie l'avoit achetée ſoixante-quinze mille drachmes; (*a*) & peu de tems après Lucullus l'acheta deux millions cinq cens mille, tant le prix des choſes & la dépenſe hauſſerent très-promptement, & tant le luxe reçut d'accroiſſement dans ce peu d'années.

(*a*) *Et peu de tems après, Lucullus l'acheta deux millions cinq cens mille.*) On ſait bien que le luxe n'a point de bornes, & que tout d'un coup il peut mettre aux choſes un prix exceſſif; nous en voyons tous les jours des exemples. Cependant que cette maiſon de Marius ait monté en ſi peu de tems de ſoixante-quinze mille drachmes à deux millions cinq cens mille, c'eſt-à-dire, de trente-ſept mille cinq cens livres à un million deux cens cinquante mille livres, cela paroît impoſſible, ou du moins incroyable. N'y auroit-il point faute au nombre?

Cependant Marius, en homme ambitieux & en jeune homme, gourmandoit ſa vieilleſſe & ſa foibleſſe ; car tous les jours il deſcendoit dans le champ de Mars, s'y exerçoit avec les jeunes gens les plus robuſtes, & montroit un corps léger & adroit aux armes, & très-propre à manier des chevaux, quoique dans cet âge avancé il fût devenu fort replet & fort peſant. Il y avoit des gens qui trouvoient cela admirable, & qui alloient exprès au champ de Mars pour le ſeul plaiſir de voir ſes combats & tous les efforts que le deſir de ſurpaſſer les autres lui faiſoit faire. Mais les plus honnêtes gens ne pouvoient le voir ſans avoir pitié de cette avarice & de cette avidité inſatiable de gloire, de ce qu'étant devenu de très-pauvre très-riche, & de très-petit très-grand, il ne ſavoit pas mettre des bornes à ſa fortune, & n'étoit pas content de jouir en repos de l'eſtime & de l'admiration des hommes & des grands biens qu'il avoit acquis ; mais comme un homme qui manquoit de toutes choſes, il s'en alloit en Cappadoce & à l'extrêmité du Pont-Euxin, après tant de triomphes & tant de gloire, traîner les reſtes de ſa vieilleſſe, & combattre contre Archélaüs & Néoptoleme, ſatrapes de Mithridate. Les raiſons même, que Marius alléguoit pour ſe juſtifier, paroiſſoient frivoles, car il diſoit qu'il vouloit former lui-même ſon fils en le faiſant ſervir ſous lui.

Voilà ce qui fut ſur le point de perdre Rome en faiſant enfin crever l'apoſtume qu'elle cou-

voit depuis long-tems dans ſon ſein : Marius ayant trouvé un inſtrument très-propre pour la ruine entiere de la république, l'audace effrénée de Sulpitius qui, admirant & ſe propoſant pour modele Saturninus, ne trouvoit à redire que deux choſes dans ſa maniere de gouverner; l'une, ſa trop grande timidité, & l'autre, ſes remiſes. Ne voulant donc point l'imiter dans ſes défauts, il avoit toujours autour de lui ſix cens hommes choiſis dans l'ordre des chevaliers, comme ſes gardes, & il les appelloit lui-même *l'Anti-Sénat.*

Un jour que les conſuls Sylla & Pompeïus Rufus tenoient leur aſſemblée dans la place, Sulpitius y ſurvint en armes. Les deux conſuls prirent d'abord la fuite; Sulpitius, ſe ſaiſiſſant du fils de Pompeïus, le tua ſur le champ; & Sylla ſe ſentant vivement pourſuivi, comme il paſſoit devant la maiſon de Marius, il s'y jetta contre l'attente de tout le monde, & ſans être apperçu de ceux qui le pourſuivoient, qui courant toujours, paſſerent outre. On dit que Marius lui-même le fit ſortir par la porte de derriere & le renvoya en sûreté, de ſorte qu'il arriva ſain & ſauf dans ſon camp. Mais Sylla, dans ſes mémoires, ne dit point qu'il ſe fût retiré dans la maiſon de Marius; il dit qu'il y fut mené pour délibérer ſur les choſes que Sulpitius vouloit le forcer d'ordonner malgré lui, en l'environnant de tout côté d'épées nûes, & qu'il fut entraîné ainſi chez Marius; & qu'enfin il en

ſortit, & alla ſur la place (*a*) où il caſſa & annulla, comme ils le deſiroient, la caſſation de la juſtice que ſon collegue (*b*) & lui avoient ordonnée.

Alors Sulpitius, ſe voyant le plus fort, décerna à Marius le commandement de l'armée contre Mithridate; & Marius, ſe préparant à partir, envoya deux tribuns de ſoldats à Sylla lui ordonner de lui remettre ſon armée; mais Sylla, au lieu de lui remettre cette armée qui étoit de trente mille hommes de pied & de cinq mille chevaux, la mena contre Rome, après avoir animé ſes ſoldats à le venger. Ses ſoldats aſſommerent d'abord les deux officiers qui avoient porté cet ordre. Et Marius, de ſon côté, fit mourir à Rome pluſieurs des amis de Sylla, & publia à ſon de trompe qu'il donneroit la liberté aux eſclaves qui prendroient les armes pour le ſecourir. Mais on dit qu'il n'y en eut que trois qui ſe préſenterent: c'eſt pourquoi, après n'avoir fait qu'une légere réſiſtance contre Sylla, comme il entroit dans Rome, il fut obligé de s'enfuir.

Il ne fut pas plutôt ſorti de Rome, que tous ceux qui l'accompagnoient, l'abandonnerent & ſe retirerent l'un deçà, l'autre delà; & la nuit étant déja toute noire, il ſe retira dans une petite maiſon qu'il avoit près de

(*a*) *Où il caſſa & annulla, comme ils le deſiroient, la caſſation de la juſtice que ſon collegue & lui avoient ordonnée.*) S'il ne l'avoit pas caſſée, Sulpitius n'auroit jamais pu faire décerner à Marius le commandement de l'armée contre Mithridate.

(*b*) Pompéius Rufus.

Rome, & qui étoit appellée *Salonium*, d'où il envoya ſon fils dans les terres de ſon beaupere Mucius, qui n'étoient pas bien éloignées, pour y prendre les proviſions dont il avoit beſoin ; & continuant ſa route il deſcendit à Oſtie où un de ſes amis, appellé Numérius, lui avoit préparé une barque; il y monta ſans attendre ſon fils, n'ayant avec lui que Granius que ſa femme avoit eu d'un premier lit.

Le jeune Marius, arrivé dans les terres de ſon ayeul Mucius, s'empreſſoit à ramaſſer les proviſions qui lui étoient néceſſaires, & à les empaqueter. Le jour le ſurprit dans cette occupation, & penſa le découvrir à ſes ennemis; car quelques cavaliers pouſſerent juſques-là, dans le ſoupçon que Marius pourroit y être. Celui qui avoit ſoin de ſes terres les ayant apperçus d'aſſez loin, cacha promptement le jeune homme dans une charrette chargée de feves ; & attelant en même tems ſes bœufs, il alla au-devant de ces cavaliers, comme menant ſa charrette à Rome. Cette ruſe hardie ſauva le jeune Marius qui fut conduit dans la maiſon de ſa femme où il ſe pourvut de tout ce dont il avoit beſoin ; & dès que la nuit fut venue, il ſe rendit ſur le bord de la mer où, ayant trouvé un vaiſſeau prêt à partir pour l'Afrique, il s'y embarqua.

Cependant le vieux Marius porté par un vent favorable, côtoyoit l'Italie, mais comme il craignoit de tomber entre les mains d'un certain Géminius qui étoit un des plus puiſſans de Terracine, & ſon ennemi capital, il avoit

ordonné à ſes mariniers de s'éloigner le plus qu'ils pourroient de ce port. Ses mariniers auroient bien voulu lui obéir, mais le vent s'étant changé tout-d'un-coup en vent de la haute mer, & ayant amené une violente tempête, ils crurent que le vaiſſeau ne réſiſteroit pas à ſes coups & aux efforts des vagues qui le battoient avec furie. D'ailleurs, Marius ſe trouvoit très-mal de la mer, c'eſt pourquoi ils gagnerent à grand'peine le rivage de Circéi. Comme la tempête augmentoit toujours & que les vivres leur manquoient, ils deſcendirent à terre, & furent errans çà & là ſans avoir aucun but certain, mais ſeulement, comme cela arrive d'ordinaire dans les grandes extrêmités où l'on ne voit aucun parti qui ſoit sûr, de fuir le mal préſent comme le plus terrible, & de rejetter ſes eſpérances ſur ce qui ne paroît point. Car ſi la terre leur étoit contraire, la mer ne l'étoit pas moins; & s'ils devoient craindre de rencontrer des hommes, ils devoient encore plus craindre de n'en rencontrer point, à cauſe de l'extrême diſette où ils ſe trouvoient.

Sur le ſoir, ils rencontrerent quelques bouviers qui malheureuſement n'eurent rien à leur donner, mais qui, ayant reconnu Marius, l'avertirent de ſe retirer au plus vîte, parce qu'il n'y avoit que quelques momens qu'ils avoient vu paſſer par-là pluſieurs cavaliers qui battoient l'eſtrade pour le chercher. Réduit au déſeſpoir par cette nouvelle, & voyant encore ceux qui l'accompagnoient mourir preſque de

défaillance, il ne ſavoit que faire ni que devenir. Enfin il s'éloigna du grand chemin, & ſe jetta dans un bois épais où il paſſa la nuit avec beaucoup de travail & dans une grande détreſſe.

Le lendemain matin, ranimé par la néceſſité, & voulant tenter encore quelques efforts avant que de s'abandonner entiérement, il ſe mit à marcher le long de la côte, encourageant & fortifiant ſes compagnons, & les conjurant de ne pas ſe rebuter avant que d'avoir éprouvé la reſſource de ſa derniere eſpérance pour laquelle il ſe réſervoit lui-même, s'aſſurant ſur les anciens oracles qu'il avoit reçus; car il leur dit qu'étant encore enfant & élevé à la campagne, il reçut un jour dans ſa robe l'aire d'une aigle où il y avoit ſept aiglons; que ſon pere & ſa mere, l'ayant vu & admirant cette aventure, allerent conſulter les devins, & que les devins répondirent que cet enfant ſeroit le plus célebre de tous les hommes, & que les deſtinées lui promettoient qu'immanquablement il obtiendroit ſept fois dans ſa patrie la charge la plus éminente & de la plus grande autorité.

Les uns diſent que ce prodige arriva véritablement à Marius, comme il eſt rapporté; & les autres ſoutiennent que ceux qui étoient avec lui, le lui ayant ouï raconter en cette occaſion & dans une autre de ſes fuites, le crurent & le mirent par écrit, quoique ce ne fût qu'une fable inventée par Marius pour les raſſurer. Car l'aigle ne fait jamais plus

de deux aiglons à la fois; & l'on a accusé de mensonge Musée même pour avoir dit: *L'aigle pond trois œufs, elle en couve deux & n'en éleve qu'un.* Mais que Marius, & dans sa fuite & dans les grandes extrêmités où il s'est trouvé, ait souvent dit qu'il parviendroit au septiéme consulat, c'est ce qui est constant & avoué de tout le monde.

Comme Marius & sa troupe n'étoient plus qu'environ à vingt stades (*a*) de la ville de Minturnes, ils virent une troupe de cavaliers qui venoient à eux, & en même tems ils découvrirent deux barques qui passoient assez près du rivage. D'abord ils se mirent tous à courir de toute leur force vers la mer; & se jettant dans l'eau, ils gagnerent à la nage ces deux barques, & monterent sur l'une qui étoit justement celle où étoit Granius, sur laquelle ils passerent dans l'isle (*b*) d'Enaria qui étoit vis-à-vis. Pour Marius, comme il étoit fort pesant & qu'il ne pouvoit se remuer qu'avec beaucoup de peine, deux de ses esclaves le soulevant sur l'eau, le mirent enfin sur l'autre barque. Dans ce moment les cavaliers arriverent sur le rivage; d'abord ils commanderent aux mariniers d'amener la barque à terre, ou de jetter Marius dans la mer & de continuer ensuite leur route; & Marius se mit à les conjurer avec larmes de ne pas le trahir. Les maîtres de la barque, dans ce peu de momens, ayant changé souvent de résolu-

(*a*) Deux mille cinq cens pas.

(*b*) Isle près du rivage de la Campanie, vis-à-vis de Naples.

tion, & penché tantôt à le livrer, tantôt à le ſauver, enfin ils répondirent qu'ils ne le livreroient point. Ce que ces cavaliers ayant entendu, ils ſe retirerent pleins de dépit & de colere.

Dès qu'ils furent éloignés, ces mêmes mariniers changeant de penſée, aborderent à terre; & ayant mouillé près de l'embouchure du Liris où ſes eaux répandues font un marais, ils conſeillerent à Marius de deſcendre pour prendre quelque nourriture ſur le rivage; & pour ſe délaſſer un peu du travail de la mer qui l'avoit tout rompu, juſqu'à ce que le vent devînt bon pour repartir, ce qui arrivoit ordinairement quand le vent de mer venoit à s'amortir; car alors il ſe levoit du marais un vent frais qui ſuffiroit pour les conduire. Marius les ayant crus, ils l'aiderent eux-mêmes à deſcendre. Dès qu'il fut à terre il ſe coucha ſur l'herbe, bien éloigné de penſer à ce qui le menaçoit; & eux, remontant incontinent dans leur barque & retirant leurs ancres, ils s'enfuirent, comme n'étant ni honnête de livrer Marius, ni sûr pour eux de le ſauver. Ainſi Marius, abandonné de tout le monde, demeura long-tems couché ſur le rivage ſans prononcer une ſeule parole. Reprenant courage enſuite, & ramaſſant à grand'peine le peu qui lui reſtoit de forces, il ſe mit à marcher à travers champs avec un travail infini.

Après avoir traverſé des marais profonds & des foſſés pleins d'eau & de bourbe, il

arriva à la cabane d'un pauvre vieillard qui travailloit à ces marais ; il se jette à ses pieds & le supplie *de secourir & de sauver un homme qui, s'il échappoit au danger dont il étoit menacé, le récompenseroit infiniment au-delà de ses espérances.* Le bon homme, soit qu'il le connût de longue main, ou que saisi de respect en voyant la majesté qui éclatoit sur sa personne, il le prît pour un personnage très-considérable, lui dit : *Que, s'il n'avoit besoin que de repos, sa cabane seroit assez bonne pour le recevoir ; mais que, s'il étoit ainsi errant pour se dérober à la poursuite de ses ennemis, il le cacheroit dans un lieu plus sûr & plus tranquille.* Marius, l'ayant prié de lui rendre ce service, il le mena au fond du marais, le fit coucher dans un lieu creux sur le bord du fleuve & le couvrit de roseaux & d'autres matieres légeres qui pouvoient le cacher sans l'incommoder de leur poids. Il avoit à peine achevé qu'il entendit un grand bruit qui venoit du côté de sa cabane. Geminius avoit envoyé de Terracine plusieurs troupes de cavaliers à la poursuite de Marius, & une de ces troupes arriva par hazard dans ce moment auprès de ce bon homme qu'ils effrayerent d'abord en criant qu'il avoit reçu chez lui & qu'il recéloit un ennemi des Romains.

Marius, qui les entendoit & qui ne se croyoit pas en sûreté, se leva de sa cachette, & s'étant dépouillé, se jetta dans l'endroit du marais où l'eau étoit la plus épaisse & la

plus bourbeuſe ; & ce fut ce qui le découvrit à ceux qui le cherchoient. Ils le retirerent donc tout nud & tout couvert de fange, le menerent en cet état à Minturnes, & le remirent entre les mains des magiſtrats : car le decret du ſénat qui ordonnoit à tout le monde de le pourſuivre & de le tuer ſi on le prenoit, avoit été déja porté dans toutes les villes.

Mais les magiſtrats de Minturnes, avant que d'obéir, jugerent à propos de s'aſſembler pour délibérer ; & cependant (*a*) ils mirent Marius en garde dans la maiſon d'une certaine femme, appellée Fannia, qui ne paroiſſoit pas de ſes amies à cauſe d'une ancienne affaire qu'elle avoit eue devant lui. Cette Fannia avoit été mariée à un homme appellé Tinnius ; s'étant ſéparée d'avec ſon mari, elle avoit redemandé ſa dot qui étoit très-conſidérable ; le mari, pour ne pas rendre cette dot, l'avoit accuſée d'adultere, & Marius, qui étoit alors conſul pour la ſixiéme fois, fut ſon juge. L'affaire ayant été plaidée, il parut que Fannia avoit été de mauvaiſe vie avant ſon mariage, & que Tinnius, informé de ſes débauches, n'avoit pas laiſſé de l'épouſer & de vivre longtems avec elle. C'eſt pourquoi Marius, les blâmant l'un & l'autre, condamna le mari à rendre la dot ; & pour noter d'infamie la

(*a*) *Ils mirent Marius en garde dans la maiſon d'une certaine femme nommée Fannia.*) Ils ne le mirent pas en priſon, parce qu'ils ne ſavoient pas encore ce qu'ils devoient faire.

femme, il la condamna à une amende de quatre drachmes.

(*a*) Pour tout cela, Fannia n'entra point dans le reſſentiment d'une femme offenſée ; mais dès qu'elle vit Marius entre ſes mains, bien loin de ſe reſſouvenir de tout le mal qu'il lui avoit fait, elle eut grand ſoin de lui, l'aida de tout ce qu'elle avoit, & l'encouragea & fortifia le mieux qu'il lui fut poſſible. Marius la loua de ſa généroſité & l'aſſura qu'il avoit fort bon courage ; car il avoit eu ce jour-là même un ſigne très-favorable qu'il lui raconta, & que voici. Comme on le menoit chez elle, & qu'il fut vis-à-vis de ſa maiſon, dès qu'on eut ouvert la porte, il en ſortit un âne qui, prenant ſa courſe, alloit boire dans la fontaine voiſine. Quand il fut devant Marius, il s'arrêta, le regarda d'une maniere gaie & enjouée, jetta enſuite une voix claire, & par un excès de gaieté il ſe mit enfin à bondir autour de lui. (*b*) De-là Marius tiroit ſa conjecture, & diſoit que le dieu lui marquoit par-là que ſon ſalut viendroit plutôt de la mer que de la terre, parce que l'âne, ſans

(*a*) *Pour tout cela Fannia n'entra point dans le reſſentiment d'une femme offenſée.*) Il y a bien de l'apparence que cette Fannia avoit plus de reconnoiſſance pour Marius, de ce qu'il lui avoit fait rendre ſa dot, que de reſſentiment pour l'affront qu'il lui avoit fait en la condamnant à une amende de quatre drachmes, ou de quarante ſols.

(*b*) *De-là Marius tiroit ſa conjecture, & diſoit que le dieu lui marquoit par-là.*) Il faut être bien ſubtilement & bien ridiculement ſuperſtitieux, pour tirer de-là cet augure. Mais pour peu qu'on ſoit enclin à la ſuperſtition, les malheurs la rendent exceſſive, tout devient ſigne en cet état.

s'arrêter à ſa pâture qui vient de la terre, l'avoit quittée pour boire à la fontaine. Ayant achevé de détailler ſon augure à Fannia, il dit qu'il vouloit repoſer, & commanda qu'on le laiſſât ſeul & qu'on fermât la porte ſur lui.

Cependant les magiſtrats & les aſſeſſeurs de Minturnes, qui étoient aſſemblés, après avoir long-tems délibéré ſur cette affaire, réſolurent qu'il falloit obéir au decret & tuer Marius; mais il ne ſe trouva pas un ſeul des citoyens qui voulût ſe charger de cette exécution. Enfin il ſe préſenta un cavalier Gaulois, d'autres diſent Cimbre, qui entra dans ſa chambre l'épée à la main. Comme l'endroit où il étoit couché ne recevoit pas beaucoup de lumiere, on dit qu'il parut au cavalier que les yeux de Marius jettoient une flamme très-vive, & que, du fond de ce lieu obſcur, il en ſortit une voix terrible qui lui dit: *Oſes-tu bien, malheureux, tuer Caïus Marius?* Le Barbare épouvanté prit la fuite, & ayant jetté ſon épée il ſortit dans la rue, criant ſeulement, *Je ne puis tuer Marius.* Cela étonna tous ceux de la ville. A cet étonnement ſuccéda la compaſſion & à la compaſſion le repentir & le blâme qu'ils ſe donnoient à eux-mêmes d'avoir pris une réſolution pleine d'injuſtice & d'ingratitude contre un homme qui avoit ſauvé l'Italie, & que c'étoit même un grand crime de ne pas ſecourir: *Qu'il s'en aille donc*, dirent-ils, *par-tout où il voudra, errant & fugitif épuiſer ailleurs tout ce dont le menace ſa deſtinée, & prions ſeulement*

que les dieux ne nous puniſſent point de ce que nous jettons hors de notre ville Marius nud & dénué de tout ſecours.

Après avoir tenu ces diſcours, ils entrent en foule dans ſa chambre, ſe mettent tous autour de lui, & le font ſortir pour le mener ſur le rivage de la mer. Comme chacun s'empreſſe, & que les uns lui préſentent une choſe, les autres une autre, il ſe paſſe un aſſez long tems. Une autre choſe encore les retarda : ſur le chemin qui mene de Minturnes à la mer, (*a*) on trouve le bois ſacré de la nymphe appellée Marica ; tous ceux du pays ont pour ce bois une ſinguliere vénération, & ils obſervent ſur-tout avec grand ſoin de n'en laiſſer rien ſortir de tout ce qui y eſt entré. Il n'y avoit donc pas moyen de paſſer dans ce bois, & il falloit prendre un grand circuit, ce qui auroit été fort long.

Comme ils étoient dans cet embarras, un des plus vieux de la troupe ſe mit à crier, *qu'il n'y avoit point de chemin défendu, & par lequel on ne pût paſſer pour ſauver Marius ;*

(*a*) *On trouve le bois ſacré de la nymphe appellée Marica.*) Il eſt parlé de cette Marica dans le ſeptiéme livre de l'Enéide.

Et nympha genitum Laurente Marica.

Où Servius dit : *Eſt autem Marica dea littoris Minturnenſium, juxta Lirim fluvium.* On prétend que c'eſt la même que Circé ; & ce qui pourroit en être une preuve, c'eſt la loi qui s'y obſervoit de ne rien laiſſer ſortir de tout ce qui étoit entré dans ce bois ſacré ; car c'étoit ſans doute pour compatir à la douleur que la déeſſe avoit eue de ce qu'Ulyſſe l'avoit quittée.

& prenant lui-même quelque partie des provisions que l'on portoit au vaisseau, il marcha le premier au travers du bois. Tout ce dont il avoit besoin lui ayant été fourni avec la même affection, & un certain Béléus lui ayant donné un vaisseau, il s'embarqua. Quelques années après il fit faire un grand tableau de toute cette aventure, & le consacra dans le temple de Marica d'où il étoit descendu sur le rivage pour s'embarquer, & à la déesse, de laquelle il croyoit avoir l'obligation du bon vent qui l'accompagna dans son voyage.

Par bonne fortune il fut porté d'abord à l'isle d'Enaria où il trouva son beau-fils Granius, & ses autres amis avec lesquels il continua sa route vers l'Afrique. Mais l'eau étant venue à leur manquer, ils furent obligés de relâcher en Sicile vis-à-vis de la ville (*a*) d'Eryx. Là un questeur des Romains, qui gardoit cette côte, pensa prendre Marius, & tua seize de ceux qui étoient descendus avec lui pour faire de l'eau. Marius s'étant rembarqué avec beaucoup de diligence, traversa la mer & arriva à l'isle de Meninge (*b*), où il apprit que son fils étoit sauvé avec Céthégus, & qu'ils étoient allés vers Hiempsal, roi de Numidie, pour lui demander du secours.

Ranimé & flatté par cette bonne nouvelle, il eut l'audace de partir de Meninge dans le

(*a*) Vis-à-vis de Drepanum.

(*b*) Isle près la côte d'Afrique, au-dessous de la petite Syrte.

deſſein d'aller à Carthage où il aborda en effet. Celui qui commandoit pour les Romains en Afrique, c'étoit Sextilius. Marius, qui ne lui avoit jamais fait ni bien ni mal, eſpéroit que la compaſſion ſeule le porteroit à le ſecourir; mais il ne fut pas plutôt deſcendu à terre avec un petit nombre de ſes gens, qu'un des officiers de Sextilius vint à ſa rencontre, s'arrêta vis-à-vis de lui, & lui adreſſant la parole, lui dit: *Marius, je viens de la part de Sextilius qui te défend de mettre le pied en Afrique, & qui te déclare que, ſi tu n'obéis, il obéira au decret du ſénat, & te traitera en ennemi de Rome.*

Marius, entendant cet ordre, fut ſi ſaiſi de douleur & de triſteſſe, qu'il ne put trouver de paroles pour s'exprimer. Il garda long-tems le ſilence, jettant des regards terribles ſur l'officier qui lui portoit cet ordre. Cet officier, après avoir aſſez long-tems attendu, lui demanda enfin ce qu'il vouloit qu'il dît de ſa part au gouverneur. Alors Marius lui répondit avec un grand ſoupir: *Mon ami, dis-lui que tu as vu Marius fugitif aſſis ſur les ruines de Carthage*, remettant devant les yeux par cette belle réponſe la fortune de cette grande ville & la ſienne, comme deux exemples terribles de la viciſſitude des choſes humaines.

Cependant Hiempſal, roi des Numides, flottant dans ſes réſolutions, & jetté par ſes raiſonnemens tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, faiſoit beaucoup d'honneurs au jeune

Marius & à Céthégus; mais quand ils parloient de se retirer, il trouvoit toujours de nouveaux prétextes pour les retenir, & il étoit évident que ce n'étoit nullement pour rien de bon qu'il avoit recours à toutes ces remises. Dans cet embarras, il arriva une chose assez naturelle qui les sauva. Le jeune Marius étoit fort beau & fort bien fait: une des concubines du roi fut touchée de ses malheurs & en eut pitié; cette pitié fut le commencement & le prétexte de l'amour qu'elle conçut pour lui; elle lui déclara sa passion; ce jeune homme l'éloignoit toujours. Enfin voyant qu'il n'y avoit point d'autre chemin ouvert pour sa fuite, & considérant d'ailleurs que les avances que cette femme lui faisoit, partoient plutôt du desir généreux & honnête de le servir, que de l'envie de satisfaire une passion brutale, il reçut les marques de son affection, & elle lui donna les moyens de s'enfuir avec ses amis.

Il arriva justement à l'endroit où étoit son pere. Quand ils se furent salués & embrassés, ils se mirent à marcher le long de la côte, & sur leur chemin ils trouverent deux gros scorpions qui se battoient. (*a*) Ce signe parut très-mauvais à Marius; c'est pourquoi, montant sans différer sur un bateau de pêcheurs, ils passerent dans l'isle de Cercina (*b*), peu

(*a*) *Ce signe parut très-mauvais à Marius.*) Marius étoit fort entêté des signes & des augures. Le voici frappé du combat de ces deux scorpions, il l'explique en mauvaise part; & ce qu'il y a de plaisant, l'événement semble justifier sa crainte & sa conjecture.

(*b*) Petite isle près de la

éloignée du continent. A peine avoient-ils quitté le rivage, qu'ils virent quelques cavaliers d'Hiempſal arriver à l'endroit d'où ils venoient de partir; & Marius trouva que, de tous les dangers auxquel il avoit échappé, ce n'étoit pas-là le moindre.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Afrique; & que Sylla faiſoit la guerre dans la Béotie contre les lieutenans de Mithridate, (*a*) à Rome les conſuls Octavius & Cinna s'étant diviſés avoient pris les armes & en étoient venus aux mains. Octavius, ayant eu l'avantage, avoit chaſſé de la ville Cinna qui vouloit gouverner avec trop de tyrannie, & ſubſtitué conſul à ſa place Cornélius Mérula. Et Cinna avoit ramaſſé des troupes de toute l'Italie, & menoit une formidable armée contre Rome.

Marius, ayant reçu ces nouvelles, trouva à propos de s'embarquer ſans délai. Il prit donc avec lui quelques cavaliers Mauruſiens & quelques-uns de ceux qui l'étoient venu trouver d'Italie, les uns & les autres faiſant en tout environ mille hommes, & s'embarqua. Il aborda à un port de Toſcane, appellé Télamon (*b*); & étant deſcendu à terre, il fit publier qu'il donneroit la liberté aux eſclaves qui viendroient s'enrôler.

côte occidentale de la petite Syrte.

(*a*) *A Rome les conſuls Octavius & Cinna s'étant diviſés.*) Cn. Octavius Népos, & L. Cornélius Cinna conſuls l'an de Rome 666, & 85, avant l'ere chrétienne, ſe diviſerent. Cinna vouloit qu'on rappellât les bannis, & Octavius vouloit l'empêcher.

(*b*) Près du promontoire de même nom.

Les laboureurs & les bergers de la contrée, tous gens libres, accoururent ſur la côte au nom & à la réputation de Marius qui gagna les plus robuſtes & les plus propres à la guerre, & qui ramaſſa en peu de jours des troupes ſi conſidérables, qu'il en remplit quarante vaiſſeaux.

Quand il fut queſtion du parti qu'il devoit prendre, il fit cette réflexion, qu'Octavius étoit homme de bien qui vouloit gouverner dans la juſtice en obéiſſant aux loix; & que Cinna étoit ſuſpect à Sylla, & ennemi déclaré du gouvernement. Il comprit donc que Cinna lui convenoit davantage, & réſolut de s'aller rendre à lui avec toutes ſes forces. Il envoya des gens devant, lui dire qu'il étoit prêt à obéir à ſes ordres, comme au conſul. Cinna le reçut à bras ouverts, le nomma d'abord proconſul, & lui envoya les faiſceaux & les autres marques de ſa dignité. Marius les refuſa, diſant que ces ornemens ne convenoient point à l'abaiſſement de ſa fortune, & continua de porter une méchante robe & de laiſſer croître ſes cheveux, comme il avoit fait depuis le jour qu'il avoit été banni, & marcha toujours lentement & peſamment comme un homme qui avoit plus de ſoixante-dix ans. Par cet abattement il vouloit exciter la compaſſion; mais au travers de cette humiliation on voyoit éclater cet air de fierté qui lui étoit naturel, & qui paroiſſoit plus terrible que pitoyable; & l'on démêloit fort bien que le changement de ſa fortune avoit plus

aigri son courage qu'elle ne l'avoit abattu.

Dès qu'il eut salué Cinna & parlé aux soldats, il mit la main à l'œuvre, & fit que les affaires eurent bientôt changé de face. En premier lieu, coupant les convois avec ses vaisseaux, & pillant les marchands qui portoient des bleds & autres provisions à Rome, il se rendit maître des vivres; ensuite courant la côte il prit les villes maritimes. Enfin il prit Ostie même par trahison, la pilla, tua la plupart de ses habitans, fit un pont sur le Tibre pour empêcher que les ennemis ne pussent rien faire entrer à Rome par mer; & se mettant en marche avec son armée, il tira droit à Rome, & s'empara de la montagne appellée *le Janicule*; tout cela par la faute d'Octavius qui ne fit pas tant de tort aux affaires par son incapacité, qu'il leur nuisit par son trop grand attachement à la justice qui lui fit sacrifier à la lettre de la loi ce qui étoit expédient & utile. Car, comme on le pressoit d'appeller à la liberté les esclaves, il répondoit toujours, *qu'il ne donneroit jamais aux serfs de part à une patrie dont il tenoit éloigné Marius pour le maintien des loix & de la justice.*

Mais après que Cæcilius Métellus, fils de Métellus Numidicus, qui avoit commandé l'armée en Afrique contre Jugurtha, & qui avoit été supplanté par Marius, fut arrivé à Rome, il eut d'abord la réputation d'être plus propre à commander qu'Octavius; c'est pourquoi tous les gens de guerre abandon-

nerent Octavius & ſe rangerent auprès de Métellus, le priant de ſe mettre à leur tête & de ſauver la ville; & lui promettant qu'ils combattroient de toutes leurs forces, & qu'ils vaincroient leurs ennemis s'ils avoient un capitaine entendu, agiſſant, & qui les sût bien conduire. Métellus, irrité de cette déſertion, les réprimanda durement & les renvoya à leur conſul; mais ils prirent le parti d'aller ſe rendre aux ennemis; & Métellus lui-même fut obligé de ſe retirer, n'eſpérant plus de ſalut pour la ville.

Octavius, à la perſuaſion des Chaldéens, des devins & de ceux qui ſe mêloient d'expliquer les livres des Sibylles, demeura à Rome où ils lui promettoient que les choſes changeroient bientôt en ſa faveur. C'étoit véritablement un homme d'un très-bon ſens, & qui ſoutenoit ſur-tout ſa dignité de conſul avec beaucoup de majeſté, ſans ſe laiſſer jamais gagner par les flatteries, & ſe tenant toujours inviolablement attaché aux coutumes & aux loix de la patrie, comme à un formulaire dont on ne doit jamais s'écarter. Mais il avoit un grand foible pour la divination, (*a*) & il paſſoit bien plus de tems à conſulter les pronoſtiqueurs, les devins & autres charlatans de

(*a*) *Et il paſſoit bien plus de tems à conſulter les pronoſtiqueurs, les devins & autres charlatans de cette eſpece, qu'à s'entretenir avec des gens de guerre, ou de grands politiques & d'hommes d'état.*) Les véritables devins pour un homme de guerre & pour un homme d'état, ce ſont les grands capitaines & les grands politiques; car, comme dit Euripide, *les ſages deviennent plus ſages par la fréquentation des ſages.*

cette eſpece, qu'à s'entretenir avec des gens de guerre, ou de grands politiques & hommes d'état.

Avant que Marius entrât à Rome, il envoya devant quelques ſatellites qui, ayant traîné cet Octavius hors de ſon tribunal, l'égorgerent ſur la place. (*a*) Et l'on dit qu'on trouva ſur lui la figure de ſa naiſſance qui avoit été dreſſée par un Chaldéen. Et voilà une contrariété aſſez remarquable de deux grands capitaines, Marius & Octavius, tous deux entêtés de la divination; (*b*) l'un fut ſauvé & l'autre perdu par la grande confiance qu'ils y avoient eue.

Les choſes étant en cet état, le ſénat aſſemblé envoya des députés à Cinna & à Marius, les prier d'entrer dans Rome & d'épargner les citoyens. Cinna, comme conſul, leur donna audience aſſis ſur ſon tribunal, & leur fit une réponſe pleine de douceur & d'humanité. Marius, qui étoit debout derriere

(*a*) *Et l'on dit que l'on trouva ſur lui la figure de ſa naiſſance dreſſée par un Chaldéen.*) Les figures de la naiſſance dreſſées ſur l'état du ciel au point de l'horoſcope, ſont bien anciennes. L'ignorance, entée ſur l'envie naturelle à l'homme de pénétrer dans l'avenir & d'être inſtruit ſur tout ce qui le regarde, a jetté dans cette imbécille ſuperſtition dont on commence à peine à ſe déſabuſer.

(*b*) *L'un fut ſauvé & l'autre perdu par la grande confiance qu'ils y avoient eue.*) Octavius & Marius étoient tous deux également entêtés de la divination. Octavius périt en s'abandonnant aux eſpérances qu'elle lui donna, car il reſta dans Rome; & Marius ſe ſauva par la grande confiance qu'il y eut; car cette confiance l'empêcha de s'abandonner au déſeſpoir, & ſervit à retenir ſes compagnons. Voilà comme une choſe très-frivole & très-fauſſe produit par la perſuaſion des effets tout contraires.

ſon ſiége ne diſoit mot ; mais la ſévérité de ſon viſage & ſes regards farouches annonçoient qu'il rempliroit bientôt la ville de meurtre & de ſang. Après l'audience ils s'acheminerent vers Rome. Cinna y entra environné de ſes gardes & de gens de guerre ; mais Marius, s'arrêtant ſur la porte, dit, avec une ironie que la colere dictoit : *Qu'il étoit banni, & que les loix lui défendoient l'entrée de Rome ; que, ſi l'on y avoit beſoin de ſa préſence, il falloit caſſer par une nouvelle loi celle qui l'avoit banni ;* comme s'il eût été homme bien attaché aux loix, & qu'il fût entré dans une ville libre.

Il fit donc aſſembler le peuple dans la place ; mais avant que trois ou quatre tribus euſſent donné leurs ſuffrages, il leva le maſque ; & renonçant à ce vain rappel, qu'il faiſoit ſemblant de demander, il entra dans la ville environné de ſes ſatellites, choiſis ſur tous les eſclaves qui s'étoient venu rendre à lui, (a) & qu'il appelloit Bardiéens. Ces ſatellites

(*a*) *Et qu'il appelloit Bardiéens.*) J'avoue que je ne ſais pas pourquoi Marius appelloit ainſi ſes gardes, car *bardiéens* ne ſignifie rien. Le grand M. de Thou, comme je le vois à la marge de ſon Plutarque, croyoit qu'il falloit corriger le texte & écrire, *qu'il appelloit Bardyetes* ou *Bardyates.* Car les Bardyetes étoient une nation Eſpagnole très-ſauvage & très-féroce. Ce qui auroit bien pu porter Marius à donner ce nom à ſes gardes, pour épouvanter par ce nom le peuple, & lui faire redouter leur férocité. Cette conjecture eſt très-vraiſemblable ; cependant j'oſerai hazarder ici la mienne. Plutarque nous dit dans la ſuite, que ce qui affligeoit encore plus le peuple, c'étoit la luxure abominable de ces gardes qui violoient les femmes & les enfans. On peut donc croire que c'étoit de-là que Marius

ſur la moindre parole que Marius leur diſoit, ou ſur le moindre ſigne qu'il leur faiſoit, tuoient ſans diſtinction tous ceux qu'il ordonnoit ; juſques-là qu'un ſénateur, appellé Ancharius, qui avoit été préteur, s'étant approché de lui pour le ſaluer, comme Marius ne daigna ni lui parler, ni faire ſemblant de le voir, ils le tuerent à ſes pieds, & depuis ce meurtre, ils tuerent de même tous ceux qui en abordant Marius, n'en recevoient ni une parole, ni un ſalut ; & c'étoit-là le ſignal quand il marchoit dans les rues ; de ſorte que ſes meilleurs amis ne l'approchoient jamais ſans des frayeurs & des tranſes mortelles.

Enfin, après tant de meurtres, Cinna, raſſaſié de ſang, commença à s'appaiſer ; mais Marius plus altéré de jour en jour, & l'eſprit plus aigri & plus irrité, vouloit achever de ſe défaire de tous ceux contre leſquels il lui reſtoit le moindre ſoupçon. Toutes les villes, tous les grands chemins fourmilloient de gens qui comme des limiers, pourſuivoient & relançoient ceux qui s'enfuyoient, ou qui ſe cachoient. On reconnut en cette occaſion que la fidélité dûe à l'hoſpitalité & à l'amitié, tient rarement contre la mauvaiſe fortune ;

avoit tiré le nom qu'il donnoit à ces infames, & qu'il les appelloit, non pas *Bardiéens*, mais *Bardéens*, du mot grec βαρδῆν, qui dans le langage d'Ambracie ſignifioit *violer les femmes*. βαρδῆν, dit Heſych. τὸ βιάζεσθαι γυναῖκας, Ἀμβρακιῶται. Mais peut-être eſt-ce chercher trop de fineſſe. Au lieu de Βαρδιαίους, Plutarque n'auroit-il pas écrit Μαριαίους, *les Mariens*, pour dire les ſatellites de Marius.

car il y eut bien peu de gens qui ne décelaſſent leurs amis, ou qui ne livraſſent leurs hôtes. C'eſt pourquoi il eſt d'autant plus juſte de louer & d'admirer les eſclaves de Cornutus, qui ayant caché leur maître dans un lieu fort ſecret de ſa maiſon, prirent dans la rue un de ceux qui avoient été tués, le porterent dans la maiſon, le pendirent par le cou, lui mirent au doigt un anneau d'or, le montrerent en cet état aux ſatellites de Marius qui venoient pour le tuer; & après l'avoir enſeveli & orné magnifiquement comme leur maître, ils l'enterrerent avec un grand deuil, ſans que perſonne ſe doutât de cette feinte.

Cornutus, échappé par cette ruſe de ſes valets, ſe retira dans les Gaules. L'orateur Marcus Antonius avoit auſſi trouvé un ami fidele, mais il fut plus malheureux que Cornutus. Cet ami étoit un homme du peuple & fort pauvre, qui lui ayant donné retraite, ravi d'avoir chez lui un des principaux de Rome, & voulant le bien traiter, envoya ſon valet chez un cabaretier du voiſinage pour acheter du vin; ce valet ayant goûté avec plus d'attention que de coutume le vin qu'on lui donnoit, & ne le trouvant pas aſſez bon, en demanda de meilleur: *Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe chez vous?* lui dit le cabaretier, *que tu ne prends point comme à l'ordinaire, du vin nouveau & commun, & que tu en veux du plus excellent & du plus cher?* Ce valet lui découvrit ſans façon, comme à un homme qu'il connoiſſoit & qui étoit ſon ami, que ſon

maître traitoit Marcus Antonius qu'il avoit caché chez lui.

Le valet ne fut pas plutôt ſorti, que ce cabaretier, qui ſe trouva un impie & un ſcélérat, alla tout droit chez Marius qui venoit de ſe mettre à table pour ſouper. Dès qu'on l'eut fait entrer, il annonça à Marius qu'il alloit lui livrer Marcus Antonius. A cette nouvelle on dit que Marius jetta un grand cri, & que ſa joie fut ſi grande qu'il battit des mains. Il fut même ſur le point de quitter la table & d'aller ſur le lieu : mais ſes amis l'en ayant empêché, il envoya un de ſes officiers nommé Annius avec pluſieurs ſoldats, & lui ordonna de lui apporter la tête d'Antonius.

Quand cette troupe fut arrivée à la maiſon où le cabaretier les mena, Annius demeura à la porte ; & ſes ſoldats étant montés par un méchant petit eſcalier dans la chambre, & ayant enviſagé Antonius, ils ſe renvoyoient les uns aux autres cette exécution, tant l'éloquence de ce perſonnage comme une ſirene enchantereſſe, étoit pleine de douceur, de perſuaſion & de grace. Il n'eut pas plutôt commencé à parler & à les prier de lui ſauver la vie, qu'il ne s'en trouva pas un qui eût le cœur aſſer dur pour mettre la main ſur lui, ni qui osât le regarder en face ; mais baiſſant tous la vue, ils ſe mirent à pleurer.

Comme cela dura long-tems, Annius qui s'impatientoit, monta dans la chambre, & vit Antonius qui parloit à ſes ſoldats, & ſes ſol-

dats si charmés & si enchantés de son éloquence, qu'ils en étoient attendris; il les appelle lâches & traîtres; & courant à Antonius, il lui coupa la tête de sa propre main.

Catulus Lutatius, qui avoit été collegue de Marius au consulat, qui avoit commandé avec lui l'armée, & qui avoit triomphé avec lui des Cimbres, ayant vu que ceux qui avoient intercédé pour lui auprès de Marius, n'en avoient reçu d'autre réponse sinon, *Il faut qu'il meure*, s'enferma chez lui dans une petite chambre où il fit allumer beaucoup de charbon, & se fit étouffer par cette vapeur. Les corps étoient jettés dans les rues sans tête, & foulés aux pieds, & la compassion étoit bannie de tous les cœurs; car ce spectacle n'excitoit que la frayeur & le tremblement, chacun craignant pour soi-même. Mais ce qui affligeoit encore plus le peuple, c'étoit l'insolence & la luxure abominable de ces scélérats appellés *Bardiéens*, qui, après avoir égorgé les maîtres dans leurs maisons, abusoient de leurs enfans, & violoient leurs femmes; & on ne pouvoit réprimer leur dissolution, leur avarice, & leur cruauté. Enfin Cinna & Sertorius ayant pris ensemble leurs mesures, les surprirent une nuit dans le camp comme ils dormoient, & les égorgerent sans faire quartier à un seul.

Dans ce même tems, comme si ce vent de tempête eût changé tout-à-coup, il arriva de tous côtés des nouvelles que Sylla ayant terminé la guerre contre Mithridate, & recouvré

les provinces que ce prince avoit uſurpées, revenoit à Rome avec une groſſe armée. Cela donna une courte treve & un petit relâche à ces maux & à ces miſeres qu'on ne peut exprimer; parce qu'ils s'attendoient à tout moment d'avoir ſur les bras une furieuſe guerre; & c'eſt ce qui fit qu'on nomma Marius conſul pour la ſeptiéme fois. Comme il ſortoit de ſa maiſon le premier jour de Janvier, qui eſt le commencement de l'année, pour aller ſur la place prendre poſſeſſion de ſon conſulat, il trouva ſur ſon chemin Sextus Lucinus, & le fit précipiter de la roche Tarpéïenne. Ce début atroce parut un ſigne évident & un préſage sûr de tous les maux & de toutes les calamités qui alloient fondre encore ſur leur parti & ſur toute la ville. Et pour lui, affoibli par les travaux, l'eſprit accablé d'inquiétudes, & travaillé de différentes penſées qui l'agitoient, & l'ame pénétrée de frayeur & de crainte à la ſeule penſée de la nouvelle guerre, des nouveaux combats & des nouvelles terreurs qui l'attendoient, & dont ſa grande expérience lui faiſoit voir tout ce qu'ils avoient de plus dangereux & de plus horrible, il n'avoit pas la force de réſiſter aux chagrins & aux peines dont il étoit aſſailli de toutes parts.

Ces noirs chagrins augmentoient encore quand il venoit à faire réflexion que ce n'étoit pas contre un Octavius & un Merula, qui ne commandoient qu'une tourbe ramaſſée de ſéditieux & de mutins, qu'il alloit avoir af-

faire; que c'étoit Sylla qui venoit à lui, Sylla qui l'avoit chaſſé autrefois, qui par ſes victoires venoit de confiner Mithridate dans les rives du Pont-Euxin. Accablé par toutes ces penſées, il ſe remettoit encore devant les yeux ſon exil, ſes fuites, les dangers qu'il avoit courus ſur la terre & ſur la mer, toutes les peines qu'il avoit eſſuyées, & il tomboit dans des détreſſes qui l'occupoient jour & nuit, & qui lui cauſoient des frayeurs nocturnes, & des ſonges qui troubloient ſon repos. A tout moment il croyoit entendre une voix qui lui diſoit :

(*a*) *Le gîte du lion, quoique abſent, eſt terrible.*

Mais comme il craignoit encore davantage les veilles, il s'abandonna à des feſtins hors de ſaiſon, & ſe jetta dans des excès de vin, peu convenables à ſa dignité & à ſon âge, cherchant un remede contre ſes inſomnies & ſes chagrins.

Enfin, ſur quelque nouvelle qu'il reçut du côté de la mer, & qui lui apprenoit ſans doute l'approche de Sylla, il tombe dans de nouvelles alarmes. D'un côté la crainte de l'avenir, & de l'autre l'accablement & le poids des maux préſens l'avoient réduit en tel état, que le moindre petit accident fut capable de le jetter dans la maladie dont il mourut. Il fut attaqué d'une

(*a*) *Le gîte du lion, quoiqu'abſent, eſt terrible.*) Par ce proverbe, Marius ſe diſoit à lui-même que bien que Sylla fût abſent, tout étoit à craindre pour lui dans Rome, qui étoit la patrie de Sylla.

pleuréſie, comme l'écrit le philoſophe Poſidonius, qui dit qu'il l'alla voir dans ſon lit pour lui parler des affaires pour leſquelles il étoit envoyé en ambaſſade à Rome. (*a*) Mais Caïus Piſo, autre hiſtorien, écrit que Marius ſe promenant un ſoir après ſouper avec quelques-uns de ſes amis, tomba ſur le propos de ſes aventures, qu'il leur fit le détail de tout ce qui lui étoit arrivé depuis le commencement de ſa vie; & qu'après leur avoir raconté les changemens & les inconſtances de la fortune à ſon égard, tant en bien qu'en mal, il leur dit qu'il n'étoit pas d'un homme ſage & de bon ſens de ſe fier davantage à cette infidele. Après quoi il les embraſſa, leur dit adieu, & alla ſe mettre dans ſon lit, où il mourut après ſept jours de maladie.

Il y a des écrivains qui aſſurent que ſon ambition demeſurée parut ſur-tout dans ſa maladie par un délire où il tomba; car il rêva qu'il commandoit l'armée Romaine contre Mithridate, & qu'il lui livroit bataille. Dans cette rêverie il faiſoit les mêmes geſtes & les mêmes mouvemens qu'il avoit accoutumé de faire dans les combats, & jettoit les mêmes cris d'exhortation & de victoire, tant ſon envie de commander & ſa jalouſie naturelle avoient empreint dans ſon cœur cette forte & violente paſſion d'avoir cette guerre à con-

(*b*) *Mais Caïus Piſo.*) Voſſius a cru que c'étoit peut-être Caïus Calpurnius Piſo, qui fut conſul vingt ans après la mort de Marius. Cicéron en parle dans ſon Brutus; cependant il n'en parle, dit-il, que comme d'un orateur, & nullement comme d'un hiſtorien.

duire. C'eſt cette folle ambition qui faiſoit qu'à l'âge de ſoixante-dix ans, après avoir été le premier de tous les hommes qui eût eu l'honneur d'être ſept fois conſul, & laiſſant une maiſon & des richeſſes ſi grandes, qu'elles auroient ſuffi à pluſieurs rois, il ſe lamentoit encore & ſe plaignoit de la fortune, comme mourant pauvre, & avant que d'avoir obtenu ce qu'il avoit deſiré.

Platon penſoit bien différemment; car ſe voyant ſur le point de mourir, il remercia ſon bon démon & ſa fortune, premiérement de ce qu'il étoit né homme, & non pas bête; en ſecond lieu de ce qu'il étoit né Grec & non pas Barbare; & enfin de ce que ſa naiſſance s'étoit rencontrée dans le tems de Socrate. On dit auſſi qu'Antipater de Tarſe fit de même; car un peu avant ſa mort il repaſſa dans ſon eſprit tous les honneurs qui lui étoient arrivés pendant ſa vie, & il n'oublia pas même l'heureux voyage qu'il avoit fait par mer à Athenes, comme mettant en ligne de compte juſqu'aux moindres faveurs de la fortune, ſans en oublier une ſeule, & les conſervant chérement juſqu'à la fin dans ſa mémoire, qui eſt pour l'homme ſage le plus aſſuré tréſor où il puiſſe conſerver & mettre en dépôt tous les biens qu'il a reçus; au lieu que les ingrats & les inſenſés laiſſent périr & couler avec le tems tout ce qui leur arrive de bon & d'agréable; delà vient que n'ayant rien mis en réſerve, & ne retenant rien, ils ſont toujours vuides de biens, & pleins de vaines eſpérances, qui leur

ſont abandonner le préſent pour les jetter dans l'avenir. Or l'avenir dépend toujours de la fortune, & le préſent ne peut nous être ôté. Cependant ils rejettent ces biens déja reçus des mains de cette déeſſe, & ſoupirent toujours après ceux qu'elle promet, & qu'ils regardent comme leurs biens propres; & c'eſt avec juſtice qu'ils ſont ainſi malheureuſement abuſés. Car avant que la raiſon & la bonne doctrine aient jetté dans leur ame les bons fondemens, & préparé une bonne aſſiette pour tous les biens extérieurs, ils travaillent avec empreſſement à les amaſſer & à les entaſſer; c'eſt pourquoi ils ne peuvent jamais remplir l'avidité inſatiable qui les dévore.

Marius mourut le dix-ſeptiéme jour de ſon ſeptiéme conſulat. D'abord ce fut une joie générale dans Rome, qui ſe flatta d'être délivrée de la plus cruelle & la plus inſupportable de toutes les tyrannies. Mais peu de jours après, les Romains s'apperçurent qu'ils avoient changé un maître vieux & caſſé contre un jeune maître plein de vigueur & de force, tant le jeune Marius exerça contr'eux d'inhumanités & de cruautés, en faiſant mourir les plus gens de bien & les perſonnages les plus conſidérables. Comme on l'avoit cru hardi & intrépide dans les combats, on l'avoit appellé d'abord *fils de Mars*; mais le contraire ayant enſuite paru par ſes œuvres, on l'appella *fils de Vénus*. Enfin enfermé dans Preneſte par Sylla,

après avoir tout tenté inutilement pour ſauver ſa vie, voyant que la ville étant priſe, il n'avoit aucun moyen d'échapper, il ſe tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur.

Fin de la vie de Caïus Marius.





(*)COMPARAISON

DE PYRRHUS ET DE MARIUS.

APRÈS avoir recueilli tout ce qui nous a paru le plus digne de mémoire dans la vie de Pyrrhus & dans celle de Marius, il eſt tems de les comparer pour tâcher de découvrir ce qu'ils ont de ſemblable & de différent, & les avantages qu'ils ont l'un ſur l'autre.

Il ſe préſente d'abord du côté de la naiſſance une différence infinie, qui ſemble exclure toute ſorte de comparaiſon. En effet comment peut-on comparer un homme comme Marius, iſſu de parens inconnus, pauvres, & obligés de gagner leur vie à la ſueur de leur front, né dans un méchant petit bourg du pays des Arpinates, & qui n'a eu d'autre éducation qu'une éducation ruſtique & groſſiere; comment peut-on, dis-je, le comparer à un prince comme Pyrrhus, né ſur le trône & doublement fils de Jupiter, & par ſon caractere de roi, car les rois ſont appellés enfans de Jupiter, & par ſon origine, qui, par une longue ſuite de rois, remonte juſqu'à ce dieu ?

Mais cette différence ſi grande & ſi ſenſible que la nature a miſe entr'eux, on peut dire que la fortune l'a effacée, en accumulant ſur

(*) La comparaiſon que Plutarque avoit faite de Pyrrhus & de Marius, eſt perdue. Le traducteur a ſuppléé celle-ci.

la tête de Marius plus d'honneurs & de puiſſance qu'elle n'en avoit jamais accordé à aucun Romain avant lui ; & cela même n'eſt pas un médiocre avantage pour Marius. Il n'eſt pas ſurprenant qu'un roi, ſi grand par tant de titres, ait reconquis ſes états, & qu'il ait ajouté de nouvelles grandeurs à celle que la naiſſance lui a donnée. Il arrive rarement que des rois ſoient ſi abattus, qu'ils ne puiſſent trouver les moyens de ſe relever ; leur titre de roi paroît ſi ſaint & ſi vénérable à tous les hommes, que leur mauvaiſe fortune attire la pitié & les ſecours de la plupart, & ſur-tout de ceux qui ſont revêtus de ce ſacré caractere. Mais qu'un homme du peuple parvienne de commencemens ſi miſérables & ſi foibles à ce faîte de grandeur où Marius s'eſt élevé, qu'il ait mérité tant de charges ſi honorables, tant de commandemens d'armées ſi glorieux, c'eſt ce qui eſt admirable. Il faut que la fortune ait trouvé dans un homme de grandes qualités & de grands talens, pour en faire juſqu'à ſa mort, l'objet de ſes faveurs & de ſes caprices.

La fortune n'eſt pas la ſeule qui ait égalé en quelque ſorte Marius à Pyrrhus, la nature y a mis auſſi beaucoup du ſien, comme ſi elle avoit voulu réparer le tort qu'elle lui avoit fait du côté de la naiſſance.

Pyrrhus avoit toutes les qualités du corps & de l'eſprit néceſſaires à un grand capitaine ; la prudence, la tempérance, la force, la vivacité ; il étoit conſtant, patient, laborieux, & d'une ſanté capable de réſiſter aux plus gran-

des fatigues, & il avoit un grand air de majeſté, mais un air plus terrible que vénérable.

Marius étoit né de même, vif, frugal, laborieux, conſtant, patient, infatigable, & d'un eſprit auſſi préſent, auſſi net, & auſſi tranquille dans l'action au milieu des dangers, que dans le repos. Il avoit ce même air de majeſté, mais encore plus rude & plus terrible.

Pyrrhus en valeur, en courage, en audace ne cédoit à aucun prince ni roi. En le voyant dans les combats, on croyoit voir la vivacité, l'intrépidité, & cette valeur héroïque d'Alexandre, qui paroiſſoit moins l'effet du mouvement rapide des eſprits, qu'un tranſport, qu'une fureur divinement inſpirée.

Perſonne n'étoit ſupérieur à Marius dans ces mêmes qualités.

Ils commencerent tous deux de bonne heure à donner des marques de cette valeur & de cette audace. Pyrrhus à l'âge de dix-huit ans ſe diſtingua extrêmement à la bataille d'Ipſus où tant de rois combattirent; & Marius auſſi jeune ſe ſignala au ſiege de Numance, & il y acquit une grande réputation.

Il eſt vrai que Marius ne peut fournir aucun coup de main qui ſoit comparable à celui de Pyrrhus, lorſque tout bleſſé qu'il étoit d'un coup d'épée à la tête, il fendit en deux d'un ſeul coup de ſon cimeterre, un capitaine des Mamertins armé de pied-en-cap, & auſſi remarquable par ſa taille avantageuſe, que par l'éclat de ſes armes.

Marius n'a pas non plus d'action perſon-

nelle ſi éclatante que celle de Pyrrhus, lorſqu'à l'attaque de la ville d'Eryx en Sicile il monta le premier à l'aſſaut, ſoutint long-tems ſeul tout l'effort des Barbares, écarta les uns, précipita les autres, & faiſant mordre la pouſſiere aux plus opiniâtres, il ſe fit autour de lui un rempart de morts. Tel étoit Alexandre ſur le mur de la ville des Oxydraques.

Mais ce n'eſt ni par les coups de main, ni par ces tranſports téméraires, qui ſoumettent la raiſon à la fortune, qu'on juge des généraux; ces actions ſont les titres des ſoldats & des ſubalternes : encore pourroit-on oppoſer à la premiere action de Pyrrhus, le combat que Marius, jeune ſoldat, fit à ſa premiere campagne à la vue de Scipion l'Africain, contre l'ennemi qu'il tua devant les murs de Numance. Et quelles actions de valeur ne faut-il pas qu'il ait faites à ce même ſiége, pour s'être attiré de ce général ce grand éloge, *qu'il pourroit le remplacer un jour* ?

Tous deux également nés pour la guerre, ils ne pouvoient ſupporter la paix, non pas même dans le ſein de la proſpérité, & au faîte des honneurs, lorſque leur ambition devoit être le plus ſatisfaite. Or ſi c'eſt un défaut à un roi de haïr la paix, qu'on peut appeller la plus belle choſe du monde, c'en eſt un encore plus grand à un particulier. Quelle horreur de vouloir toujours s'élever par les malheur publics à un plus haut degré de réputation & de gloire !

Pyrrhus avoit tant de ſcience & de capacité

dans l'art de la guerre, & ſur-tout pour mener des troupes & pour les ranger en bataille, qu'il ne ſe contenta pas d'en donner des preuves dans tous ſes combats, il en laiſſa encore des traités où il en donnoit des préceptes.

Marius ne lui étoit nullement inférieur en ce point. Dans toutes les batailles qu'il donna, on voit éclater ſon habileté & ſa grande prudence, ſoit pour la diſpoſition des troupes, ſoit pour le choix du terrein, ſoit enfin pour prendre en tout ſes avantages, & pour affoiblir & diminuer ceux de l'ennemi. Ce qu'il fit avant la bataille contre les Ambrons pour accoutumer peu-à-peu les Romains à la vue des Gaulois, montreroit ſeul un grand capitaine. Le changement qu'il apporta aux piques de ſes ſoldats fait voir juſqu'où il portoit ſes vues. Et s'il n'a rien écrit ni laiſſé aucun traité de l'art de la guerre, il a laiſſé un grand monument de ſa capacité & de ſa prudence dans ce qu'il fit à l'embouchure du Rhône pour faciliter ſes convois.

Marius a encore, à mon avis, un grand avantage, c'eſt que dans toutes les guerres où il commanda, on ne trouve point qu'il ait fait une ſeule faute; bien loin d'en avoir fait une pareille à celle que fit Pyrrhus devant Lacédémone. Il trouva cette ville ſans défenſe; & au lieu de l'attaquer en arrivant, comme cela lui étoit très-facile, il s'amuſa à camper, & donna aux Lacédémoniens une nuit. Et rien ne peut mieux faire voir que cet

exemple, de quelle conſéquence il eſt à la guerre de profiter des momens, & de ne jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même. Une occaſion perdue non-ſeulement ne ſe répare point, ou ne ſe répare que très-rarement, mais elle a ſouvent encore des ſuites funeſtes. Cette ſeule nuit donna le tems aux Lacédémoniens de ſe fortifier & de ſe couvrir d'une bonne tranchée, ce qui ne fit pas ſeulement manquer à Pyrrhus ſon entrepriſe, mais entraîna encore tous les malheurs qui lui arriverent enſuite, & ſur le chemin d'Argos où il perdit ſon fils, & dans Argos même, où il fut ſi malheureuſement tué; ce qui ne ſeroit point arrivé s'il s'étoit rendu maître de Lacédémone.

Pour ce qui eſt de leurs exploits, & des batailles qu'ils ont données, il faudroit être grand capitaine pour les bien peſer, & pour décider quelles ont été les plus difficiles, les plus accompagnées de grands dangers, & par conſéquent les plus glorieuſes. Mais on peut dire en général que dans toutes les actions de Pyrrhus il ne paroît rien de ſi grand, ni de ſi éclatant que ce que Marius fit contre les Ambrons, les Teutons & les Cimbres. Jamais l'Italie, ni Rome même, n'avoient été menacées d'une ruine ſi prochaine; trois cens mille hommes, comme un torrent impétueux, inondoient les campagnes; rien ne pouvoit réſiſter à leur fureur: redoutables non-ſeulement par leur nombre & par la force étonnante de leur corps, mais auſſi par leur audace,

audace, par leur violence & par leur opiniâtreté, ils s'étoient rendus encore plus terribles par les premiers ſuccès de leurs armes. Ils avoient déja défait pluſieurs armées Romaines, & pluſieurs capitaines de réputation; & Rome ne trouva d'autre pilote que Marius, qui pût la défendre contre cette affreuſe tempête qui venoit l'aſſaillir.

Que l'on examine tout ce que Marius fit dans cette grande occaſion, la conſtance avec laquelle il ſupporta les bravades & les inſultes des Barbares, qui vouloient l'attirer au combat, & les murmures de ſes troupes, qui vouloient combattre; la maniere ſage & précautionnée dont il les ſuivit quand ils eurent décampé; les bons ordres qu'il donna quand le hazard eut engagé le combat contre les Ambrons, en faiſant d'abord charger par les Liguriens, & en faiſant enſuite ſoutenir ces Liguriens par les Romains; la prudence & la valeur qu'il fit paroître le lendemain dans la bataille contre les Teutons, dont le gain fut uniquement dû à ſa bonne conduite & à ſon courage; on avouera qu'il n'y a point d'action où toutes les parties d'un grand capitaine paroiſſent dans un plus grand jour.

On oppoſera peut-être à cette bataille de Marius, celle que Pyrrhus gagna en Italie contre les Romains conduits par le conſul Lævinus; car pour bien juger de deux actions, il faut comparer les ennemis contre leſquels elles ont été faites. Or cette armée des Romains, que Pyrrhus battit, n'étoit pas comme

cette multitude innombrable de Barbares, qu'une fureur aveugle, qui ſe nuit ſouvent à elle-même, conduiſoit; c'étoient des troupes diſciplinées & aguerries; ce n'étoit pas un corps qui pliât au premier choc, & qui étant rompu, ne pût ſe rallier & faire encore tête, c'étoit un corps ferme, bien ſerré, & bien uni, dont toutes les parties ſe ſoutenoient l'une l'autre, & qui rompu & pouſſé ſept fois, revint ſept fois à la charge, repouſſa autant de fois le vainqueur, & étoit ſur le point de gagner la bataille, lorſque Pyrrhus, qu'on avoit cru mort, venant à reparoître, rétablit le combat, lâcha ſes éléphans contre les Romains, & les ayant mis en déſordre, il chargea ſi à propos avec ſa meilleure cavalerie, qu'il les défit entiérement, & remporta cette victoire, dont la gloire fut d'autant plus grande qu'elle lui avoit été opiniâtrément diſputée, & que les Romains eux-mêmes avouerent qu'elle étoit l'ouvrage de ſon grand ſens & de ſa bonne conduite.

On dira à l'avantage de Marius, qu'il ne fut jamais battu, au lieu que Pyrrhus le fut deux fois par ces mêmes Romains qu'il venoit de vaincre; la premiere fois près d'Aſculum, où il le fut même par ſa faute pour avoir mal pris ſon terrein. Mais je ne ſais ſi on peut imputer à un général une faute, qui fut auſſi-tôt réparée que faite. Dès le lendemain Pyrrhus eut ſa revanche, il défit les Romains, & remporta une ſeconde victoire auſſi glorieuſe que la premiere. Il n'en fut pas de même à

la ſeconde fois près de Bénévent, où il perdit un grand combat contre Manius Curius; & ſa défaite fut ſi conſidérable, qu'elle l'obligea d'abandonner l'Italie, & de renoncer à tous les deſſeins ambitieux qui l'y avoient amené. Mais on peut dire que dans cette occaſion la fortune voulut faire voir qu'elle fait quelquefois triompher de la prudence & de la ſageſſe. Il n'y avoit rien de mieux pris & de mieux concerté que le deſſein de Pyrrhus, d'aller attaquer l'un des conſuls avant que l'autre l'eût pu joindre. Les contre-tems qui lui arriverent la nuit dans ſa marche, furent la principale cauſe du grand échec qu'il reçut en cette occaſion.

Mais Marius eut la fortune favorable dans toutes ſes expéditions, comme ſi elle eût pris à tâche de ſe faire honneur des grands ſuccès qu'il s'aſſuroit par ſon grand ſens & par ſa bonne conduite.

Après qu'il eut défait les Ambrons & les Teutons, il marcha au ſecours de ſon collegue Lutatius Catulus, répara la faute qu'il avoit faite de quitter les pas des Montagnes, le fortifia par ſa préſence, paſſa le Pô, défit les Cimbres en bataille rangée, & acheva de ſauver Rome par ce grand exploit.

Mais ce qui releve encore infiniment les victoires de Marius au-deſſus de celles de Pyrrhus, c'eſt le fruit qu'elles produiſirent. Les grands ſuccès de Pyrrhus ne ſervirent de rien à ſon pays; s'il gagna la Macédoine, il fut obligé de la partager, & il la perdit

ensuite. Toutes ses plus grandes expéditions furent entreprises pour secourir les Tarentins, pour chasser les Carthaginois de Sicile, ou pour rétablir dans Sparte un roi chassé, & il ne réussit à aucune. Au lieu que Marius par ses exploits délivra Rome de la frayeur de Jugurtha, le plus terrible ennemi qu'elle eût eu après Annibal, & sauva toute l'Italie de l'inondation des Ambrons & des Cimbres. Ce n'est pas qu'il ne soit glorieux aux princes de secourir les opprimés; mais ils doivent moins à leurs voisins, qu'à leurs peuples, dont le salut & l'avantage doivent être leur suprême loi. Pyrrhus ne rétablit point les affaires de ceux qu'il alla secourir, & ruina entiérement les siennes.

Si les exploits de Marius ont l'avantage sur ceux de Pyrrhus par leur fin, ils l'ont encore par les honneurs qu'ils lui procurerent. Tous les éloges & toute la réputation que Pyrrhus s'attira par ses armes, & la magnifique inscription qu'il fit mettre dans le temple de Minerve, ne sauroient contre-peser le moindre des honneurs que Marius acquit par les siennes.

Quand Pyrrhus auroit réussi dans tous ses desseins, quels honneurs auroit-on pu lui rendre qui eussent égalé le glorieux titre qui fut donné à Marius, de troisiéme fondateur de Rome? Et ce n'est pas encore là le faîte de la gloire où Marius se vit élevé; ce sentiment intérieur de reconnoissance qui obligeoit les Romains quand ils étoient retirés dans

leurs maiſons avec leurs femmes & leurs enfans, à l'aſſocier à leurs dieux dans leurs repas domeſtiques, à lui offrir, comme à eux, les prémices de leur table, & à lui faire les mêmes libations, eſt ſans contredit l'honneur le plus grand & le plus flateur où un mortel puiſſe parvenir.

Mais ſi pour bien juger des plus belles actions des hommes, il faut ne les conſidérer ni par elles-mêmes, ni par la fin qu'elles ont eue, ni par les honneurs qu'elles ont attirés à leurs auteurs, mais ſeulement par les motifs qui les ont produites; il eſt certain que ni les exploits de Pyrrhus, ni ceux de Marius ne méritent de grandes louanges, deſtitués de ce qui doit ſeul les faire louer, je veux dire d'un motif juſte & honnête, qui eſt l'ame des grandes actions. Il n'y a que les travaux entrepris pour la juſtice & pour le bien des hommes, qui ſoient véritablement louables. Or ce n'a jamais été le but de Pyrrhus, ni de Marius. L'un & l'autre n'ont jamais rien fait que pour ſatisfaire leur ambition particuliere, & pour remplir ce deſir inſatiable de gloire qui les dévoroit. Pyrrhus, courant après tout ce qui le flattoit, rouloit eſpérances ſur eſpérances, toujours prêt à perdre ce qu'il avoit, pour courir après ce qu'il n'avoit pas, toujours incapable de ſouffrir le repos; & quand la fortune lui offroit en même tems deux occaſions de faire de grandes choſes, toujours plus affligé de perdre l'une, que content de profiter de l'autre.

L'ambition de Marius n'étoit ni moins excessive, ni moins blâmable. Né pauvre & de bas lieu, ni les immenses richesses qu'il avoit acquises, & qui auroient suffi à des rois, ni tant de batailles gagnées, ni deux triomphes, ni sept consulats, que personne n'avoit jamais eus avant lui, ni enfin les honneurs divins qu'on lui rendoit en particulier, & qui devoient être d'autant plus flatteurs, qu'ils étoient éloignés de l'ostentation, & par conséquent de la flatterie, ne pouvoient le rassasier; il se sentoit aussi vuide que s'il n'avoit encore rien obtenu de tout ce qu'il avoit desiré. A l'âge de soixante-dix ans il ne pouvoit se consoler qu'un autre fût nommé pour aller faire la guerre contre Mithridate; il vouloit alloit traîner sa vieillesse en Asie, & la commettre avec les satrapes de ce roi. Et il avoit l'esprit si rempli de cette pensée, que dans les rêveries de sa derniere maladie il en étoit travaillé, & qu'il mourut effectivement en se battant en songe contre Mithridate.

On pourroit dire peut-être pour le justifier, qu'ayant encore gagné, à l'âge de soixante-cinq ans, une grande bataille contre les alliés, & fait voir dans cette guerre que la foiblesse du corps, dont il se plaignoit, n'avoit pas diminué la vigueur de son esprit, il ne doit pas paroître étrange que peu d'années après il se crût encore capable de servir son pays, & en état de marcher contre Mithridate, sur-tout puisqu'à cet âge il soutenoit encore

les fatigues du champ de Mars, & qu'il montroit un corps agile & propre aux armes. Combien de capitaines ont servi utilement leur patrie, & fait des actions glorieuses dans un âge plus avancé! mais cette excuse seroit inutile; car si Marius n'avoit eu d'autre vue que de consacrer sa vieillesse à sa patrie, il devoit attendre que le peuple le nommât, & ne point faire de brigues, moins encore se servir d'un tribun hardi & séditieux, & aller heurter Sylla, ce qui pensa perdre Rome.

Cette ambition si outrée, qui fut le fondement de toute la conduite de Marius, comme de celle de Pyrrhus, fait assez connoître que les vertus morales n'étoient le fort ni de l'un, ni de l'autre. Cependant on peut dire que de ce côté-là Marius étoit infiniment au-dessous de Pyrrhus. Ce prince avoit des qualités aimables; il étoit reconnoissant, conservoit toujours le souvenir de ce qu'on avoit fait pour lui, étoit très-diligent à rendre les plaisirs qu'il avoit reçus; & quand la mort trop prompte de ceux qui l'avoient servi, lui ravissoit les moyens de les reconnoître, il regardoit cela comme une perte qui ne pouvoit se réparer. Il est vrai qu'il fut accusé d'ingratitude & d'infidélité envers les villes de Sicile qui l'avoient reçu, & envers les deux officiers Sostrate & Thonon, qui lui avoient rendu de si grands services; & il seroit difficile de le justifier, car il traita ces villes en tyran. Il fit mourir Thonon, & il auroit traité de même Sostrate, si Sostrate,

qui s'apperçut de ſon refroidiſſement à ſon égard, ne s'étoit dérobé par la fuite. Mais on doit regarder ces actions moins comme un manque de reconnoiſſance, que comme un excès d'ambition. Le violent deſir d'aller conquérir l'Afrique, bannit de ſon ame le ſouvenir de tous les ſervices que lui avoient rendus ces villes & ces deux amis; car dans le cœur d'un ambitieux toutes les vertus ſont ſubordonnées à cette ambition ſans bornes. Et ce fut la ſeule occaſion où Pyrrhus peut être regardé comme ingrat; par-tout ailleurs il remplit toujours les devoirs de la reconnoiſſance. Mais ce qui eſt bien remarquable & une grande leçon pour les princes & les gouverneurs, c'eſt que cette ſeule ingratitude lui fit perdre la Sicile; car pour l'en chaſſer les Siciliens ſe liguerent avec les Carthaginois même, contre leſquels ils l'avoient appellé.

Il n'en eſt pas de même de Marius, jamais il ne donna aucune marque de reconnoiſſance; ce qu'il fit contre Hérennius ſon patron, qui pour le ſervir, refuſoit de porter témoignage contre lui, comme contre ſon client, & la conduite qu'il eut contre Métellus, dès le lendemain que Métellus eut jetté les fondemens de ſa fortune, en le prenant pour ſon lieutenant, en eſt une preuve ſenſible.

Pyrrhus étoit doux, & lent à ſe mettre en colere; & Marius étoit très-violent, & ne pardonnoit jamais. Il eſt vrai que Pyrrhus tua chez lui dans un feſtin Néoptoleme, après l'avoir aſſocié au royaume de Macédoine;

mais en cela il ne fit que prévenir Néoptoleme, qui avoit conſpiré contre lui. Au lieu que Marius étoit toujours prêt à faire périr non-ſeulement ſes ennemis & ſes concurrens, mais les plus inconnus & les plus innocens même. Lutatius Catulus avoit été ſon collegue au conſulat, il avoit commandé avec lui l'armée, & il avoit triomphé avec lui; c'étoit d'ailleurs un homme de bien, & qui avoit ſacrifié ſa propre gloire à celle de ſon pays; Marius ne lui pardonna point le bonheur qu'il avoit eu de contribuer plus que lui à la défaite des Cimbres; il réſolut ſa mort, & il fallut que Catulus ſe fît mourir lui-même. Ce qu'il fit contre Turpilius, accuſé d'avoir livré à Jugurtha la ville de Vacca, où il commandoit, eſt encore plus horrible; il fut de ſes juges, & il le fit condamner à mort, & ſon innocence ayant été reconnue enſuite, tous ſes juges furent au déſeſpoir d'avoir fait mourir un innocent; Marius ſeul en fut ravi, il s'en vantoit comme d'une belle action, & alloit diſant par-tout que c'étoit lui qui en forçant le conſul Métellus à prononcer cet arrêt injuſte, avoit attaché à ſa conſcience une furie vengereſſe qui le puniroit à tous momens; inſenſé, de croire une furie vengereſſe pour Métellus, qui, comme conſul, n'avoit fait que prononcer un arrêt paſſé contre ſon avis, & de n'en pas craindre une plus terrible pour lui-même qui en avoit été l'auteur.

Bientôt après cette action ſi atroce, il en fit

une toute contraire, qu'on ne peut s'empêcher de louer & d'admirer. Trébonius avoit tué ſon neveu. Il n'y avoit perſonne qui ne crût que d'avoir tué, même avec grande raiſon, le neveu d'un général comme Marius, ſi emporté, ſi vindicatif, & ſi injuſte, ne fût de tous les crimes le crime le plus capital; cependant Marius ne ſe contenta pas d'abſoudre Trébonius, il le couronna de ſa main. Heureux s'il avoit ſacrifié ainſi ſon propre ſang à la vertu & à la ſageſſe, & non à ſa propre ambition & à ſes vues d'intérêt.

On ne trouve dans la vie de Pyrrhus aucun acte de juſtice ſi éclatant, mais on y trouve beaucoup d'amour pour la vertu & pour la ſageſſe; & c'eſt un grand mérite à un prince d'aimer les hommes vertueux. L'admiration que Pyrrhus témoigna pour Fabricius, la diſtinction avec laquelle il le traita, & les offres magnifiques qu'il lui fit pour ſe l'attacher, montrent combien il étoit frappé de la vertu, de la magnanimité, & de la ſageſſe, dont Marius faiſoit ſi peu de cas.

Que s'il faut rechercher la cauſe de la différence infinie qui étoit entr'eux ſur ce point, il n'eſt pas difficile de la trouver; elle ſe préſente d'elle-même, c'eſt l'éducation. Pyrrhus avoit été bien élevé, il avoit été à Athenes, on voit qu'il avoit l'eſprit fort cultivé, & on ne peut pas douter que la philoſophie qui avoit éclairé le monde, ne lui eût prêté ſon ſecours; la converſation qu'il eut à table avec Cynéas & avec Fabricius en eſt une

preuve. Au lieu que Marius avoit paſſé ſa premiere jeuneſſe à la campagne ſans aucune éducation; ce qui lui donna une ſi grande averſion pour les lettres Grecques, qu'il ne put jamais les ſouffrir. Or c'eſt une regle sûre, qu'on ne hait point les muſes impunément. Il fut comme les terres fortes, qui demeurant ſans culture, produiſent plus de méchantes herbes que de bonnes. Cette rudeſſe, cette férocité, cette ignorance du bien, qui l'accompagnerent toute ſa vie, furent le fruit de cette malheureuſe averſion. C'eſt ce qui lui cauſa cette audace effrenée dans l'autorité, cette lâcheté, & cette timidité dans les aſſemblées du peuple, où il ſacrifioit toujours la vertu à la fortune, pour plaire à celui qui pouvoit l'élever & l'abaiſſer, & tous ces autres vices qui le rendirent ſi malheureux au faîte même de la grandeur.

Le menſonge étoit ſa qualité favorite. Il faiſoit conſiſter dans le menſonge la plus grande partie de l'habileté & de la vertu, & il le porta juſques dans le ſanctuaire de la juſtice; ce qu'il fit en plein ſénat pour ſurprendre Métellus, eſt une action qui ſuffiroit ſeule pour flétrir la vie d'un homme ſage d'ailleurs, ſi la ſageſſe pouvoit jamais être ſans la juſtice.

Il eſt vrai que Pyrrhus n'a pas été entiérement exempt de ce vice; car on peut lui reprocher ce qu'il dit aux ambaſſadeurs des Lacédémoniens, lorſqu'entré à main armée dans le Péloponeſe, il les aſſura qu'il ne

venoit que pour mettre en liberté les villes qu'Antigonus avoit occupées, & qu'il avoit dessein d'envoyer à Lacédémone les plus jeunes de ses enfans, afin qu'ils y fussent élevés. Ce mensonge ne peut être excusé en aucune maniere. Platon a bien enseigné qu'il étoit permis aux magistrats & aux généraux de mentir à leurs ennemis, mais c'est à des ennemis déclarés; & il ne veut parler que des mensonges que la guerre autorise. Il enseigne aussi qu'ils peuvent mentir à leurs citoyens, mais c'est comme un médecin ment à son malade.

De toutes les méchantes actions de Marius, la plus odieuse & la plus criminelle, c'est d'être allé en Asie pour exciter les rois contre Rome, & pour lui attirer de nouvelles guerres, afin que dans ce pressant danger elle fût forcée de l'élire encore pour son général. Tous les crimes sont renfermés dans ce seul crime. Quelle malheureuse soif de gloire, & quelle rage, d'immoler sa patrie à son ambition!

Il ne faut donc pas s'étonner qu'un homme si emporté, si féroce & uniquement possédé du desir de dominer, ait plongé sa vieillesse dans toutes sortes d'injustices & de cruautés. Ces naturels atroces, dès qu'ils ont une fois franchi les bornes de la justice, ne trouvent plus rien qui soit capable de les arrêter; les plus grands excès d'iniquité leur deviennent nécessaires, car ils ne peuvent s'assurer l'impunité de leurs premiers crimes que par les

derniers. De-là vint ce déluge de ſang qui inonda Rome pendant les derniers jours de la vie de Marius ; & de quel ſang ! les principaux du ſénat, & les plus gens de bien furent les victimes de cette rage effrenée ; le fer des Cimbres n'auroit pas été ſi cruel.

On ne trouve rien d'approchant dans la vie de Pyrrhus ; & ſi malgré ſa valeur il eſt inférieur à Marius en exploits de guerre, il lui eſt fort ſupérieur dans tout ce qui regarde la vie civile & les mœurs. Ils ont eu d'ailleurs tous deux des conformités fort grandes, avec cette différence, que l'un commença ſa vie par des malheurs, & que l'autre la finit.

Le commencement de la vie de Pyrrhus fut d'un fugitif porté dans la cour d'un prince étranger, où l'on cherchoit pour lui un aſyle, & redemandé par ſes ennemis qui vouloient le faire périr. Marius éprouva les mêmes revers dans ſes dernieres années après ſon ſixiéme conſulat.

A douze ans Pyrrhus fut rétabli ſur le trône de ſes peres, & cinq ans après il le perdit par ſa faute, & retomba dans ſes premiers malheurs, ayant quitté ſes états pour une occaſion très-frivole. Marius, quoique bien moins inſtruit que Pyrrhus, n'auroit jamais fait une faute ſi oppoſée à la bonne politique.

On peut dire que tous les hommes ſont entêtés des préſages, des ſonges, en un mot de la divination. C'eſt un ſentiment qui naît du fond de leur nature toujours curieuſe & avide

de connoître l'avenir ; mais cet entêtement paroît encore plus dans les grands perſonnages, & dans ceux qui jouent les premiers rôles, ſoit qu'ils aient véritablement ce foible comme les autres, ou qu'ils en faſſent ſemblant par politique, pour faire ſervir cet art à leurs deſſeins. Pyrrhus ſe ſentit fortifié par le ſonge où il lui ſembla qu'Alexandre lui étoit apparu, & lui promettoit de l'aider. Sur un autre ſonge qu'il fit, où il lui ſembloit qu'il lançoit des foudres ſur Lacédémone, il croyoit fermement que le lendemain il prendroit la ville d'aſſaut. Mais ce ſonge avoit un ſens tout contraire, comme l'événement le juſtifia. D'un autre côté il fut fort allarmé du préſage qui lui arriva devant Argos, lorſque les têtes des bœufs qu'il avoit immolés, & qui étoient entaſſées à terre, tirerent leurs langues & lécherent leur propre ſang. Et dans Argos il n'eut pas plutôt vu ce taureau & ce loup de bronze qui ſe battoient, que rappellant un ancien oracle qui le menaçoit d'une mort prochaine dès qu'il verroit ces deux animaux s'acharner l'un contre l'autre, il penſa à ſe retirer & à renoncer à ſon entrepriſe.

Marius ne fit pas paroître moins de crédulité. Il menoit par-tout avec lui une propheteſſe Syrienne, pour laquelle il témoignoit beaucoup d'admiration & de vénération. Les deux vautours qui ſe faiſoient voir à ſon camp toutes les fois qu'il devoit remporter quelque victoire, le flattoient agréablement. Pour ſe raſſurer dans ſes malheurs les plus extrêmes, il

rappelloit l'explication que les devins avoient donnée au prodige qui lui étoit arrivé dans ſon enfance, lorſqu'une aigle laiſſa tomber ſur ſa robe ſon aire où il y avoit ſept aiglons; & ſur les côtes d'Afrique, la rencontre de deux ſcorpions qui ſe battoient, lui parut préſager que le chemin qu'il tenoit, lui ſeroit funeſte. C'eſt pourquoi il le quitta, & monta fort à propos ſur un bateau de pêcheurs. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon qu'on a dit que Marius avoit été ſauvé par la confiance qu'il avoit eûe à la divination. Pyrrhus, qui n'y en avoit pas moins, auroit été ſauvé de même, s'il avoit eu le tems de ſe retirer comme il le vouloit, après qu'il eut vu le taureau & le loup de bronze. Mais les ſignes qu'il avoit eus, étoient des ſignes trop déciſifs, ils ne pouvoient s'éluder; & comme il le dit lui-même en une autre occaſion, *on n'évite point ſa deſtinée.*

Cet air terrible que la nature leur avoit donné, parut ſur-tout dans des conjonctures preſque ſemblables, mais avec un effet bien différent. Le ſoldat Gaulois, envoyé pour tuer Marius dans ſa chambre à Minturnes, vit des éclairs ſortir de ſes yeux, jetta ſon épée, & renonça à ſon entrepriſe.

Pyrrhus revenant de la défaillance cauſée par le coup de tuile qu'il avoit reçu, & ouvrant les yeux, effraya tellement d'un ſeul regard le ſoldat, qui dans ce moment levoit l'épée pour lui couper la tête, qu'il ne put aſſener ſon coup, & qu'il ne l'acheva

qu'en tremblant & avec beaucoup de peine.

Leur mort fut fort différente. Pyrrhus périt malheureuſement dans un combat au milieu de la ville d'Argos, bleſſé par une femme, & achevé par un ſoldat qui lui coupa la tête. Et Marius, après toutes les cruautés qu'il avoit exercées, & avide encore de ſang, mourut dans ſon lit. Mais cette mort, qui paroît tranquille, fut plus tragique que celle de Pyrrhus; car les derniers jours de ſa vie, il les paſſa dans des inquiétudes & dans des frayeurs, qui ne le laiſſoient repoſer ni nuit, ni jour; & il mourut également tourmenté par le ſouvenir du paſſé, par la vue du préſent, & par la crainte de l'avenir. La furie vengereſſe, à laquelle il avoit voulu livrer Métellus, commença à le punir de ſes forfaits dès cette vie, & à faire la vengeance de tout le ſang qu'il avoit répandu. Tant il eſt vrai, comme dit Platon, que les ſcélérats & les impies, quand ils approchent de la mort, commencent à craindre tout ce dont ils s'étoient le plus moqués pendant leur vie. Alors les frayeurs & les ſoupçons les ſaiſiſſent, les remords les tourmentent, & ils n'ont pour compagnon, ſoit qu'ils veillent, ou qu'ils dorment, que le déſeſpoir. Au lieu que celui qui n'a rien à ſe reprocher, & dont la vie eſt innocente, eſt toujours accompagné de la douce eſpérance que Pindare appelle *la bonne nourrice des vieillards. Ceux qui ont paſſé*, dit-il, *leur vie dans les voies de la ſainteté & de la juſtice, ont toujours auprès d'eux la douce eſpérance qui réjouit leur cœur, cette*

douce eſpérance qui eſt la bonne nourrice de la vieilleſſe, & qui gouverne ſur-tout l'eſprit changeant des mortels. Car c'eſt une vérité conſtante, que l'heureuſe vieilleſſe eſt une couronne de gloire & de confiance qui ne ſe trouve que dans les ſentiers de la juſtice.

Fin de la comparaiſon de Pyrrhus & de Caius Marius, & du Tome IV.





